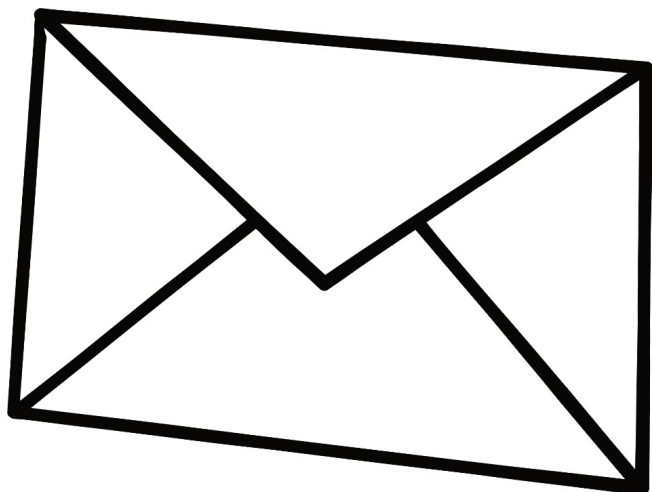


o-okun

AU TEMPS LE TEMPS S'ARRÊTA

Prière de ne pas plier



AU TEMPS LE TEMPS S'ARRÊTA

Prière de ne pas plier

o-okun

© 2025-2027 o-okun

Tous droits réservés.

Première édition : 2027

Dépôt légal : Mars 2027

Publié par NukooWorld Studio, éditeur indépendant.

<https://www.nukooworld.com/fr/livres/au-temps-le-temps-s'arreta>

Ce roman est une œuvre de fiction.

Les noms, personnages, lieux et événements sont le produit de l'imagination de l'auteur ou sont utilisés de manière fictive.

Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, ou avec des faits réels serait purement fortuite.

Cette oeuvre ne peut pas être collectée, exploitée ou utilisée, notamment pour l'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle, de modèles d'apprentissage automatique ou de bases de données d'entraînement, sans l'autorisation écrite préalable de l'éditeur.

[@nukooworld](#)

[@ookun_words](#)

Il existe des lieux où le temps semble s'être arrêté.
On s'y réfugie en pensant que rien ne pourra plus nous atteindre.

Puis un jour, sans prévenir, quelque chose frappe à la porte.

Une voix.

Un souvenir.

Quelques mots écrits au mauvais destinataire.

Il suffit parfois d'un geste si discret qu'on ne remarque qu'après coup qu'il a changé le reste.

o-okun

Prologue

Le tableau comptait quarante-sept colonnes.

Trois s'appelaient « Total ». Deux autres, « Total final ». La dernière portait le nom « Total final corrigé », ce qui suggérerait l'existence d'un total final incorrect, abandonné quelque part dans le document sans avoir été officiellement identifié.

J'ai fait défiler les colonnes jusqu'à la droite.

Il y avait encore des données.

— C'est légal, ça ? ai-je demandé.

Inès a levé les yeux de son écran.

— Quoi ?

— Quarante-sept colonnes. À partir de trente, ça devrait nécessiter une autorisation préfectorale.

Elle s'est penchée vers moi, suffisamment pour voir le fichier, pas suffisamment pour quitter sa chaise. Dans notre équipe, les déplacements physiques avaient diminué au fil de la soirée. À dix-neuf heures, on allait encore chercher un café. À vingt et une heures, on tendait le bras. Après vingt-deux heures, on envoyait un message à la personne assise en face.

— C'est la version reçue ce matin ? a-t-elle demandé.

— Non. Celle de ce matin s'appelait « FINAL ». Celle-ci s'appelle « FINAL_V2_OK ».

— Donc c'est la bonne.

— C'est écrit « OK ». Donc, oui.

Elle a hoché la tête avec le sérieux qu'exigeait cette conclusion.

Il était vingt heures quarante-trois. Les bureaux s'étaient vidés par couches successives.

D'abord les gens qui avaient des enfants, puis ceux qui avaient une activité prévue, puis ceux qui avaient simplement conservé une forme d'autorité sur leur emploi du temps. Il restait notre équipe, deux personnes derrière une paroi vitrée et un homme au bout de l'open space qui parlait depuis quarante minutes dans un casque sans que personne sache s'il était en réunion ou s'il avait cessé de distinguer sa vie professionnelle du reste.

La ville se reflétait dans les fenêtres. De l'intérieur, on voyait surtout nos propres bureaux superposés aux lumières des immeubles d'en face. C'était moins une vue qu'une preuve supplémentaire que nous étions encore là.

Mon onglet était presque terminé.

Il me restait à expliquer un écart de deux millions huit cent quarante-sept mille euros, ce qui avait l'air grave présenté comme ça. Dans les faits, il s'agissait probablement d'une colonne décalée, d'un mauvais taux de conversion ou d'une personne ayant copié une formule jusqu'à la ligne 4 812 avant de s'arrêter pour une raison connue d'elle seule, ou de personne.

Les grandes sommes avaient cet avantage : après quelques mois, elles ne ressemblaient plus à de l'argent. Elles devenaient des écarts, des soldes, des variations. Deux millions huit cent quarante-sept mille euros ne représentaient plus des appartements, des salaires ou une quantité préoccupante de pains au chocolat. C'était un chiffre qui refusait de rejoindre un autre chiffre.

Mon travail consistait à les réconcilier.

À vingt heures quarante-sept, Malik a reçu l'appel du livreur.

— Il est en bas.

Personne n'a bougé.

Malik a regardé autour de lui.

— J'ai dit qu'il était en bas.

— Information bien reçue, a répondu Inès.

— Il faut que quelqu'un descende.

— Là, tu transformes l'information en demande. C'est différent.

Malik a soupiré, puis s'est levé avec la lenteur d'un homme à qui l'on venait de confier une mission physiquement déraisonnable.

Nous avions commandé à vingt heures douze, après vingt minutes de débat et trois rappels de Hugo pour nous inviter à « prendre quelque chose rapidement ». Dans la firme, le dîner obéissait à une règle simple : tant qu'il n'était pas commandé, chacun pouvait encore prétendre qu'il rentrerait bientôt. Une fois la commande passée, la soirée changeait officiellement de catégorie.

Elle devenait longue.

Hugo était notre manager. Il avait trente-deux ans, des chemises qui restaient étonnamment nettes après douze heures et une capacité sincère à s'excuser de nous retenir tout en trouvant de nouvelles raisons de le faire.

Il est sorti d'une petite salle de réunion avec son téléphone à la main.

— Le client vient de répondre.

— Avec le bon fichier ? ai-je demandé.

Il a eu un sourire fatigué.

— Avec un fichier...

C'était déjà un progrès mesurable.

Malik est revenu avec deux sacs en papier et une boisson coincée sous le bras.

La commande contenait quatre plats pour cinq personnes, neuf paires de baguettes et aucune serviette. Quelqu'un avait demandé un burger sans oignons. Nous avions reçu des oignons sans burger.

— C'est le mien, a dit Clara en examinant le sac.

— Les oignons ?

— Le burger.

— Il a connu une évolution défavorable pendant le transport.

Nous avons réparti les plats selon une méthode fondée sur les souvenirs, les préférences alimentaires et la capacité de chacun à renoncer. Inès a récupéré une salade qu'elle n'avait pas commandée. Malik a accepté un bol de riz qui contenait l'intégralité du stock mondial de coriandre. J'ai pris ce qui restait, principalement parce que l'étiquette portait mon prénom.

À l'intérieur, ce n'était pas mon plat.

— Ils ont respecté une donnée sur deux, ai-je dit. Pour ce soir, c'est au-dessus de la moyenne.

Nous avons mangé devant nos écrans, les boîtes posées entre les claviers et les dossiers imprimés. Clara racontait qu'un associé avait demandé dans l'après-midi de rendre un graphique « plus parlant » sans préciser ce qu'il était supposé dire.

— J'ai mis les barres en bleu, a-t-elle expliqué.

— Et maintenant ?

— Il parle bleu.

— Audacieux.

Elle m'a lancé un sachet de sauce soja. Il a atterri sur mon bureau, juste à côté de ma souris.

Nous étions fatigués, mais d'une fatigue encore sociable. Celle qui rendait les plaisanteries plus faciles et les critères moins exigeants. Tout pouvait devenir drôle à condition d'être suffisamment précis : le nombre de versions d'un fichier, l'absence de fourchettes, la manière dont Hugo disait « petit point » avant une réunion de cinquante minutes.

Personne n'avait besoin d'expliquer pourquoi il était encore là.

Le travail devait être terminé pour le lendemain. Nous étions là pour le terminer.

J'ai mangé la moitié de mon plat en cherchant l'origine de l'écart. Le fichier du client contenait douze onglets, dont quatre masqués et un intitulé « Ne pas utiliser ». Evidemment, c'était celui qui alimentait le tableau principal.

J'ai contrôlé les taux de change.

Ils étaient corrects.

J'ai vérifié les dates.

Elles étaient presque correctes, ce qui est une catégorie plus dangereuse.

J'ai remonté les formules, comparé les périodes, isolé les lignes ajoutées depuis la version précédente. À la ligne 3219, une acquisition réalisée en décembre apparaissait également en janvier. Le montant correspondait exactement à l'écart, à sept mille euros près.

Les sept mille euros venaient d'une cellule masquée par un commentaire jaune qui indiquait « À confirmer ».

Je suis resté quelques secondes devant.

— Qu'est-ce qu'il y a ? a demandé Inès.

— J'ai trouvé.

— L'écart ?

— Oui.

— C'était quoi ?

— Deux erreurs qui avaient décidé de se compenser presque parfaitement.

— C'est beau.

— Elles auraient pu vivre heureuses si je n'étais pas intervenu.

J'ai corrigé le tableau, ajouté une note et enregistré le fichier sous un nom qui contenait la date, mes initiales et aucun usage abusif du mot « FINAL ». C'était une petite forme de résistance. Elle ne changerait rien à l'entreprise, mais elle permettrait au prochain être humain d'identifier le document sans expertise en archéologie.

À vingt et une heures dix-huit, j'ai envoyé mon fichier à Hugo.

Section immobilisations terminée. Écart expliqué et correction intégrée. Points ouverts signalés en jaune.

Il a répondu trente secondes plus tard.

Top merci Kai

J'avais encore mon logiciel de messagerie ouvert quand Inès a prononcé mon prénom.

Elle l'a fait avec une intonation particulière. Deux syllabes, un peu plus longues que nécessaire. Le ton universel de quelqu'un qui ne demandait pas encore un service, mais préparait le terrain avec méthode.

— Non, ai-je dit.

— Je n'ai rien demandé.

— Je gagne du temps.

— J'ai juste un problème avec ma formule.

— C'est une demande.

— Techniquement, c'est une information.

Je me suis tourné vers son écran.

Son tableau était plus petit que le mien, ce qui le rendait immédiatement sympathique. Une colonne affichait des erreurs sur environ huit cents cinquante trois lignes.

— J'ai changé le format, expliqué, réimporté les données et menacé le tableur à voix haute, a-t-elle dit. Il reste fermé à la discussion.

— Tu as essayé de lui parler de ses perspectives d'évolution ?

— Il ne se projette pas.

Je me suis approché avec ma chaise.

Les nombres avaient été importés comme du texte. Certains contenaient des espaces, d'autres des virgules, quelques-uns des points. Le client avait trouvé une manière démocratique de représenter les décimales.

J'ai écrit une formule, testé trois lignes, puis l'ai étendue au tableau.

Les erreurs ont disparu.

— Qu'est-ce que tu as fait ? a demandé Inès.

— J'ai accepté qu'aucune règle ne s'appliquait à l'ensemble du fichier.

— C'est très mature.

— Je progresse.

Elle a contrôlé le total, puis s'est laissée retomber contre son dossier.

— Tu viens de me faire gagner une demi-heure.

— Quarante-cinq minutes.

— Comment tu peux savoir ?

— Tu aurais passé quinze minutes à te plaindre. Il faut les conserver dans l'estimation.

Elle a souri.

— Je te revaudrai ça.

— Je vais comptabiliser une créance.

— Court terme ou long terme ?

J'ai regardé son tableau.

— Dépréciée dès l'origine.

Elle m'a donné le dernier morceau de son cookie en guise de remboursement immédiat.

J'ai considéré l'opération comme soldée.

À vingt et une heures quarante-trois, l'imprimante a commencé à biper.

Ce n'était pas un son particulièrement fort. Il possédait pourtant une fréquence étudiée pour traverser les cloisons, interrompre les raisonnements et provoquer une hostilité immédiate envers l'ensemble du progrès technique.

Clara se tenait devant l'appareil avec une liasse de papier à la main.

— Elle refuse d'imprimer les annexes.

— Qu'est-ce qu'elle dit ? a demandé Malik.

— Bac deux indisponible.

— Il y a un bac deux ?

— Apparemment, elle en ressent l'absence.

Hugo a passé la tête hors de la salle.

— Il me faudrait les annexes pour relire.

Ce n'était adressé à personne en particulier. La phrase est restée un instant dans l'air, disponible.

Je me suis levé.

L'imprimante affichait un schéma incompréhensible accompagné d'un triangle orange. J'ai ouvert le bac un. Il contenait du papier. J'ai ouvert le compartiment latéral. Il contenait un trombone, une feuille pliée et probablement plusieurs années de ressentiment.

— Elle veut du format Letter, ai-je dit.

— Pourquoi ? a demandé Clara.

— Le document a été créé sur un modèle américain.

— On peut lui expliquer qu'on est en France ?

— J'ai peur qu'elle le prenne comme une critique de son identité.

J'ai modifié les paramètres, supprimé les travaux bloqués dans la file et relancé l'impression en A4. La machine a réfléchi quelques secondes. Nous l'avons regardée avec l'attention collective généralement réservée aux opérations chirurgicales.

Elle a sorti une première page.

Puis une deuxième.

— Kai, a dit Clara, je retire tout ce que j'ai pensé de toi aujourd'hui.

— Tu n'as rien dit.

— J'ai une vie intérieure.

— Garde une trace écrite, qu'on puisse évaluer le risque.

Hugo a récupéré les annexes encore chaudes.

— Merci. Vraiment.

Il avait l'air soulagé. Clara aussi.

C'était agréable, cette seconde précise où un problème cessait d'exister. L'écran sans erreur. Le total qui tombait juste. Les pages qui sortaient enfin dans le bon ordre. On pouvait désigner ce qui n'allait pas, intervenir, constater le résultat.

Le travail avait au moins cette politesse.

À vingt-deux heures trois, mon propre dossier était terminé.

J'ai effectué une dernière revue. Les références fonctionnaient. Les commentaires étaient datés. Les points ouverts tenaient sur cinq lignes et dépendaient tous du client, ce qui constituait une victoire complète selon nos standards.

J'ai fermé le fichier.

Autour de moi, l'équipe avançait vers une fin possible. Malik avait rangé ses écouteurs. Clara empilait ses documents. Inès relisait son dernier mail avec le regard vide de quelqu'un qui ne vérifiait plus les mots, seulement leur disposition générale.

J'ai envoyé mon travail.

Hugo a répondu presque immédiatement.

Parfait. Tu peux y aller. Merci pour ce soir.

J'ai regardé l'heure.

22 h 07.

Le prochain métro passait dans neuf minutes. En marchant vite, je pouvais l'avoir. Sinon, il faudrait attendre cinq minutes supplémentaires, ce qui n'était pas grave, mais constituait tout de même une perte évitable.

J'ai fermé mon ordinateur portable.

— Tu pars ? a demandé Malik.

— C'est le projet.

— Impressionnant.

— J'expérimente une nouvelle méthode de séparation entre le bureau et mon domicile.

— Tu nous diras si ça marche.

J'ai mis mon chargeur dans mon sac. Il s'est accroché au pied de la chaise. J'ai tiré une première fois, puis une deuxième, avant de constater que le câble passait sous la roulette.

Inès a observé la scène.

— Très convaincant, ton départ.

— La stratégie est bonne. L'exécution rencontre quelques obstacles.

Mon téléphone a vibré sur le bureau.

Un message de Clara, alors qu'elle se trouvait à quatre mètres.

Tu as deux minutes avant de partir ?

J'ai levé les yeux vers elle.

Elle a joint les mains devant son visage avec une expression suppliante.

— C'est vraiment deux minutes, a-t-elle dit.

— Les vraies ou celles du cabinet ?

— Cinq maximum.

J'ai reposé mon sac.

Elle avait terminé une note de synthèse. Il manquait une conclusion, ou plutôt il y en avait trois, toutes légèrement différentes, parce que plusieurs personnes avaient travaillé sur le document sans supprimer les versions précédentes.

— Je ne sais plus laquelle est la bonne, a-t-elle expliqué.

— C'est facile.

— Ah oui ?

— Aucune.

Elle a ri, un peu trop fort à cause de l'heure.

Nous avons repris les commentaires. La première conclusion datait du matin, la deuxième d'une réunion à seize heures, la troisième d'un appel client à dix-neuf heures vingt-six. Nous avons gardé la structure de la deuxième, les chiffres de la troisième et supprimé une phrase de la première qui promettait une analyse complémentaire que personne n'avait prévu de réaliser.

— Là, ai-je dit. Ça dit ce qu'on sait, ce qu'on ne sait pas et ce qu'on attend.

— Tu peux relire le paragraphe au-dessus ?

Je l'ai relu.

Puis celui d'en dessous.

Une incohérence dans les dates nous a renvoyés vers une annexe. L'annexe citait une version précédente du tableau d'Inès. Nous avons corrigé le renvoi, actualisé la note et vérifié que la modification n'avait pas décalé la pagination.

Il était vingt-deux heures vingt-neuf.

— Désolée, a dit Clara.

Elle le pensait.

— Ça va.

— Tu as raté ton métro.

— Il en existe d'autres. La régie a anticipé ce scénario.

Elle m'a donné une petite tape sur l'épaule avant de retourner à son bureau.

J'ai repris mon sac.

Hugo était assis seul dans la salle vitrée, son téléphone contre l'oreille. Il m'a aperçu et a levé la main pour me saluer. J'ai répondu du même geste.

Cette fois, personne ne m'a arrêté.

J'ai traversé l'open space. Les écrans en veille reflétaient les plafonniers. Sur certains bureaux, des tasses attendaient le lendemain avec un fond de café froid. Une veste avait été abandonnée sur un dossier de chaise. L'homme au casque avait disparu, sans qu'on l'ait vu partir.

L'ascenseur était à l'étage.

J'ai appuyé sur le bouton.

Les portes se sont ouvertes immédiatement.

C'était presque suspect.

Mon téléphone a vibré au moment où j'entrais.

Un mail de Hugo.

« Kai, Je viens de recevoir le dossier complémentaire du client. Ils en ont besoin pour demain matin. »

Une pièce jointe apparaissait sous le message. Son nom commençait par une suite de chiffres et se terminait par « version définitive 2 ». Sa taille indiquait soixante-quatorze mégaoctets, ce qui excluait plusieurs choses raisonnables.

La dernière ligne du mail disait :

« Tu gères ? »

C'était un mardi parfaitement normal.

Chapitre 1

Les clés

Il y avait cinq clés.

La maison possédait deux portes, une boîte aux lettres et un abri de jardin dont le toit penchait suffisamment pour décourager toute ambition immobilière.

Cela laissait une clé sans fonction connue.

Élodie les a déposées dans ma paume une par une.

— La grande, c'est l'entrée. La petite argentée, la porte de derrière. Celle avec le plastique bleu, la boîte aux lettres. La rouillée, l'abri.

Elle s'est arrêtée devant la dernière.

— Et celle-là...

Elle l'a retournée entre ses doigts.

La clé était longue, noire, ancienne, avec des dents capables d'ouvrir un château ou de blesser quelqu'un dans une poche.

— Je ne sais plus.

— Elle doit ouvrir quelque chose.

— Probablement.

C'était généralement le principe.

Je n'ai rien ajouté.

Elle m'avait déjà demandé trois fois si le trajet s'était bien passé, deux fois si j'avais trouvé facilement et une fois si j'étais certain de vouloir louer la maison meublée. J'avais répondu oui à tout, avec des variations suffisamment faibles pour être considérées comme cohérentes.

J'ai glissé les clés dans la poche de mon manteau.

Elles formaient une masse inconfortable contre ma cuisse.

— Gardez la dernière quand même, dit Élodie. On ne sait jamais.

Cette phrase résumait une quantité préoccupante de décisions humaines.

La boîte aux lettres se trouvait à côté du portail.

Une étiquette neuve portant mes initiales avait été glissée sous la protection en plastique.

K. P.

En dessous, une ancienne inscription restait visible à travers le papier.

R. Delmas.

L'encre bleue avait pâli. Le R apparaissait derrière mon K, légèrement décalé.

Élodie suivit mon regard.

— Je n'ai pas réussi à retirer l'ancienne étiquette proprement.

— Ce n'est pas grave.

— C'était ma tante. Rose Delmas.

Je connaissais le nom.

Il figurait dans le bail, sur l'état des lieux et dans plusieurs documents envoyés par l'agence. Jusqu'à présent, il avait occupé des lignes administratives.

Sur la boîte, il appartenait encore à la maison.

— Elle est morte au début de l'été, ajouta Élodie. La maison est restée fermée un peu plus de deux mois.

— Je suis désolé.

— Merci.

Elle regarda l'étiquette une seconde, puis se dirigea vers la porte.

La maison se trouvait au bout d'une rue qui avait renoncé progressivement à être une rue. Après les dernières façades du village, le trottoir disparaissait, les lampadaires s'espaçaient et la chaussée se rétrécissait entre deux haies. Il y avait encore trois maisons plus loin, puis un virage et des champs.

J'avais passé le panneau de Vernelles quelques minutes plus tôt.

Le nom était écrit en lettres blanches sur fond bleu, sous une limitation à cinquante que personne derrière moi n'avait semblé considérer comme contractuelle. J'avais aperçu une place, une boulangerie et une halle en conduisant.

C'était tout ce que je savais du village.

La maison était plus petite que sur les photographies.

C'était le comportement habituel des maisons photographiées avec un objectif grand-angle. Une pièce annoncée comme spacieuse pouvait contenir un lit à condition de renoncer à circuler autour.

La façade avait été blanche autrefois. Elle tendait désormais vers un gris beige que l'annonce désignait comme pierre claire. Deux volets étaient ouverts. Le troisième restait incliné, retenu par un crochet qui semblait avoir perdu confiance.

Ma voiture se trouvait devant le portail, le coffre plein. Trois cartons occupaient la banquette arrière. Six autres étaient empilés dans le petit utilitaire garé derrière.

Je les avais comptés au départ.

Neuf cartons, deux valises, une lampe, une couette et un sac contenant des objets impossibles à classer correctement : chargeurs, rouleau de ruban adhésif, médicaments, documents administratifs et une cuillère.

Je ne savais pas pourquoi la cuillère était là.

Elle avait survécu au trajet.

Cela suffisait à établir son droit de séjour.

Élodie poussa la porte d'entrée.

Elle résista.

— Elle accroche un peu.

Elle souleva la poignée tout en tirant. La porte s'ouvrit d'un coup avec un bruit de bois frotté.

— Il faut faire comme ça.

J'ai essayé.

Soulever.

Tirer.

Tourner.

La porte s'ouvrit.

— Voilà, dit-elle. Vous avez compris.

Avant, j'aurais probablement demandé si le problème venait des gonds, du bâti ou du gonflement du bois. J'aurais cherché une solution, évalué la difficulté et ajouté quelque part une tâche intitulée porte entrée.

Je me suis contenté de retenir le mouvement.

C'était moins élégant.

C'était suffisant.

L'entrée donnait directement sur un escalier étroit et un couloir recouvert de carreaux bruns.

Il faisait frais à l'intérieur.

Une odeur de maison fermée persistait malgré les fenêtres ouvertes, un mélange de cire, de tissu ancien et de poussière qui avait eu le temps de s'organiser.

— J'ai aéré ce matin, dit Élodie. Enfin, dans les pièces où les fenêtres s'ouvrent facilement.

Elle désigna la première porte.

Le salon contenait un canapé à fleurs, deux fauteuils qui n'appartenaient manifestement pas à la même décennie et un meuble de télévision sans télévision. Trois cercles plus clairs marquaient la table basse.

Le canapé prenait trop de place.

Les fauteuils aussi.

Tout semblait avoir été disposé pour une personne dont les mouvements étaient déjà connus.

— Je suis désolée pour les meubles, dit Élodie. J'en ai fait enlever une partie, mais ma tante gardait beaucoup de choses.

— Ça ne me dérange pas.

C'était vrai dans la mesure où je n'avais encore essayé de vivre au milieu de rien.

— Vous pourrez déplacer ce que vous voulez. Ou mettre certaines choses dans l'abri. Pas ce qui craint l'humidité, par contre. Le toit prend l'eau sur la gauche.

Elle montra la direction depuis le salon, comme si l'abri était transparent et que nous pouvions constater la fuite à travers deux murs.

— Il faudrait le refaire, ajouta-t-elle.

Je n'ai pas répondu.

Elle non plus.

Nous avons laissé le toit dans son état actuel.

La cuisine occupait presque la moitié du rez-de-chaussée.

Une grande table prévue pour six personnes se trouvait au centre. La fenêtre donnait sur un jardin long et étroit, bordé de buissons dont je ne savais pas déterminer s'ils étaient entretenus, malades ou naturellement hostiles.

Une bande d'herbe menait jusqu'à l'abri. Plus loin, une clôture basse séparait le terrain d'un champ vide.

Sur la table se trouvaient un trousseau de doubles, deux enveloppes et un classeur vert de cinq centimètres d'épaisseur.

— Le bail signé, l'état des lieux et les relevés, dit Élodie. J'ai mis les numéros utiles dans le classeur.

J'ai posé la main dessus sans l'ouvrir.

— La chaudière est dans le cellier.

La petite pièce voisine était encombrée d'étagères. La chaudière occupait le mur du fond. Son capot avait jauni. Un voyant vert clignotait avec une régularité peu rassurante.

Élodie s'approcha.

— Normalement, elle fonctionne.

Normalement était un mot très utilisé devant les appareils qui ne fonctionnaient pas toujours.

— La pression doit rester entre un et deux. Là, elle est un peu au-dessus de un, donc c'est bon. Si le voyant devient rouge, vous appuyez ici.

Elle posa son doigt sur un bouton.

— Une fois. Pas plusieurs, sinon elle se met en sécurité. Ensuite, vous attendez dix secondes.

— D'accord.

— Si ça ne repart pas, vous pouvez m'appeler. Ou Bastien.

— Bastien.

— Il travaille pour la commune. Il connaît la maison. Il a déjà réparé cette chaudière plusieurs fois.

J'ai regardé l'appareil.

Plusieurs réparations ne témoignaient pas nécessairement d'une bonne connaissance. Elles pouvaient également démontrer une fidélité excessive à une solution inefficace.

— Son numéro est dans le classeur.

Le classeur vert venait de gagner une fonction concrète.

Elle me montra l'arrivée d'eau, puis m'expliqua que le compteur électrique se trouvait derrière un volet extérieur qu'il fallait ouvrir avec une pièce.

— Quelle pièce ?

— Une pièce de monnaie.

— Ah.

Elle sourit.

— Pas une pièce de la maison.

— J'avais compris.

Je n'avais pas compris.

Nous sommes revenus dans la cuisine.

Les placards étaient pleins.

Pas de nourriture.

D'objets.

Assiettes dépareillées, verres de tailles incompatibles, bols décorés de fruits, passeroires et couvercles dont les récipients avaient probablement disparu avant ma naissance.

Élodie ouvrit un tiroir.

Des torchons, des pinces à linge, une boîte d'allumettes et le manuel d'un grille-pain absent.

— J'ai laissé ce qui pouvait servir.

— Très bien.

— Et ce que je ne savais pas où mettre.

Elle referma le tiroir.

— Il y en avait beaucoup plus.

Je l'ai crue.

Sur le buffet, un bol blanc ébréché contenait trois boutons, une pièce de deux centimes et une petite clé.

Elle ne ressemblait à aucune des cinq autres.

J'ai décidé de ne pas la signaler.

Nous avons atteint la limite raisonnable du sujet.

— La collecte des poubelles, c'est le jeudi matin, dit Élodie. Sauf les semaines où c'est le vendredi.

— Comment on sait ?

— Les voisins sortent les leurs.

C'était un système d'information décentralisé fondé sur l'observation.

J'ai ouvert une note sur mon téléphone.

Maison

Chaudière : bouton une fois, attendre dix secondes.

Abri : fuite à gauche.

Poubelles : observer les voisins.

J'ai regardé les trois lignes.

Elles avaient déjà la forme d'un début de travail.

J'ai verrouillé le téléphone.

— Les chambres sont à l'étage, dit Élodie.

Le plancher craqua lorsque nous traversâmes le couloir.

Elle s'arrêta.

— Ça, c'est normal.

La maison produisit un second craquement au-dessus de nous, alors que personne ne s'y trouvait.

— Les tuyaux aussi font du bruit.

— Normalement ?

Elle me regarda, puis rit.

— Oui. Normalement.

L'étage comptait trois portes et une fenêtre donnant sur la rue.

Élodie ouvrit la première.

Un lit double occupait le centre. Le papier peint portait de petites branches vertes. Deux lampes se trouvaient sur les tables de nuit, mais une seule avait une ampoule.

— C'était la chambre de ma tante.

L'armoire était vide.

Une odeur de lavande restait sur les étagères.

Le lit était fait.

Pas seulement recouvert pour éviter la poussière. Fait, avec deux oreillers placés contre la tête et le bord de la couverture replié sous eux.

La chambre semblait attendre que Rose remonte.

Élodie passa le pouce sur une étagère.

— J'ai récupéré ses vêtements et les papiers. Les photos aussi. Enfin, celles que j'ai reconnues.

Son regard parcourut la commode, les rideaux et la lampe sans ampoule.

— Pour le reste, je ne savais pas toujours ce qui avait de l'importance.

Je n'ai rien trouvé à répondre.

Elle n'attendait peut-être rien.

La chaudière se mit en marche au rez-de-chaussée. Le grondement remonta par les tuyaux.

Élodie leva légèrement le menton.

— Ça aussi, c'est normal.

Elle referma l'armoire.

Pas la porte de la chambre.

La deuxième se trouvait en face.

Elle était plus petite, avec un lit simple, un bureau étroit et une chaise près de la fenêtre. Les murs étaient blancs. Une commode basse occupait un angle.

Rien ne semblait attendre une personne précise.

— Ma tante hébergeait parfois des gens ici, dit Élodie. Des connaissances, des personnes de passage. Elle n'aimait pas que la chambre reste vide trop longtemps.

Elle ouvrit la fenêtre.

Le battant résista, puis céda dans un claquement.

— Celle-ci ferme mal quand il pleut.

— La fenêtre ou la chambre ?

Elle se tourna vers moi.

— La fenêtre.

— C'est plus logique.

Elle sourit une seconde.

La fenêtre donnait sur toute la longueur du jardin. Un arbre se trouvait près de la clôture. Peut-être un pommier. Une chaise en plastique était renversée dans l'herbe.

— Je ne sais pas dans quel état est le jardin, dit Élodie.

Nous l'avons observé.

— Il est là, ai-je répondu.

C'était la seule conclusion solide.

La dernière pièce était un débarras.

Trois cartons, un étendoir, un petit meuble démonté et une valise marron y avaient été rangés avec l'idée très optimiste qu'un jour quelqu'un ferait mieux.

Élodie désigna le carton du dessus.

NOËL était écrit en grandes lettres rouges.

Un côté s'affaissait sous une ancienne trace d'humidité. Du ruban adhésif renforçait le fond.

— Celui-là, il ne faut surtout pas le jeter. Ce sont des décorations. Certaines datent de quand j'étais petite. Il y a des choses cassées aussi. Ma tante les gardait quand même.

— Je n'y toucherai pas.

— Je viendrai le récupérer.

Elle regarda la boîte.

— Pas tout de suite. Je ne sais pas encore quand je pourrai revenir.

— Elle peut rester là.

— Vous êtes sûr ?

La pièce contenait déjà plusieurs objets qui n'étaient pas à moi, dont certains ne possédaient plus de fonction identifiable.

La boîte ne modifiait pas sensiblement la situation.

— Oui.

— Merci.

Elle s'accroupit pour vérifier le ruban adhésif, puis se releva sans toucher au carton.

Nous sommes redescendus.

La cinquième marche craqua sous mon pied.

— Celle-là est plus bruyante que les autres, dit Élodie.

— Elle a une fonction d'alerte.

— On ne peut pas descendre discrètement.

— Je n'avais rien prévu qui le nécessite.

Dans l'entrée, elle me montra un interrupteur qui n'allumait rien.

— Je n'ai jamais compris à quoi il servait.

— Il est assorti à la cinquième clé.

— Exactement.

La visite avait duré un peu plus d'une demi-heure. J'en avais retenu environ la moitié, ce qui me semblait acceptable compte tenu du nombre de procédures variables et d'objets sans fonction certaine.

Élodie ouvrit le classeur vert.

Une feuille intitulée **INFORMATIONS UTILES** occupait la première pochette.

Son numéro figurait en haut.

En dessous, celui de Bastien, celui d'un plombier et celui de la mairie.

— Vous pouvez m'appeler s'il y a un problème.

— D'accord.

— Même si ça vous paraît idiot.

— D'accord.

— Et si vous recevez encore du courrier pour ma tante, gardez-le de côté. Je ferai suivre ce qui est important.

— Il devrait en rester beaucoup ?

— Je ne pense pas.

Elle referma le classeur.

— Je crois que c'est tout.

La phrase sembla la surprendre.

Elle regarda la cuisine, puis l'escalier. Son regard s'attarda sur le buffet, le bol ébréché et la rampe en bois.

Je suis resté près de la table.

Je ne savais pas si elle souhaitait parler. Elle remit la lanière de son sac sur son épaule.

— J'espère que vous serez bien ici.

— Merci.

Elle attendit une seconde.

— La maison est calme.

C'était l'un des mots de l'annonce.

Petite maison meublée, au calme, à proximité du centre de Vernelles.

J'avais lu cette phrase à deux heures treize du matin.

Trois jours plus tard, j'avais envoyé les documents.

Je n'avais pas visité avant de signer.

La maison était disponible immédiatement. Le loyer entrait dans mon budget. Il y avait une gare dans une ville voisine, un supermarché à vingt avait une gare dans une ville voisine, un supermarché à vingt-cinq minutes et aucun mur mitoyen.

Les critères tenaient sur une page.

Le calme occupait les trois premières lignes.

— C'est ce que je cherchais, ai-je dit.

Élodie acquiesça.

Dehors, le vent soulevait quelques feuilles le long de la haie. Sa voiture grise était garée derrière l'utilitaire.

— Vous allez réussir à rentrer tout ça seul ?

— Oui.

Les cartons étaient neuf.

J'avais transporté des choses plus lourdes dans des délais moins raisonnables.

— Je peux vous aider pour les premiers.

— Ça ira.

Elle regarda l'utilitaire, puis moi.

— Bon.

Elle n'insista pas.

J'ai apprécié cela immédiatement.

Elle ouvrit sa portière.

— Le volet de la cuisine, il faut tirer un peu vers soi avant de fermer. J'allais oublier.

— Vers moi.

— Oui. Et pousser sur la gauche.

— En même temps ?

— Plus ou moins.

Le volet possédait donc une procédure manuelle en trois étapes.

— Je trouverai.

— Bonne installation, Kai.

— Bonne route.

Elle monta dans sa voiture, effectua une marche arrière prudente et s'éloigna vers le village.

J'ai attendu qu'elle disparaisse au virage.

Le silence revint progressivement.

D'abord le moteur.

Puis les pneus sur la chaussée.

Enfin rien, ou ce qui ressemblait à rien lorsqu'on venait de passer plusieurs heures sur la route.

Un oiseau criait dans la haie. Le vent frottait les branches contre la clôture. Derrière la maison, une machine agricole fonctionnait par intermittence.

Ce n'était pas le silence.

C'était assez proche.

J'ai regardé les cartons.

L'utilitaire devait être rendu le lendemain avant onze heures. Cela créait une échéance simple : vider le véhicule.

Rien ne m'obligeait à ranger son contenu.

J'ai commencé par les valises.

J'ai porté la première dans la chambre de Rose.

Le lit double était plus pratique. L'armoire vide aussi.

J'ai posé la valise près de la commode.

L'odeur de lavande persistait.

Sur la table de nuit, une zone moins poussiéreuse dessinait la forme rectangulaire d'un objet retiré récemment, probablement une photographie ou un livre.

La chambre n'était pas seulement meublée.

Quelqu'un y avait dormi jusqu'à ce qu'il cesse de le faire.

Je pouvais choisir cette pièce.

Tout, dans la maison, avait appartenu à Rose. Refuser chaque objet sur ce critère aurait impliqué de dormir dehors.

J'ai tout de même repris la valise.

La petite chambre donnait sur le jardin. Le lit était étroit, mais le bureau possédait une prise à proximité. Il restait assez de place entre le mur et le matelas pour poser mon téléphone.

Rose avait hébergé des gens ici.

La pièce avait été prévue pour une présence temporaire.

Cela me convenait davantage.

J'y ai déposé les deux valises.

La décision avait pris moins de deux minutes.

J'ai fermé la porte de la chambre de Rose.

Pas à clé.

Simplement parce que je n'en avais pas besoin.

Les cartons ont demandé quatre trajets.

Celui marqué LIVRES était trop lourd pour être porté avec un autre, malgré sa taille modeste. Son fond produisit un bruit inquiétant lorsque je le posai dans l'entrée.

J'ai retenu de ne pas le reprendre par-dessous.

Le carton CUISINE semblait inutile dans une cuisine déjà remplie. Il a rejoint ceux marqués PAPIERS et VÊTEMENTS.

Il y avait trois cartons DIVERS.

Cela disait quelque chose de ma méthode de rangement, mais je n'avais pas l'intention d'écouter.

J'ai rapporté la lampe, la couette et le sac contenant la cuillère.

Après le dernier trajet, je me suis assis sur la première marche de l'escalier.

La maison craqua au-dessus de moi.

J'ai levé les yeux.

— D'accord.

Elle ne répondit pas.

C'était encourageant.

Mon téléphone affichait dix-sept heures quarante-six.

Deux messages étaient arrivés pendant la route.

Ma mère :

Bien arrivé ?

Un ancien collègue :

Alors, la campagne ? Envoie une photo de ta retraite spirituelle.

J'ai répondu à ma mère.

Oui, bien arrivé. La maison est conforme aux photos.

La phrase ressemblait au début d'un rapport immobilier.

J'ai ajouté :

Tout va bien.

Je n'ai pas répondu au second message.

Je ne possédais aucune photographie susceptible de confirmer une retraite spirituelle. Le jardin ressemblait à un espace dont personne n'avait récemment déterminé la responsabilité. Le salon contenait un canapé fleuri. L'entrée était bloquée par neuf cartons.

J'aurais pu photographier la boîte NOËL.

Le résultat aurait soulevé davantage de questions.

J'ai posé le téléphone face contre la marche.

Il n'a plus vibré.

Je suis resté assis.

Je n'avais rien de précis à attendre.

Cette absence demandait une adaptation.

Dans la firme, chaque minute possédait un voisin. Une tâche venait après une autre. Les périodes vides étaient des retards en formation. Même le trajet du retour servait à répondre aux messages, commander à manger ou préparer le lendemain.

Ici, il était dix-sept heures cinquante et personne ne savait ce que je faisais.
 Moi non plus.
 J'ai fini par me lever parce que la marche commençait à me faire mal.
 Dans la cuisine, j'ai choisi une assiette blanche sans motif, un verre non ébréché, une fourchette dont les dents étaient alignées et une casserole correcte.
 Une assiette.
 Un verre.
 Une fourchette.
 Une casserole.
 Cela suffisait à une personne capable d'accepter une alimentation limitée.
 J'avais acheté des pâtes, de la sauce tomate et du café soluble sur une aire d'autoroute.
 J'ai rempli la bouilloire.
 Elle s'est allumée.
 Ce succès modeste a amélioré la cuisine.
 Pendant que l'eau chauffait, j'ai ouvert le réfrigérateur.
 Une bouteille d'eau, un pot de moutarde et une moitié de citron emballée dans du film plastique.
 Le citron avait cessé de participer à toute activité alimentaire identifiable.
 Je l'ai jeté.
 Le sac-poubelle se trouvait sous l'évier, exactement comme annoncé.
 Nous étions mardi.
 La collecte aurait lieu jeudi.
 Ou vendredi.
 J'avais du temps.
 Cette pensée m'a paru étrange.
 J'ai retiré les boutons et la petite clé du bol ébréché.
 Le bol avait une contenance adaptée au café et une fissure qui s'arrêtait avant le fond.
 Je l'ai utilisé.
 Le café avait un goût de café soluble.
 Je l'ai bu près de la fenêtre.
 Le jardin était toujours là.
 Une branche remuait devant l'abri. La chaise renversée n'avait pas changé de position.
 Le ciel devenait plus pâle au-dessus du champ, avec cette lumière de septembre qui donnait l'impression que la journée se retirait avant d'avoir réellement commencé.
 J'ai pensé au volet.
 Tirer vers soi.
 Pousser à gauche.
 Plus ou moins en même temps.
 Je pouvais le fermer immédiatement, afin d'éviter d'y penser plus tard.
 Je suis resté près de la fenêtre.
 Le volet pouvait attendre la tombée de la nuit.
 Les pâtes aussi.
 L'ouverture des cartons, davantage encore.
 À dix-huit heures vingt, j'ai monté les draps dans la petite chambre.
 Le matelas était nu. J'ai posé le drap-housse dans le mauvais sens, corrigé deux angles, puis installé la couette sans sa housse.
 Mettre une couette dans une housse exigeait une coopération entre plusieurs parties de soi que je n'étais pas prêt à organiser.
 J'ai placé la trousse de toilette dans la salle de bains.
 Brosse à dents.
 Dentifrice.
 Savon.
 Serviette.

Le reste est demeuré dans la valise.

Dans la chambre, j'ai branché le téléphone près du bureau.

Le câble atteignait la prise sans rallonge.

C'était probablement le meilleur argument en faveur de la pièce.

J'ai mis trois tee-shirts et un pantalon dans la commode.

Puis je me suis arrêté.

La valise était encore presque pleine. Je pouvais terminer en cinq minutes. Dix, en pliant correctement.

J'ai refermé la commode.

Les vêtements pouvaient rester dans la valise. Ils n'avaient pas d'exigence particulière concernant leur lieu de stockage.

Dans l'entrée, les cartons gênaient le passage.

Leur disposition était objectivement mauvaise.

Je pouvais les répartir par pièce, les ouvrir et vérifier ce qui avait parcouru trois cents kilomètres sans raison suffisante.

J'ai pris le carton PAPIERS.

Je l'ai soulevé de quelques centimètres.

Puis reposé.

Aucun document ne serait nécessaire ce soir.

Les livres non plus.

Les trois cartons DIVERS avaient attendu jusqu'ici sans provoquer d'incident.

J'ai seulement dégagé un passage.

Vingt centimètres vers la gauche.

C'était tout.

À dix-neuf heures, j'ai fermé les volets.

Celui du salon a fonctionné.

Celui de la petite chambre aussi.

Celui de la cuisine s'est bloqué à mi-course.

J'ai tiré vers moi, poussé sur la gauche et recommencé. Le bois frotta contre le mur, puis le volet se mit en place avec une brusquerie qui fit trembler la vitre.

— Très bien.

La maison avait désormais reçu deux commentaires de ma part.

Elle les avait ignorés avec constance.

J'ai mangé les pâtes à la table de la cuisine.

La table était trop grande pour une assiette, un verre et un téléphone retourné. Les objets semblaient dispersés sur sa surface, comme si plusieurs personnes avaient prévu de s'installer puis changé d'avis.

La chaise grinçait lorsque je reculais.

J'ai cessé de reculer.

Après le repas, j'ai lavé l'assiette, la casserole et la fourchette avec un torchon propre. Une trace de sauce resta sur le bord de l'assiette.

Je l'ai frottée une deuxième fois.

Elle est restée.

Il me faudrait une éponge.

J'ai placé les restes dans la casserole et mis celle-ci directement au réfrigérateur. Le manche empêchait la porte de fermer. En déplaçant le récipient vers la gauche, elle tenait.

Nouvelle procédure.

Je n'ai rien noté.

À vingt heures douze, je suis monté.

Je n'étais pas fatigué de la bonne manière. Mon corps pesait, mes yeux piquaient, mais rien n'indiquait que le sommeil viendrait si je m'allongeais.

J'avais passé assez de nuits à connaître la différence.

Aucun nouveau message.

J'ai remis le téléphone face contre le bureau.
 Le plancher craqua dans le couloir.
 Puis un tuyau cogna deux fois dans le mur.
 La chaudière se déclencha au rez-de-chaussée.
 Le bruit traversa la maison, remonta par l'escalier et s'installa sous le silence.
 J'ai envisagé de redescendre vérifier le voyant.
 Il était vert une heure plus tôt.
 La pression se trouvait entre un et deux.
 Aucun élément nouveau ne justifiait une intervention.
 Je suis resté sur le lit.
 La chambre de Rose était fermée.
 La pièce du fond contenait la boîte de Noël.
 Au rez-de-chaussée, le classeur vert attendait sur la table avec tous les numéros utiles. Les cinq clés se trouvaient dans la poche de mon manteau. La petite clé du bol était restée sur le buffet.

Tout avait une place temporaire.

Moi aussi.

Je me suis relevé pour éteindre la lumière du couloir.

Depuis le haut de l'escalier, je voyais les cartons dans l'entrée.

LIVRES.

CUISINE.

PAPIERS.

VÊTEMENTS.

DIVERS.

DIVERS.

DIVERS.

Ils formaient une liste de décisions remises au lendemain.

Ou à plus tard.

Je n'avais fixé aucune date.

Je n'avais promis à personne que la maison serait rangée, que mes vêtements seraient pliés ou que les livres rejoindraient une étagère. Élodie ne reviendrait pas vérifier. Aucun message ne demanderait un point d'avancement. Personne n'attendait une photographie des cartons ouverts avant neuf heures.

J'ai éteint.

Pour la première fois depuis longtemps, ce qui restait à faire pouvait rester là.

Chapitre 2

Douze minutes

La maison contenait sept éponges.

Aucune n'était utilisable.

Je les avais trouvées le lendemain matin sous l'évier, rangées dans un panier en plastique avec deux gants troués et trois flacons dont les étiquettes avaient presque disparu. Deux éponges étaient sèches et recroquevillées. Une autre portait des taches noires qui pouvaient être de la moisissure ou une forme de vie plus ambitieuse. Les quatre dernières avaient fusionné avec leur face abrasive.

Je les ai alignées sur le carrelage.

Le résultat ne favorisait personne.

J'ai retenu la moins inquiétante et l'ai pressée entre deux doigts.

Elle a produit un bruit humide.

Je l'ai remise avec les autres.

Il me fallait une éponge.

La veille, j'avais lavé mon assiette avec un torchon. Une trace de sauce tomate persistait sur le bord. J'avais passé le doigt dessus.

Elle n'était pas partie.

Le besoin était établi.

J'ai ouvert le réfrigérateur.

Il contenait une bouteille d'eau, de la moutarde et les restes de mes pâtes dans la casserole. J'avais posé celle-ci directement sur une étagère parce que chercher un récipient adapté aurait exigé l'examen de tous les placards. Le manche empêchait la porte de fermer correctement. Il fallait déplacer la casserole vers la gauche avant de pousser.

La maison accumulait des procédures.

J'ai bu un verre d'eau, mangé deux cuillerées de pâtes froides et refermé le réfrigérateur en suivant le mouvement nécessaire.

Mon téléphone indiquait dix heures trente-huit.

J'avais rendu l'utilitaire à Montbray à huit heures cinquante-deux. L'agence se trouvait à vingt minutes de la gare, le bus pour Vernelles partait à neuf heures vingt et le suivant à onze heures dix.

J'avais marché vite.

Le bus m'avait déposé près de la mairie à neuf heures cinquante-sept. J'aurais pu acheter ce dont j'avais besoin avant de rentrer. Je n'avais pas de liste, pas de sac et aucune envie de choisir une éponge avec les documents de location du véhicule sur le dos.

J'étais donc revenu à la maison.

Le trajet depuis l'arrêt m'avait pris onze minutes quarante-six.

L'annonce en promettait douze.

Pour une fois, une donnée immobilière résistait à la vérification.

J'ai branché mon téléphone dans la cuisine. Dix-huit pour cent de batterie suffisaient pour une sortie ordinaire, moins pour un problème qui aurait exigé une recherche, un appel ou vingt minutes passées devant un plan sans prendre de décision.

Pendant qu'il chargeait, j'ai écrit :

Pain

Éponge

Café

Œufs

Quelque chose pour ce soir

Piles AA

La télécommande du volet de la petite chambre ne fonctionnait pas. Un interrupteur mural permettait tout de même de le fermer. Les piles n'étaient donc pas urgentes.

Je les ai gardées.

Une première sortie avait davantage de sens si elle réglait plusieurs problèmes à la fois.

J'ai ouvert l'application de cartes.

La boulangerie se trouvait à douze minutes.

Le tabac-presse aussi.

La mairie à onze.

Le café à treize.

Le supermarché le plus proche était à Montbray, vingt-six minutes en voiture ou une heure douze en transports, avec une correspondance annoncée comme « marche, 18 min ».

Je venais de rendre le seul véhicule à ma disposition.

Cette décision avait été prise plusieurs semaines plus tôt, lorsque j'avais vendu ma voiture à un homme qui avait négocié le prix en donnant des coups de pied dans les pneus. Je n'avais pas essayé de comprendre son protocole d'évaluation.

À Vernelles, j'avais prévu de marcher, de prendre le bus ou de louer un véhicule lorsque ce serait nécessaire.

La définition de nécessaire restait ouverte.

Pour une éponge, elle ne l'était pas.

Deux itinéraires menaient au centre.

Le premier suivait la rue principale. Huit cent cinquante mètres, douze minutes, presque aucun virage.

Le second passait derrière l'école avant de rejoindre la place. Un kilomètre, quinze minutes, deux intersections.

Le premier était plus court.

Le second semblait moins fréquenté.

Je les ai comparés comme si trois minutes supplémentaires pouvaient produire une conséquence sérieuse.

J'ai choisi le trajet court.

À dix heures cinquante-quatre, mon téléphone avait atteint trente et un pour cent.

J'ai pris une veste, un sac en tissu et mon portefeuille.

Dans l'entrée, les cartons n'avaient pas bougé. Le passage dégagé la veille permettait d'atteindre la porte à condition de tourner légèrement les épaules entre CUISINE et DIVERS 2.

Aucune réglementation n'imposait un accès frontal.

J'ai soulevé la poignée comme Élodie me l'avait montré.

La porte s'est ouverte sans résistance.

J'en ai éprouvé une satisfaction disproportionnée.

Dehors, le ciel était gris clair. L'air avait cette fraîcheur provisoire de septembre qui permet encore de sortir sans manteau tout en signalant que la situation ne durera pas.

La grande clé s'est bloquée au second tour.

J'ai poussé la porte.

Rien.

Je l'ai tirée vers moi.

Le verrou s'est fermé.

Nouvelle procédure.

J'ai lancé le chronomètre.

0:00.

La boîte aux lettres se trouvait près du portail. Elle penchait vers la droite, fixée sur un pied métallique dont la peinture verte s'écaillait.

L'étiquette R. Delmas restait visible sous un morceau de plastique jauni.

Élodie ne l'avait pas retirée.

Je pouvais le faire.

Je n'avais préparé aucun remplacement.

J'ai vérifié la boîte.

Elle était vide.

Puis je suis parti.

La première partie du trajet longeait trois maisons espacées. Deux semblaient inhabitées. La troisième possédait un jardin très entretenu, avec des bordures droites et des buissons taillés selon des formes qui ne correspondaient à aucune plante naturelle.

Un homme arrosait des fleurs près du portail.

Il a levé les yeux.

— Bonjour.

J'ai répondu trop tard.

— Bonjour.

Il avait déjà baissé la tête.

L'échange était terminé.

Après le virage, la route descendait entre un champ labouré et une rangée de peupliers. Une voiture est passée. J'ai dû poser un pied dans l'herbe mouillée.

L'application n'avait pas intégré ce paramètre.

À trois minutes quarante, le trottoir commençait.

Il était étroit, fissuré et occupé par deux poubelles vides. La première m'a obligé à descendre sur la chaussée. Je me suis faufilé entre la seconde et une haie.

Un chien a aboyé derrière.

J'ai accéléré sans raison valable.

À six minutes douze, les maisons se rapprochaient. Une voiture grise était garée sur le trottoir et annulait son utilité sur neuf mètres.

J'ai commencé à noter mentalement les points de friction.

Fossé.

Poubelles.

Chien.

Voiture grise.

Cela pourrait servir au retour.

Ou ne jamais servir.

À huit minutes, le clocher est apparu au-dessus des toits. Son horloge indiquait onze heures six.

Mon téléphone indiquait onze heures trois.

L'horloge avait trois minutes d'avance.

L'hypothèse inverse était beaucoup moins probable.

La boulangerie marquait le début du centre. Une ardoise annonçait :

Aujourd'hui : flan maison

Le mot maison ne permettait pas de déterminer dans quelle maison le flan avait été fabriqué. J'ai supposé qu'il s'agissait de celle située derrière la boutique.

J'ai regardé le chronomètre.

10:41.

J'ai continué jusqu'à la place.

12:08.

La donnée immobilière était confirmée.

La place formait un rectangle irrégulier bordé par la mairie, le café, le tabac-presse et plusieurs façades claires. Au centre, une halle de pierre abritait un marché.

L'application ne l'avait pas signalé.

Elle indiquait les commerces, les arrêts de bus et le niveau d'affluence supposé de la boulangerie. L'occupation complète de la place par des étals, des camionnettes et des habitants n'avait pas été jugée pertinente.

C'était mercredi.

Je ne savais pas que le mercredi était jour de marché.

Je ne savais pas non plus quel autre jour aurait été préférable, ce qui limitait la portée de l'information.

Une douzaine d'étals se répartissaient sous la halle. Fromage, légumes, vêtements, rôtisserie, produits ménagers.

L'éponge pouvait être achetée sur place.

Cela réduisait le nombre de commerces.

Le marché créait en contrepartie une concentration humaine importante, des trajectoires imprévisibles et plusieurs décisions non préparées.

Une femme poussant un cabas à roulettes s'est arrêtée brusquement devant les tomates. J'ai failli lui rentrer dedans.

— Pardon.

Elle n'avait rien remarqué.

J'ai choisi de commencer par la boulangerie.

Cinq personnes attendaient.

La première commandait un gâteau pour dimanche. La deuxième connaissait la vendeuse. La troisième avait trois enfants qui modifiaient leur choix de viennoiserie chaque fois que la file avançait.

Une dame est entrée derrière moi.

J'étais engagé.

La boutique sentait le pain chaud et le sucre. Des baguettes étaient rangées verticalement derrière le comptoir. Une vitrine présentait des tartes, des éclairs et plusieurs sandwiches.

J'ai préparé ma commande.

Une baguette.

Un jambon-beurre.

Une part de tarte aux poireaux pour le soir.

Quand mon tour est arrivé, la vendeuse a posé les mains sur le comptoir.

— Bonjour.

— Bonjour. Une baguette, s'il vous plaît.

— Tradition ou ordinaire ?

La distinction n'avait pas été anticipée.

— Tradition.

— Bien cuite ?

Deuxième décision.

— Normale.

Elle a attendu.

— Pas trop cuite.

— Une tradition pas trop cuite.

La formulation donnait à ma commande une complexité que je n'avais pas cherchée.

— Avec ceci ?

— Un jambon-beurre.

— Crudités ?

— Non.

— Formule avec boisson et dessert ?

— Non, merci. Et une part de tarte aux poireaux.

— Je vous la chauffe ?

— Non.

Elle a préparé les articles.

Première opération terminée.

Dehors, j'ai placé la baguette, le sandwich et la tarte dans mon sac. Une file s'était formée devant la rôtisserie. La fumée du poulet donnait à mon jambon-beurre un aspect moins satisfaisant qu'une minute plus tôt.

Le vendeur de produits ménagers proposait des éponges à un euro les trois.

Trois représentaient deux unités de plus que mon besoin immédiat. Une réserve évitait toutefois une future sortie.

J'ai pris le lot.

— Celles-là sont bien, a dit le vendeur.

Je n'avais encore rien demandé.

— D'accord.

— Elles tiennent longtemps. Pas comme celles des grandes surfaces.

Je ne possédais aucune donnée comparative.

— Je vous crois.

Il m'a regardé.

La réponse n'était probablement pas celle attendue.

— Un euro.

J'ai payé.

Il a placé les éponges dans un sachet transparent.

— Gardez le sac, ça peut servir.

J'avais désormais un sac dans un sac pour transporter un produit destiné à nettoyer des objets dans une maison contenant déjà plusieurs sacs.

— Merci.

J'ai acheté quatre tomates, deux courgettes et un filet de pommes de terre. Le vendeur m'a proposé des oignons.

— Non, merci.

— Ils sont doux.

Il ne semblait pas envisager que le problème puisse être l'absence de besoin.

— J'en ai déjà.

C'était faux.

Le mensonge a clos la discussion.

Mon sac commençait à tirer sur mon poignet.

Près de la camionnette des œufs se trouvait un étal de prunes.

Plusieurs cagettes présentaient des fruits allant du jaune pâle au violet. Un panneau annonçait cinq variétés dont les noms auraient aussi pu appartenir à des membres de la noblesse.

Le vendeur tenait un sachet ouvert devant une cliente.

— Celle-ci est plus ferme, disait-il. La reine-claude, il ne faut pas la mettre au réfrigérateur. Ça lui coupe le goût. La mirabelle, c'est différent.

Il parlait des fruits avec le sérieux d'un médecin présentant plusieurs options thérapeutiques.

Une personne lui a demandé s'il serait encore là la semaine suivante.

Il a regardé le ciel et commencé une explication sur la pluie, les températures nocturnes et la maturité des derniers arbres.

J'ai contourné l'étal.

Je n'avais pas besoin de prunes.

J'avais surtout besoin d'éviter une conversation dans laquelle mon choix de fruit deviendrait un engagement éclairé.

La vendeuse d'œufs proposait aussi du lait en bouteille consignée.

J'ai pris une boîte de six œufs.

— Le lait, vous rapportez la bouteille la prochaine fois, a-t-elle dit.

La prochaine fois venait d'être créée sans que j'aie demandé de relation continue.

— Je vais prendre seulement les œufs.

Elle a retiré la bouteille.

— Vous n'êtes pas du coin.

La phrase n'avait pas la forme d'une question.

— Non.

— Ça se voit.

Je n'ai pas demandé à quoi.

Elle a annoncé le prix.

Il me restait le café et les piles.

Le lait pouvait attendre. Je pouvais boire le café sans lait. Je l'avais fait pendant plusieurs années.

L'ajouter à la liste avait été une tentative peu convaincante d'améliorer mes habitudes.

J'ai traversé la place.

Le tabac-presse occupait un local étroit sous une enseigne bleue. La vitrine présentait des journaux, des jeux à gratter, des cartes postales et une affiche annonçant un gain maximal qui dépassait probablement les besoins financiers du village entier.

Une clochette a sonné lorsque je suis entré.

L'intérieur sentait le papier, le café et un produit mentholé. Des magazines couvraient un mur. Derrière le comptoir, les étagères contenaient du tabac, des enveloppes, des stylos, des bonbons et divers objets choisis selon une logique impossible à reconstituer.

Une femme d'une cinquantaine d'années lisait un bordereau.

Elle a levé les yeux.

— Bonjour.

— Bonjour.

Il n'y avait personne d'autre.

L'absence rendait le silence plus visible.

— Vous avez du café soluble ?

Elle a désigné une étagère basse.

J'ai pris un bocal connu, puis un lot de quatre piles.

La femme a regardé mes achats.

— C'est tout ?

— Oui.

Elle a scanné le café.

— Vous avez la carte du magasin ?

Je l'ai regardée.

Son visage est resté neutre une seconde.

Puis elle a souri.

— Je plaisante. On n'en a pas.

— Ça me semblait rapide.

— Je pourrais vous en faire une. Dix cafés achetés, le onzième au même prix.

— L'offre manque légèrement d'incitation.

— On a essayé les cadeaux. Les gens devenaient exigeants.

Le terminal refusait le paiement sans contact.

— Il le prend seulement quand il en a envie, a-t-elle dit.

— On a déjà beaucoup en commun.

J'ai inséré la carte.

PAIEMENT ACCEPTÉ.

— Il vous respecte.

— La relation commence bien.

Elle a regardé mon sac.

— Je ne vais pas vous en donner un autre.

— Ce n'est pas nécessaire.

J'ai calé le café contre les pommes de terre et placé les piles près des éponges.

— Il y avait du monde au marché ? a-t-elle demandé.

— Assez.

— Vous êtes venu au mauvais moment.

— C'est le mercredi matin.

— Je viens de l'apprendre.

— Le vendredi, c'est calme. Et la boulangerie ferme le mercredi après-midi.

J'ai regardé la baguette dépasser du sac.

— J'ai anticipé sans le savoir.

— C'est souvent comme ça ici.
 Je me suis tourné vers la porte.
 — Attendez.
 Elle regardait les piles.
 — C'est pour quoi ?
 — Une télécommande de volet.
 — Celui de la petite chambre ?
 La question était trop précise.
 — Oui.
 — Si c'est celui qui donne sur le jardin, ce ne sont probablement pas les piles. Il faut appuyer une fois pour réveiller le boîtier, puis une deuxième.
 — Vous connaissez la télécommande ?
 — Je connais la maison.
 Elle a repris son bordereau.
 — Vous êtes le nouveau locataire.
 Ce n'était toujours pas une question.
 — Oui.
 — Élodie m'a dit qu'elle avait trouvé quelqu'un.
 Je ne savais pas pourquoi Élodie lui avait parlé de moi. La location d'une maison restée vide plusieurs mois constituait probablement une information locale ordinaire.
 — Nadine, a-t-elle dit.
 J'ai dû avoir l'air de chercher une réponse.
 — Je m'appelle Nadine.
 — Kai.
 — Je sais.
 La précision a été livrée sans satisfaction particulière.
 — Élodie vous a donné mon prénom ?
 — Il était sur une enveloppe qu'elle a fait affranchir.
 C'était moins inquiétant.
 Un peu.
 Nadine a repris les piles.
 — Vous voulez les laisser ?
 Appuyer deux fois ne coûtait rien. Les piles pourraient néanmoins servir à un autre objet de la maison.
 — Je vais les garder.
 — Vous avez raison. On finit toujours par avoir besoin de piles.
 La phrase créait une forme d'avenir que je n'avais pas prévue.
 — Si ça ne fonctionne pas, vous revenez, a-t-elle ajouté.
 — Pour les piles ?
 — Ou pour me dire que j'avais tort. Les gens aiment bien.
 J'ai repris le paquet.
 L'échange semblait terminé.
 J'ai ouvert la porte.
 — Vous êtes à pied ? a demandé Nadine.
 J'étais à moitié sorti.
 — Oui.
 — Prenez la rue derrière l'école. Avec le marché, vous croiserez moins de voitures.
 Le second itinéraire.
 Quinze minutes selon l'application.
 — Vous verrez la pharmacie, puis le petit pont.
 — Il y a un pont ?
 — Un ponceau.
 La correction ne clarifiait rien.

— À droite au calvaire.

— Au quoi ?

— À la croix. Si vous arrivez au cimetière, vous êtes allé trop loin.

Le trajet venait d'acquiescer cinq repères, dont un avertissement funéraire.

— Je vais regarder le plan.

— Comme vous voulez.

Elle n'en paraissait pas offensée.

Dehors, l'application confirmait son itinéraire.

J'ai lancé le chronomètre.

Les conditions différaient de l'aller. Le sac était lourd et le parcours plus long. Les résultats ne seraient pas directement comparables.

Ils resteraient exploitables.

La pharmacie se trouvait à cinquante mètres. Après l'école, la rue longeait des maisons récentes aux jardins plus petits.

Un homme sortait des outils du coffre de sa voiture.

Il m'a salué.

Cette fois, j'ai répondu au bon moment.

— Bonjour.

Résultat satisfaisant.

Le ponceau était un passage de pierre au-dessus d'un fossé presque sec. Le mot pont aurait constitué une exagération, même si les deux murets justifiaient peut-être un terme distinct.

Après, la route se divisait.

Une croix de pierre se trouvait à droite.

Le calvaire.

J'ai tourné.

Mon sac cognait contre ma jambe. J'ai changé de main.

À huit minutes, j'ai vérifié les œufs.

Ils étaient intacts.

À dix minutes trente, la maison est apparue entre les haies.

J'ai arrêté le chronomètre devant la boîte aux lettres.

14:36.

La différence avec le trajet principal était de deux minutes vingt-huit.

En échange, je n'avais croisé qu'une voiture et un homme muni d'outils.

Le compromis était acceptable selon l'heure.

J'ai vérifié la boîte.

Toujours vide.

Je n'avais communiqué ma nouvelle adresse que quarante-huit heures plus tôt. Aucun courrier ne pouvait raisonnablement être déjà arrivé.

J'ai tout de même regardé.

La porte s'est ouverte après que j'ai soulevé la poignée et tourné la clé en tirant vers moi.

La maison m'a laissé entrer.

Dans la cuisine, j'ai vérifié le contenu du sac.

Les œufs avaient survécu.

La tarte aussi.

Une tomate portait une marque laissée par le bocal de café, sans conséquence fonctionnelle.

J'ai rangé les pommes de terre dans un panier, les tomates sur le buffet et les œufs dans le réfrigérateur.

Les éponges sont allées sous l'évier après évacuation des sept précédentes. J'ai conservé le sachet transparent et l'ai plié dans le tiroir avec les torchons.

Le vendeur avait eu raison.

Cela pouvait servir.

J'ai lavé l'assiette de la veille.
 La trace de sauce a disparu immédiatement.
 Un problème de vingt-quatre heures venait d'être réglé en moins de dix secondes.
 J'ai essoré l'éponge et l'ai posée à droite de l'évier. Elle avait une place claire, une fonction connue et aucun historique inquiétant.
 En attendant que l'eau du café chauffe, je suis monté avec les piles.
 La télécommande se trouvait sur le bureau.
 J'ai appuyé une fois.
 Rien.
 J'ai attendu.
 Puis appuyé une deuxième fois.
 Le volet est descendu à mi-course.
 Une troisième pression l'a fait remonter.
 La quatrième l'a fermé.
 Le fonctionnement n'était pas exactement celui décrit par Nadine, tout en étant assez proche pour confirmer qu'elle connaissait l'appareil.
 Je n'ai pas changé les piles.
 Je les ai rangées dans le tiroir.
 Une première réserve venait d'être constituée.
 Dans l'entrée, le carton CUISINE se trouvait à moins de trois mètres d'une cuisine désormais équipée d'une éponge correcte, de nourriture et de café.
 Je pouvais l'ouvrir.
 Il contenait probablement mes mugs, une poêle et le couteau que j'avais choisi d'emporter.
 Je l'ai regardé.
 Puis j'ai continué jusqu'à la cuisine.
 Le sandwich attendait sur la table.
 J'ai mangé près de la fenêtre, avec la baguette devant moi et le café dans le bol ébréché.
 Le réfrigérateur se mettait en route toutes les douze minutes avec un petit claquement.
 Douze minutes.
 La halle se trouvait à douze minutes huit.
 La boulangerie à dix minutes quarante et une.
 Le retour par l'école demandait quatorze minutes trente-six.
 Le vendredi serait plus calme.
 La boulangerie fermait le mercredi après-midi.
 Le marché occupait la place le mercredi matin.
 Le tabac-presse vendait du café, des piles et des informations qui n'étaient affichées nulle part.
 Je connaissais désormais plusieurs choses sur Vernelles.
 Les prunes ne devaient pas toutes être conservées au réfrigérateur.
 Le marchand estimait que leur achat exigeait une conversation sérieuse.
 La vendeuse d'œufs savait que je n'étais pas du coin.
 Nadine savait qui j'étais.
 C'était davantage que la veille.
 Je n'ai pas trouvé cette idée particulièrement rassurante.
 Après le repas, j'ai enregistré les informations utiles :
 Vernelles
 Trajet principal : 12 min. Plus direct. Route sans trottoir au début.
 Trajet école : 15 min. Moins de voitures.
 Marché : mercredi matin.
 Boulangerie fermée mercredi après-midi.
 Vendredi calme.
 J'ai hésité.

Puis ajouté :

Tabac-presse : Nadine.

La ligne ressemblait moins à une information pratique que les autres.

Je l'ai laissée.

Depuis la fenêtre, je voyais l'ancien nom sur la boîte aux lettres.

R. Delmas.

Il faudrait remplacer l'étiquette.

Pas aujourd'hui.

Je n'avais ni papier adapté, ni ruban adhésif transparent, ni certitude sur la manière dont le facteur traitait une boîte dont le nom ne correspondait plus à l'occupant.

Nadine avait dit qu'elle connaissait la maison.

Elle n'avait pas dit ma maison.

Elle n'avait même pas utilisé le mot maison au début. Elle avait parlé du volet de la petite chambre comme si la disposition intérieure continuait de circuler dans le village indépendamment de la personne qui y vivait.

Mon téléphone a vibré.

Élodie.

Tout se passe bien ? Je viens de penser que la boulangerie est fermée le mercredi après-midi.

J'ai regardé la baguette sur la table.

Oui. J'y suis allé ce matin.

Les trois petits points sont apparus.

Parfait. Nadine vous a peut-être reconnu. Je lui avais dit que la maison était relouée.

J'ai répondu :

Oui.

J'aurais pu ajouter qu'elle m'avait expliqué le fonctionnement du volet.

L'information n'exigeait pas de transmission.

Élodie a envoyé un dernier message.

Elle connaît bien la maison de Rose. N'hésitez pas à lui demander si vous cherchez quelque chose dans le village.

J'ai relu.

La maison de Rose.

Pas la maison au bout de la rue.

Pas la maison que je louais.

Pas mon adresse.

La maison de Rose.

J'ai levé les yeux vers la cuisine.

Le buffet.

Le bol ébréché.

Les assiettes dépareillées.

Les couvercles sans récipients.

La boîte de décorations à l'étage.

La clé inconnue.

Les volets qui exigeaient chacun leur méthode.

Je vivais là depuis moins d'une journée.

Pour les autres, la maison possédait déjà un nom.

Et ce nom n'était pas le mien.

Chapitre 3

La carte de Rose

Le courrier est arrivé à onze heures dix-sept.

Je ne l'attendais pas.

J'étais dans la cuisine, devant le classeur vert, à la recherche des horaires de collecte des déchets. Le classeur ne contenait pas cette information. Il contenait la facture d'entretien d'une chaudière, la notice d'un thermostat qui n'existait plus et un coupon de réduction expiré depuis quatre ans.

Sa conception de l'utilité était extensive.

La veille, les voisins avaient sorti leurs bacs.

J'avais sorti les miens.

Le camion du matin avait vidé les sacs noirs et laissé mon bac jaune seul devant le portail.

J'en avais conclu que le jeudi concernait les ordures ménagères.

Le tri devait avoir lieu le vendredi.

Ou le jeudi suivant.

L'apprentissage par observation fonctionnait, à condition d'accepter plusieurs erreurs publiques.

La boîte aux lettres a produit un claquement métallique.

Puis le moteur du facteur s'est éloigné vers le village.

J'ai regardé par la fenêtre.

La rue était vide.

Le jardin de la maison voisine aussi.

Mon bac jaune restait très visible sur le bord de la route, ses poignées tournées vers la chaussée comme s'il attendait encore un service qui n'aurait pas lieu.

Je pouvais le récupérer en même temps que le courrier.

J'ai attendu trente secondes.

Puis je suis sorti.

Le volet de la cuisine grinçait sous le vent. J'avais essayé de resserrer son crochet la veille avant de constater que l'opération nécessitait un tournevis.

DIVERS 1 contenait peut-être un tournevis.

DIVERS 2 également.

Le volet pouvait attendre.

J'ai ramené le bac près de l'abri.

Les roues ont produit un bruit important sur les graviers.

Personne n'est sorti.

La boîte aux lettres se trouvait à ma droite.

Je pouvais rentrer sans l'ouvrir.

Les seules personnes à connaître cette adresse étaient ma banque, mon opérateur téléphonique, l'administration fiscale, ma mère et une entreprise chargée de confirmer pour la quatrième fois le début de mon contrat d'électricité.

Rien de cela n'exigeait une réaction immédiate.

J'ai ouvert la boîte.

Elle contenait un prospectus, une enveloppe blanche et une carte postale.

L'enveloppe était adressée à Rose Delmas.

La carte aussi.

Le prospectus annonçait une réduction sur les nettoyeurs à haute pression. La maison ne possédait aucune surface que j'avais envie de nettoyer à haute pression.

Je l'ai gardé jusqu'à la cuisine.

L'enveloppe venait d'une mutuelle. Élodie m'avait demandé de mettre de côté le courrier de sa tante.

La carte était retournée.

Le message se trouvait face à moi.
Je l'ai lu avant d'avoir décidé si je devais le faire.

Rose,

Je suis repassée devant la halle ce matin. Le marchand de prunes était encore là, toujours aussi convaincu que ses fruits méritent une conversation sérieuse. J'en ai acheté trois, par faiblesse et par souvenir de toi.

J'espère que la maison ne grince pas trop sans moi.

L.

Je suis resté devant la boîte.
Le vent a soulevé le prospectus.
Je l'ai retenu avec le pouce.
Le message ne contenait aucune information importante.
Une halle.
Un marchand de prunes.
Trois fruits.
Une maison qui grinçait.
Je connaissais les trois premiers éléments depuis la veille.
Le quatrième se confirmait plusieurs fois par heure.
La carte réunissait des choses ordinaires d'une manière qui les rendait moins ordinaires.
Une voiture est apparue au bout de la rue.
Je me suis écarté du portail comme si j'avais été surpris en train de lire un courrier privé.
C'était le cas.
Le conducteur ne m'a pas regardé.
J'ai refermé la boîte.
L'étiquette R. Delmas restait fixée sur le devant, protégée par un morceau de plastique jauni. J'avais acheté du ruban adhésif chez Nadine. Je possédais du papier et un stylo noir.
Je pouvais remplacer le nom.
Je ne l'avais pas fait.
L'ancienne étiquette avait résisté plusieurs années à la pluie. Elle pouvait attendre une journée supplémentaire.
Je suis rentré.
La porte a résisté.
Je l'ai soulevée, tirée vers moi et tourné la clé.
Elle s'est ouverte.
La procédure s'allongeait depuis mon arrivée.
Dans la cuisine, j'ai posé l'enveloppe de la mutuelle sur le buffet, avec la revue municipale et la lettre d'une association déjà reçues au nom de Rose.
Trois documents formaient une catégorie.
La carte appartenait à cette catégorie.
Elle était adressée à la même personne, à la même adresse et distribuée par le même facteur.
L'absence d'enveloppe ne modifiait pas sa fonction.
Je l'ai posée avec le reste.
Puis je l'ai reprise pour regarder le recto.

Un canal traversait une rangée de maisons claires. Deux bateaux étaient amarrés le long d'un quai. Le ciel était d'un bleu que le mois de septembre n'avait pas encore produit à Vernelles.

Dans l'angle :

Belrivage-sur-Cher.

Je ne connaissais pas Belrivage-sur-Cher.

Le nom semblait avoir été choisi pour éviter toute objection touristique.

Je l'ai reposée devant l'enveloppe.

Elle cachait le nom de la mutuelle.

Cela n'avait aucune importance.

Je l'ai déplacée à côté.

L'ensemble occupait vingt-cinq centimètres du buffet.

Gestion acceptable.

Je suis revenu au classeur vert.

Les horaires de la déchetterie pouvaient être trouvés sur internet.

J'ai sorti mon ordinateur de sa housse.

Je ne l'avais presque pas utilisé depuis mon arrivée. Il se trouvait au fond de mon ancien sac de travail, avec son chargeur, une souris sans fil et un carnet contenant probablement des notes devenues inutiles.

Le bureau de la petite chambre était assez large.

J'ai choisi la table de la cuisine.

Chercher une déchetterie ne constituait pas du travail.

La distinction était claire, même si elle impliquait un ordinateur, des horaires et l'optimisation éventuelle d'un trajet.

L'écran s'est allumé.

Le logiciel de messagerie s'est ouvert automatiquement.

Cent vingt-six messages non lus.

J'ai fermé la fenêtre avant que les noms des expéditeurs deviennent lisibles.

Puis j'ai désactivé l'ouverture automatique.

Le second geste n'était pas nécessaire.

Je l'ai fait quand même.

La déchetterie se trouvait à Montbray. Elle ouvrait le lundi, le mercredi après-midi et le samedi matin. Une carte d'accès devait être demandée à la communauté de communes.

J'avais donc besoin d'une carte pour jeter sept éponges.

Les éponges pouvaient rejoindre les ordures ménagères.

J'allais fermer l'ordinateur lorsque j'ai aperçu Belrivage-sur-Cher sur la carte postale.

Une recherche ne créait aucune obligation.

Elle permettrait seulement de savoir si la commune existait, où elle se trouvait et si la halle mentionnée correspondait à celle de Vernelles ou à une autre.

La dernière question n'avait aucun intérêt pratique.

J'ai écrit le nom.

Belrivage-sur-Cher se trouvait à environ quatre-vingt-dix kilomètres de Vernelles. La commune comptait six mille habitants, une ancienne halle, un canal et une gare desservie par trois trains quotidiens.

Les premières images montraient la promenade du canal.

Le même quai.

Les mêmes façades.

Des ciels différents.

J'ai regardé la carte plus attentivement.

Le cachet postal recouvrait une partie de la date. Elle avait été envoyée quatre ou cinq jours plus tôt.

Une ligne apparaissait en petit près du bord inférieur.

Encore ici jusqu'à dimanche.

Je ne l'avais pas remarquée.
Ici désignait probablement Belrivage-sur-Cher.
Aucune adresse de réponse n'était indiquée.
Rose devait savoir où L. logeait.
Ou ne pas avoir besoin de répondre avant son prochain déplacement.
Trois mots leur suffisaient.
Pour moi, ils ne permettaient rien.
J'ai fermé la recherche.
La distance de quatre-vingt-dix kilomètres n'améliorait pas la situation. Elle transformait seulement la carte en trajet.
Une heure vingt en voiture.
Plus de deux heures en train.
Quelques jours par courrier.
Quelqu'un avait écrit le message à Belrivage-sur-Cher, collé un timbre légèrement de travers et déposé la carte dans une boîte.
Le service postal avait accompli exactement sa mission.
Le problème se trouvait après.
J'ai fermé l'ordinateur.
L'écran noir reflétait le buffet derrière moi.
La carte était visible entre mon épaule et le bol ébréché.
Je me suis retourné.
Elle n'avait pas bougé.
À midi vingt-six, j'ai préparé deux œufs et le reste de baguette.
Le pain avait durci pendant la nuit. Je l'ai passé sous l'eau avant de le mettre au four, méthode trouvée plusieurs années plus tôt et conservée parce qu'elle fonctionnait sans exiger d'anticipation.
Le four chauffait trop.
Le pain est ressorti brûlant au centre.
Je l'ai mangé quand même.
Depuis ma chaise, je ne voyais pas la carte.
Je savais où elle était.
Cela suffisait.
Mon téléphone a vibré.
Ma mère.
Tu t'installes bien ?
J'ai regardé les cartons dans l'entrée.
Deux étaient ouverts.
Les objets qu'ils contenaient n'étaient pas encore tous rangés.
Oui. J'ai commencé.
Elle a envoyé une photographie du chat installé dans une boîte à chaussures trop petite.
Une patte dépassait du bord.
Lui aussi.
J'ai répondu par un pouce levé.
Tu as rencontré du monde ?
J'avais rencontré Élodie, Nadine, la boulangère, plusieurs vendeurs du marché et un homme qui arrosait des fleurs.
La plupart ignoraient que nous avions participé à une rencontre.
Quelques commerçants.
C'est déjà bien.
Je n'avais pas besoin que ce soit déjà bien.
Je n'avais commencé aucune activité dont les interactions sociales constituaient un indicateur de progression.
J'habitais dans une maison.

J'achetais du pain.
 Les deux faits pouvaient rester séparés.
 J'ai posé le téléphone et lavé mon assiette.
 En passant devant le buffet, j'ai relu le message.
 Seulement la dernière phrase.
 J'espère que la maison ne grince pas trop sans moi.
 Le plancher a craqué dans le couloir.
 Je me suis tourné.
 Il n'y avait personne.
 La maison possédait un sens du rythme discutable.
 J'ai pris la carte.
 Le mot sans installait une absence particulière.
 L. ne demandait pas si la maison grinçait toujours.
 Elle demandait si elle grinçait trop sans elle.
 La phrase pouvait venir de quelqu'un qui avait dormi ici.
 Ou passé plusieurs soirées dans la cuisine.
 Ou rendu visite à Rose assez souvent pour connaître les bruits.
 Élodie avait parlé de connaissances hébergées dans la pièce du fond.
 L. pouvait être l'une d'elles.
 Elle pouvait également ne pas l'être.
 Je ne disposais que d'une initiale, d'un canal et de trois prunes.
 J'ai retourné la carte, paysage contre le buffet.
 La question ne me concernait pas.
 Il ne s'agissait même pas d'une question.
 Je suis monté ouvrir un carton.
 VÊTEMENTS contenait des pulls, deux manteaux et des cintres que j'avais oubliés sous les manteaux.
 J'ai rangé l'ensemble dans l'armoire de ma chambre.
 L'opération a demandé vingt-sept minutes.
 Le carton vide a rejoint le mur de l'entrée.
 Trois cartons étaient désormais ouverts.
 Je n'ai pas calculé le pourcentage.
 Le résultat s'est présenté quand même.
 Trente-trois.
 J'ai ouvert DIVERS 1 pour trouver le tournevis.
 Un réveil.
 Trois câbles.
 Une lampe sans ampoule.
 Deux cadres vides.
 Un adaptateur HDMI.
 Pas de tournevis.
 J'ai refermé les rabats.
 L'absence de tournevis ne rendait pas la recherche inutile. Le contenu du carton était désormais connu.
 Cette manière de définir l'utilité expliquait plusieurs choses.
 Vers quinze heures, la pluie a commencé.
 Une ligne d'eau s'est formée sur le rebord de la fenêtre de la petite chambre. Élodie avait prévenu qu'elle fermait mal lorsqu'il pleuvait.
 J'ai appuyé sur le cadre.
 La poignée s'est tournée presque entièrement.
 Un espace restait visible dans l'angle inférieur.
 J'ai placé un torchon contre.
 Problème contenu.

Dans la cuisine, la pluie réduisait le jardin à l'herbe, l'abri et quelques branches proches de la vitre.

J'ai préparé du café.

Quinze heures vingt était une heure acceptable selon des critères souples.

Le buffet se trouvait dans mon champ de vision.

La carte était toujours retournée.

Je distinguais seulement le canal trop bleu et les deux bateaux.

Le recto disait : voilà une ville.

Le verso disait : voilà quelqu'un qui connaît cette maison.

J'ai déplacé la carte derrière l'enveloppe de la mutuelle.

Un angle bleu dépassait.

Je l'ai poussée davantage.

C'était mieux.

J'ai terminé mon café.

La pluie s'est arrêtée à seize heures.

Je pouvais marcher jusqu'au village.

Il ne me manquait rien.

Sortir sans achat précis aurait créé une catégorie d'activité nouvelle.

Je suis resté.

J'ai lancé un film sur l'ordinateur.

Un homme était poursuivi pour un crime qu'il n'avait pas commis. Au bout de trente minutes, il a reçu une photographie portant une adresse au verso et s'y est rendu seul.

J'ai arrêté le film.

Son comportement manquait de méthode.

Toute personne raisonnable aurait vérifié l'adresse, informé quelqu'un et évalué le risque avant d'entrer dans un entrepôt abandonné.

Le scénario reposait sur son incapacité à effectuer des contrôles élémentaires.

Je n'avais plus envie de savoir comment il s'en sortirait.

La cuisine est redevenue silencieuse.

J'ai sorti la carte de derrière l'enveloppe.

Je voulais seulement vérifier la date du cachet.

Elle restait illisible.

L'écriture, elle, était régulière sans être soigneuse. Le mot prunes montait légèrement au-dessus de la ligne. Le L de la signature formait une grande boucle, suivie d'un point presque invisible.

Aucun nom.

Aucune adresse.

Je pouvais envoyer une photographie à Élodie.

Une carte est arrivée pour votre tante. Est-ce que vous connaissez L. ?

La question était simple.

Sa réponse créerait probablement une autre question.

Si elle connaissait L., elle pourrait me demander de garder la carte, de la lui envoyer ou de répondre.

Si elle ne la connaissait pas, la situation reviendrait au buffet avec une étape supplémentaire.

Je pouvais également placer la carte avec le reste du courrier et attendre la prochaine visite d'Élodie.

Elle n'avait fixé aucune date.

J'ai ouvert notre conversation.

Son dernier message concernait la boulangerie.

Nadine connaît bien la maison de Rose. N'hésitez pas à lui demander si vous cherchez quelque chose dans le village.

Je n'avais aucune question à poser à Nadine.

La carte ne demandait rien.
 Aucun ordre.
 Aucune urgence.
 Aucune case à cocher.
 Avec une demande, les options auraient été claires.
 Accepter.
 Refuser.
 Reporter.
 Demander une précision.
 Ici, il fallait inventer la tâche.
 Je n'avais pas quitté la ville pour inventer des tâches.
 J'ai verrouillé le téléphone sans écrire.
 La décision pouvait attendre.
 L. était encore à Belravage jusqu'à dimanche, mais aucune adresse ne permettait de lui répondre.
 Rose était morte depuis le début de l'été. Deux jours supplémentaires ne modifieraient pas ce fait.
 Élodie finirait par récupérer son courrier.
 Ou une autre carte arriverait avec davantage d'informations.
 Ou il n'en arriverait aucune.
 Les trois possibilités existaient sans intervention immédiate.
 J'ai posé la carte sur le buffet, avec les documents de Rose.
 Pas au milieu de la table.
 La nuance était importante.
 Sur la table, elle participait à ma journée.
 Sur le buffet, elle devenait un problème à traiter plus tard.
 Le bol ébréché contenait toujours la petite clé inconnue et quelques boutons. J'ai appuyé la carte contre lui, le canal tourné vers la pièce.
 Le paysage était préférable au message.
 À dix-neuf heures vingt, j'ai mangé le reste de tarte aux poireaux.
 Elle était correcte froide.
 Je n'ai pas utilisé le four. Une amélioration modeste ne justifiait pas une surveillance de quinze minutes.
 La carte se trouvait derrière mon épaule.
 Je n'ai pas vérifié si elle tenait toujours contre le bol.
 Après le repas, j'ai fermé les volets.
 Celui de la cuisine a résisté. J'ai tiré vers moi, poussé légèrement vers la gauche et maintenu le mouvement.
 Il s'est fermé.
 La fenêtre de la petite chambre ne prenait plus l'eau grâce au torchon.
 La chaudière avait fourni de l'eau chaude toute la journée.
 Trois problèmes contenus.
 Aucun résolu.
 Je me suis couché à vingt-deux heures quarante.
 La maison a grincé dans le couloir.
 Puis dans l'escalier.
 Les tuyaux ont produit deux coups secs avant le démarrage de la chaudière.
 Je commençais à distinguer les bruits.
 Le claquement près de la cuisine venait des tuyaux.
 Le grincement long au-dessus du salon appartenait à la pièce du fond.
 Le soupir près de l'entrée restait non identifié.
 J'ai fermé les yeux.
 La phrase est revenue.

J'espère que la maison ne grince pas trop sans moi.
Elle grinçait.
Beaucoup.
Je n'avais aucun moyen de transmettre l'information.
Cette absence de moyen aurait dû clore le sujet.
Elle ne l'a pas fait.
À vingt-trois heures huit, je suis descendu boire de l'eau.
Je n'ai pas allumé la cuisine. La lumière du couloir suffisait.
Le buffet se trouvait dans l'ombre.
Le canal formait un rectangle clair près du bol.
J'ai pris la carte.
Puis je l'ai retournée.
Le message faisait maintenant face au mur.
Le geste n'effaçait rien.
Il réduisait seulement la quantité d'informations visibles depuis la pièce.
J'ai rempli mon verre.
En remontant, la cinquième marche a craqué.
La carte resterait sur le buffet jusqu'à ce qu'un élément nouveau rende une décision
nécessaire.
Une adresse.
Une demande.
Ou un autre courrier.
Pour l'instant, elle n'était qu'une erreur postale.
Je pouvais attendre.

Chapitre 4

Trois erreurs postales

La deuxième carte est arrivée quatre jours après la première.

Entre-temps, j'avais remplacé l'étiquette de la boîte aux lettres.

L'opération avait demandé une feuille de papier, une paire de ciseaux, un stylo noir et douze centimètres de ruban adhésif transparent.

La première étiquette était trop large de deux millimètres parce que j'avais mesuré le support extérieur plutôt que l'espace disponible sous la protection en plastique.

La deuxième portait seulement :

K. P.

Mon prénom complet aurait exigé des lettres plus petites. L'initiale suffisait pour le facteur, les administrations et toute personne disposant déjà de mon adresse.

J'avais retiré l'étiquette R. Delmas.

La pluie avait délavé l'encre, mais une partie du papier restait collée au plastique. J'avais gratté avec l'ongle, puis avec le bord de la clé inconnue.

On distinguait toujours un R gris sous mon K.

C'était de la colle.

J'avais jeté l'ancienne étiquette dans la poubelle de la cuisine.

Puis je l'avais récupérée.

Élodie conservait les décorations de Noël cassées. Il était possible qu'elle souhaite également garder un morceau de papier humide portant le nom de sa tante.

L'hypothèse était peu probable.

Son coût de stockage restait inférieur à celui d'une erreur.

L'étiquette se trouvait donc dans le classeur vert, entre une facture de ramonage et la notice d'un thermostat qui n'existait plus.

Le matin de la deuxième carte, j'étais dans le jardin.

J'avais retrouvé un tournevis dans DIVERS 3 et resserré le crochet du volet de la cuisine.

Le volet grinçait toujours.

La vis n'était donc pas en cause.

Il pouvait s'agir du bois, de la charnière ou d'une volonté propre de l'objet, hypothèse que je refusais encore d'intégrer à la liste des causes possibles.

Le claquement de la boîte aux lettres a interrompu le diagnostic.

J'ai attendu que la voiture du facteur s'éloigne.

Je cherchais seulement à éviter l'échange qui pouvait accompagner une récupération trop rapide :

Bonjour.

Vous êtes le nouveau.

Vous êtes bien installé.

La maison appartenait à Rose.

Elle était gentille, sauf sur un sujet qui allait maintenant m'être expliqué.

Vous verrez avec le volet.

J'étais déjà informé sur le volet.

J'ai compté jusqu'à vingt, rangé le tournevis dans ma poche et rejoint le portail.

La boîte contenait une enveloppe à mon nom et une carte à celui de Rose.

L'enveloppe provenait de mon opérateur téléphonique.

La carte venait de Belrivage-sur-Cher.

Le même canal figurait au recto, vu depuis un autre pont. Le ciel était plus pâle. Un bateau rouge occupait le premier plan avec l'assurance d'un objet placé là pour donner une couleur à la photographie.

J'ai retourné la carte.

Rose,

La clé de la petite salle de la mairie avait encore disparu. Nous l'avons cherchée quarante minutes avant que la secrétaire se souvienne qu'elle l'avait rangée dans une boîte à biscuits pour "ne pas la perdre". Je ne sais pas si je dois admirer la méthode ou demander qu'on me laisse établir une procédure.

Il pleut depuis dimanche. Les murs commencent à sentir le parapluie.

L.

Réponse chez Mme Vallon, 6, rue du Canal, jusqu'au 28.

Nous étions le 24.

J'ai relu la dernière ligne.

Puis le reste.

Le message ne mentionnait pas la première carte. Il n'avait aucune raison de le faire.

L. écrivait à Rose comme si le courrier précédent était arrivé, avait été lu et avait rejoint une conversation dont je ne connaissais ni le début ni le rythme.

La première carte pouvait être une erreur isolée.

La deuxième confirmait que l'erreur possédait une suite.

Elle ajoutait également une adresse.

Et une date.

Une date transforme beaucoup de choses.

Une possibilité devient une fenêtre. Une décision peut être retardée, mais seulement dans des limites désormais mesurables.

Le 28 se trouvait quatre jours plus tard.

Une carte envoyée le lendemain arriverait probablement le 27 ou le 28.

Une carte envoyée le surlendemain risquait d'arriver après le départ de L.

Je n'avais rien prévu d'envoyer.

Le calcul s'est fait quand même.

J'ai levé les yeux vers ma nouvelle étiquette.

K. P.

Le facteur avait distribué la carte malgré la disparition du nom de Rose.

Il s'était probablement fondé sur l'adresse.

Ou sur sa connaissance de la maison.

Dans un village de cette taille, les boîtes aux lettres n'étaient peut-être pas des destinations anonymes. Elles appartenaient à un parcours appris, avec des personnes qui changeaient moins vite que les étiquettes.

Je suis rentré.

J'ai posé l'enveloppe de l'opérateur sur la table et la carte sur le buffet, à côté de la première.

Les deux photographies représentaient le même canal.

Je les ai alignées par le bord inférieur.

La première était légèrement plus large.

J'ai essayé le bord gauche.

L'ensemble est devenu moins régulier.

Je suis revenu au bord inférieur.

Cela n'avait aucune importance.

La première carte disait que la maison grinçait.

La deuxième indiquait où répondre et jusqu'à quand.

J'ai sorti mon téléphone.

Élodie m'avait écrit la veille pour m'informer que le plombier ne pourrait pas passer avant la semaine suivante au sujet du robinet de la salle de bains.

Le robinet couinait, mais l'eau sortait.

J'ai ouvert notre conversation.

Bonjour. J'ai reçu deux cartes adressées à votre tante, signées L. Est-ce que ce nom vous dit quelque chose ?

J'ai pris une photographie des cartes.

Le cadrage incluait le bol ébréché.

Je l'ai déplacé.

Puis j'ai hésité avant d'ajouter l'image.

La correspondance n'était peut-être pas destinée à Élodie. Lui transmettre le texte complet semblait inutile. Le nom, la ville et la signature suffisaient.

J'ai supprimé la photographie.

Puis ajouté :

Une adresse de réponse est indiquée à Belrivage-sur-Cher jusqu'au 28.

J'ai envoyé.

Élodie a répondu onze minutes plus tard.

Bonjour Kai. Non, ça ne me dit rien. Ma tante écrivait à plusieurs personnes, surtout des gens qu'elle avait hébergés. Vous pouvez garder les cartes avec le reste du courrier, je regarderai quand je reviendrai.

Quand elle reviendrait.

Aucune date n'était prévue.

La boîte de Noël devait être récupérée « pas tout de suite ». Le courrier important pouvait être gardé de côté. Sa prochaine visite pouvait avoir lieu dans une semaine, un mois ou à Noël, ce qui réglerait simultanément deux catégories d'objets.

Le 28 surviendrait avant.

J'ai écrit :

D'accord.

La question était transférée à Élodie.

Elle ne connaissait pas L. et ne pouvait rien en faire pour l'instant. Le courrier resterait sur le buffet.

La situation possédait maintenant une responsable identifiable, même si cette responsable n'avait aucun moyen d'agir avant la date indiquée.

J'ai considéré le dossier clos.

Le mot m'est venu naturellement.

Je l'ai détesté immédiatement.

J'ai glissé les cartes derrière le bol ébréché.

À midi, j'ai préparé des pommes de terre.

La maison contenait quatre éplucheurs. Deux avaient des manches en bois, un autre une lame mobile, le dernier ressemblait à un petit rasoir conçu pour punir les doigts inattentifs.

J'ai choisi celui à lame mobile.

La casserole a débordé.

J'ai baissé le feu, déplacé le récipient et essuyé la plaque avec une éponge neuve.

Un problème immédiat.

Une action immédiate.

Une surface propre.

La cuisine a retrouvé son état précédent en moins d'une minute.

Je préférerais les pommes de terre au courrier.

Le lendemain, aucune carte n'est arrivée.

La boîte contenait un relevé bancaire pour Rose et une publicité pour l'isolation des combles.

Le relevé a rejoint le buffet.
La publicité, le bac jaune.
La carte avec l'échéance est restée derrière le bol.
Le 25 s'est écoulé.
Le 26, une troisième carte est arrivée.
Je ne l'ai pas vue tout de suite.
Il avait plu pendant la nuit. Une couche de brume couvrait le champ derrière la clôture.
Je m'étais levé tard et laissé le volet fermé jusqu'à dix heures.
Le facteur était passé sans que je l'entende.
À onze heures vingt-deux, je suis sorti jeter un sac dans le bac noir. En revenant, j'ai ouvert la boîte par habitude.
La carte occupait presque tout l'espace.
Elle représentait une petite mairie en pierre, avec trois fenêtres à l'étage, un drapeau au-dessus de la porte et plusieurs voitures garées devant.
Le ciel était gris.
Pour une fois, la photographie ressemblait au temps réel.
Le nom de la commune figurait en bas :
Saint-Aubin-des-Rives.
Ce n'était pas Belrivage-sur-Cher.
J'ai retourné la carte.

Rose,

Nous avons fini la mairie avec un jour de retard. Il manquait un registre, deux clés et l'adjoint qui devait nous ouvrir la réserve. Le registre était chez l'ancien maire, les clés dans la boîte à biscuits et l'adjoint au café. Je considère que tout a été retrouvé dans un ordre acceptable.

Je pars lundi. Je serai à Saint-Aubin jusqu'au 28 au soir, puis plus à cette adresse.

L.

Mairie de Saint-Aubin-des-Rives, à mon attention.
La même date.
Le 28.
Nous étions le 26.
J'ai calculé avant de terminer la dernière ligne.
Une carte déposée ce jour-là pouvait arriver le 28.
Probablement.
Une lettre prioritaire aurait davantage de chances.
Je ne savais pas si le tabac-presse vendait encore des timbres prioritaires sous cette forme. Les modalités postales avaient changé plusieurs fois. Le courrier le plus rapide s'achetait peut-être en ligne, sous la forme d'un code, d'une étiquette ou d'une promesse difficile à vérifier.
Je n'avais toujours rien décidé d'envoyer.
Cette troisième carte était partie avant que la deuxième n'arrive à Vernelles.
Le cachet indiquait le 23.
L. n'avait pas insisté.
Elle suivait seulement son propre déplacement.

Belrivage.

Saint-Aubin.

Une mairie, des réserves, des clés, des registres et des personnes absentes au moment où leur présence devenait nécessaire.

Son travail pouvait être administratif, patrimonial ou consister à attendre des gens qui détenaient des objets indispensables.

Ce dernier point couvrait une part importante des métiers existants.

Je suis rentré.

J'ai posé la carte avec les deux autres.

Trois cartes constituaient une série.

Une seule pouvait être une erreur.

Deux confirmaient la répétition.

Trois installaient un système.

J'ai aligné les bords.

La première avait été postée le 17.

La deuxième le 21.

La troisième le 23.

L. écrivait à Rose tous les quelques jours.

Elle changeait parfois d'adresse avant que la précédente carte soit distribuée.

Le silence de Rose n'avait pas encore interrompu le mécanisme.

J'ai photographié la troisième carte et envoyé l'image à Élodie.

Cette fois, je n'ai pas masqué le message.

Une troisième est arrivée. Elle indique aussi le 28 comme dernière date pour répondre.

Élodie n'a pas répondu immédiatement.

J'ai vérifié le calendrier.

Le 28 tombait un lundi.

Nous étions samedi.

Le relais postal de la mairie fermait à onze heures trente. La dernière levée avait lieu à onze heures quinze.

Il était onze heures quarante.

La prochaine levée aurait lieu lundi à quinze heures.

Une réponse arriverait donc après le départ de L.

Le délai était déjà compromis.

Je n'avais aucune obligation de respecter une échéance dont je n'étais pas destinataire.

Cette phrase était exacte.

Elle n'a rien réglé.

Mon téléphone a vibré.

Élodie.

Je ne la connais vraiment pas. L'écriture ne me dit rien non plus. Il y avait un carnet d'adresses dans le buffet, je crois. Son nom est peut-être dedans.

J'ai regardé le buffet.

Le carnet se trouvait dans le tiroir du haut. Je l'avais aperçu plusieurs jours auparavant, sous un paquet de serviettes en papier et une carte routière du département.

J'ai répondu :

Je regarderai.

Le message est parti avant que je mesure sa formulation.

Je regarderai.

Pas je peux regarder.

Pas d'accord.

Une action venait d'être attribuée, avec moi comme sujet.

Élodie a répondu :

Merci. Aucun souci si vous ne trouvez pas.

Elle n'avait rien exigé.

Elle avait même retiré toute pression.

Cela n'a pas supprimé la tâche.

J'ai ouvert le tiroir.

Le carnet était petit, couvert d'un plastique imitation cuir brun. Une bande élastique le maintenait fermé. Plusieurs papiers dépassaient entre les pages : une carte de fidélité, un reçu, une ordonnance périmée et une feuille pliée en quatre.

Je l'ai posé sur la table sans l'ouvrir.

La consultation pouvait être rapide.

Chercher à la lettre L.

Vérifier si un nom correspondait à l'initiale.

Transmettre l'information à Élodie.

La séquence ne comportait aucune difficulté.

Elle créait tout de même une enquête.

Modeste.

Locale.

Dépourvue de crime.

Une enquête.

Je n'avais pas loué une maison pour identifier les correspondants de l'occupante précédente.

J'ai remis le carnet dans le tiroir.

Puis écrit à Élodie :

Je ne vois aucun nom complet sur les cartes, seulement L. Le carnet ne permettra peut-être pas de l'identifier.

Je n'avais pas ouvert le carnet.

L'affirmation restait raisonnable.

Laissez tomber, alors. Je verrai plus tard.

Très bien.

Le sujet était clos pour la deuxième fois.

Les trois cartes sont restées sur le buffet.

À midi, j'ai constaté qu'il ne me restait que deux œufs.

Il fallait retourner au village.

La liste contenait également du pain, du lait, des fruits et un produit pour nettoyer la salle de bains.

À douze heures vingt-sept, je suis parti.

La boulangerie fermait à treize heures.

Deux personnes attendaient lorsque je suis entré.

La vendeuse a choisi une tradition pas trop cuite avant que j'aie terminé la phrase.

— Et un jambon-beurre sans crudités ?

J'ai marqué un temps.

— Non.

Elle a regardé la vitrine, puis moi.

— Plus tard, peut-être.

— Seulement la baguette.

— D'accord.

Ma commande habituelle avait failli se constituer à partir d'un seul achat précédent.

Le phénomène avançait plus vite que prévu.

En sortant, j'ai aperçu quatre étals sous la halle.

Légumes.

Fromage.

Miel.

Fruits.

Le marchand de prunes était là.

Ses cagettes étaient moins nombreuses. Un panneau annonçait :

DERNIÈRES DE LA SAISON

La formulation pouvait relever du constat ou de la stratégie commerciale.

Je pouvais traverser la place jusqu'au tabac-presse, acheter du lait et rentrer.

Les prunes ne figuraient pas précisément sur ma liste.

Seulement les fruits.

J'avais mangé des pommes toute la semaine.

Changer de fruit restait défendable.

Je me suis approché.

Les prunes étaient réparties en trois cagettes.

Des jaunes.

Des vertes légèrement dorées.

Des violettes.

Le vendeur parlait avec un homme portant une casquette.

— Celles-là, faut les manger aujourd'hui, disait-il. Demain, elles seront encore bonnes, mais elles auront changé.

— Changé comment ?

Le vendeur a pris une prune entre deux doigts.

— Elles seront plus mûres.

L'homme a accepté l'information sans relever son caractère circulaire.

— Plus sucrées, a précisé le vendeur. Plus molles aussi. C'est toujours un choix.

Il parlait réellement de ses fruits comme s'ils méritaient une conversation sérieuse.

La première carte n'exagérait donc pas.

Je n'avais pas besoin de le vérifier.

Je l'avais tout de même vérifié.

La cliente devant moi a acheté un kilo de prunes violettes. Le vendeur a ajouté deux fruits après la pesée « pour la route », bien qu'elle habite probablement à moins de quinze minutes.

Puis il s'est tourné vers moi.

— Bonjour.

— Bonjour.

— Qu'est-ce qu'il vous faut ?

Je regardais les cagettes.

Une question provoquerait une explication. Une absence de question m'obligerait à choisir sur la couleur.

— Trois prunes.

Le vendeur a attendu.

— Trois ?

— Oui.

— De chaque ?

— Non. Trois en tout.

— D'accord.

Il a prononcé le mot lentement, comme s'il acceptait une commande techniquement possible mais contraire à l'esprit du commerce.

— Lesquelles ?

— Les meilleures.

La réponse a aggravé la situation.

— Pour manger quand ?

— Aujourd'hui.

— Vous aimez plutôt sucré ou acidulé ?

— Sucré.

— Ferme ou fondant ?

Je n'avais jamais établi de préférence sur la texture des prunes.

— Entre les deux.

Il a réfléchi.

Puis sélectionné trois fruits dans la cagette verte.

Pas les premiers.

Il en a pris un, l'a reposé, pressé un autre très légèrement et complété le choix avec une prune située au fond.

L'opération a duré près d'une minute.

— Cinquante-huit centimes.

J'ai sorti une pièce d'un euro.

Il a mis les prunes dans un petit sac en papier.

— Ne les mettez pas au réfrigérateur.

— D'accord.

— Surtout pas celle-là.

Il a désigné l'une des trois, presque identique aux autres.

— Pourquoi ?

Je regrettais déjà la question.

— Elle a besoin de finir.

— De finir quoi ?

— De mûrir.

— Dans le sac ?

— Non, sortez-les du sac. Sinon elles transpirent.

J'ai regardé le sachet qu'il venait de fermer.

Il l'a rouvert.

— Voilà.

— Merci.

Il m'a rendu quarante-deux centimes.

— Vous revenez mercredi, j'en aurai peut-être encore.

Le panneau annonçait les dernières.

— Peut-être.

— Si le temps tient.

La disponibilité future des prunes dépendait donc de la météo, de leur maturité et de la définition commerciale du mot dernières.

Je me suis éloigné.

Trois fruits reposaient au fond de mon sac.

Je n'avais pas besoin de trois.

J'aurais pu en acheter quatre, cinq ou un kilo. La quantité ne correspondait à aucune portion particulière.

J'en avais acheté exactement trois parce que L. en avait acheté trois.

Cette conclusion était embarrassante.

Je l'ai remplacée par une autre.

Je vérifiais la crédibilité de son message.

L. avait affirmé que le marchand considérait ses prunes comme un sujet sérieux.

Le comportement observé confirmait l'affirmation.

L'achat de trois unités permettait de reproduire les conditions mentionnées.

Il avait également déclenché une réaction.

Le vendeur avait trouvé la commande étrange.

Cela signifiait que L. avait probablement choisi cette quantité intentionnellement.

Je n'étais pas certain que cette information améliore quoi que ce soit.

Le tabac-pressé était ouvert.

Nadine rangeait des paquets d'enveloppes derrière le comptoir.

Son regard s'est posé sur la baguette, puis sur le sachet ouvert dans ma main.

— Vous avez acheté des prunes à Gérard.

Le marchand possédait donc un prénom.

— Trois.

- Il a dû être content.
- Il a eu besoin d'un temps d'adaptation.
- Il préfère vendre au kilo. Ça lui permet d'expliquer plus longtemps.
- Elle a repris ses enveloppes.
- Vous cherchiez quelque chose ?
- Du lait.
- Au frais, derrière vous.

Sur la porte du réfrigérateur était collée une affiche :

LEVÉE DU COURRIER

15 H DU LUNDI AU VENDREDI

11 H LE SAMEDI

J'ai regardé l'heure.

Douze heures cinquante-quatre.

La levée était passée depuis près de deux heures.

Le courrier déposé ce jour-là partirait lundi.

Une réponse adressée à L. arriverait au plus tôt mardi.

Le 29.

Un jour après son départ.

Je n'avais toujours aucune intention de répondre.

L'information avait pourtant pris la forme d'un retard.

— Vous vouliez poster quelque chose ? demanda Nadine.

— Non.

— La boîte extérieure est encore accessible.

— Je regardais l'horaire.

— C'est souvent ce que font les gens avant de poster quelque chose.

— Je développe une culture générale locale.

Elle hocha la tête.

— La levée de onze heures est partie à onze heures vingt. Le facteur était en retard.

— Cela ne change pas beaucoup la situation.

— Quelle situation ?

— Aucune.

Nadine n'a pas insisté.

Près de la caisse se trouvait le présentoir de cartes postales.

L'église.

La place.

La halle.

Des vaches.

Plusieurs couchers de soleil.

Une carte montrait la route qui sortait du village.

Deux platanes bordaient la chaussée. Le panneau Vernelles apparaissait au loin. L'image était ancienne, légèrement passée, sans ciel excessivement bleu ni composition touristique complexe.

Elle disait seulement :

Voilà l'endroit.

Je suis sorti sans la prendre.

Je n'avais rien à écrire.

Près du ponceau, j'ai mangé une prune.

Elle était sucrée, encore ferme près du noyau.

Correcte.

Elle ne méritait pas une conversation sérieuse.

J'ai gardé les deux autres.

Devant la maison, j'ai ouvert la boîte aux lettres.

Je l'avais vérifiée le matin.

Aucun passage postal n'avait eu lieu depuis.

Elle était vide.

À l'intérieur, ma nouvelle étiquette apparaissait par transparence. Sous le K, on distinguait toujours l'ancien R.

Dans la cuisine, j'ai posé les prunes sur le buffet.

À côté des trois cartes.

Le rapprochement était trop évident.

Je les ai déplacées dans un bol décoré de cerises bleues.

Puis j'ai relu les messages dans l'ordre.

La première parlait de la halle et des prunes.

La deuxième d'une clé perdue, de pluie et d'une boîte à biscuits.

La troisième d'un registre, de deux clés et d'un adjoint retrouvé au café.

Aucune ne semblait importante.

C'était précisément le problème.

L. n'écrivait pas à Rose pour annoncer des événements. Elle lui envoyait les détails d'une vie en cours, ceux qu'on choisit parce qu'une personne sait déjà de quoi on parle.

Les cartes étaient ordinaires.

Elles avaient probablement toujours été ordinaires.

Si je ne faisais rien, une quatrième arriverait.

Puis une cinquième.

L. continuerait d'écrire jusqu'à ce qu'un silence inhabituel lui indique quelque chose, sans lui dire quoi.

Rose ne répondait peut-être pas à chaque carte. Je n'en savais rien. L'absence de réponse pouvait durer des semaines sans provoquer d'inquiétude.

Leur correspondance possédait ses propres règles.

Depuis ma cuisine, je n'en voyais que le courrier entrant.

Le 28 n'était pas une date limite pour annoncer la mort de Rose.

Seulement la fin d'une adresse temporaire.

Après, L. partirait ailleurs.

Elle écrirait peut-être depuis la prochaine ville.

À la maison de Rose.

À mon adresse.

J'ai ouvert la conversation avec Élodie.

Je pouvais lui demander de chercher plus vite dans les affaires qu'elle avait emportées.

Lui demander de répondre elle-même.

Lui transmettre l'adresse de Saint-Aubin malgré le délai.

Chacune de ces options transformait une erreur postale en coordination.

J'ai fermé la conversation.

Élodie ne connaissait pas L. Elle n'était pas responsable de prévenir chaque correspondant dont elle ignorait l'existence.

Le facteur n'était pas responsable. Il distribuait le courrier à l'adresse indiquée.

L. n'était pas responsable. Elle écrivait à une personne qu'elle croyait vivante.

Rose avait eu l'inconvénient décisif de mourir avant d'actualiser l'ensemble de ses relations.

Personne n'avait mal agi.

La situation restait mauvaise.

J'ai aligné les cartes.

La première légèrement au-dessus de la deuxième.

La deuxième au-dessus de la troisième.

Les trois messages restaient visibles.

J'ai posé un doigt sur la dernière ligne.

Puis plus à cette adresse.

L'échéance était dépassée en pratique. Même une réponse écrite immédiatement arriverait trop tard à Saint-Aubin.

Cette impossibilité aurait dû me libérer.

Elle a seulement déplacé le problème.

Je n'avais plus à répondre avant le 28.

Je devais décider si j'attendais la prochaine carte.

Attendre constituait une décision.

Ne rien faire signifiait laisser L. continuer à écrire à Rose.

Je me suis préparé un café.

Pendant que l'eau chauffait, j'ai revu la carte aperçue chez Nadine.

La route.

Les deux platanes.

Le panneau du village.

Une image factuelle.

Je n'avais aucune raison d'y penser.

Une des prunes a roulé dans le bol et heurté l'autre.

Je les ai mangées.

La seconde était plus molle.

La troisième plus acide.

La sélection de Gérard n'était pas homogène malgré le temps consacré au choix.

Je n'irais pas lui signaler.

J'ai lavé le bol.

Puis je me suis assis devant les cartes.

Une réponse pouvait rester courte.

Trois informations suffisaient.

Rose Delmas était morte.

Je louais désormais sa maison.

Les cartes arrivaient toujours à cette adresse.

Il n'était pas nécessaire de raconter la chaudière, Élodie, le volet, les cartons dans l'entrée ou les prunes achetées à titre de vérification.

Une notification propre.

Un événement.

Une conséquence.

Une clôture.

Je n'avais plus d'adresse valide.

Je pouvais écrire à la mairie de Saint-Aubin malgré le délai. La carte serait peut-être transférée, conservée ou retournée.

Je pouvais aussi attendre la prochaine adresse.

Cette option était plus fiable.

Elle impliquait une quatrième carte.

J'ai pris une feuille dans le classeur vert et écrit :

L.

Puis :

Rose Delmas est décédée au début de l'été.

La phrase était trop directe.

Je l'ai barrée.

J'ai écrit :

Je vous informe que Rose Delmas est décédée.

Cela ressemblait à un courrier administratif envoyé par une institution.

Je l'ai barrée aussi.

J'ai plié la feuille et l'ai mise dans le tiroir.

Je n'allais pas répondre ce jour-là.

L'adresse était expirée.

Le support n'était pas choisi.
Je ne possédais pas de timbre.
La décision pouvait attendre la prochaine carte.
Mais la décision elle-même était prise.
Je répondrais.
Une fois.
Uniquement pour faire cesser les envois.

Chapitre 5

Une carte neutre

La quatrième carte est arrivée un lundi.

Elle représentait une fontaine.

Pas une fontaine remarquable. Un bassin circulaire en pierre, trois jets d'eau et quatre bancs vides. Une mairie occupait l'arrière-plan, avec un drapeau français pris dans un courant d'air avantageux. Les pavés brillaient. Le ciel était bleu.

En bas, des lettres dorées indiquaient :

CÉRANNES — Place des Tilleuls

Le message tenait sur six lignes.

Rose,

Nouvelle ville, nouvelle chambre et déjà trois trousseaux qui ouvrent presque les bonnes portes. Je travaille cette fois dans une ancienne chapelle transformée en réserve. Les saints sont rangés par taille, ce qui me semble discutable mais pratique.

Le café sous ma fenêtre ouvre à six heures trente. Je possède désormais une connaissance intime de son rideau métallique.

L.

Pour répondre : chez Mme Borel, 3 rue des Écoles, Cérannes. Jusqu'au 17 octobre.

Nous étions le 30 septembre.

L'adresse était valable dix-sept jours.

Même en tenant compte des délais postaux, d'une erreur de tri et d'un incident modéré sur le réseau régional, cela suffisait.

Je n'avais plus d'excuse logistique.

Jusqu'alors, chaque adresse était devenue inutilisable avant que je décide quoi écrire. Belrivage avait expiré. Saint-Aubin aussi. Le problème avait pu rester théorique parce que le courrier ne disposait d'aucune destination fiable.

Cérannes en fournissait une.

Un numéro.

Une rue.

Une personne chargée de recevoir.

Une date de fin encore assez éloignée pour rendre toute attente volontaire.

J'ai posé la carte sur le buffet avec les trois autres.

Elles formaient une ligne entre le bol ébréché et la lampe.

Le canal.

Le même canal depuis un autre angle.

Une mairie grise.

Une fontaine qui ne méritait probablement pas d'avoir été imprimée à plusieurs milliers d'exemplaires.

Quatre lieux.

Quatre messages.

Une morte.

Le rapport entre les éléments restait mauvais.

Je me suis préparé un café.

Il était onze heures vingt-trois. L'heure ne nécessitait aucune justification particulière, ce qui rendait le café moins satisfaisant.

J'ai relu l'adresse.

Chez Mme Borel.

La formulation impliquait que Mme Borel recevait le courrier de L. Elle pouvait être sage, une collègue ou une femme ayant accepté une responsabilité postale sans en mesurer les conséquences.

Je n'avais pas besoin de le savoir.

Il suffisait de recopier les informations.

J'ai ouvert le tiroir du buffet et sorti la feuille utilisée la veille.

Deux phrases y étaient barrées.

Rose Delmas est décédée au début de l'été.

Je vous informe que Rose Delmas est décédée.

La première ressemblait à une annonce brutale.

La seconde à un courrier envoyé par une caisse de retraite.

Il devait exister une formulation intermédiaire, humaine sans devenir intime, précise sans adopter le ton d'une administration.

Le tabac-presse ouvrait jusqu'à midi trente.

Il était onze heures vingt-six.

La marche prenait douze minutes. Une sélection de carte pouvait durer entre deux et dix minutes. L'achat du timbre ajoutait environ une minute.

La fenêtre était suffisante.

J'ai pris mon portefeuille et mon sac.

Puis je suis revenu photographier l'adresse.

Le flash a effacé la moitié du message.

J'ai recommencé sans flash.

Mon pouce cachait le numéro de rue.

Troisième photographie.

Correcte.

Il aurait été plus simple d'emporter la carte.

Je l'ai laissée sur le buffet.

Je n'avais pas envie de transporter le message de L. dans ma poche. Cette raison n'était pas entièrement rationnelle. Les cartes postales toléraient généralement les déplacements. Leur fonction principale consistait même à en accomplir un.

Dans l'entrée, les cartons s'étaient réduits à six.

CUISINE avait fini par être ouvert. J'y avais trouvé mes mugs, une poêle, trois couteaux et un appareil destiné à découper les avocats que je ne me souvenais pas avoir acheté.

L'appareil avait été rangé dans un tiroir.

J'ignorais si cela constituait un progrès.

J'ai fermé la porte en tirant vers moi pendant que je tournais la clé.

Le ciel était bas, sans pluie. Un vent léger traversait les haies.

Je n'ai pas lancé le chronomètre.

Je connaissais le trajet.

Le chien aboyait derrière la même haie. La voiture grise n'occupait plus le trottoir. Les deux poubelles qui m'avaient obligé à descendre sur la chaussée avaient disparu. Le parcours présentait moins d'obstacles que lors de la première observation.

Une femme marchait en sens inverse avec un panier vide.

— Bonjour.

— Bonjour.

J'avais répondu au bon moment.

Le résultat devenait reproductible.

Cette absence de mesure m'a paru négligente pendant trente secondes.

Puis elle a cessé de m'occuper.
 À l'entrée du village, l'horloge du clocher indiquait onze heures quarante-quatre. Mon téléphone, onze heures quarante et une.
 Elle conservait trois minutes d'avance.
 Personne n'avait corrigé l'écart.
 Il ne gênait probablement personne.
 À la boulangerie, la vendeuse a pris une tradition avant que je précise la cuisson.
 — Une pas trop cuite ?
 — Oui.
 Elle se souvenait.
 L'information aurait dû simplifier l'échange. Elle m'a donné l'impression qu'un dossier était en train de se constituer.
 — Pas de jambon-beurre aujourd'hui ?
 — Non.
 — On en a encore.
 — Je vous crois.
 Elle a attendu une seconde, puis annoncé le prix.
 J'ai glissé la baguette sous mon bras et traversé la place.
 Il n'y avait pas de marché. La halle vide paraissait plus grande. Quatre tables étaient sorties devant le café. Deux hommes occupaient la même et regardaient la rue sans parler.
 La clochette du tabac-presse a sonné.
 Nadine était penchée sur une grille de mots croisés.
 — Bonjour.
 — Bonjour.
 Elle a regardé la baguette.
 — Pas trop cuite.
 — Comment vous savez ?
 — Elle dépasse du papier. Et la boulangère sait que vous prenez celle-là.
 — Les échanges d'informations entre commerces sont rapides.
 — On a une fibre spéciale sous la place.
 Elle a repris son stylo.
 Je me suis dirigé vers le présentoir de cartes.
 Il y en avait vingt-six.
 Je les ai comptées malgré moi.
 J'ai fait tourner le présentoir.
 La halle un jour de marché.
 Trop animé.
 L'église vue d'en bas.
 Trop solennel.
 Deux vaches derrière une clôture.
 Trop vache.
 Un coucher de soleil orange sur un champ pouvait être interprété comme une métaphore. La mairie fleurie ressemblait à un courrier officiel. Une rue sous la pluie donnait l'impression que j'avais choisi la tristesse avec application.
 Une vue aérienne du village plaçait l'église au centre, entourée de toits rouges. La maison de Rose devait se trouver hors du cadre.
 Trop panoramique.
 La boulangerie, photographiée un matin d'été, liait inutilement l'annonce à ma baguette.
 La carte serait vue avant le texte.
 Une vache suivie de l'annonce de la mort de Rose créerait une association injustifiable.
 Je ne voulais pas choisir une image correcte.
 Je voulais une image qui ne dise rien.

J'ai fait tourner le présentoir une seconde fois.

Nadine a posé son stylo.

— Vous cherchez quelque chose ?

— Une carte plus neutre.

— Neutre.

— Oui.

— Pour des condoléances ?

— Non.

La réponse est sortie trop vite.

Elle a regardé les cartes.

— Pour quoi, alors ?

La réponse complète était trop longue.

Pour annoncer à une inconnue que la femme à qui elle écrit est morte, que ses cartes continuent d'arriver dans une maison louée par quelqu'un d'autre et qu'il faudrait désormais arrêter.

J'ai dit :

— Pour répondre.

Nadine n'a pas posé d'autre question.

Elle s'est baissée derrière le comptoir et a sorti une boîte en carton. Des cartes anciennes y étaient rangées verticalement. Les couleurs avaient passé. Plusieurs représentaient des voitures garées sur la place comme un élément normal du patrimoine local.

— Elles se vendent moins, a-t-elle dit.

— Pourquoi ?

— Elles sont moins jolies.

C'était prometteur.

J'en ai sorti une montrant la route à la sortie du village.

Deux platanes encadraient la chaussée. Le panneau VERNELLES apparaissait au loin. Une haie occupait la droite de l'image, un champ la gauche. Le ciel était gris clair, sans intention particulière.

Pas de mairie.

Pas d'église.

Pas de vaches.

Une route, deux arbres, un panneau.

Une image factuelle.

— Celle-ci.

Nadine l'a examinée.

— Elle n'est pas très gaie.

— C'est bien.

— Elle n'est pas très triste non plus.

— Encore mieux.

— Elle date d'avant le rond-point.

— On ne le voit pas.

— Non.

— Alors elle reste exacte.

Nadine a sorti la carte de la boîte.

— Vous voulez une enveloppe ?

Une enveloppe protégerait le message. Elle empêcherait Mme Borel, le facteur et toute personne manipulant le courrier de le lire.

Elle transformerait aussi cinq lignes en opération comprenant deux supports, deux adresses et une vérification de poids.

L. écrivait sans enveloppe.

Je pouvais répondre de la même manière.

— Non.

Une enveloppe aurait peut-être été plus correcte.

La demander après l'avoir refusée aurait donné l'impression que ma décision dépendait du regard de Nadine. Elle n'avait pourtant exprimé aucun jugement.

— Un timbre, s'il vous plaît.

— Vert ?

Un timbre vert mettrait davantage de temps. Le délai n'avait pas d'importance. Un affranchissement plus rapide donnerait à l'envoi une urgence que je ne voulais pas déclarer.

— Vert.

Elle a ouvert un tiroir.

— Paysage ou Marianne ?

La neutralité venait de produire une nouvelle branche.

— Le plus courant.

— Marianne.

— Marianne.

— Vous voulez que je vous le colle ?

Un timbre pouvait être posé droit, légèrement incliné ou trop près du bord. Le coller moi-même permettrait de contrôler le résultat. Cela m'obligerait à transporter séparément la carte et le timbre.

— Non, je le ferai.

Elle a posé la carte et le timbre devant moi.

— Vous voulez écrire ici ?

— Non.

— Levée à quinze heures.

— Je n'ai pas dit que je l'envoyais aujourd'hui.

— Vous avez demandé un timbre.

— Je peux anticiper.

— Bien sûr.

Elle avait prononcé les deux mots sans ironie visible.

Cela les rendait suspects.

Nadine a placé la carte, le timbre et la baguette dans un petit sac en papier.

J'ai regardé le pain contre le courrier non écrit.

Puis décidé que protester dépasserait le niveau d'exigence que je pouvais encore assumer en public.

— Merci.

— Bonne journée, Kai.

— Bonne journée.

Je suis rentré par la rue de l'école.

Je n'ai pas sorti mon téléphone.

Le trajet ne nécessitait plus de navigation.

Après la pharmacie, tourner.

Passer devant l'école.

Traverser le pont.

Prendre à droite devant la croix.

Continuer jusqu'à la route principale.

Les étapes s'enchaînaient sans décision.

La carte se trouvait dans le sac, contre mon flanc. Je sentais sa présence à travers le papier.

C'était stupide.

Les cartes reçues.

La carte achetée.

Le timbre choisi.

Le soin mis à ne pas avoir l'air soigneux.

Cette manière de transformer une erreur postale en mission délicate, avec des paramètres, des risques, un ton approprié et un résultat attendu.

Au ponceau, une camionnette blanche portant le logo de la commune a ralenti pour me laisser passer. Le conducteur a levé deux doigts du volant.

J'ai répondu du même geste.

C'était moins fatigant qu'un bonjour.

J'ai retenu la méthode.

Devant la maison, je me suis arrêté devant la boîte aux lettres.

J'avais vérifié le courrier avant de partir. Aucun passage ne pouvait raisonnablement avoir eu lieu pendant les vingt-cinq minutes écoulées.

Je l'ai tout de même ouverte.

Elle était vide.

Aucune cinquième carte n'attendait pendant que j'allais acheter la réponse à la quatrième.

J'ai eu la bêtise d'être soulagé.

Dans la cuisine, les quatre cartes de L. étaient toujours alignées sur le buffet.

J'ai sorti la carte neuve du sac et l'ai posée sur la table.

La photographie était plus ancienne que je ne l'avais remarqué. Les platanes étaient plus petits. Le panneau n'avait pas la même police. Un véhicule sombre apparaissait au loin, peut-être une voiture, peut-être un défaut d'impression.

J'ai retourné la carte.

Le verso était divisé en deux parties.

À gauche, l'espace pour le message.

À droite, quatre lignes pour l'adresse.

La séparation centrale avait été imprimée légèrement de travers.

Je pouvais écrire malgré cela.

J'ai posé la carte de Cérannes à côté.

Deux morceaux de carton qui n'auraient jamais dû se rencontrer.

L'un venait d'une ville où une chapelle servait de réserve.

L'autre avait attendu plusieurs années sous le comptoir de Nadine.

Ils se retrouvaient sur la table d'une maison louée par quelqu'un qui ne connaissait aucune des deux personnes concernées.

J'ai pris un stylo bleu.

Le message de L. était écrit en noir. Changer de stylo aurait donné l'impression que la couleur importait.

J'ai écrit l'adresse en premier.

L.

Chez Mme Borel

3, rue des Écoles

Cérannes

J'ai ajouté le code postal recopié depuis la photographie.

Une initiale seule semblait insuffisante.

Mme Borel savait probablement à qui remettre le courrier. L. avait fourni cette adresse. Je devais lui faire confiance sur sa propre distribution.

Je suis passé au message.

Bonjour,

C'était neutre.

L. commençait par Rose, parce qu'elle connaissait Rose. Je ne pouvais pas écrire L. sans reproduire une familiarité inexistante. Madame supposait plusieurs choses que je n'avais pas besoin de décider.

Bonjour convenait.

J'ai écrit :

Je reçois les cartes que vous adressez à Rose Delmas.

La phrase occupait presque toute la ligne.
 Le mot reçoit pouvait donner l'impression qu'elles m'étaient destinées.
 Les cartes arrivent toujours à cette adresse serait plus précis.
 J'ai barré la phrase. La rature est restée visible.
 Une carte postale supportait mal les corrections. Elle donnait accès aux formulations abandonnées.
 Je pouvais retourner au village.
 Le tabac-presse se trouvait à douze minutes. La levée avait lieu à quinze heures. Il était treize heures douze.
 La marge permettait un nouvel achat.
 Elle ne garantissait pas que la même carte existe encore. Une image différente obligerait à reprendre le choix. Le processus pouvait recommencer depuis les vaches.
 Je suis resté assis.
 Puis j'ai ri.
 Un souffle, surtout.
 J'étais seul dans une cuisine, devant une carte à un euro vingt rendue presque inutilisable par une phrase exacte que je trouvais moins exacte qu'une autre.
 La différence ne changerait rien pour L.
 Elle apprendrait que Rose était morte.
 Elle ne comparerait pas recevoir et arriver.
 La rature indiquait seulement qu'un être humain avait écrit la carte.
 Cela pouvait rester.
 J'ai pris une feuille blanche.
 Le message devait transmettre trois informations.
 Les cartes arrivaient toujours.
 Rose était morte.
 Je n'avais rien d'autre à expliquer.
 J'ai d'abord écrit :
 Je suis le nouveau locataire de la maison de Rose Delmas.
 La maison n'était pas la sienne au sens juridique. Elle appartenait désormais à Élodie. La formule désignait pourtant l'endroit de la manière dont tout le village le désignait.
 Je l'ai laissée.
 Puis :
 Rose est décédée au début de l'été.
 La phrase restait brutale parce que le fait l'était. Ajouter malheureusement prétendrait à une relation que je n'avais pas eue. Écrire je suis désolé pouvait concerner la nouvelle ou la façon de l'apprendre. La seconde interprétation était exacte.
 Je n'avais pas besoin de raconter l'hospitalisation. Élodie avait dit que cela n'avait pas duré longtemps, sans préciser davantage. Une information approximative deviendrait plus fausse en voyageant.
 J'ai recommencé une fois.

Bonjour,

Les cartes que vous adressez à Rose Delmas arrivent toujours au 8, rue des Vignes. Je suis le nouveau locataire de la maison. Rose est décédée au début de l'été, avant mon arrivée. Je suis désolé de vous l'apprendre ainsi. Je ne dispose pas d'autres informations.

Kai P.

Quarante-neuf mots.

Je l'ai relu à voix basse. Le mot décédée occupait moins de place que je ne l'aurais pensé. Il ne produisait aucun son différent des autres.

Le message transmettait les trois éléments nécessaires.

Les cartes arrivaient.

Rose était morte.

Je ne savais rien de plus.

Aucune question.

Aucune invitation.

Aucune information personnelle au-delà de mon statut de locataire.

Je l'ai recopié sous la phrase barrée.

L'espace a suffi jusqu'à Je suis désolé de vous l'apprendre ainsi.

La dernière phrase a dû être écrite plus petit. Le mot informations approchait de la séparation centrale. Ma signature a trouvé place dans l'angle inférieur gauche.

Tout restait lisible.

Le message penchait légèrement vers le bas.

Le timbre a demandé trois positions.

La première était trop près du bord.

La deuxième trop basse.

La troisième correcte.

J'ai appuyé avec le pouce.

Il était droit à un degré près.

Cela suffisait.

J'ai posé la carte à côté de celles de L.

Cinq cartes.

Quatre reçues.

Une prête à partir.

Le dispositif paraissait équilibré.

J'ai mangé un morceau de baguette debout.

Puis j'ai préparé une omelette.

Partir immédiatement aurait donné à l'envoi une urgence qu'il n'avait pas. Déposer la carte à treize heures trente ou quatorze heures quarante ne modifierait probablement pas son traitement.

Après avoir lavé la poêle, j'ai vérifié l'adresse.

Puis le code postal.

Puis l'orthographe de Borel.

Les trois étaient corrects.

J'ai placé la carte dans le petit sac en papier. Quelques miettes de baguette restaient au fond. L'une s'est collée au timbre. Je l'ai retirée.

Le sac en tissu laissait la carte se déplacer trop librement. Le classeur vert l'aurait protégée, mais il pesait presque deux kilos.

La poche intérieure de ma veste était propre et assez large.

Elle convenait depuis le début.

À quatorze heures deux, j'ai placé la carte dans la poche intérieure de ma veste et suis sorti.

Je n'avais aucun autre achat à faire.

Le trajet ne possédait qu'un objectif.

Cela changeait la marche.

Je ne pouvais pas prétendre que j'allais chercher du pain, vérifier un horaire ou remplacer une éponge.

La carte se trouvait contre ma poitrine.

Chaque pas réduisait la distance jusqu'à la boîte de la place.

J'ai pris la route principale.

Le chien a aboyé.
 Une voiture est passée.
 Une femme taillait une haie près du trottoir. Elle m'a salué avec son sécateur à la main.
 — Bonjour.
 — Bonjour.
 Je n'ai pas ralenti.
 L'horloge du clocher indiquait quatorze heures dix-sept.
 Mon téléphone, quatorze heures quatorze.
 La boîte jaune était fixée au mur de la mairie.
 LEVÉE 15 H
 En dessous, quelqu'un avait ajouté au stylo :
 sauf samedi 11 h
 Nous étions lundi.
 La carte partirait ce jour-là.
 Je l'ai sortie de ma poche.
 Le coin inférieur s'était légèrement plié. Je l'ai aplati entre deux doigts.
 L'adresse restait visible.
 Le timbre aussi.
 J'ai relu le message.
 La rature paraissait moins grave à la lumière extérieure.
 Je pouvais encore rentrer.
 Attendre un jour.
 Acheter une autre carte.
 Réécrire le texte sans correction.
 L'adresse resterait valable plus de deux semaines.
 Il n'existait aucune nécessité d'envoyer une version imparfaite.
 J'ai soulevé le clapet.
 L'intérieur était sombre.
 J'ai glissé la carte à moitié.
 Elle est restée entre mes doigts.
 Une fois lâchée, elle passerait dans un sac, un centre de tri et plusieurs véhicules.
 Quelqu'un la remettrait à Mme Borel. Mme Borel la donnerait à L.
 L. lirait mon écriture.
 Elle apprendrait que Rose ne répondrait plus.
 Le fait existait déjà.
 La carte ne le créait pas.
 J'ai lâché.
 Le carton a glissé dans la boîte sans bruit.
 J'ai refermé le clapet.
 Puis je l'ai rouvert.
 La carte n'était plus visible.
 C'était attendu.
 L'opération était terminée.
 Je suis resté devant la boîte, les mains vides.
 Aucun soulagement immédiat.
 Seulement l'absence de la carte.
 Puis quelque chose s'est desserré légèrement sous mes côtes. Le problème avait quitté la maison. Il circulait vers la personne concernée, avec une adresse valide et un affranchissement adapté.
 Je n'avais plus rien à faire.
 La prochaine étape appartenait au courrier.
 Je suis rentré par la rue de l'école.
 Je n'ai pas regardé l'heure.

Devant la maison, j'ai ouvert la boîte aux lettres.

Elle était vide.

Cette fois, le vide avait du sens.

Dans la cuisine, les quatre cartes de L. occupaient toujours le buffet.

J'ai hésité à les ranger avec le courrier de Rose.

Je les ai laissées alignées. Une autre carte pouvait déjà être en route, écrite avant que L. reçoive la mienne. La ranger ne modifierait pas ce délai.

Je les ai retournées pour que les paysages fassent face à la pièce.

Le canal.

Le canal à nouveau.

La mairie.

La fontaine.

Les messages ont disparu.

Le buffet m'a paru plus calme.

J'ai préparé du café, ouvert un carton et rangé six livres sur une étagère du salon. Elle pouvait en contenir davantage. Je me suis arrêté après six parce que le reste du carton ne constituait pas une urgence.

L'annonce était partie. Les envois cesseraient lorsqu'elle arriverait. Une carte pouvait encore être en route, écrite avant que L. sache.

Ce serait seulement un décalage postal.

Rien de plus.

À quinze heures vingt, un véhicule postal a traversé la rue en direction du village.

Il n'avait probablement aucun lien avec la levée de la place.

J'ai tout de même suivi sa progression depuis la fenêtre jusqu'au virage.

Puis il a disparu.

Pendant quelques minutes, j'ai cru avoir refermé le problème.

Chapitre 6

Quelqu'un dans la maison

La chaudière s'est arrêtée un jeudi à six heures quarante-deux.

Je connaissais l'heure exacte parce que j'étais sous la douche.

L'eau était chaude depuis une minute environ lorsqu'elle a changé de température. Pas progressivement. Elle est passée du chaud au froid avec la netteté d'une décision administrative.

J'ai reculé.

Le bord de la baignoire m'a heurté derrière le genou. J'ai attrapé le rideau pour ne pas tomber. Le rideau n'était pas conçu pour soutenir un adulte et a quitté deux de ses anneaux avec un bruit sec.

L'eau froide a continué de couler.

J'ai fermé le robinet.

Le silence qui a suivi était relatif. De l'eau tombait de mes cheveux sur le fond de la baignoire. Un tuyau cognait dans le mur. La chaudière, au rez-de-chaussée, ne produisait plus son grondement habituel.

Elle avait cessé de participer.

Je suis resté debout quelques secondes, couvert de savon sur une moitié du corps.

La situation comportait trois problèmes distincts.

La chaudière.

La douche inachevée.

Le rideau décroché.

J'ai traité le plus simple.

J'ai remis les deux anneaux en place.

Le résultat n'a pas amélioré la température de l'eau.

J'ai pris la serviette posée sur le lavabo, essuyé ce qui pouvait l'être et enfilé un tee-shirt sans me sécher correctement. Le tissu a collé à mon dos.

Dans le couloir, le plancher était froid sous mes pieds.

Je suis descendu.

La cinquième marche a craqué.

— Je sais.

La chaudière affichait un voyant rouge.

Élodie m'avait donné une procédure.

Appuyer une fois.

Attendre dix secondes.

Ne pas insister.

J'ai vérifié la pression avant de toucher au bouton.

L'aiguille se trouvait sous un.

Elle devait rester entre un et deux.

J'avais également une procédure pour la pression, trouvée dans la notice du classeur vert. Ouvrir lentement la vanne de remplissage jusqu'à atteindre un virgule cinq. Refermer. Redémarrer l'appareil.

La notice présentait un schéma de chaudière qui ne ressemblait pas tout à fait à la mienne. Les vannes se trouvaient au même endroit, avec des poignées d'une autre couleur.

J'ai ouvert le petit robinet noir sous l'appareil.

Rien ne s'est produit.

Je l'ai tourné davantage.

Un bruit d'eau a commencé.

L'aiguille est montée.

Un.

Un virgule deux.

Un virgule quatre.

J'ai refermé.
Elle a continué jusqu'à un virgule six avant de s'arrêter.
La marge restait acceptable.
J'ai appuyé une fois sur le bouton.
Le voyant rouge s'est éteint.
Dix secondes.
La chaudière a produit un clic, puis un second.
Un grondement a commencé dans son ventre, moins assuré que d'habitude. Le voyant vert s'est allumé.
Problème réglé.
Je suis remonté.
Dans la salle de bains, j'ai ouvert l'eau chaude.
Elle était froide.
J'ai attendu une minute vingt.
Toujours froide.
La chaudière s'est arrêtée au rez-de-chaussée.
Le tuyau dans le mur a cogné.
Je suis redescendu.
Le voyant était de nouveau rouge.
La pression se trouvait à un virgule deux.
Une baisse de zéro virgule quatre en moins de trois minutes ne correspondait pas au fonctionnement normal décrit dans la notice.
J'ai regardé le bouton.
Élodie avait dit une fois.
J'avais appuyé une fois.
La règle restait respectée.
Je n'ai pas recommencé.
J'ai pris une photographie du manomètre et une autre du voyant. La seconde était floue.
Le rouge occupait toute l'image sans permettre d'identifier l'appareil.
J'en ai pris une troisième.
Puis j'ai ouvert le classeur vert.
La section consacrée à la chaudière contenait quatre factures, deux attestations d'entretien, une publicité pour un remplacement complet et une notice imprimée en espagnol.
Le numéro de Bastien apparaissait sur la première page.
Celui d'Élodie aussi.
Elle avait dit de l'appeler en cas de problème.
Même idiot.
Une chaudière incapable de produire de l'eau chaude entraînait probablement dans la catégorie des problèmes autorisés. Le caractère idiot restait discutable.
Il était six heures cinquante-huit.
Je ne pouvais pas appeler à cette heure.
J'ai envoyé un message.
Bonjour. La chaudière s'est arrêtée ce matin. La pression était sous 1. Je l'ai remontée à 1,6 et redémarré une fois, mais elle s'est remise en défaut après trois minutes. La pression est redescendue à 1,2.
J'ai joint les photographies.
Le message faisait six lignes.
Je pouvais le raccourcir.
Les détails permettaient d'éviter des questions ultérieures. Ils étaient tous pertinents. Je l'ai envoyé.
Élodie a répondu à sept heures quatre.

Bonjour Kai. Désolée. Ne touchez plus à rien pour l'instant. Je vais appeler Bastien dès que c'est une heure acceptable.

Une heure acceptable.

Je ne savais pas laquelle elle avait retenue.

J'ai écrit :

D'accord, merci. Ce n'est pas urgent.

L'affirmation était exacte. J'avais de l'électricité, de l'eau froide et aucun enfant couvert de savon à terminer de rincer. Une douche froide ne constituait pas une urgence.

Élodie a répondu :

Pour vous peut-être. Moi j'aimerais éviter que la chaudière inonde le cellier.

J'ai regardé le sol.

Il était sec.

J'ai vérifié sous l'appareil avec la lampe de mon téléphone.

Une petite goutte pendait sous un tuyau en cuivre.

Je l'ai photographiée.

Au moment où j'ai pris l'image, elle est tombée.

Une autre a commencé à se former.

J'ai envoyé :

Il y a une fuite lente sous le tuyau de gauche. Environ une goutte toutes les douze secondes.

Les trois petits points sont apparus.

Comment vous savez que c'est douze secondes ?

J'ai regardé le chronomètre encore ouvert sur mon écran.

J'ai mesuré.

Elle n'a pas répondu immédiatement.

Puis :

Bien sûr. Mettez un récipient dessous. Bastien vous appellera.

J'ai placé un bol sous la fuite.

Pas le bol ébréché.

Un saladier assez large pour contenir plusieurs heures de gouttes, même si le débit augmentait. J'ai posé une serviette autour, par précaution.

Le dispositif était satisfaisant.

Je suis remonté terminer ma douche à l'eau froide.

Elle a duré quarante-sept secondes.

J'ai compté sans lancer le chronomètre.

À sept heures trente, j'étais habillé.

Le tee-shirt précédent avait rejoint le panier à linge après avoir absorbé une quantité inutile d'eau. Mes cheveux étaient encore mouillés. La maison ne chauffait plus, mais la température intérieure restait à dix-huit degrés.

La météo annonçait douze degrés dans la journée et sept la nuit.

J'avais du temps avant que le problème devienne sérieux.

Le café pouvait être préparé avec la bouilloire.

Le petit radiateur électrique laissé dans la pièce du fond fonctionnait peut-être.

La situation possédait plusieurs solutions temporaires.

J'ai bu mon café près de la fenêtre.

À sept heures quarante-deux, mon téléphone a sonné.

Un numéro inconnu.

Je l'ai regardé vibrer jusqu'à la troisième sonnerie.

Puis j'ai répondu.

— Allô ?

— Kai ?

La voix était masculine, calme, légèrement couverte par un bruit de moteur.

— Oui.

— Bastien. Élodie m'a envoyé vos photos.

Il savait déjà ce qui n'allait pas.

Cela réduisait la durée potentielle de la conversation.

— D'accord.

— Vous avez bien coupé la chaudière ?

J'ai regardé l'appareil depuis la cuisine. Le voyant rouge était toujours allumé.

— Je n'ai pas coupé l'alimentation. J'ai seulement arrêté de la redémarrer.

— Coupez-la avec l'interrupteur à côté.

— Maintenant ?

— Oui.

Je me suis déplacé jusqu'au cellier, téléphone contre l'oreille.

L'interrupteur se trouvait sur le mur. Je l'ai basculé.

Le voyant s'est éteint.

— C'est fait.

— Vous avez fermé le remplissage ?

— Oui.

— La petite vanne noire sous la chaudière ?

— Oui.

— Parfait.

Il a prononcé le mot sans surprise particulière, comme si suivre correctement une procédure n'était ni remarquable ni suspect.

— Je peux passer vers quatorze heures, a-t-il dit. Peut-être un peu avant. Ça vous va ?

Une plage horaire venait de s'ouvrir entre une heure indéterminée et quatorze heures.

— Oui.

— Si la fuite accélère, vous fermez l'eau au compteur.

— Dans le cellier ?

— Le robinet rouge à droite des étagères.

Je l'avais vu.

— D'accord.

— Sinon vous ne touchez plus.

— D'accord.

— Vous aurez pas d'eau chaude d'ici là.

— J'avais compris.

Un silence a suivi.

Je n'étais pas certain que la phrase ait semblé sèche. Elle était seulement factuelle.

— Je préfère le dire, a répondu Bastien. Les gens pensent parfois que couper la chaudière répare l'eau chaude.

— Je n'avais pas cette hypothèse.

— Alors ça va.

Le moteur s'est tu de son côté.

— À tout à l'heure.

— Merci.

Il a raccroché.

La conversation avait duré une minute quarante-sept.

Aucune question sur mon installation.

Aucune remarque sur la maison de Rose.

Aucune suggestion de boire un café, de rencontrer des gens ou de profiter de la campagne.

Seulement la chaudière.

J'ai enregistré le numéro sous le nom Bastien chaudière.

Puis j'ai hésité.

S'il intervenait plus tard sur un volet ou une canalisation, l'étiquette deviendrait inexacte.

J'ai remplacé par Bastien commune.

Cela suffisait.

Il était sept heures quarante-neuf.

Bastien pouvait arriver un peu avant quatorze heures.

Un peu avant pouvait signifier treize heures cinquante.

Ou treize heures trente.

Dans certains usages professionnels, un peu avant couvrait une période bien plus large, jusqu'à onze heures, lorsque la personne souhaitait surtout maintenir l'autre disponible.

Je n'avais aucune raison de penser que Bastien employait cette définition.

Je devais tout de même être présent.

Je n'avais rien prévu à l'extérieur.

Cette contrainte ne modifiait donc aucune activité.

Elle modifiait seulement la possibilité d'en avoir une.

J'ai regardé la cuisine.

Quelqu'un allait entrer dans la maison.

Élodie avait été là le premier jour, avant que la maison devienne l'endroit où je vivais. Sa présence appartenait à la remise des clés. Elle n'avait pas vu les assiettes sur le plan de travail, les vêtements sur la chaise ou les cartons ouverts dans l'entrée.

Bastien verrait le cellier.

Pour atteindre le cellier, il traverserait la cuisine.

Pour atteindre la cuisine, il traverserait l'entrée.

L'entrée contenait encore six cartons, dont trois ouverts. DIVERS 1 répandait plusieurs câbles sur le sol. LIVRES bloquait partiellement la porte du salon. Le sac de recyclage se trouvait contre le mur, près d'une paire de chaussures.

Rien n'empêchait techniquement le passage.

J'ai déplacé les câbles dans le carton.

Puis le carton contre le mur.

Le carton LIVRES a rejoint le salon.

Le sac de recyclage est allé dans le cellier.

Je l'ai ressorti immédiatement. Bastien travaillerait dans le cellier.

Je l'ai posé dans l'abri de jardin.

Il pleuvait légèrement. Le toit prenait l'eau sur la gauche. J'ai placé le sac à droite.

En revenant, j'ai vu la serviette mouillée sur le sol de la salle de bains à travers l'escalier.

Bastien ne monterait pas.

Je l'ai tout de même étendue.

À huit heures trente, la maison était rangée selon une définition minimale : aucun objet n'entravait les voies de circulation et la majorité des surfaces destinées à recevoir des personnes demeurait visible.

J'ai considéré le travail terminé.

Le saladier sous la chaudière contenait vingt-neuf gouttes.

Ou environ vingt-neuf.

Je ne les avais pas comptées individuellement. Le volume permettait une estimation.

La fuite restait stable.

J'ai préparé un deuxième café.

À neuf heures, le facteur est passé.

J'ai entendu le claquement de la boîte aux lettres.

Je n'ai pas bougé.

La réponse de L. ne pouvait pas être arrivée.

Ma carte avait été levée le lundi après-midi. Elle avait probablement atteint Cérannes le mercredi ou le jeudi. L. devait la recevoir, la lire, éventuellement répondre, puis poster sa propre carte. Nous étions vendredi.

Le délai minimal devenait possible.

Pas probable.

Possible.

Je suis resté dans la cuisine.

Le facteur avait peut-être déposé un relevé pour Rose, une facture à mon nom ou une publicité pour le remplacement des chaudières. Cette dernière aurait été statistiquement pertinente.

Je n'avais aucune nécessité de vérifier immédiatement.

J'ai attendu six minutes.

Puis je suis sorti sous prétexte d'évaluer la pluie.

Elle tombait encore.

Évaluation terminée.

J'ai ouvert la boîte.

Elle contenait deux prospectus.

Le premier annonçait une foire aux vins à Montbray. Le second proposait l'entretien annuel des systèmes de chauffage.

Aucune carte.

J'ai jeté les deux dans le bac jaune.

Le prospectus sur le chauffage aurait pu contenir un numéro utile. J'avais déjà Bastien.

Je suis rentré.

La maison est restée silencieuse jusqu'à dix heures, puis la goutte a changé de rythme.

Une toutes les neuf secondes.

J'ai mesuré sur une minute.

Sept gouttes.

Le calcul donnait huit virgule cinq secondes par goutte. La variation pouvait provenir de la précision limitée de l'observation.

J'ai pris une nouvelle photographie.

Je n'ai pas envoyé de message.

La fuite remplirait moins d'un verre avant quatorze heures. Le saladier avait une capacité d'environ trois litres.

Aucun risque immédiat.

À dix heures trente, j'ai ouvert le carton LIVRES.

J'avais rangé six livres dans le salon après avoir posté la carte. Il en restait trente-deux. L'étagère pouvait en accueillir environ vingt-quatre sans double rangée. Les huit autres devraient être placés ailleurs.

J'en ai rangé douze.

Puis je me suis arrêté.

À onze heures vingt, j'ai préparé des pâtes.

La chaudière n'affectait pas la plaque électrique.

J'ai utilisé l'eau froide du robinet. Elle a chauffé en neuf minutes.

Le problème domestique restait spécialisé.

À midi, Élodie a envoyé un message.

Bastien a pu vous joindre ?

Oui. Il passe avant 14 h. La fuite reste lente.

Elle a répondu :

Parfait. Désolée pour tout ça.

Je n'ai pas compris de quoi elle s'excusait exactement.

La chaudière avait l'âge visible d'un appareil ayant traversé plusieurs propriétaires et probablement plusieurs réformes énergétiques. Élodie ne l'avait pas sabotée avant mon arrivée.

Ce n'est pas grave.

Elle a ajouté :

Ma tante disait toujours qu'elle fonctionnait très bien.

J'ai regardé le voyant éteint.

Elle avait peut-être des critères différents.

Les trois petits points sont apparus.

Puis ont disparu.
 Une minute plus tard, Élodie a répondu par un visage qui riait.
 La conversation s'est arrêtée.
 À douze heures quarante, j'ai lavé mon assiette à l'eau froide.
 La graisse se dissolvait moins bien.
 J'ai utilisé davantage de produit.
 À treize heures, le saladier contenait une fine couche d'eau.
 À treize heures dix, une camionnette blanche a ralenti devant la maison.
 Je me suis levé.
 Elle a poursuivi jusqu'à la maison suivante.
 J'ai regardé par la fenêtre jusqu'à ce qu'un homme en sorte avec une caisse à outils. Il est entré chez les voisins.
 Ce n'était pas Bastien.
 J'ai repris mon livre.
 À treize heures vingt-trois, quelqu'un a frappé à la porte.
 Trois coups.
 Ni hésitants ni insistants.
 Je me suis levé immédiatement.
 Bastien se tenait sur le seuil avec une veste de travail sombre, un pantalon taché de peinture aux genoux et une caisse en plastique rouge. Il avait environ trente ans, les cheveux courts et une barbe de quelques jours qui semblait relever de l'absence de décision plutôt que d'un choix esthétique.
 La camionnette communale était garée devant le portail.
 Je l'avais croisée près du ponceau.
 — Bonjour, a-t-il dit.
 — Bonjour.
 Son regard est passé sur la poignée de la porte.
 — Faut la lever.
 — Oui.
 — Elle l'a toujours fait.
 Je me suis écarté.
 — Vous pouvez entrer.
 Il a regardé ses chaussures.
 De la boue séchée couvrait les semelles.
 — Je les enlève ?
 La question n'avait pas de bonne réponse.
 Lui demander de les retirer impliquait une exigence de propreté que le carrelage de l'entrée ne justifiait pas. Lui dire de les garder pouvait conduire de la boue jusqu'à la cuisine.
 — Comme vous voulez.
 — Je vais les garder.
 Il les a essuyées sur le paillason.
 La décision était prise.
 Il a traversé l'entrée sans commentaire sur les cartons.
 Dans la cuisine, son regard s'est dirigé directement vers le cellier.
 — C'est au fond ?
 — Oui.
 Il connaissait pourtant la maison.
 Peut-être vérifiait-il que rien n'avait été déplacé.
 Je l'ai suivi.
 Bastien a posé sa caisse à côté de la chaudière et s'est accroupi.
 Il a regardé le saladier.
 — Vous aviez prévu large.

— Je ne savais pas si le débit augmenterait.

— Il aurait fallu quelques jours pour le remplir.

— C'était la seule taille disponible sans déplacer les casseroles.

Il a hoché la tête, comme si l'explication suffisait.

Puis il a passé un doigt sous le tuyau.

Une goutte est tombée sur sa main.

— C'est pas la chaudière.

— La fuite ?

— Le raccord du retour. Le joint a dû bouger quand vous avez remis de la pression.

— Donc j'ai provoqué la fuite.

— Non. Le joint était déjà fatigué. Si c'était pas vous ce matin, ça aurait été quelqu'un la semaine prochaine.

Il a ouvert sa caisse.

Les outils étaient rangés dans des compartiments. Pas parfaitement, mais selon une logique visible. Clés d'un côté. Tournevis de l'autre. Petites pièces dans des boîtes transparentes.

Il a sorti deux clés plates.

— Vous avez coupé l'eau ?

— Seulement la chaudière.

— C'est bon. Pas besoin de couper le reste.

Il a placé une serviette sous le raccord, puis commencé à desserrer l'écrou.

— Ça va couler un peu.

Un filet d'eau sombre s'est échappé.

Il l'a recueilli dans le saladier.

L'opération ne semblait pas le préoccuper.

— La pression baissait à cause de ça ? ai-je demandé.

— En partie.

— En partie.

— La chaudière se met en défaut trop vite. Le capteur est sensible.

— Il faut le remplacer ?

— Pas aujourd'hui.

Il a retiré un petit joint noir, aplati sur un côté.

— Ça, oui.

Il m'a montré la pièce.

— Ça coûte presque rien.

Il a ouvert une boîte et cherché un joint de taille identique.

— Le capteur peut attendre. Si elle recommence toutes les semaines, on le changera. Si elle recommence dans six mois, on appuiera sur le bouton dans six mois.

La méthode ne comportait aucun plan d'action détaillé, aucune urgence préventive, aucune proposition de remplacement complet.

Elle était étonnamment claire.

— Le devis dans le classeur recommande de changer la chaudière, ai-je dit.

Bastien a levé les yeux.

— Quel devis ?

— Une entreprise de Montbray. Il date d'il y a deux ans.

— Ils recommandent toujours de changer les chaudières.

— Elle est vieille.

— Oui.

Il a choisi un joint, l'a placé sur le raccord.

— Vous aussi, un jour.

Je l'ai regardé.

Il resserrait déjà l'écrou.

— Ça ne veut pas dire qu'il faut vous remplacer tout de suite.

Je n'ai pas trouvé de réponse.
 Bastien a terminé le serrage, essuyé le tuyau et attendu.
 Aucune goutte.
 — On remet en pression.
 Il a ouvert la vanne noire.
 L'aiguille est montée lentement.
 — Un virgule quatre, a-t-il dit. Pas besoin de plus.
 Il a refermé.
 — Élodie m'avait dit entre un et deux.
 — Entre un et deux, c'est large.
 — La notice aussi.
 — Les notices aiment laisser de la place.
 Il a remis l'alimentation.
 Le voyant vert s'est allumé.
 La chaudière a produit son premier clic.
 Puis un second.
 Le grondement a commencé.
 Bastien est resté accroupi, une main posée sur le tuyau.
 — Attendez.
 Nous avons attendu.
 La chaudière a continué de fonctionner.
 Le bruit s'est propagé dans les murs. Deux coups ont résonné près de l'escalier.
 — Les tuyaux cognent, ai-je dit.
 — Je sais.
 — C'est normal ?
 — Non.
 Il a écouté un nouveau claquement.
 — C'est pas grave non plus.
 La distinction existait donc.
 — Il y a de l'air dans le circuit. Je peux purger les radiateurs, mais pas tous aujourd'hui.
 — Pourquoi ?
 — J'ai autre chose à faire.
 La réponse était prononcée sans gêne.
 — Je peux revenir la semaine prochaine.
 — Ce n'est pas urgent.
 — Non.
 Il n'a pas ajouté qu'il ferait au plus vite ou qu'il essaierait de trouver un créneau. Le problème pouvait attendre. Il attendrait.
 Bastien s'est relevé.
 — Ouvrez l'eau chaude.
 Je suis allé jusqu'à l'évier et tourné le robinet.
 L'eau a coulé froide.
 Puis tiède.
 Puis chaude.
 — C'est bon.
 Il a regardé le manomètre.
 Un virgule trois.
 — Ça tiendra.
 — Vous êtes sûr ?
 — Non.
 Il a refermé sa caisse.
 — Si j'étais sûr, je serais moins bien payé.
 Je n'ai pas su si l'agent communal était bien payé.

Son ton suggérait que non.

— Vous surveillez la pression ce soir et demain matin, a-t-il poursuivi. Si elle reste au-dessus de un, vous ne faites rien. Si elle redescend, vous m'appellez.

— Même le week-end ?

— Non.

La réponse est arrivée immédiatement.

— Sauf si vous avez de l'eau partout. Là, vous coupez au robinet rouge et vous appelez Élodie. Moi, je regarde mon téléphone lundi.

Il a dit cela sans provocation, comme un horaire affiché sur une porte.

— D'accord.

— La chaudière peut tomber en panne samedi sans que la maison explose.

— Je n'avais pas prévu l'explosion.

— Tant mieux. C'est rarement le bon diagnostic.

Il a pris le saladier et versé l'eau dans l'évier.

Une trace noire est restée au fond.

— Ça partira.

Je lui ai tendu l'éponge.

Il a rincé le saladier lui-même, essuyé le bord et l'a posé près de l'évier.

— Vous pouvez le relaver si vous voulez manger dedans.

— C'était prévu.

— Rose remettait les pommes de terre dedans directement.

Il a refermé le robinet.

Le prénom a occupé la cuisine une seconde.

— Elle utilisait ce saladier ?

— Elle utilisait tout.

Bastien a regardé les placards.

— Elle gardait même les joints usés. Pour comparer.

— Comparer quoi ?

— Je lui ai jamais demandé.

Il a repris sa caisse.

— Elle était convaincue que cette chaudière tombait en panne quand le vent venait de l'est.

— Le vent peut affecter une chaudière ?

— Celle-là, non.

— Vous lui aviez dit ?

— Plusieurs fois.

— Et ?

— Elle disait que je manquais d'observation.

Il a prononcé la phrase sans sourire, puis son visage a légèrement bougé.

L'anecdote était terminée.

— Le volet de la cuisine grince aussi, ai-je dit.

Je n'avais pas prévu d'aborder le volet.

La phrase était sortie parce qu'il se trouvait là, avec une caisse à outils, et que la présence d'une personne capable de réparer quelque chose transformait les dysfonctionnements tolérés en informations potentiellement utiles.

Bastien a regardé la fenêtre.

— Montrez.

J'ai ouvert le volet.

Il a grincé.

Bastien l'a déplacé une fois, puis une seconde. Il a examiné les gonds.

— C'est le bois qui travaille.

— Il faut faire quoi ?

— Rien.

— Rien.

— Si ça vous gêne, mettre un peu de graisse.

Il a sorti une bombe de sa caisse, pulvérisé le gond inférieur et bougé le volet.

Le grincement a diminué sans disparaître.

— Voilà.

— Il grince encore.

— Moins.

— Oui.

— Donc ça marche.

La définition de la réussite était plus tolérante que la mienne.

— Le crochet bouge avec le vent, ai-je dit.

Il l'a tiré légèrement.

— La vis est trop petite.

— Je l'ai resserrée.

— Ça change pas sa taille.

Il a sorti une vis de sa boîte, dévissé l'ancienne et placé la nouvelle. L'opération a duré moins d'une minute.

— Celle-là tiendra.

— Jusqu'à quand ?

— Jusqu'à ce qu'elle tienne plus.

Je l'ai regardé.

— Vous avez des critères très précis.

— Ça évite les déceptions.

Il a rangé la bombe et le tournevis.

— Autre chose ?

La question était pratique.

Pas une invitation générale à lui présenter tous les défauts de la maison.

J'ai pensé au robinet de la salle de bains, à la fenêtre qui fermait mal, à la porte d'entrée, au tuyau qui cognait, à l'interrupteur sans fonction, à la cinquième clé.

— Non.

— Bien.

Nous sommes revenus dans la cuisine.

Il s'est arrêté devant le buffet.

Les quatre cartes de L. étaient toujours alignées, paysages tournés vers la pièce. Bastien a regardé le canal, la mairie et la fontaine sans toucher.

— Vous collectionnez les cartes ?

— Non.

— D'accord.

Il n'a pas demandé davantage.

J'ai apprécié la qualité de ce d'accord.

Il constatait une réponse insuffisante et choisissait de ne pas la compléter lui-même.

— Je vous dois combien ? ai-je demandé.

— Rien.

— Pour le joint ?

— La commune a des joints.

Je ne savais pas pourquoi la commune finançait les joints d'une chaudière privée.

— Et votre déplacement ?

— Élodie verra avec moi.

Il a enfilé sa veste.

— Je lui envoie la photo et je lui dis que c'est reparti.

— Vous faites une photo ?

— Du raccord.

Il est retourné dans le cellier, a pris une image du tuyau sec et une autre du manomètre.

— Comme ça, si ça fuit la prochaine fois, on saura si c'est au même endroit.

La démarche me paraissait solide.

— Vous conservez un historique ?

— Non.

Il a rangé son téléphone.

— J'aurai la photo dans la conversation.

C'était un historique.

Moins organisé.

Toujours exploitable.

— Vous voulez un café ? ai-je demandé.

La proposition m'a surpris après être sortie.

Bastien a regardé l'heure sur son téléphone.

— Non, merci. J'ai une grille à remettre devant l'école.

Aucune excuse élaborée.

Aucune promesse pour une autre fois.

— D'accord.

Il a pris sa caisse.

Dans l'entrée, il a contourné les cartons sans les regarder.

— Vous déballez encore.

— En partie.

— Gardez les cartons solides.

— Pourquoi ?

— Ça sert toujours.

Le vendeur d'éponges avait dit la même chose du sac transparent.

À Vernelles, les objets d'emballage semblaient posséder une seconde carrière obligatoire.

— J'en ai trois DIVERS, ai-je dit.

— Alors vous êtes tranquille.

Il a ouvert la porte en soulevant la poignée du premier coup.

— Vous connaissiez la méthode.

— Je suis déjà venu.

Dehors, la pluie s'était arrêtée.

Il a descendu les deux marches, puis s'est retourné.

— Pour la pression, pas besoin de regarder toutes les dix minutes.

J'ai gardé le silence.

— Une fois ce soir, une fois demain.

— D'accord.

— Sinon vous allez la faire baisser avec les yeux.

— Ce mécanisme n'est pas mentionné dans la notice.

— Ils ont oublié.

Il a rejoint sa camionnette.

Je l'ai regardé poser la caisse à l'arrière, monter et démarrer. Il a levé deux doigts du volant en passant devant le portail.

J'ai répondu de la main.

Puis la camionnette a disparu au virage.

La maison est redevenue vide.

Le mot ne convenait plus tout à fait.

Bastien n'avait rien laissé, à part un joint neuf, une vis plus longue et une légère odeur de graisse près de la fenêtre. Sa présence restait pourtant visible dans plusieurs détails.

Le saladier séchait près de l'évier.

Le volet grinçait moins.

La chaudière fonctionnait.

Quelqu'un avait traversé l'entrée, ouvert sa caisse dans le cellier et parlé de Rose au milieu de ma cuisine.

Je suis allé vérifier la pression.
 Un virgule trois.
 Je l'ai notée dans mon téléphone.
 Puis j'ai supprimé la note.
 Bastien avait dit de regarder le soir.
 Il était quatorze heures dix.
 Je pouvais attendre.
 J'ai préparé un café.
 La chaudière s'est déclenchée pendant que la bouilloire chauffait. Le grondement semblait plus régulier. Les tuyaux ont cogné une seule fois.
 Amélioration mesurable.
 Je me suis assis à la table.
 La visite avait duré quarante-sept minutes.
 Je n'avais pas ressenti le besoin de trouver des sujets de conversation. Bastien non plus. Les silences avaient été remplis par les outils, l'eau et l'attente nécessaire au redémarrage de l'appareil.
 Il avait dit ce qui était cassé.
 Ce qui pouvait attendre.
 Ce que je devais faire.
 Ce que lui ne ferait pas avant lundi.
 Aucun élément n'avait été présenté comme une faveur, une preuve de dévouement ou une urgence dissimulée sous le mot confiance.
 Une chaudière pouvait être une chaudière.
 Cette découverte n'avait probablement rien d'exceptionnel.
 Je l'ai trouvée reposante.
 À quinze heures, j'ai ouvert un carton supplémentaire.
 DIVERS 2 contenait principalement des objets de bureau : agrafeuse, carnets, chemises cartonnées, câble de recharge, deux calculatrices et une boîte de trombones.
 Je n'avais besoin d'aucun d'eux.
 J'ai tout de même placé les carnets dans le tiroir du bureau et les calculatrices sur une étagère.
 Puis j'ai refermé le carton avec son propre ruban adhésif replié sur les bords.
 À seize heures dix, le facteur est passé.
 Cette fois, j'ai entendu le moteur avant le claquement.
 Je me trouvais dans le salon, un livre ouvert sur les genoux.
 Le moteur s'est arrêté devant la maison.
 La portière a claqué.
 Quelques secondes plus tard, le rabat de la boîte aux lettres s'est soulevé.
 Un objet a glissé à l'intérieur.
 Le moteur est reparti.
 Je suis resté assis.
 Le courrier avait déjà été distribué le matin.
 Ou j'avais supposé qu'il l'avait été à cause des prospectus. Ceux-ci avaient peut-être été déposés par quelqu'un d'autre. La distribution réelle avait lieu maintenant.
 Il pouvait s'agir d'une lettre.
 D'une facture.
 D'un courrier pour Rose.
 D'une carte.
 J'ai lu la même phrase trois fois sans en comprendre le sens.
 Puis j'ai fermé le livre.
 Dehors, la lumière commençait à baisser. Les nuages s'étaient ouverts sur une bande de ciel plus clair au-dessus du champ. La route était mouillée.
 J'ai mis mes chaussures.

La boîte contenait une carte postale.
Je l'ai reconnue avant de voir le message.
Le recto représentait une ancienne chapelle. La pierre était sombre, les fenêtres hautes.
La porte se trouvait derrière une grille métallique. En bas, une légende indiquait :
Cérannes — Chapelle Saint-Loup
L'endroit où L. travaillait.
J'ai retourné la carte.
Mon prénom apparaissait en haut.
Pas Rose.
Kai P.,
Le nom occupait seul la première ligne, suivi d'une virgule.
Je suis resté devant la boîte aux lettres.
Le message était court.

Kai P.,

Merci de m'avoir répondu. Je ne savais pas pour Rose. Je suis désolée que ce soit à vous de me l'apprendre, et reconnaissante que vous l'ayez fait.

Depuis quand Rose est-elle morte ?

L.

Il n'y avait rien d'autre.
Aucune explication.
Aucun récit sur la chapelle.
Aucune remarque sur la rature, la route de Vernelles ou la forme de mon message.
Une question.
Simple.
Je suis rentré avec la carte.
La porte s'est ouverte sans résister. Bastien n'avait rien fait à la porte. Le résultat relevait d'une variation naturelle que je refusais d'interpréter.
J'ai posé la carte sur la table.
Pas sur le buffet.
Elle m'était adressée.
La distinction était claire.
Je l'ai relue.
Merci de m'avoir répondu.
La phrase confirmait la réception. L'adresse avait fonctionné. Mme Borel avait transmis le courrier. Le timbre vert n'avait pas créé de retard significatif. La rature n'avait pas empêché la compréhension.
L'opération de clôture avait produit une réponse.
Ce n'était pas prévu dans l'opération.
J'avais envoyé une information sans question, sans formule invitant à poursuivre et sans détail personnel. Le message était conçu pour arrêter le flux.
L. avait répondu quand même.
Elle ne cherchait pas à prolonger une conversation avec moi. Sa question concernait Rose.
Cela n'en faisait pas moins une tâche.
Depuis quand Rose est-elle morte ?
Je connaissais la réponse approximative.
Au début de l'été.
Deux mois et demi avant mon arrivée.

Après une hospitalisation à Montbray qui n'avait pas duré longtemps.
 Élodie avait employé ces termes lors de la visite. Je les avais retenus sans date précise. Le bail avait été signé début septembre. Rose était probablement morte en juin ou en juillet.
 Depuis quand appelait une date.
 Ou une durée.
 Une réponse comme quelques mois serait possible. Elle resterait imprécise face à une question qui ne l'était pas.
 J'ai ouvert la conversation avec Élodie.
 Le dernier message venait d'elle.
 Bastien m'a dit que c'était réparé. Surveillez seulement la pression.
 J'avais répondu :
 Merci.
 Je pouvais écrire :
 Au fait, connaissez-vous la date exacte du décès de Rose ?
 La question était simple.
 Elle exigerait peut-être une recherche dans les papiers. Élodie pouvait ne pas se souvenir du jour. Elle pourrait demander pourquoi. Il faudrait expliquer que L. avait répondu, ce qui ajouterait un nouvel échange autour d'une correspondance qu'elle ne connaissait pas.
 Je n'ai rien écrit.
 Le carnet d'adresses se trouvait toujours dans le tiroir du buffet.
 Il ne contiendrait pas la date de la mort de sa propriétaire.
 La revue municipale pouvait avoir publié un avis.
 Le journal local aussi.
 Une recherche en ligne pourrait suffire.
 J'ai pris mon ordinateur.
 Puis je l'ai laissé fermé.
 Chercher le décès de Rose Delmas sur internet serait une enquête.
 Demander à Élodie serait une question.
 Demander à Nadine aussi.
 Bastien savait peut-être. Mireille, la voisine dont Élodie avait mentionné le nom dans le classeur, sûrement.
 Chacune de ces options impliquait une personne.
 J'ai regardé la carte.
 L'écriture de L. était la même. Les lettres penchaient toujours légèrement vers la droite.
 Son message ne débordait pas. Le point d'interrogation était petit, presque vertical.
 La question ne prenait qu'une ligne.
 Elle suffisait à modifier toute la journée.
 Je savais réparer une échéance en tâches, un problème en étapes, une demande en réponse.
 Ici, la première étape était évidente.
 Pour répondre à L., j'allais devoir demander quelque chose à quelqu'un.

Chapitre 7

Les informations disponibles

J'avais cinq moyens d'obtenir la date de la mort de Rose.

Demander à Élodie.

Demander à Nadine.

Demander à Bastien.

Chercher un avis de décès.

Attendre qu'une personne mieux informée passe spontanément devant la maison.

La cinquième méthode présentait l'avantage de ne nécessiter aucune action. Elle avait aussi une probabilité de réussite faible et un délai impossible à estimer.

J'ai retenu la première.

La carte de L. se trouvait toujours sur la table de la cuisine.

Elle m'était adressée, ce qui lui interdisait désormais l'accès au buffet. Le buffet accueillait les objets remis à plus tard. La table accueillait ceux qui participaient à la journée.

Je n'avais pas défini cette règle.

Elle existait quand même.

Depuis quand Rose est-elle morte ?

La question occupait une ligne.

J'avais passé la soirée précédente à constater qu'une ligne pouvait contenir beaucoup de travail.

Il fallait trouver la date exacte, vérifier que l'information pouvait être transmise, acheter une nouvelle carte, choisir une formulation et envoyer la réponse avant le 17 octobre.

Nous étions le 4.

Le délai restait confortable.

Je l'avais calculé trois fois.

À huit heures trente, j'ai ouvert la conversation avec Élodie.

Son dernier message concernait la chaudière.

Bastien m'a dit que c'était réparé. Surveillez seulement la pression.

La pression était à un virgule trois.

Je l'avais vérifiée au réveil, conformément aux instructions. Elle n'avait pas baissé depuis la veille. J'avais résisté à une seconde vérification avant le café.

Je ne savais pas si cette information devait précéder ma question.

Un échange poli aurait pu commencer par :

Bonjour. La chaudière fonctionne toujours.

Puis :

J'aurais une autre question.

Cette transition risquait de faire croire que la mort de Rose constituait un sujet secondaire dans une conversation consacrée au chauffage.

Commencer directement par la date aurait semblé abrupt.

J'ai écrit :

Bonjour. La chaudière fonctionne toujours et la pression est stable. Merci encore.

La phrase contenait un merci redondant. J'avais déjà remercié Élodie la veille.

Je l'ai laissé.

Puis :

J'ai reçu une réponse de la personne qui écrivait à votre tante. Elle me demande depuis quand Rose est morte. Connaissez-vous la date exacte ?

J'ai relu.

La personne était correct.

L'expéditrice aurait été plus précis, mais donnait au message l'apparence d'un rapport d'incident.

Qui écrivait à votre tante décrivait la relation sans prétendre la comprendre.

J'ai envoyé.

Les deux coches sont apparues.

Élodie n'a pas répondu.

Elle pouvait travailler.

Il était huit heures trente-six.

Les gens qui travaillaient ne répondaient pas nécessairement à leurs messages dans les six minutes. J'avais connu un environnement où cette phrase aurait paru naïve.

J'ai posé le téléphone.

Puis je l'ai repris pour vérifier qu'il n'était pas en mode silencieux.

Il ne l'était pas.

Je me suis préparé un café.

La chaudière s'est déclenchée pendant que l'eau chauffait. Les tuyaux ont cogné une fois dans le mur, beaucoup moins fort qu'avant la visite de Bastien. Il devait encore revenir pour purger les radiateurs. Aucune date n'avait été fixée.

Le problème attendait sans se dégrader.

Cette possibilité restait nouvelle.

J'ai bu près de la fenêtre.

Le jardin avait changé pendant la nuit. Pas suffisamment pour qu'une personne raisonnable le remarque, mais assez pour que plusieurs feuilles se trouvent maintenant sur l'herbe. Le pommier présumé en perdait davantage que les autres arbres. Cela renforçait l'hypothèse qu'il s'agissait bien d'un pommier, ou d'un arbre ayant des difficultés particulières avec le mois d'octobre.

La carte attendait derrière moi.

Je ne l'ai pas regardée.

À neuf heures douze, Élodie a répondu.

Bonjour Kai. Oui, bien sûr. Je peux vous appeler dans une dizaine de minutes ? Ce sera plus simple.

Ce ne serait pas plus simple.

Un appel imposait de répondre en temps réel, sans possibilité de relire, de corriger ou de distinguer les informations certaines des approximations avant de les transmettre.

Un appel permettait aussi d'obtenir la date en moins de deux minutes.

J'ai écrit :

Oui.

Puis j'ai pris une feuille.

En haut, j'ai noté :

DATE DÉCÈS ROSE

En dessous :

Lieu ?

Hospitalisation ?

L. inconnue d'Élodie : confirmer

La troisième ligne n'était pas nécessaire. Élodie avait déjà dit qu'elle ne connaissait pas L.

Je l'ai barrée.

J'ai ajouté :

Informations transmissibles

La formulation supposait l'existence d'informations non transmissibles. Je ne savais pas encore lesquelles.

J'ai posé le stylo.

Le téléphone a sonné à neuf heures vingt-trois.

J'ai répondu à la première sonnerie.

— Bonjour.

— Bonjour Kai. Je ne vous dérange pas ?

La question me plaçait dans une situation délicate. Répondre non était normal. Répondre oui aurait impliqué que j'avais accepté l'appel malgré le dérangement.

— Non.

— La chaudière tient ?

— Un virgule trois ce matin.

Un silence a suivi.

— Je parlais plutôt de façon générale.

— Oui. Elle fonctionne.

— Parfait.

J'ai entendu une porte se fermer de son côté, puis des bruits de circulation plus étouffés.

— Pour ma tante, c'était le 3 juillet, a dit Élodie.

J'ai écrit la date.

3 juillet.

— Vous êtes sûre ?

La question est sortie avant que j'aie pu lui donner une forme moins suspicieuse.

— Oui.

— Je voulais dire, vous n'avez pas besoin de vérifier ?

— Non. C'était le 3 juillet.

Sa voix n'avait pas changé. Elle avait seulement ralenti.

— D'accord.

Je n'ai rien ajouté.

La date se trouvait sur la feuille. L'information demandée était obtenue. La conversation pouvait se terminer.

Élodie n'a pas raccroché.

— Elle a été hospitalisée à Montbray quelques jours avant, a-t-elle poursuivi. Je ne sais pas ce que votre correspondante veut savoir exactement.

— Elle a seulement demandé depuis quand Rose était morte.

— Ah.

Le mot contenait une réponse à une question que je n'avais pas posée.

— Vous pouvez lui dire début juillet, si vous préférez. Ou le 3. Je suppose que la date précise est plus utile.

— Oui.

— Elle écrivait souvent ?

— Quatre cartes sont arrivées avant que je lui réponde. Une cinquième après.

— Cinq ?

— La cinquième était pour moi.

Nouveau silence.

— Elle vous a répondu.

— Oui.

— D'accord.

Élodie paraissait surprise sans sembler inquiète. J'ai entendu un cliquetis, peut-être des clés ou une boucle de sac.

— Elle signe toujours seulement L. ? a-t-elle demandé.

— Oui.

— Et vous ne savez pas qui c'est.

— Non.

— Moi non plus.

Cette information était déjà établie.

Elle la répétait peut-être pour elle-même.

— Ma tante connaissait beaucoup de monde que je ne connaissais pas, a-t-elle dit. Pas forcément beaucoup en même temps. Des gens passaient. Elle gardait contact.

— Elle les hébergeait ?

— Parfois. Une nuit, une semaine, davantage. Ça dépendait.

— De quoi ?

— Des gens.

La réponse avait une solidité difficile à contester.

— Et d'elle, a ajouté Élodie. Elle pouvait proposer une chambre à quelqu'un dans une file d'attente, puis refuser de prêter son échelle à un voisin qu'elle connaissait depuis vingt ans.

Je n'ai pas écrit cette information.

Elle ne répondait pas à la question de L.

Elle est pourtant restée plus longtemps que la date.

— Elle écrivait des cartes aussi ? ai-je demandé.

La question n'était pas prévue.

— Oui. Beaucoup, je crois. Elle achetait encore des timbres par carnets.

— Nadine la connaissait pour ça.

— Nadine connaissait tout le monde pour quelque chose.

La phrase ne semblait pas critique.

Seulement locale.

— J'ai emporté une partie des cartes qu'elle avait reçues, a poursuivi Élodie. Celles qui étaient rangées avec les photos. Il y en avait d'autres un peu partout. Dans des livres, dans des tiroirs, sous des assiettes...

Elle a expiré.

— Je suis désolée d'avoir laissé autant de choses.

— Ce n'est pas un problème.

J'ai regardé le buffet.

Le bol ébréché.

La petite clé.

Les quatre cartes adressées à Rose.

La cinquième, sur la table.

Le manuel d'un appareil disparu dépassait d'un tiroir.

— Enfin, certaines choses ne servent pas, ai-je précisé.

La phrase pouvait sembler moins rassurante qu'elle ne l'était.

— Vous pouvez jeter ce qui est manifestement sans valeur, a dit Élodie. Les vieux prospectus, les bocal vides, les journaux...

Elle s'est arrêtée.

— Pas la boîte de Noël.

— Je n'ai pas jeté la boîte de Noël.

— Je sais. Je préfère le redire.

— Elle est toujours dans la pièce du fond.

— Très bien.

— Au même endroit.

— Parfait.

La boîte n'avait parcouru aucun centimètre depuis son arrivée dans le récit de ma location. Elle restait pourtant l'objet le plus surveillé de la maison.

— Je viendrai la chercher, a dit Élodie.

— D'accord.

— Je n'ai pas encore de date.

— D'accord.

— Mais je viendrai.

— Elle ne gêne pas.

Cette phrase était vraie. La pièce du fond servait de débarras. La boîte y remplissait sa fonction sans concurrence.

Élodie s'est tue.

J'ai regardé ma feuille.

3 juillet.

Montbray.

Courte hospitalisation.

Trois faits.

— Est-ce que je peux lui dire que Rose est morte après une courte hospitalisation à Montbray ? ai-je demandé.

La question a produit un silence plus long.

— Oui, a répondu Élodie. C'est exact.

— Je n'ajouterai rien d'autre.

— Il n'y a pas vraiment autre chose à ajouter.

Sa voix était devenue plus basse.

Je n'ai pas demandé ce que cela signifiait.

Il pouvait y avoir beaucoup d'autres choses. Un appel, un trajet, une chambre, des papiers à signer, des objets à trier, une maison à vider partiellement. Aucune ne concernait la carte de L.

— Je ne veux pas donner l'impression que je connaissais Rose, ai-je dit.

— Vous ne la connaissiez pas.

— C'est pour ça.

— Oui.

Élodie a légèrement ri.

— Pardon. Je comprends.

Une voiture a klaxonné de son côté.

— Je dois y aller. Vous me direz si cette personne donne son nom ?

La demande était prudente.

— Oui.

J'ai réfléchi.

— Enfin, si elle le donne.

— Bien sûr.

— Et si cela ne semble pas privé.

— Kai.

— Oui ?

— Faites simplement comme vous pensez.

La phrase ne contenait aucune instruction exploitable.

— D'accord.

— Merci de lui répondre.

— C'est normal.

— Non.

Elle a dit le mot sans insister.

Puis :

— Mais c'est gentil.

Je n'ai pas corrigé.

Elle a raccroché après m'avoir souhaité une bonne journée.

L'appel avait duré six minutes trente-neuf.

La date avait été donnée au cours de la première minute.

Le reste avait transformé Rose en plusieurs faits supplémentaires.

Elle achetait des timbres par carnets.

Elle hébergeait parfois des inconnus.

Elle refusait son échelle à un voisin.

Elle glissait des cartes dans les livres et sous les assiettes.

Aucune de ces informations ne serait transmise à L.

Elles se trouvaient pourtant maintenant chez moi.

Pas dans le buffet.

Ailleurs.

J'ai repris la carte.

Depuis quand Rose est-elle morte ?

J'ai écrit au brouillon :

Rose est morte le 3 juillet, après une courte hospitalisation à Montbray.

La réponse tenait en une phrase.

J'ai ajouté :

Sa nièce, Élodie, vient de me le confirmer.

Cette précision indiquait la source. Elle évitait de laisser croire que j'avais assisté aux événements ou possédais une connaissance personnelle de Rose.

Puis :

Elle ne connaissait pas votre correspondance et ignorait donc qu'il fallait vous prévenir.

La phrase attribuait une forme de responsabilité à Élodie, même pour la retirer ensuite.

Je l'ai barrée.

L. n'avait accusé personne.

Aucune justification n'était nécessaire.

J'ai essayé :

Élodie ne vous connaissait pas et ne savait pas que Rose recevait vos cartes.

Cette information pouvait être utile. Elle expliquait le délai.

Elle pouvait aussi sembler froide : personne dans la famille ne savait que L. existait.

Je l'ai barrée.

Le papier commençait à ressembler à une négociation internationale.

J'ai préparé un second café.

Il était neuf heures quarante-sept.

Deux cafés avant dix heures ne constituaient pas une situation inhabituelle. Le second ne nécessitait donc pas d'examen.

Pendant que la bouilloire chauffait, j'ai relu les cartes de L.

La première parlait des prunes.

La deuxième d'une clé dans une boîte à biscuits.

La troisième d'un adjoint retrouvé au café.

La quatrième des saints rangés par taille.

La cinquième demandait une date.

L. écrivait de façon précise, mais pas administrative. Elle ne donnait pas toutes les informations. Elle choisissait celles dont Rose avait besoin pour comprendre.

Je devais faire l'inverse.

Donner uniquement les faits vérifiables.

Ne rien supposer.

Ne rien faire porter à la phrase au-delà de son contenu.

Je suis revenu au brouillon.

Bonjour,

Élodie, la nièce de Rose, m'a confirmé qu'elle était morte le 3 juillet, après une courte hospitalisation à Montbray. Je ne connais pas d'autres détails.

Kai P.

Vingt-six mots.

Le message répondait à la question.

Il n'en posait aucune.

Il n'appelait aucune réaction.

Je pouvais ajouter :

Je suis désolé.

Je l'avais déjà écrit sur la première carte.

Le répéter pouvait sembler mécanique.
 Ne pas le répéter pouvait sembler insensible.
 J'ai écrit les deux versions sur deux lignes séparées.
 Avec.
 Sans.
 La différence n'affectait aucune donnée.
 Elle affectait seulement le ton.
 J'ai gardé :
 Je suis désolé de ne pas pouvoir vous en dire davantage.
 La formulation était fausse.
 Je n'étais pas désolé de manquer d'informations. Je préférerais même ne pas en posséder davantage.
 J'ai barré.
 J'espère que ces informations vous seront utiles.
 Cela ressemblait à la réponse d'un service client après transmission d'un certificat de décès.
 Barrer.
 Je suis désolé pour Rose.
 Je n'avais pas connu Rose.
 La tristesse pouvait naître sans connaissance personnelle, mais écrire cette phrase aurait prétendu à une émotion que je ne savais pas nommer.
 Barrer.
 J'ai finalement conservé le message sans phrase supplémentaire.
 La sobriété ne constituait pas nécessairement de la froideur.
 Parfois, une date suffisait.
 À dix heures trente, je suis sorti acheter une carte.
 Je n'avais besoin ni de pain ni de lait. Cette sortie ne possédait aucun alibi alimentaire.
 J'ai pris la rue de l'école.
 Le trajet s'est déroulé sans chronomètre, sans plan et sans comparaison consciente avec la rue principale.
 Je savais où tourner.
 Près du ponceau, la camionnette de Bastien était garée sur l'herbe. Il se tenait dans le fossé, penché sur une grille couverte de feuilles. Il portait des gants orange et tenait un râteau court.
 Il a levé la tête.
 — La chaudière ?
 — Un virgule trois.
 — Je demandais si elle marchait.
 — Oui.
 — Alors regardez pas trop la pression.
 — Je ne l'ai regardée qu'une fois.
 — Aujourd'hui ?
 — Oui.
 Il a hoché la tête.
 — Il est dix heures et demie.
 — Je sais.
 — La journée est pas finie.
 — Je tiendrai.
 Il est retourné à sa grille.
 La conversation était terminée.
 J'ai continué.
 Au tabac-presse, Nadine rangeait des magazines sur un présentoir bas. Elle n'a pas levé les yeux lorsque la clochette a sonné.

— Bonjour Kai.

— Bonjour.

— Les nouvelles cartes sont arrivées.

Je me suis arrêté.

— Je n'ai rien demandé.

— Vous regardiez le présentoir la dernière fois.

— J'ai acheté une carte.

— Justement.

Elle a placé un magazine de jardinage devant un autre magazine de jardinage dont la couverture présentait les mêmes tomates sous un angle différent.

— Elles sont sur le comptoir.

Un paquet ouvert contenait une dizaine de cartes postales plus récentes.

La première montrait la halle sous la neige.

Il n'avait pas encore neigé.

La seconde, la mairie entourée de fleurs.

Les jardinières avaient disparu depuis au moins mon arrivée.

La troisième représentait une vue rapprochée de la boîte aux lettres ancienne devant l'église.

— Pourquoi photographier une boîte aux lettres pour l'imprimer sur une carte postale ? ai-je demandé.

Nadine a regardé l'image.

— Pour envoyer une boîte aux lettres dans une autre boîte aux lettres.

— Le concept se mord la queue.

— Les touristes aiment les circuits courts.

J'ai continué.

Une carte montrait un chemin bordé d'arbres, sans bâtiment ni personne. La légende indiquait simplement :

Promenade autour de Vernelles

Elle était suffisamment neutre.

— Celle-ci.

Nadine l'a prise.

— Vous ne voulez pas voir les autres ?

— Non.

— Vous progressez.

— Dans quel domaine ?

— La décision.

Elle a posé la carte près de la caisse.

— Un timbre vert ?

— Oui.

Elle l'a sorti sans proposer Marianne ou paysage.

— Marianne, a-t-elle précisé.

— Très bien.

— Vous avez besoin d'un stylo ?

— Non.

— D'une enveloppe ?

— Non.

— D'un sac ?

J'ai regardé la carte.

Je n'avais pas acheté de baguette.

— Non.

— Voilà.

La transaction a duré moins d'une minute.

Je venais de choisir une carte, un timbre et un mode de transport sans examiner toutes les alternatives disponibles.

La sensation ressemblait à celle d'avoir oublié quelque chose.

— Vous êtes sûre qu'elle est assez affranchie ? ai-je demandé.

— Oui.

La sensation a diminué.

Je lui ai tendu ma carte bancaire.

— Le terminal vous reconnaît, a dit Nadine.

Le sans contact a fonctionné immédiatement.

— Notre relation progresse aussi.

— Lui, il s'attache vite.

Elle m'a remis le reçu.

Je l'ai refusé.

Deux progrès en moins de trente secondes.

Avant de partir, j'ai regardé le présentoir où se trouvaient les anciennes cartes. La route bordée de platanes avait disparu. J'avais acheté le dernier exemplaire.

Le fait m'a contrarié brièvement.

Je ne prévoyais pas d'en avoir besoin de nouveau.

Dehors, la place était calme.

Un camion livrait des boissons au café. La boulangerie recevait trois clients. La halle était vide. Des feuilles tournaient entre les piliers.

Je suis rentré par la rue principale.

À la maison, la boîte aux lettres ne contenait rien.

Je l'avais vérifiée avant de partir.

J'ai néanmoins ouvert le rabat entièrement, au lieu de me contenter de regarder par la fente.

Toujours rien.

Dans la cuisine, j'ai posé la carte neuve sur la table.

Le chemin bordé d'arbres avait été photographié en été. Les feuilles étaient vertes, la lumière douce, la terre sèche. Le lieu pouvait se trouver à Vernelles ou autour de n'importe quel village entouré d'arbres.

Il ne produisait aucune impression particulière.

C'était satisfaisant.

J'ai recopié l'adresse de Cérannes.

L.

Chez Mme Borel

3, rue des Écoles

La mention jusqu'au 17 octobre figurait encore sur la carte reçue. Nous étions le 4. La réponse arriverait largement avant la date limite.

J'ai écrit :

Bonjour,

Élodie, la nièce de Rose, m'a confirmé qu'elle était morte le 3 juillet, après une courte hospitalisation à Montbray. Je ne connais pas d'autres détails.

Kai P.

Aucune rature.

L'écriture restait horizontale.

Le message occupait moins de la moitié de l'espace disponible.

Ce vide me gênait.

Il donnait l'impression que j'aurais pu écrire davantage et que j'avais choisi de ne pas le faire.

C'était exactement le cas.

Je pouvais ajouter une formule de fin.

Bien à vous aurait créé une proximité inexistante.

Cordialement appartenait aux courriels professionnels et aux demandes de remboursement.

Bonne continuation aurait été absurde après l'annonce d'un décès.

J'ai laissé l'espace vide.

Puis j'ai collé le timbre.

Il était légèrement plus haut à droite qu'à gauche.

Je ne l'ai pas mesuré.

À onze heures cinquante, j'ai déposé la carte dans la boîte jaune de la place.

La levée avait lieu à quinze heures.

Je n'ai pas relu le message devant la fente.

Je l'avais vérifié à la maison.

La carte a glissé.

Le clapet s'est refermé.

L'opération était terminée.

Cette fois, le soulagement n'est pas venu.

La première réponse avait été conçue comme une clôture. Celle-ci n'avait pas de fonction aussi nette. Elle répondait seulement à une question.

Une question pouvait en entraîner une autre.

J'ai traversé la place jusqu'à la boulangerie.

J'avais décidé de ne rien acheter.

J'ai acheté une tradition pas trop cuite.

La vendeuse l'avait déjà prise lorsque je suis entré.

— Rien d'autre ? a-t-elle demandé.

— Non.

Elle a placé la baguette dans son papier.

— Vous venez plus tôt aujourd'hui.

Je l'ai regardée.

— Plus tôt que quoi ?

— D'habitude.

Je n'avais pas conscience de posséder une heure habituelle.

— Il est presque midi.

— Vous venez plutôt après.

La fréquence de mes visites était devenue suffisante pour créer une plage temporelle.

— C'est exceptionnel, ai-je dit.

— D'accord.

Elle ne semblait pas me croire.

Je suis rentré avec la baguette sous le bras.

Durant les jours suivants, aucune carte n'est arrivée.

Le 5, la boîte contenait une facture d'électricité.

Le 6, une revue adressée à Rose et une publicité pour des fenêtres.

Le 7, rien.

Le 8, une enveloppe de ma banque.

Le 9, le facteur est passé à dix heures neuf. Je le savais parce que je me trouvais près de la haie avec un sécateur à la main.

Je ne taillais pas la haie.

J'avais coupé une branche qui frottait contre la boîte aux lettres. Une fois la branche retirée, j'avais trouvé une seconde partie à examiner, puis une troisième.

Le facteur a ralenti.

C'était une femme d'une cinquantaine d'années, avec des lunettes à monture sombre. Elle a baissé sa vitre.

— Bonjour.

— Bonjour.

Elle a glissé une enveloppe dans la boîte.

— Vous êtes bien monsieur P. ?

— Oui.

— Très bien.

Elle a regardé le sécateur.

— Elle revient vite, cette haie.

— Je viens de commencer.

— Rose disait ça tous les ans.

Puis elle est repartie.

Je suis resté devant la haie.

L'échange avait duré moins de quinze secondes et fourni une nouvelle information sur Rose.

Elle commençait la taille chaque année.

Ou prétendait la commencer.

La distinction restait ouverte.

J'ai vérifié le courrier.

L'enveloppe était à mon nom. Elle provenait de l'assurance habitation.

Aucune carte.

J'ai coupé deux branches supplémentaires afin de donner une cohérence à ma présence extérieure.

Le 10, Bastien est revenu purger les radiateurs.

Il a frappé à neuf heures quarante, sans avoir fixé de rendez-vous précis.

— J'étais dans le coin, a-t-il dit.

Il était toujours dans le coin. Son travail consistait en grande partie à se trouver dans un périmètre réduit avec des outils.

Il a commencé par le radiateur du salon, puis celui de la cuisine. De l'air s'est échappé avec un sifflement. Un peu d'eau noire a coulé dans un pot.

— C'est ça qui cognait ? ai-je demandé.

— En partie.

— Il y a toujours plusieurs parties.

— Dans une vieille maison, oui.

Il a fait le radiateur de la chambre que j'occupais.

La porte de la chambre de Rose est restée fermée.

— Il y en a un là aussi, a-t-il dit en la désignant.

— Je ne chauffe pas cette pièce.

— Il faut quand même le purger.

J'ai ouvert.

L'odeur de lavande était moins forte qu'au premier jour. La chambre n'avait pas changé. Le lit, la commode, les deux lampes. Une seule ampoule.

Bastien s'est accroupi devant le radiateur.

— Vous l'utilisez pas ?

— Non.

— Ça se voit.

Je n'ai pas demandé à quoi.

Il a tourné la petite vis. De l'air s'est échappé longtemps.

— Rose dormait toujours la fenêtre ouverte, a-t-il dit.

— Même en hiver ?

— Surtout en hiver.

— Pourquoi ?

— Elle disait que le chauffage l'empêchait de respirer.

— Et elle chauffait quand même ?

— Beaucoup.

Il a refermé la vis.

— Elle aimait contester le problème sans supprimer sa cause.

Cette phrase correspondait à la femme qui refusait de croire son diagnostic sur le vent d'est.

Elle correspondait aussi à beaucoup d'autres personnes.

Bastien s'est relevé.

— Ça devrait moins cogner.

— Devrait.

— Oui.

— Vous n'êtes jamais catégorique.

— J'essaie d'avoir raison plus longtemps.

Il est redescendu.

La chambre est restée ouverte derrière lui.

Je l'ai refermée après son départ.

Le 11, aucune carte.

Le 12, j'ai pris le trajet du centre sans regarder l'heure.

À la boulangerie, ma baguette était déjà posée sur le comptoir.

Au tabac-presse, Nadine m'a signalé que la boîte aux lettres représentée sur les nouvelles cartes avait été repeinte depuis la photographie.

Je n'avais rien demandé.

J'ai acheté du café et un carnet.

— Vous avez encore du café, a-t-elle dit.

— Comment vous savez ?

— Vous en avez pris un grand bocal il y a moins d'un mois.

— Je peux en consommer beaucoup.

— Vous pouvez.

Elle a laissé le café sur le comptoir.

J'ai regardé le bocal.

Il m'en restait environ un tiers.

J'ai tout de même payé.

Une réserve évitait un déplacement futur.

Le 13, la pression de la chaudière était à un virgule deux.

Je n'ai prévenu personne.

Bastien avait dit d'appeler sous un.

Le 14, le facteur est passé à neuf heures cinquante-sept.

Je me trouvais dans la cuisine.

Je n'ai pas entendu le moteur. Seulement le claquement de la boîte.

J'ai attendu.

Pas six minutes.

Deux.

Puis je suis sorti.

La haie ne nécessitait aucune vérification. Je n'ai pas pris le sécateur.

La boîte contenait une carte.

Le recto représentait une rangée de maisons anciennes le long d'une rivière. En bas, la légende indiquait :

Cérannes — Les quais de l'Aubette

L'écriture au verso était celle de L.

Mon prénom occupait la première ligne.

Pas mon initiale.

Pas mon nom de famille.

Kai,
Je suis resté près du portail.
Le message ne comportait pas de question.

Kai,

Merci pour la date. Je ne savais pas qu'elle avait été hospitalisée. Je crois que je préférerais imaginer qu'elle avait simplement décidé de ne pas répondre pendant un moment. C'était une chose qu'elle savait très bien faire.

La première fois qu'elle m'a emmenée au marché de vernelles, elle m'a obligée à comparer six prunes. Il fallait juger la couleur, le poids, la souplesse et, selon elle, "l'honnêteté générale du fruit". J'en avais choisi une trop mûre. Elle l'a achetée quand même pour me prouver que j'avais tort.

Elle avait raison.

L.

J'ai lu le message une seconde fois.
Puis une troisième.
La carte ne demandait rien.
Elle ne nécessitait aucune recherche, aucun appel, aucune vérification de date.
Elle n'exigeait même pas de réponse.
L. racontait simplement un souvenir.
Rose se tenait désormais quelque part entre la halle et le marchand de prunes, occupée à évaluer l'honnêteté générale d'un fruit.

Chapitre 8

Les trois prunes

La carte ne demandait rien.

Je l'ai laissée sur la table pendant deux jours.

Ce n'était pas une décision. Une décision aurait supposé que j'examine les options, que j'en sélectionne une et que j'accepte les conséquences. J'avais simplement posé la carte près de la corbeille à fruits, puis continué à vivre autour.

Le premier jour, j'avais préparé du café.

Le deuxième, des pâtes.

La carte avait assisté aux deux opérations sans intervenir.

Il fallait juger la couleur, le poids, la souplesse et, selon elle, « l'honnêteté générale du fruit ».

J'avais déjà rencontré le marchand de prunes.

J'avais déjà acheté trois fruits.

Cette coïncidence ne créait aucune obligation.

Elle créait seulement une information que L. ignorait.

Le marchand s'appelait Gérard. Nadine l'avait indiqué. Il préférait vendre ses prunes au kilo. Il estimait qu'une commande de trois unités nécessitait de connaître le moment prévu pour leur consommation, le niveau de sucre souhaité et une préférence de texture dont je n'avais jamais soupçonné l'existence.

L. avait décrit Rose en train d'évaluer six prunes.

J'avais vu Gérard en évaluer trois.

La continuité du système était difficile à ignorer.

Le troisième matin, j'ai déplacé la carte sur le buffet.

Elle m'était adressée. La table aurait donc dû rester son emplacement officiel. Je l'ai tout de même posée avec les quatre premières.

Puis je l'ai reprise.

Les cartes adressées à Rose étaient retournées, paysages visibles.

Celle-ci parlait de Rose, mais m'était destinée.

Je l'ai placée devant les autres, message face à la pièce.

L'organisation restait imparfaite.

Le problème venait probablement du fait que les catégories se mélangeaient.

Courrier pour Rose.

Courrier pour moi.

Courrier à propos de Rose.

Courrier auquel répondre.

Une carte pouvait appartenir aux quatre selon le moment où on la regardait.

J'ai abandonné le classement.

La chaudière s'est déclenchée à neuf heures quatorze. Les tuyaux n'ont pas cogné.

Bastien avait purgé les radiateurs quatre jours plus tôt. Depuis, la maison produisait moins de bruits, ce qui m'avait d'abord satisfait.

Puis j'avais remarqué ceux qui restaient.

Le plancher de l'étage grinçait toujours au-dessus de la cuisine.

Pas au-dessus de la table. Plus près de l'évier, légèrement sur la gauche, dans une zone correspondant probablement au couloir ou au bord de la chambre fermée.

Le bruit survenait surtout le matin et en début de soirée.

Je n'avais pas cherché pourquoi.

Cette absence de recherche pouvait être considérée comme une amélioration.

J'ai bu mon café.

La carte était derrière moi.

Je n'avais aucune question à poser à L.

Je pouvais néanmoins répondre.

La distinction était récente.

Jusqu'ici, chaque carte envoyée avait eu une fonction précise.

Annoncer la mort de Rose.

Donner la date.

Deux demandes, deux réponses.

Le souvenir des prunes n'exigeait rien. Répondre signifierait participer volontairement à une conversation qui n'avait plus de problème à résoudre.

J'ai ouvert le réfrigérateur.

Il contenait quatre œufs, une courgette, du beurre, une bouteille de lait presque vide et un pot de moutarde dont la date restait acceptable.

Aucune prune.

La saison était terminée.

Gérard avait annoncé les dernières plusieurs semaines plus tôt, avec une définition assez souple du mot dernières. Il avait peut-être prolongé les ventes deux ou trois marchés, selon la météo et son rapport personnel à la vérité commerciale.

Je ne pouvais plus vérifier la qualité de nouvelles prunes.

Les trois précédentes restaient dans ma mémoire avec une précision inutile.

La première : verte, ferme, sucrée.

La deuxième : plus molle, légèrement farineuse près de la peau.

La troisième : acide, noyau difficile à détacher.

J'avais mangé les trois le même jour malgré la recommandation du vendeur de laisser l'une d'elles finir de mûrir.

L'échantillon n'était pas représentatif.

La méthode de dégustation n'avait pas été contrôlée.

L'ordre de consommation pouvait avoir influencé l'évaluation.

Je n'avais pas rincé ma bouche entre les fruits.

Il ne s'agissait pas d'un audit sérieux.

J'ai refermé le réfrigérateur.

Puis j'ai sorti un carnet du tiroir du buffet.

Je l'avais acheté chez Nadine sans besoin identifié. Les premières pages étaient encore vierges. Sur la couverture figurait un dessin de feuilles dorées et le mot NOTES, information utile pour éviter de confondre l'objet avec un ustensile de cuisine.

J'ai écrit :

Prunes achetées chez Gérard : 3

En dessous :

1. Verte, ferme, sucrée.

2. Plus mûre, texture moins régulière.

3. Plus acide, noyau adhérent.

J'ai regardé la liste.

Elle ressemblait à la préparation d'une réponse.

Je l'ai complétée :

Conversation : 4 questions avant sélection.

Puis :

Réaction à la quantité : étonnement modéré.

L'étonnement n'avait peut-être pas été modéré.

Gérard avait répété « trois » et regardé mon sac. L'évaluation exacte de sa réaction restait subjective.

J'ai barré modéré.

J'ai fermé le carnet.

La carte du chemin bordé d'arbres avait été envoyée six jours auparavant. L. avait répondu rapidement. La sienne avait probablement été écrite le lendemain de sa réception.

Son adresse à Cérannes restait valable jusqu'au 17 octobre.

Nous étions le 15.

Une carte postée ce jour-là pouvait arriver le 17.

Probablement.

Le délai réactivait une mécanique familière : temps disponible, heure de levée, distance jusqu'au centre, choix du support.

Je n'étais pas obligé de répondre avant son départ.

Je pouvais attendre qu'elle écrive depuis sa prochaine destination.

Cela supposait qu'elle écrive encore.

Je n'avais aucun fondement pour cette supposition.

Le souvenir des prunes pouvait constituer une dernière réponse polie avant la fin naturelle de l'échange. Elle avait appris ce qu'elle voulait savoir. La mort de Rose était confirmée, datée, située.

La conversation pouvait s'arrêter là.

Cette possibilité ne me soulageait pas autant qu'elle aurait dû.

J'ai regardé l'heure.

Neuf heures quarante-sept.

La levée avait lieu à quinze heures.

Le tabac-presse ouvrait toute la matinée.

Je n'avais pas besoin de pain.

Il m'en restait un morceau de la veille, suffisamment dur pour servir de cale sous un meuble mais encore transformable avec de l'eau et un four.

Je n'avais besoin ni de café ni de piles.

Il me restait un bocal neuf et six piles inutilisées.

Je pouvais tout de même sortir.

J'ai pris ma veste.

Dans l'entrée, il ne restait plus que quatre cartons.

Le premier contenait des livres.

Le deuxième des papiers.

Les deux derniers étaient des DIVERS dont le numéro avait été effacé lors d'un déplacement. Je n'avais plus de moyen simple de savoir lequel était le deux et lequel était le trois.

L'incident n'avait provoqué aucune conséquence.

Je suis sorti.

La boîte aux lettres était vide.

J'ai suivi la rue principale.

Le chien a aboyé.

Une voiture était garée sur le trottoir, mais pas la voiture grise. Les poubelles avaient été rentrées. L'homme aux fleurs ratissait des feuilles près de son portail.

Il a levé la main.

J'ai répondu du même geste.

Aucun mot.

Méthode Bastien.

À l'entrée du village, l'horloge du clocher conservait ses trois minutes d'avance. J'avais cessé de vérifier systématiquement, mais mon regard montait encore vers elle.

La place était presque vide.

Deux camionnettes stationnaient devant la mairie. Sous la halle, Bastien et un homme plus âgé déplaçaient des barrières métalliques. Une affiche annonçait une vente de livres organisée le week-end suivant.

Bastien m'a vu.

— Vous avez deux bras ?

J'ai regardé mes mains.

— Oui.

— Ça tombe bien.

Il a désigné une barrière posée au sol.

— On la met contre le pilier.

Je n'avais pas prévu de porter une barrière.

La tâche semblait durer moins d'une minute.

J'ai posé mon sac près du mur et saisi une extrémité.

La barrière était plus lourde qu'elle n'en avait l'air.

— On lève, a dit Bastien.

Nous l'avons portée jusqu'au pilier. L'homme plus âgé guidait l'autre côté.

— Là, a-t-il dit.

Nous l'avons posée.

— Encore deux, a dit Bastien.

La définition de la tâche avait changé après son commencement.

J'ai regardé les barrières restantes.

— Vous aviez dit une.

— J'ai dit « la ».

— C'était trompeur.

— Vous êtes déjà là.

L'argument était localement solide.

Nous avons déplacé les deux autres.

L'opération a duré quatre minutes trente environ. Je ne l'ai pas chronométrée.

— Merci, a dit Bastien.

— C'était pour quoi ?

— Samedi.

— Qu'est-ce qu'il y a samedi ?

Il a regardé l'affiche fixée au pilier.

— C'est écrit.

— Je n'avais pas lu.

— Vente de livres.

L'homme plus âgé a pris une pile d'affiches.

— Et café-gâteaux, a-t-il ajouté. C'est ce qui fait venir les gens.

— Les livres ne suffisent pas ?

— Les gâteaux sont moins longs à lire.

Il s'est éloigné vers la mairie.

Bastien a remis ses gants dans sa poche.

— La chaudière ?

— Elle fonctionne.

— Vous voyez.

— Quoi ?

— Des fois, un truc réparé reste réparé.

Il semblait presque surpris lui-même.

— La pression est à un virgule deux.

— Je n'ai pas demandé.

— C'est une information disponible.

— Gardez-la pour une urgence.

Il a pris la dernière barrière.

— Vous allez au tabac ?

— Oui.

— Nadine a reçu des timbres neufs.

Je me suis arrêté.

— Pourquoi vous me dites ça ?

— Elle m'a dit de vous le dire si je vous voyais.

— Pourquoi ?

— Parce que vous achetez des cartes.

Il a soulevé la barrière seul.

— Tout le village dispose de cette information ?

— Non.

— Qui l'a ?

— Moi et Nadine.

Il a réfléchi.

— La boulangère, peut-être. Elle voit passer les sacs.

— Les sacs sont opaques.

— Pas en haut.

Il a emporté la barrière.

Je suis resté près de mon sac.

La visibilité locale ne reposait pas sur une surveillance organisée.

Elle n'en avait pas besoin.

J'ai traversé la place.

Le tabac-pressé sentait toujours le papier humide, le café réchauffé et les bonbons à la menthe. L'odeur devait provenir de trois sources stables ou d'un produit d'entretien particulièrement complexe.

Nadine classait des tickets de loterie derrière le comptoir.

— Bonjour.

— Bonjour.

— Bastien m'a dit que vous aviez reçu des timbres.

Elle a levé les yeux.

— Il vous l'a vraiment dit ?

— Oui.

— Je plaisantais.

— Lui non.

— C'est son défaut.

Elle a posé les tickets.

— Vous voulez voir ?

J'ai regardé le présentoir de cartes.

— D'abord une carte.

— Une neutre ?

— Pas nécessairement.

Le sourcil droit de Nadine a légèrement bougé.

— Vous progressez vite.

— Je n'ai pas dit gaie.

— D'accord.

Je me suis approché du présentoir.

Les nouvelles cartes représentaient principalement l'automne. La halle sous des feuilles orange. L'église derrière un arbre rouge. Un chemin couvert de feuilles mortes. Deux paniers de champignons dont la provenance exacte n'était pas indiquée.

Le chemin ressemblait trop à la carte précédente, avec une saison différente.

L'église restait l'église.

La halle rappelait directement le souvenir de L., ce qui pouvait être approprié ou excessivement intentionnel.

Les champignons n'avaient aucun rapport.

Je pouvais choisir les champignons précisément pour cette raison.

— Celle-là, a dit Nadine derrière moi.

Elle désignait une carte placée au niveau inférieur.

Une photographie montrait trois arbres près d'un étang. Un banc vide occupait le premier plan. Le ciel était clair sans être bleu. Aucun élément ne réclamait d'interprétation.

— Pourquoi celle-là ?

- Vous cherchez quelque chose qui ne dise rien.
- Elle dit quand même qu'il y a un étang.
- Il est à huit kilomètres.
- Ce n'est donc même pas Vernelles.
- C'est marqué « environs ».

J'ai pris la carte.

En bas, une petite légende confirmait :

Vernelles et ses environs — Étang des Saules

- Vous la conseillez souvent ?

— Jamais.

- Pourquoi maintenant ?

— Vous m'avez demandé une carte pas forcément neutre.

— Je n'ai pas demandé de conseil.

— C'est vrai.

Elle a repris ses tickets de loterie.

J'ai examiné la photographie.

Le banc vide pouvait sembler mélancolique.

Ou simplement vide.

Les arbres ne portaient ni fleurs ni feuilles aux couleurs spectaculaires. L'étang reflétait une lumière grise. Aucun cygne n'avait été ajouté pour créer une présence.

La carte convenait.

- Je prends celle-ci.

Nadine l'a posée sur le comptoir.

- Maintenant, les timbres.

Elle a sorti deux petits panneaux d'un tiroir.

Le premier présentait plusieurs animaux.

Le second des objets du quotidien illustrés dans un style coloré.

Théière.

Bicyclette.

Lampe.

Arrosoir.

Boîte aux lettres.

- Vous n'avez plus Marianne ?

— Si.

- Alors pourquoi me montrer ça ?

— Parce que c'est nouveau.

J'ai regardé les animaux.

Renard.

Hérisson.

Hirondelle.

Vache.

Il y avait toujours une vache.

Même les timbres n'étaient pas protégés.

- Je vais prendre Marianne.

— Vous ne voulez pas choisir ?

— Non.

- Même pas la boîte aux lettres ?

— Envoyer une carte ornée d'une boîte aux lettres depuis un tabac qui vend une carte ornée d'une boîte aux lettres créerait un excès de cohérence.

- Donc la théière.

— Marianne.

Nadine a sorti le timbre habituel.

Je lui ai tendu ma carte bancaire.

Le terminal a accepté le sans contact.

— Vous êtes pressé ? a-t-elle demandé.

— Pourquoi ?

— Vous n'avez fait qu'un tour du présentoir.

— J'ai trouvé une carte.

— D'habitude, vous éliminez.

— J'ai éliminé intérieurement.

— Ça va plus vite.

Elle m'a remis la carte et le timbre.

Je pouvais partir.

Je suis resté devant le comptoir.

La question n'était pas difficile.

Elle n'était pas non plus nécessaire à l'achat.

— Rose venait souvent acheter des timbres ? ai-je demandé.

Nadine n'a pas eu l'air surprise.

— Oui.

— Par carnets ?

— Parfois.

— Élodie m'a dit ça.

— Élodie ne venait pas souvent avec elle.

La réponse n'était pas une contradiction directe.

Seulement une correction de précision.

— Elle achetait comment, alors ?

— À l'unité.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle choisissait.

Nadine a fermé le tiroir.

— En fonction du courrier ?

— En fonction de ce qu'elle avait décidé ce jour-là.

— Ce n'est pas pareil ?

— Avec Rose, rarement.

Elle a pris une liasse de factures et commencé à les aligner sur le comptoir.

— Elle refusait les fleurs pour les courriers administratifs. Elle disait que ça donnait trop de douceur à des gens qui n'en mettaient pas dans leurs formulaires. Pour les cartes, elle aimait les oiseaux, sauf les rapaces. Trop agressifs. Les personnages célèbres, ça dépendait de ce qu'elle pensait d'eux.

— Elle connaissait tous les personnages représentés ?

— Non. Elle demandait.

— Et si vous ne saviez pas ?

— Je lisais le carnet.

— Cela prenait combien de temps ?

— Ça dépendait du timbre.

Elle a réfléchi.

— Une fois, vingt minutes.

— Pour un timbre.

— Elle en a pris trois.

— Cela améliore légèrement le rendement.

— C'est ce que je lui avais dit.

— Elle a répondu quoi ?

— Que je réduisais tout à la productivité.

J'ai regardé le timbre Marianne posé devant moi.

— Elle n'avait pas entièrement tort.

— Elle n'avait pas entièrement raison non plus.

Nadine a terminé d'aligner ses factures.

— Les gens se souviennent surtout des fois où elle les ralentissait. Ils oublient qu'elle attendait aussi quand c'était eux.

— Dans quelles situations ?

— Toutes.

Elle a haussé les épaules.

— Quand quelqu'un comptait ses pièces. Quand un enfant choisissait des bonbons. Quand Marcel venait remplir ses grilles et qu'il oubliait ses lunettes. Elle pouvait rester dix minutes sans rien dire.

— Et ensuite prendre vingt minutes pour ses timbres.

— Voilà.

Cette version de Rose ne correspondait pas exactement à celle de L.

L. racontait une femme qui transformait le choix de prunes en épreuve détaillée afin de prouver que le fruit possédait une honnêteté générale.

Nadine décrivait une cliente qui imposait ses critères au comptoir, mais acceptait ceux des autres lorsqu'ils occupaient le temps.

Les deux pouvaient être vraies.

Elles éclairaient seulement des côtés différents.

— Elle écrivait à beaucoup de gens ? ai-je demandé.

— Je ne comptais pas ses enveloppes.

— Vous comptez les miennes ?

Nadine m'a regardé.

— Vous les achetez une par une.

— Donc oui.

— Deux avant aujourd'hui.

— Trois.

— Vous aviez pris la première carte avec un timbre. La deuxième aussi.

— Et celle de la route.

— C'était la première.

Elle avait raison.

J'avais envoyé deux cartes.

Celle-ci serait la troisième.

J'avais compté la carte ratée avec la rature comme une étape distincte, alors qu'elle avait été envoyée.

La confusion ne favorisait pas ma position.

— Deux, ai-je admis.

— Trois avec celle-là.

Elle a poussé le timbre vers moi.

— Je ne sais pas à qui vous écrivez. Je sais seulement combien je vous vends de cartes.

La nuance était importante.

— D'accord.

— Et je ne demande pas.

— Je sais.

— Vous posez davantage de questions que moi.

L'observation était exacte.

Je n'ai pas répondu.

J'ai pris la carte et le timbre.

— Merci pour Rose.

— J'ai rien dit de secret.

— Je ne sais pas ce qui est secret.

— Rose non plus.

Nadine a repris ses factures.

— Bonne journée, Kai.

— Bonne journée.
 Je suis sorti.
 La place était toujours calme.
 Bastien avait disparu. Les barrières étaient maintenant empilées contre un pilier.
 L'homme plus âgé collait une affiche sur la porte de la mairie. Le café avait sorti ses tables, mais personne ne s'y trouvait.
 Je suis allé à la boulangerie.
 La vendeuse a pris une tradition pas trop cuite.
 — Un jambon-beurre ?
 — Non.
 — Vous n'en prenez plus.
 J'en avais acheté un seul.
 — C'était une expérience ponctuelle.
 — Il était pas bon ?
 — Il était correct.
 — Alors pourquoi vous n'en reprenez pas ?
 La question nécessitait une explication disproportionnée sur le caractère non répétitif de certains choix alimentaires.
 — Je mange chez moi.
 — D'accord.
 Elle a emballé la baguette.
 — Vous venez samedi à la vente de livres ?
 — Je ne sais pas.
 — Ils font des gâteaux.
 L'homme de la mairie avait raison.
 — Je verrai.
 — Bastien cherche des gens pour porter les tables.
 L'information modifiait la nature de l'événement.
 — Je croyais qu'il avait besoin de barrières.
 — Les barrières, c'est pour dehors.
 — Évidemment.
 Elle m'a tendu la baguette.
 — À samedi, peut-être.
 — Peut-être.
 Je suis rentré par la rue de l'école.
 Dans ma poche, le timbre ne pesait rien.
 La carte, presque rien.
 La baguette davantage.
 Je pouvais distinguer leur présence sans les voir.
 À la maison, la boîte aux lettres contenait une publicité pour un service de nettoyage de toiture. Je l'ai mise dans le bac jaune.
 La carte de L. attendait sur le buffet.
 J'ai posé la nouvelle sur la table.
 L'étang.
 Les trois arbres.
 Le banc vide.
 Je pouvais encore choisir de ne pas écrire.
 Le souvenir des prunes n'appelait aucune réponse. Le délai jusqu'au 17 ne concernait que la possibilité postale, pas une obligation.
 J'ai ouvert le carnet.
 Prunes achetées chez Gérard : 3
 Les notes avaient l'air plus absurdes à la lumière de midi.
 Je les ai néanmoins utilisées.

Au brouillon, j'ai écrit :
J'ai rencontré le marchand de prunes.
Cela ressemblait au début d'une histoire.
J'ai également acheté trois prunes au marché de Vernelles.
Le mot également établissait le lien avec L.
Puis :
Il a effectivement considéré que la quantité, la date de consommation et la texture souhaitée nécessitaient une discussion.
Trop long.
J'ai essayé :
Il m'a posé quatre questions avant d'accepter de m'en vendre trois.
Accepté était injuste. Gérard ne m'avait pas refusé les fruits. Il avait seulement examiné ma demande.
Avant de les choisir.
Mieux.
Je pouvais mentionner les qualités.
La première était ferme et sucrée. La deuxième plus mûre, mais moins régulière. La troisième acide et difficile à séparer du noyau.
La liste occupait beaucoup d'espace.
Elle ne transmettait aucune information importante.
C'était précisément ce que faisait le souvenir de L.
J'ai ajouté :
Je ne peux pas confirmer leur honnêteté générale.
La phrase m'a paru trop recherchée.
Elle reprenait les mots de Rose dans le but visible de produire un effet. Je n'avais pas besoin de produire un effet.
Je l'ai barrée.
Puis je l'ai réécrite plus bas :
L'honnêteté générale n'a pas pu être évaluée avec certitude.
C'était pire.
Je l'ai gardée au brouillon.
La signature posait une autre question.
J'avais signé Kai P. sur les deux premières cartes.
L. avait commencé sa dernière par Kai.
Je pouvais signer Kai.
Le nom de famille n'apportait plus rien. Elle savait à qui elle écrivait.
Retirer l'initiale créerait pourtant une évolution que je serais obligé de constater.
J'ai laissé la question ouverte.
Je me suis préparé à déjeuner.
Œufs brouillés, courgette et pain.
Pendant la cuisson, le plancher a grincé au-dessus de la cuisine.
Un grincement long.
Puis deux craquements plus courts.
J'ai levé les yeux.
Le plafond ne présentait aucune fissure nouvelle.
L. avait écrit dans sa première carte :
J'espère que la maison ne grince pas trop sans moi.
Elle connaissait donc le bruit général.
Pas nécessairement son emplacement.
Beaucoup de maisons anciennes grinçaient.
Je suis revenu au message après avoir mangé.
La version finale devait tenir sur une carte.
J'ai écrit :

Kai,

J'ai rencontré le marchand de prunes de Vernelles. J'en ai acheté trois, ce qui lui a semblé être une quantité nécessitant quatre questions.

La première était ferme et sucrée. La deuxième plus mûre, mais de texture moins régulière. La troisième acide, avec un noyau difficile à détacher.

Je n'ai pas réussi à établir leur honnêteté générale.

Kai

Commencer par Kai revient à m'adresser la carte à moi-même.

J'avais copié la structure de L. par automatisme.

J'ai barré la première ligne.

Une nouvelle rature.

J'ai regardé le message.

La carte n'était pas encore utilisée. Le brouillon se trouvait sur une feuille.

L'erreur restait sans conséquence.

J'ai repris :

Bonjour,

J'ai rencontré le marchand de prunes de Vernelles. J'en ai acheté trois, ce qui lui a semblé être une quantité nécessitant quatre questions.

La première était ferme et sucrée. La deuxième plus mûre, mais de texture moins régulière. La troisième acide, avec un noyau difficile à détacher.

Je n'ai pas réussi à établir leur honnêteté générale.

Kai

J'ai relu.

Le message contenait quatre paragraphes.

Il répondait à une carte qui ne posait aucune question.

Il communiquait une analyse de fruits consommés plusieurs semaines plus tôt.

La dernière phrase essayait clairement d'être drôle.

Je l'ai supprimée.

Le texte est devenu strictement descriptif.

Trop descriptif.

L. pouvait interpréter l'absence de conclusion comme un rapport interrompu.

J'ai ajouté :

Le marchand, en revanche, semblait certain de leur valeur morale.

Encore pire.

Barrer.

Je me suis levé et ouvert la fenêtre.

L'air était froid. Une odeur de feuilles humides entrain du jardin. La chaise en plastique se trouvait désormais sous l'abri. Je l'y avais déplacée après trois pluies, sans jamais l'avoir utilisée.

Je pouvais ne pas répondre.
Cette option restait disponible.
Je suis revenu à la table.
J'ai retiré toute référence à l'honnêteté.

Bonjour,

J'ai rencontré le marchand de prunes de Vernelles. J'en ai acheté trois, ce qui lui a semblé être une quantité nécessitant quatre questions.

La première était ferme et sucrée, la deuxième plus mûre et la troisième acide. Sa sélection n'était pas homogène, malgré le temps consacré au choix.

Kai

Le message était factuel.
Il contenait néanmoins une remarque sèche sur la performance de Gérard.
Cela me ressemblait davantage que la tentative d'humour.
J'ai recopié sur la carte.
Aucune rature.
L'espace restait suffisant pour l'adresse.
Au moment de signer, j'ai écrit Kai.
Sans initiale.
Je n'ai pas corrigé.
J'ai collé le timbre Marianne.
Il était droit.
À quatorze heures onze, j'ai quitté la maison.
La levée avait lieu à quinze heures.
Je n'ai pas emporté de sac. La carte tenait dans la poche intérieure de ma veste. La baguette était restée dans la cuisine.
Le trajet principal m'a conduit jusqu'à la place en un temps que je n'ai pas mesuré.
J'ai déposé la carte dans la boîte jaune.
Elle est tombée sans bruit.
Je n'ai pas rouvert le clapet.
En revenant, j'ai croisé Bastien devant l'école.
Il chargeait une table pliante dans sa camionnette.
— Vous venez samedi ? a-t-il demandé.
— La boulangerie m'a dit que vous cherchiez des gens pour porter les tables.
— Elle parle trop.
— Vous avez besoin de gens ?
— Deux, peut-être trois.
— Donc oui.
— C'est pas pareil.
Il a fermé la porte arrière.
— Vous pouvez venir à neuf heures si vous êtes réveillé.
— Et si je ne le suis pas ?
— Venez pas.
La simplicité de la réponse supprimait presque toute pression.
Presque.
— Je verrai.
— D'accord.

Il est monté dans sa camionnette.

— La chaudière ?

— Toujours un virgule deux.

Il a démarré sans répondre.

Je suis rentré.

Les jours suivants ont installé une attente que je n'avais pas décidée.

Le 16, aucune carte.

Cela était normal. La mienne n'était probablement pas encore arrivée.

Le 17, une enveloppe pour Rose et une facture pour moi.

Le 18, dimanche, aucun courrier.

J'étais allé à la vente de livres la veille.

À neuf heures douze.

Bastien m'avait donné une table à porter avec un homme nommé Marcel, qui avait expliqué pendant tout le trajet entre la réserve municipale et la halle que la table était plus lourde depuis qu'on avait changé ses pieds.

Je n'avais pas compris comment.

Après les tables, j'avais aidé à déplacer quatre caisses de livres.

Puis deux chaises.

Puis un panneau.

Une tâche en avait entraîné une autre.

La mécanique ressemblait à celle de la firme, mais personne n'avait qualifié les objets d'urgents, produit de tableau de suivi ou demandé une disponibilité pour le dimanche.

À dix heures, Bastien avait dit :

— C'est bon.

Et c'était réellement bon.

J'avais acheté un livre pour justifier ma présence après l'installation.

Un roman policier datant de quinze ans, vendu un euro.

La boulangère m'avait donné une part de gâteau aux pommes parce qu'il restait un bord moins présentable.

Je l'avais mangée debout près d'un pilier.

Personne ne m'avait demandé pourquoi j'étais venu vivre à Vernelles.

Le lundi 19, le facteur est passé à dix heures vingt et une.

Je me trouvais dans le jardin, près de la haie.

Cette fois, j'avais réellement le sécateur.

La branche coupée une semaine plus tôt avait révélé plusieurs pousses qui dépassaient derrière. La haie ne repoussait pas vite. Elle avait simplement été mal taillée avant.

Le véhicule jaune a ralenti.

La factrice a ouvert sa fenêtre.

— Bonjour monsieur P.

— Bonjour.

— J'en ai une pour vous.

Elle a levé une carte avant de la glisser dans la boîte.

Je n'avais pas besoin de la sortir immédiatement.

La factrice savait que j'avais vu la carte.

Attendre aurait donc constitué une mise en scène inutile.

J'ai posé le sécateur et ouvert la boîte.

Le recto représentait une fresque ancienne à l'intérieur de la chapelle de Cérannes. Des personnages aux couleurs effacées se tenaient sous une arche. Une partie de l'image avait disparu avec le temps, laissant une surface claire sur le mur.

J'ai retourné.

Kai,

Merci pour cet audit des prunes. L'échantillon est insuffisant, la méthode contestable et l'évaluateur manifestement biaisé contre les fruits acides, mais Rose aurait apprécié le sérieux général de la démarche.

Je suis d'accord pour dire que Gérard parle davantage qu'il ne sélectionne. Elle le défendait pourtant chaque année. D'après elle, un homme qui accepte de discuter vingt minutes de trois prunes mérite qu'on lui achète les trois, même si elles ne sont pas toutes bonnes.

Est-ce que la maison grince toujours au-dessus de la cuisine ?

L.

J'ai lu la première ligne une seconde fois.

Merci pour cet audit des prunes.

Le mot m'était destiné.

Pas à Rose.

Pas à une situation.

À moi.

L. se moquait légèrement de mon message.

Elle avait identifié la structure, l'échantillon, la méthode et le biais.

Son observation était correcte.

Je n'avais pas rincé ma bouche entre les fruits.

Je suis resté devant la boîte aux lettres, la carte à la main.

La dernière question ne concernait plus Rose directement.

Elle concernait la maison.

Est-ce que la maison grince toujours au-dessus de la cuisine ?

Au-dessus de la cuisine.

Pas dans l'escalier.

Pas à l'étage.

Pas quelque part dans les murs.

L'emplacement exact.

J'ai levé les yeux vers la façade.

La cuisine se trouvait au fond. Depuis la rue, il était impossible de déterminer où le plancher grinçait. Même une visite brève n'aurait probablement pas suffi.

Il fallait avoir vécu dans la maison.

S'y être tenu le matin, peut-être près de l'évier, lorsqu'un bruit traversait le plafond.

Connaître l'heure où le bois travaillait.

Savoir que le grincement venait toujours du même endroit.

Dans la première carte, L. avait écrit :

J'espère que la maison ne grince pas trop sans moi.

J'avais pris la phrase pour une remarque générale.

Elle ne l'était pas.

L. ne connaissait pas seulement Rose.

Elle connaissait l'intérieur de la maison.

De ma maison.

Chapitre 9

Ça tiendra

La chaudière est retombée en panne un mardi à dix-sept heures vingt-six.

Je n'étais pas sous la douche.

Cette amélioration a permis de réduire l'incident à ses dimensions réelles.

Le voyant était rouge. La pression indiquait un virgule deux. Aucun raccord ne fuyait.

Le saladier se trouvait dans le placard, propre, disponible et inutile.

J'ai appuyé une fois sur le bouton.

La chaudière a redémarré.

Elle a fonctionné onze minutes.

Puis le voyant est redevenu rouge.

Je n'ai pas appuyé une seconde fois.

Bastien avait dit que si le problème revenait après six mois, il suffirait de redémarrer l'appareil dans six mois. Il était revenu après dix-huit jours.

Cette durée ne correspondait à aucune des hypothèses proposées.

J'ai pris une photographie du voyant et du manomètre.

La première image était nette.

J'avais progressé dans la documentation des pannes.

J'ai envoyé le tout à Bastien.

Bonjour. Nouvelle mise en défaut de la chaudière. Pression stable à 1,2. Elle a redémarré pendant onze minutes après une seule tentative, puis s'est arrêtée. Pas de fuite visible.

J'ai relu le message.

Toutes les informations étaient nécessaires.

J'ai ajouté :

Il est possible d'attendre demain.

Puis je l'ai supprimé.

Bastien déterminerait lui-même ce qui pouvait attendre. Il s'était montré compétent dans ce domaine.

Il a répondu dix-sept minutes plus tard.

Le capteur. Je passe demain avec la pièce. Ne redémarrez plus.

Deux phrases.

Aucune plage horaire.

J'ai écrit :

Vers quelle heure ?

La réponse est arrivée immédiatement.

Matin.

Entre 8 h et 12 h ?

Oui.

Il avait probablement retenu le principe d'une matinée avec une fidélité supérieure à celle que j'accordais aux heures.

Je pouvais demander un créneau plus étroit.

Je ne l'ai pas fait.

Je n'avais rien prévu le lendemain. La contrainte ne supprimait aucune activité. Elle supprimait seulement la possibilité théorique d'improviser une sortie, possibilité que j'utilisais rarement avant onze heures.

J'ai coupé la chaudière.

La température de la maison était de dix-neuf degrés. Le petit radiateur électrique de la pièce du fond suffirait pour la nuit si nécessaire.

Pour atteindre la prise, il fallait déplacer la chaise et le carton contenant les décorations de Noël.

La boîte n'avait toujours pas quitté la pièce.

Élodie n'avait toujours pas fixé de date.

J'ai poussé la chaise de vingt centimètres.

La boîte pouvait rester où elle était.

Le radiateur a produit une odeur de poussière chaude pendant cinq minutes, puis une chaleur faible et continue. Je l'ai réglé sur seize degrés afin d'éviter de chauffer une pièce vide toute la soirée.

La maison n'était pas réellement froide.

La situation restait sous contrôle.

À dix-huit heures quinze, le plancher a grincé au-dessus de la cuisine.

J'étais en train d'écrire une carte à L.

Je l'avais commencée le matin même, en réponse à sa question.

Oui. La maison grince toujours au-dessus de la cuisine. Le bruit se produit surtout le matin et en début de soirée, légèrement à gauche de l'évier.

Je pensais qu'il venait du couloir. Je commence à soupçonner le bord de la chambre fermée.

Kai

Le message ressemblait à un compte rendu acoustique.

Je n'avais pas encore choisi de carte.

L'adresse de L. avait changé. Une carte arrivée deux jours plus tôt représentait un ancien moulin à Brévannes-les-Eaux. Elle travaillait désormais dans les réserves d'un musée consacré à l'industrie textile. Son message parlait surtout d'un monte-charge qui refusait de s'arrêter au deuxième étage et d'un gardien qui le menaçait chaque matin de remplacement sans disposer d'aucun budget pour le faire.

À la fin, elle avait écrit :

Ici jusqu'au 22 novembre.

L'adresse se trouvait à la mairie.

Le délai était large.

J'avais donc reporté l'achat de la carte.

Le grincement s'est répété.

Long.

Puis bref.

J'ai levé les yeux vers le plafond.

— Oui.

La maison n'avait pas besoin que je confirme.

J'ai rangé le brouillon dans le carnet.

La chaudière resterait éteinte jusqu'au lendemain. J'avais de l'eau, de l'électricité, une couette et un radiateur mobile.

Un problème contenu.

Je me suis préparé à manger. Le réfrigérateur contenait des œufs, des carottes, une moitié de courgette et une boîte de fromage achetée au marché. Le vendeur avait insisté pour m'expliquer l'alimentation des chèvres.

J'avais écouté.

Le fromage était correct.

Je ne savais rien des chèvres avant.

Après le repas, j'ai vérifié la température de la chambre.

Dix-huit degrés quatre.

Le radiateur pouvait être éteint.

Je l'ai laissé fonctionner encore une heure par précaution, puis je me suis couché.

Sans la chaudière, aucun grondement ne traversait les murs. Les tuyaux ne cognaien pas. Le silence laissait davantage de place au plancher, au vent contre le volet et à un petit bruit de frottement dans la gouttière.

J'ai pensé à L. dans cette chambre.

Pas pour longtemps.

Sa question ne demandait plus vraiment de réponse. Elle en avait déjà une.

Oui.

La maison grinçait toujours.

Je ne savais pas encore pourquoi.

À sept heures quarante le lendemain, j'étais réveillé, habillé et dans la cuisine.

Bastien avait dit le matin.

La première heure raisonnable de visite se situait probablement autour de huit heures.

J'ai préparé du café.

À sept heures cinquante-neuf, quelqu'un a frappé.

Bastien avait donc une définition stricte du mot matin lorsqu'il s'agissait de commencer, et large lorsqu'il s'agissait de préciser.

J'ai ouvert.

Il portait la même veste de travail et tenait une petite boîte en carton. Sa caisse rouge se trouvait dans l'autre main.

— Bonjour.

— Bonjour.

— Vous êtes levé.

— Vous aviez dit le matin.

Il a regardé l'heure sur son téléphone.

— C'est le matin.

— Je confirme.

Il a essuyé ses chaussures sur le paillason.

— Je les garde ?

— Le sol est sec.

— Ça veut pas dire oui.

— Gardez-les.

La procédure d'entrée s'améliorait.

Bastien a traversé l'entrée.

Il restait trois cartons. Les livres avaient rejoint l'étagère du salon. Les papiers avaient été répartis dans deux chemises et un carton plus petit. Les DIVERS occupaient toujours le mur, mais ils ne gênaient plus le passage.

— Vous avez presque fini, a dit Bastien.

— Presque n'est pas le mot que j'utiliserais.

— On voit le sol.

— C'est un indicateur.

— Le principal.

Il a posé sa caisse dans le cellier et ouvert la petite boîte. À l'intérieur se trouvait une pièce en plastique gris avec deux fils et une partie métallique.

— Le capteur ?

— Le capteur.

— Vous êtes certain que c'est lui ?

— Non.

— D'accord.

— Mais c'est probablement lui.

La nuance ne paraissait pas l'inquiéter.

Il a retiré le capot de la chaudière, posé les quatre vis dans le couvercle de sa caisse, puis m'a tendu une lampe plate munie d'un crochet.

— Tenez ça.

— Où ?

— Là.

Il a désigné un tuyau.

J'ai accroché la lampe.

Le faisceau éclairait son épaule.

— Un peu à gauche.

— Votre gauche ou la mienne ?

— Celle de la lampe.

La lampe ne possédait pas de gauche propre exploitable dans la situation.

J'ai orienté le faisceau vers la pièce qu'il examinait.

— Là ?

— Là.

Il a débranché deux fils et dévissé le capteur.

— Il mesure quoi ? ai-je demandé.

— La température.

— Pourquoi il fonctionne onze minutes avant de se tromper ?

— Il chauffe.

— Le capteur ?

— La chaudière.

— Et le capteur.

— Aussi.

La nouvelle pièce ressemblait exactement à l'ancienne.

— Comment vous savez qu'elle est défectueuse ?

— Je sais pas encore.

— Vous la remplacez quand même.

— Oui.

— La méthode repose beaucoup sur des probabilités.

— Toutes les réparations reposent sur des probabilités. Sinon, on remplacerait tout.

Il a comparé les références imprimées sur le plastique.

Elles correspondaient.

— Ça, au moins, c'est certain.

Il a installé la nouvelle pièce.

La lampe a glissé sur le tuyau. J'ai rattrapé le cordon avant qu'elle tombe. Le faisceau a traversé le cellier, éclairé les bords sans étiquette, puis le plafond.

— Désolé.

— Vous l'avez pas cassée.

— Ce n'est pas un niveau d'exigence très élevé.

— C'est celui des outils.

Il a repris la lampe et me l'a tendue.

— Tenez-la à la main.

Je me suis rapproché. Pour éclairer correctement, je devais me pencher au-dessus de son épaule.

— Là ?

— Plus bas.

J'ai baissé.

— Trop.

J'ai remonté.

— Là.

Le mot signifiait apparemment : ne bougez plus.

Je n'ai plus bougé.

Il a rebranché les fils, serré la vis et vérifié le raccord.

— Donnez-moi la clé de huit.

Plusieurs clés plates étaient rangées dans un compartiment. Les chiffres étaient gravés près des extrémités.

Six.

Sept.

Huit.

J'ai pris la bonne.

Bastien a tendu la main sans regarder.

— Vous savez lire une clé, a-t-il dit.

— Compétence transférable.

— Vous avez fait quoi avant ?

La question est arrivée pendant qu'il serrait une petite pièce.

— Du conseil.

— Sur les clés ?

— Non.

— Dommage.

Il a terminé le serrage.

— Conseil en quoi ?

— Organisation, finance, opérations.

— Les trois en même temps ?

— Souvent.

— Ça consiste à dire aux gens comment travailler ?

— Parfois.

— Et ils demandent ?

— Oui.

J'ai réfléchi.

— Enfin, quelqu'un demande pour eux.

— Ah.

Le son indiquait qu'il trouvait cette précision plus crédible.

— Et maintenant ?

— Maintenant, je tiens une lampe.

— Vous la tenez bien.

Je n'ai pas répondu.

Il n'y avait rien à ajouter.

L'action suffisait.

Bastien a remis le capot en place. Je l'ai tenu pendant qu'il alignait les vis.

— Un peu plus haut.

J'ai levé.

— Pas autant.

J'ai baissé.

— Là.

La chaudière et Bastien utilisaient le même vocabulaire de précision relative.

Lorsque le second trou a refusé de s'aligner, Bastien a donné un petit coup sur le capot avec la paume.

— Voilà.

— C'était donc la force.

— C'est souvent la force après la précision.

Il a remis l'alimentation.

Le voyant vert s'est allumé.

La chaudière a produit deux clics, puis le grondement a commencé.

Bastien a regardé sa montre.

— On attend.

Nous sommes restés dans le cellier.

La chaudière fonctionnait. Le lave-linge était fermé. Les bocaux occupaient les étagères. L'un contenait quelque chose qui ressemblait à des boutons. Un autre, des vis. Un troisième, des noyaux ou de petits cailloux.

Je n'avais pas examiné leur contenu.

Rose avait laissé des catégories difficiles à identifier.

L'un des bocaux contenait des vis. Une étiquette avait été arrachée, laissant une trace blanche sur le verre.

— Rose mettait quoi dans les bocaux ? ai-je demandé.

— Tout.

— C'est la réponse que vous aviez donnée pour le saladier.

— Elle utilisait tout et mettait tout dans des bocaux.

Il a pris celui contenant les vis.

— Celui-là, c'était les pièces qui pouvaient encore servir.

— Elles servent ?

— Certaines.

— Comment elle savait lesquelles ?

— Elle savait pas.

Il a reposé le bocal.

— Elle essayait.

La chaudière continuait de tourner.

— Elle réparait les choses ?

— Elle essayait aussi.

Bastien s'est appuyé contre le lave-linge.

— Une fois, le volet du salon fermait plus. Elle avait démonté le crochet, changé deux vis et mis une rondelle derrière la charnière.

— Ça avait fonctionné ?

— Non. Le bois avait gonflé.

— Elle avait fait quoi ensuite ?

— Elle avait accusé le volet de mauvaise volonté.

— Littéralement ?

— Elle lui avait dit : « Tu pourrais faire un effort. »

J'ai regardé vers la cuisine.

— La personne des cartes la décrit comme quelqu'un de très précis.

Bastien a regardé le buffet depuis le cellier.

— Celle qui écrit à Rose ?

— Oui. Elle raconte que Rose comparait les prunes selon plusieurs critères.

— Ça lui ressemble.

— Mais vous dites qu'elle réparait sans savoir comment.

— Ça lui ressemble aussi.

— Ce n'est pas contradictoire ?

— Pourquoi ?

La question semblait sincère.

— Elle pouvait être méthodique pour choisir un fruit et improviser avec une charnière ?

— Oui.

Bastien a croisé les bras.

— Les gens sont pas cohérents à temps plein.

La chaudière a émis un bruit plus aigu. Il s'est redressé, a posé une main sur le tuyau et écouté.

Le bruit s'est arrêté.

— C'était quoi ?

— Elle chauffe.

— La chaudière ou la pièce ?

— Cette fois, la chaudière.

Il a ouvert le robinet d'eau chaude dans la cuisine. L'eau est devenue tiède, puis chaude.

— Rose admettait parfois qu'elle s'était trompée, a-t-il ajouté.

— Comment ?

— Elle disait : « Bon, il avait peut-être une raison. »

— L'objet.

— Oui.

— Pas vous.

— Non.

Il a fermé le robinet.

— Faut pas trop demander.

La chaudière avait dépassé onze minutes.

J'ai regardé l'heure.

— Douze minutes trente.

— Vous chronométrez ?

— Depuis le redémarrage.

— Pourquoi ?

— Elle s'était arrêtée après onze minutes hier.

— Ça peut être utile.

J'ai apprécié que l'observation ne soit pas immédiatement classée parmi les comportements excessifs.

À vingt minutes, Bastien a commencé à ranger ses outils.

— On peut considérer que c'était le capteur.

— Elle marchait onze minutes hier.

— Alors on attend vingt-deux.

Nous avons attendu deux minutes supplémentaires.

La chaudière continuait.

— Voilà, a-t-il dit.

— Qu'est-ce que les deux minutes ont prouvé ?

— Que j'avais raison d'attendre.

Il a fermé sa caisse.

— Ça devrait tenir.

La formulation contenait plusieurs problèmes.

Devrait indiquer une probabilité sans seuil.

Tenir ne précisait ni la durée ni les conditions.

La phrase pouvait signifier une semaine, un hiver ou jusqu'au prochain changement de vent.

— Combien de temps ?

Bastien a réfléchi.

— Longtemps.

— C'est moins précis.

— Plus que vingt-deux minutes.

Il s'est dirigé vers la cuisine.

— Et si ça recommence ?

— Vous m'appellez.

— Le week-end ?

— On est mercredi.

— Je demande pour la procédure générale.

— Si vous avez de l'eau partout, oui. Si vous avez froid, vous mettez le radiateur et vous appelez lundi.

— Vous répondez parfois le samedi ?

— Selon si je regarde mon téléphone.

La procédure contenait un facteur humain non maîtrisé.

Elle fonctionnait probablement depuis plusieurs années.

Bastien a posé sa caisse près de la table pour remettre sa veste. Il a regardé la cafetière à filtre.

— Vous avez du café ?

— Oui.

— Vous en voulez un ?

La proposition provenait de lui, dans ma cuisine, avec mon café.

J'ai mis une seconde à en comprendre la structure.

— Ici ?

— Ou ailleurs si vous avez un meilleur café.

— Ici, c'est plus simple.

— D'accord.

Refuser aurait demandé une raison.

Accepter demandait une cafetière.

J'ai choisi la cafetière.

Bastien a posé sa veste sur le dossier d'une chaise et s'est assis sans attendre que je lui indique laquelle. La chaise a grincé.

— Elle fait ça, ai-je dit.

— Je sais.

— Vous l'avez déjà réparée ?

— Non. Une chaise qui grince, ça reste une chaise.

J'ai rempli le réservoir avec deux tasses d'eau.

— Combien de cuillères ?

— Comme vous faites.

— Je fais une cuillère par tasse et une supplémentaire pour la cafetière.

— La cafetière boit du café ?

— C'est une formule.

— Mettez ce que vous voulez.

J'ai mis trois cuillères.

La formulation venait de mon père. Je ne savais pas pourquoi je l'avais conservée alors qu'elle conduisait systématiquement à un café plus fort que nécessaire.

Pendant que l'eau chauffait, Bastien a regardé les cartes sur le buffet.

— Il y en a plus.

— Oui.

— Ça s'est pas arrêté.

— Non.

— Ça vous gêne ?

La question ne semblait pas appeler un développement émotionnel.

— Moins.

Il a hoché la tête.

— C'est souvent comme ça.

— Avec quoi ?

— Les trucs qui gênent.

— Vous avez une théorie très générale.

— J'en ai pas beaucoup.

Il n'a pas demandé ce que contenaient les cartes.

Je n'ai pas expliqué.

Bastien a regardé par la fenêtre.

— Vous avez rentré la chaise.

— Elle prenait la pluie.

— Elle pouvait rester dehors.

— C'est une chaise de jardin.

— Le jardin ne l'utilisait pas.

Il a tourné la tête vers moi.

— Vous non plus.

— Justement.

— Logique.

Il n'était pas possible de déterminer s'il approuvait.

Le café a mis six minutes.

Nous sommes restés silencieux pendant environ deux d'entre elles.

Dans la firme, un silence de dix secondes pendant une réunion provoquait généralement une intervention. Quelqu'un résumait, relançait, proposait de revenir au point suivant ou répétait la question avec d'autres mots.

Ici, personne ne facilitait rien.

Le café a fini de couler.

J'ai versé deux mugs.

Il était trop fort.

Bastien n'a rien dit.

— Vous pouvez ajouter de l'eau.

— Il est déjà fait.

La phrase ne constituait pas une objection technique valable.

Il a continué à boire.

Le silence n'était pas inconfortable.

Il occupait seulement la place entre deux gorgées.

Une voiture est passée dans la rue.

Le plancher a grincé au-dessus de la cuisine.

Bastien a levé les yeux.

— Celui-là ?

— Oui.

Il a écouté un second craquement.

— C'est le plancher.

— J'avais établi cette hypothèse.

— Alors c'est bon.

— La personne des cartes savait que le bruit venait d'ici.

— Elle a dû dormir dans la chambre du fond.

— Vous la connaissez ?

— Non.

— Vous êtes sûr ?

— Non.

Il a bu.

— Vous connaissiez tous les gens hébergés par Rose ?

— Non.

— Personne ne semble les connaître.

— Rose les connaissait.

La réponse clôturait la question sans résoudre l'information.

— Vous dormiez où quand vous travailliez ici ? a demandé Bastien.

— Dans la petite chambre.

— Alors le bruit vient pas au-dessus.

— Il vient du couloir, près de l'ancienne chambre de Rose.

— Possible.

— Vous n'allez pas vérifier ?

— Il faut enlever des lames de plancher.

— Donc non.

— Pas pour un bruit.

Le plancher a craqué une troisième fois.

— Il n'est pas dangereux ?

— Tout est dangereux assez longtemps.

— Ce n'est pas rassurant.

— Il tient depuis plus longtemps que nous.

L'argument manquait de valeur prédictive, mais il suffisait apparemment à Bastien.

Il a terminé son café et posé le mug dans l'évier.

— Merci.

— Je peux le laver.

— Moi aussi.

— Vous êtes invité.

— Je suis venu changer un capteur.

— Le statut est ambigu.

Il a rincé le mug à l'eau chaude, essuyé le bord avec le torchon et posé la tasse près de la mienne.

Puis il a repris sa veste.

Aucune proposition de recommencer.

Aucun échange de disponibilité.

Nous avons bu un café.

Il était terminé.

Dans l'entrée, Bastien s'est arrêté devant le dernier carton DIVERS.

— Vous avez du scotch ?

— Dans le tiroir de la cuisine.

— Donc ouvrez le carton.

— Je n'ai pas besoin de son contenu.

— Il s'affaisse.

Le côté droit penchait vers le sol. Le ruban inférieur se décollait.

— Il peut tenir.

Bastien a posé sa caisse.

— Ça, non.

Il a soulevé le carton.

Le fond s'est ouvert.

Une rallonge, un réveil, deux cadres vides, un sac de piles usagées et une boîte de petits outils sont tombés sur le carrelage.

La cuillère du premier jour a glissé jusqu'à la porte.

Bastien l'a ramassée.

— Vous rangez vos cuillères avec vos outils ?

— Elle était dans un sac.

— Ça explique rien.

Il me l'a tendue.

— Je la cherchais.

C'était faux.

Je ne l'avais pas cherchée depuis mon arrivée.

— Vous voyez, a dit Bastien. Fallait ouvrir le carton.

— Pour une cuillère.

— Et du scotch.

Le ruban adhésif se trouvait effectivement au fond, coincé sous la rallonge.

Nous avons retourné le carton et renforcé le dessous.

— Plus long, a dit Bastien pendant que je déroulais le ruban.

— Ça suffit.

— Ça va se décoller.

J'ai ajouté une bande.

— En travers aussi.

— Cela devient excessif.

— C'est vous qui avez déménagé une cuillère sur trois cents kilomètres.

J'ai posé une troisième bande.

Nous avons remis les objets à l'intérieur.

La cuillère est restée dans ma main.

— Elle va où ?

— Dans la cuisine.

— Progrès.

Le dernier carton était désormais ouvert. Il ne restait plus rien dans l'entrée qui n'ait été examiné au moins une fois.

Je n'avais pas prévu cette étape.

Elle avait pris quatre minutes.

Bastien a soulevé sa caisse.

— Là, ça tiendra.

Il parlait du carton.

Ou de la chaudière.

La formule convenait aux deux.

Je l'ai accompagné jusqu'à la porte.

— Vous revenez vérifier le capteur ?

— Non.

— Comment vous saurez si ça fonctionne ?

— Vous m'appellerez si ça fonctionne pas.

— Et si je n'appelle pas ?

— Ça fonctionne.

Il a ouvert la porte en levant la poignée.

— Samedi, on monte les étagères à la salle.

— Quelles étagères ?

— Pour les archives de l'association.

— Vous me demandez de venir ?

— Non.

Il a descendu les marches.

— Je vous informe.

— Pourquoi ?

— Vous savez tenir une lampe.

Il a rejoint sa camionnette et levé deux doigts avant de démarrer.

La maison est redevenue silencieuse.

La chaudière fonctionnait.

Le carton tenait.

Le café avait laissé une odeur forte dans la cuisine.

J'ai rangé la cuillère avec les autres couverts. Son manche était plus fin, son métal plus clair. Parmi les fourchettes dépareillées et les cuillères de trois tailles, cette différence ne se voyait presque pas.

Puis je suis allé dans le cellier.

Le voyant était vert.

La pression, à un virgule trois.

Je n'ai pas lancé le chronomètre.

Bastien avait remplacé la pièce. L'appareil chauffait. Aucun voyant rouge n'était apparu. Aucun tuyau ne fuyait.

Ça devrait tenir.

La formulation n'indiquait ni durée, ni garantie, ni probabilité.

Pour la première fois, cela m'a suffi.

Chapitre 10

La Chambre fermée

La fenêtre de la pièce du fond était ouverte de quatre centimètres.

Je ne l'avais pas ouverte.

Cette conclusion reposait sur trois éléments.

Il pleuvait depuis le matin.

La température extérieure était de neuf degrés.

Et je n'ouvrais pas les fenêtres lorsqu'il pleuvait par neuf degrés.

J'ai constaté l'ouverture depuis le jardin.

Le rideau bleu bougeait derrière la vitre, parfois visible, parfois repoussé dans la pièce par le vent. Le battant ne semblait pas entièrement libre. Il avançait de quelques centimètres, s'arrêtait, puis revenait contre le cadre sans se refermer.

Je tenais le bac de tri.

Je l'ai posé près de la porte arrière.

La collecte avait lieu le lendemain, sauf modification liée au jour férié de la semaine suivante. Cette question pouvait attendre.

La fenêtre, moins.

Je suis monté.

La pièce du fond n'était pas fermée à clé.

Je gardais seulement la porte fermée.

La nuance n'avait aucune conséquence pratique jusqu'à ce qu'il devienne nécessaire d'entrer.

Depuis mon arrivée, j'y avais pris l'étendoir, rangé le petit radiateur électrique et déplacé la boîte de Noël de quelques centimètres afin d'atteindre une prise. Ces opérations n'avaient pas exigé que je considère la pièce comme une chambre.

Elle servait de débarras.

La porte permettait de limiter cette fonction à un endroit précis.

Je l'ai ouverte.

L'air était froid.

Le rideau bleu se soulevait devant la fenêtre. Une partie du tissu avait glissé derrière le radiateur. Le battant droit était entrouvert. De l'eau descendait le long du montant et formait une ligne sombre sur le mur.

Le sol était humide sous la fenêtre.

Pas inondé.

Humide.

La distinction était utile, mais elle ne supprimait pas l'eau.

J'ai traversé la pièce.

Il fallait contourner le carton de Noël, une chaise retournée et le cadre démonté d'un lit simple. Le petit radiateur électrique se trouvait près du mur intérieur, là où je l'avais rangé après la panne de chaudière.

La fenêtre a résisté lorsque j'ai tiré sur la poignée.

J'ai essayé une seconde fois.

Le battant s'est rapproché du cadre, puis arrêté avant la fermeture. La poignée descendait à moitié.

Élodie avait dit que cette fenêtre fermait mal quand il pleuvait.

Elle n'avait pas précisé qu'elle s'ouvrait seule.

J'ai poussé sur le battant avec la main gauche et tourné la poignée avec la droite.

La poignée est descendue de trois centimètres supplémentaires.

Pas assez.

J'ai changé de position.

Poussé plus haut.

Puis plus bas.

Le résultat n'a pas varié.

L'eau continuait de descendre le long du mur.

J'ai pris le rideau et l'ai dégagé du radiateur. Le tissu était mouillé sur toute sa partie inférieure. Une odeur de poussière humide s'en dégageait.

La tringle reposait sur deux supports métalliques. J'ai soulevé l'ensemble et posé le rideau sur la table, au centre de la pièce.

La table n'était pas alignée avec le mur.

Elle se trouvait près de la fenêtre, légèrement de biais, comme si quelqu'un l'avait déplacée pour mieux profiter de la lumière sans jamais prendre le temps de corriger l'angle.

Je n'avais pas remarqué cette orientation auparavant.

Je n'avais pas eu de raison de la remarquer.

J'ai retiré les objets posés dessus.

Un pot contenant deux crayons.

Une boîte vide de punaises.

Un réveil sans pile.

La surface portait plusieurs marques plus claires, rectangulaires, probablement laissées par des dossiers ou un ordinateur. Trois points noirs étaient alignés près du bord.

Des traces de stylo.

Ou de café.

J'ai déplacé la table vers le centre de la pièce afin de l'éloigner du mur humide.

Le pied arrière a accroché une lame de parquet.

Le plancher a produit un craquement long.

Puis un second, plus bref.

Le même bruit que celui entendu depuis la cuisine.

Je me suis arrêté.

Depuis cet endroit, la table se trouvait presque exactement au-dessus de la partie gauche de l'évier.

L. connaissait ce bruit.

Elle avait demandé si la maison grinçait toujours au-dessus de la cuisine.

Je pouvais désormais répondre avec davantage de précision.

Oui.

Devant la fenêtre de la pièce du fond.

Cette information ne résolvait pas la fenêtre.

J'ai repris la table et l'ai tirée jusqu'au centre.

Le carton de Noël se trouvait trop près du mur.

Une partie de son fond avait absorbé l'humidité ancienne avant mon arrivée. La nouvelle infiltration ne l'avait pas encore atteint, mais elle suivait une direction compatible.

J'ai déplacé le carton contre le mur intérieur.

Le ruban adhésif a produit un bruit sec.

Le fond a tenu.

Bastien avait raison au moins sur cet élément.

J'ai posé une serviette sous la fenêtre.

Puis une deuxième.

La première avait absorbé l'eau visible sans traiter celle qui se trouvait probablement sous la plinthe.

J'ai appuyé de nouveau sur le battant.

La fenêtre est restée ouverte.

Il fallait appeler Bastien.

Il venait de réparer la chaudière.

L'appeler moins d'une semaine plus tard pouvait donner l'impression que la maison développait les pannes selon un calendrier destiné à maintenir une relation.

Cette impression n'avait aucune importance technique.

J'ai sorti mon téléphone.
 Quelqu'un a frappé à la porte d'entrée.
 Trois coups.
 Assez forts pour être entendus depuis l'étage.
 Je suis descendu.
 Mireille se trouvait sur le seuil.
 Elle portait un imperméable beige et tenait un parapluie fermé malgré la pluie. De l'eau coulait depuis ses cheveux jusqu'au col de son vêtement.
 — Votre fenêtre est ouverte.
 — Oui.
 — Celle du fond.
 — Je sais.
 Elle a regardé au-dessus de mon épaule.
 — Vous l'avez fermée ?
 — J'ai essayé.
 — Il faut pousser.
 — J'ai poussé.
 — Pas comme il faut.
 La réponse ne contenait aucune donnée exploitable.
 Mireille a avancé d'un pas.
 Je me suis écarté.
 Cette décision a été interprétée comme une invitation.
 Elle est entrée.
 — Vous gardez vos chaussures ? ai-je demandé.
 Elle a regardé le sol.
 — Elles sont déjà mouillées.
 Ce n'était pas une réponse adaptée à la protection du carrelage.
 Elle avait cependant dépassé le paillason.
 Je pouvais soit interrompre l'intervention pour établir une règle, soit accepter plusieurs traces d'eau.
 J'ai choisi les traces.
 Mireille a monté l'escalier.
 — La pièce du fond ? a-t-elle demandé à mi-hauteur.
 — Oui.
 — Je sais.
 Elle a continué.
 La porte était restée ouverte. Le rideau mouillé reposait sur la table. Les deux serviettes formaient une bande irrégulière sous la fenêtre.
 Mireille a regardé la pièce.
 Puis elle a regardé le mur.
 — Vous avez déplacé la boîte.
 — Pour éviter l'humidité.
 — Rose la mettait là aussi.
 — Près du mur humide ?
 — Non. Là où vous venez de la mettre.
 L'information ne permettait pas de déterminer si j'avais reproduit une bonne décision ou corrigé une mauvaise.
 Mireille s'est approchée de la fenêtre.
 Elle a placé une main sur la poignée.
 — Elle ferme mal quand le bois gonfle.
 — Élodie me l'avait dit.
 — Élodie ne sait pas la fermer.
 Mireille a poussé le battant avec son épaule.

La fenêtre n'a pas bougé.

— Il faut lever un peu, a-t-elle dit.

Elle a soulevé la poignée, appuyé sur le cadre et tenté de la descendre.

Le résultat était identique au mien.

— Elle ne ferme pas, ai-je constaté.

— Si.

Mireille a recommencé.

La poignée s'est arrêtée à mi-course.

— Il faut pousser plus fort.

— C'est ce que vous faites.

— Vous pourriez aider.

Je me suis placé à côté d'elle.

L'espace entre la table et la fenêtre permettait difficilement à deux personnes d'intervenir. J'ai posé les mains sur le battant.

— Maintenant ? ai-je demandé.

— Poussez.

J'ai poussé.

— Pas vers moi.

— Je pousse vers le mur.

— Un peu vers le haut.

J'ai modifié l'angle.

— Là ?

— Non.

— Vous avez dit vers le haut.

— Pas autant.

Le vocabulaire ressemblait à celui de Bastien.

La maison imposait apparemment une langue fondée sur des directions relatives et des seuils non mesurés.

Mireille a reculé.

— Avec le genou.

— Le genou.

— Rose faisait comme ça.

Elle a posé son genou contre la partie basse du battant et appuyé tout en tournant la poignée.

La fenêtre s'est fermée.

Le bruit du vent a cessé.

Mireille a retiré son genou.

— Voilà.

— Vous auriez pu commencer par cette méthode.

— Vous auriez dit que ce n'était pas normal.

— Ce n'est pas normal.

— Mais c'est fermé.

Elle avait identifié correctement l'ordre de mes objections.

J'ai tiré sur la poignée.

Le battant est resté en place.

— Il faut quand même réparer la crémona.

— Bastien viendra.

— Je comptais l'appeler.

— Il est à Montbray aujourd'hui.

— Comment le savez-vous ?

— Sa camionnette n'est pas devant les ateliers.

L'absence d'un véhicule à un endroit précis permettait à Mireille de déterminer une ville entière.

Je n'ai pas demandé les étapes intermédiaires.

Elle a observé la table au centre de la pièce.

— Il faudra la remettre.

— Le mur doit sécher.

— Pas tout de suite.

— Donc il ne faut pas la remettre.

— J'ai dit qu'il faudrait.

La différence semblait suffisante pour elle.

Mireille s'est approchée de la table et a touché le rideau.

— Il faut l'enlever.

— C'est fait.

— De la tringle.

— La tringle est enlevée aussi.

Elle a regardé les supports vides au-dessus de la fenêtre.

— Alors c'est bon.

Elle a soulevé un coin du tissu.

— Rose l'avait raccourci.

— Il touche encore le radiateur.

— Elle l'avait mal raccourci.

— Pourquoi l'avoir fait elle-même ?

Mireille m'a regardé.

— Parce qu'elle pouvait.

— Apparemment, non.

— Ça ne l'arrêtait pas.

Elle a reposé le tissu.

Son regard s'est déplacé vers le mur près de la porte.

Un petit crochet y était fixé à hauteur d'épaule. Deux trous rebouchés apparaissaient quelques centimètres au-dessus, l'un légèrement plus à gauche que l'autre. La peinture blanche avait jauni autour des trois emplacements.

— Celui-là aussi, a dit Mireille.

— Le crochet ?

— Rose l'avait déplacé.

— Pourquoi ?

— Il gênait.

— À cet endroit ou avant ?

— Avant.

— Qu'est-ce qu'il gênait ?

Mireille a regardé la porte.

Lorsqu'elle s'ouvrait entièrement, sa poignée s'arrêtait à quelques centimètres du crochet.

— Un sac.

— Quel sac ?

— Celui de la fille qui dormait ici.

Elle a dit la phrase sans changer de ton.

Je me suis tourné vers la pièce.

Le lit était démonté contre le mur.

Le cadre en bois se trouvait derrière deux cartons. Les lattes avaient été attachées avec une ficelle. Le matelas n'était plus là.

— Quelle fille ?

— Je ne sais plus.

— Elle s'appelait comment ?

— Je viens de dire que je ne sais plus.

— Vous avez dit que vous ne saviez plus pour le sac.

— Je savais pour le sac.

Cette différence existait peut-être.

Mireille a touché le crochet.

Il tenait.

— Elle avait un grand sac noir. Chaque fois qu'elle ouvrait la porte, il cognait contre la poignée. Elle disait que ça ne la gênait pas. Rose a déplacé le crochet quand même.

— Elle vivait ici ?

— Quelques mois.

— Combien ?

— Deux ou trois.

La durée correspondait à plusieurs missions mentionnées sur les cartes de L.

Elle avait séjourné dans des communes pendant quelques semaines, parfois davantage. Elle travaillait dans des mairies, des réserves, des chapelles et des bâtiments où les portes fermaient mal.

Cela ne prouvait rien.

Beaucoup de personnes possédaient un sac.

Moins de personnes écrivaient à Rose depuis différentes communes.

— Elle faisait quoi ? ai-je demandé.

— Elle travaillait.

— Quel travail ?

— Avec des papiers.

— Beaucoup de métiers utilisent des papiers.

— Elle en avait beaucoup.

La quantité ne réduisait pas suffisamment le champ.

Mireille a désigné la table.

— Elle restait là toute la journée quand il pleuvait. Avec ses feuilles et son ordinateur.

— Vous la voyiez depuis chez vous ?

— La fenêtre donne sur la rue.

— Sur le côté de la rue.

— On voit quand même.

Cette réponse expliquait plusieurs informations que Mireille possédait sur la maison.

Elle a déplacé la chaise de quelques centimètres avec le pied.

— Rose lui apportait du café.

— À la fille ?

— À la table.

— Le café était destiné à la fille.

— Probablement. La table ne buvait pas.

J'ai accepté la correction.

— Elle est partie quand ?

Mireille a réfléchi.

— Avant Noël.

— Quelle année ?

— Il y a quatre ans. Ou cinq.

— Cela ne permet pas de fixer une date.

— Elle n'est plus là.

L'information possédait une exactitude difficile à contester.

Mireille a traversé la pièce.

Le parquet a grincé sous son pied.

Long.

Puis bref.

Elle s'est arrêtée.

— Il faisait déjà ce bruit.

— L. m'a posé la question.

— Qui ?

— La personne qui écrit les cartes.

— À Rose ?

— Au début.

— Et maintenant ?

La question était simple.

J'ai regardé le rideau sur la table.

— Maintenant, elle les adresse à moi.

Mireille n'a pas paru surprise.

Elle avait peut-être déjà vu les changements d'adresse depuis sa fenêtre.

— Elle demande si la maison grince ?

— Oui.

— C'est elle.

La conclusion est arrivée sans démonstration.

— Vous ne connaissez pas son nom.

— Non.

— Vous ne connaissez pas son travail.

— Elle faisait des papiers.

— Et vous êtes certaine que c'est la même personne.

— Oui.

— Sur quel élément ?

Mireille a désigné le plancher.

— Le bruit.

— Plusieurs personnes auraient pu l'entendre.

— Pas depuis cette table.

Je n'ai pas répondu.

Le raisonnement contenait un raccourci.

Il contenait aussi une possibilité.

La table près de la fenêtre.

Le crochet déplacé pour un sac.

Le plancher qui grinçait au-dessus de la cuisine.

Les cartes envoyées depuis des lieux de travail temporaires.

La question de L. ne demandait pas seulement si la maison faisait encore du bruit.

Elle demandait si ce bruit précis existait toujours.

Mireille a ouvert le tiroir de la table.

— Qu'est-ce que vous faites ?

— Je regarde.

— C'est mon logement.

— C'était la table de Rose.

La propriété du meuble ne répondait pas à l'objection.

Le tiroir contenait une carte routière pliée, un crayon gris et trois trombones.

Mireille a pris le crayon.

— Il n'écrit plus.

Elle a tracé une ligne sur le bord intérieur du tiroir.

Une marque grise est apparue.

— Il écrit, ai-je dit.

— Pas bien.

Elle l'a reposé.

Je me suis approché.

La carte routière couvrait le département et une partie des deux départements voisins.

Le papier avait jauni sur les plis.

— Elle était déjà là ? ai-je demandé.

— Probablement.

— Vous ne savez pas.

— Rose ne conduisait plus aussi loin.

Ce qui ne signifiait pas que la carte appartenait à quelqu'un d'autre.

Je l'ai sortie.

Elle s'est ouverte sur plusieurs plis à la fois.

Des cercles avaient été tracés au stylo bleu autour de communes. Certains noms étaient soulignés. Deux dates figuraient près d'une route départementale.

Vernelles se trouvait presque au centre.

Montbray était entourée deux fois.

D'autres marques apparaissaient au nord et à l'ouest.

Aucun message.

Aucune photographie.

Aucun nom.

Seulement des lieux.

— C'était à elle ? ai-je demandé.

— À qui ?

— La personne qui occupait la chambre.

Mireille a regardé la carte.

— Peut-être.

— Vous l'avez vue l'utiliser ?

— Je n'étais pas dans la chambre.

Cette limite arrivait tard.

J'ai tenté de replier la carte.

Le premier mouvement a inversé un pli.

Le second a créé un rectangle trop large pour le tiroir.

Mireille a tendu la main.

— Donnez.

— Je peux le faire.

— Vous le faites mal.

— Je suis en train d'identifier la structure.

— Elle est déjà pliée.

— Plus maintenant.

J'ai posé la carte sur la table et suivi les marques anciennes.

Une partie devait revenir vers la gauche.

Puis le volet inférieur remontait.

Le résultat formait un ensemble plus épais d'un côté.

Il entraînait néanmoins dans le tiroir.

— Voilà, ai-je dit.

— C'est à l'envers.

— Cela n'affecte pas son rangement.

Mireille a refermé le tiroir.

— Rose ne rangeait jamais les cartes.

— Celle-ci était rangée.

— Alors elle n'était peut-être pas à Rose.

La conclusion rejoignait la mienne par une méthode différente.

Mireille est retournée vers la fenêtre.

Une goutte descendait encore le long du mur. La serviette avait absorbé une partie de l'eau.

— Appelez Bastien demain, a-t-elle dit.

— Vous avez dit qu'il était à Montbray aujourd'hui.

— Demain, il ne le sera peut-être plus.

La prévision restait prudente.

— Je vais le prévenir aujourd'hui.

— Il répondra demain.
 — C'est possible.
 — C'est certain.
 Elle a ouvert la porte.
 — Laissez-la ouverte.
 — La fenêtre ?
 — La porte. Pour que ça sèche.
 — La chaleur va monter dans une pièce inutilisée.
 — La pièce est dans la maison.
 — Elle reste inutilisée.
 — Vous êtes dedans.
 La situation était temporaire.
 Je n'ai pas développé.
 Mireille a commencé à descendre.
 — Vous voulez récupérer votre parapluie ? ai-je demandé.
 Elle s'est arrêtée sur la troisième marche.
 — Il est en bas.
 — Justement.
 Elle a repris sa descente.
 Dans l'entrée, elle a secoué le parapluie fermé.
 De l'eau s'est déposée sur le carrelage.
 — Il était déjà mouillé, a-t-elle dit.
 Cette justification pouvait couvrir l'ensemble de sa visite.
 Elle a ouvert la porte.
 — Rose était envahissante, a-t-elle ajouté.
 La phrase n'avait pas de lien direct avec la fenêtre.
 — À propos de quoi ?
 — De tout.
 — C'est assez large.
 — Elle déplaçait les crochets. Elle apportait du café quand on n'en voulait pas. Elle posait des questions dont elle connaissait la réponse.
 Mireille a regardé vers l'étage.
 — Elle n'aimait pas que les gens restent seuls trop longtemps.
 — Même lorsqu'ils voulaient travailler ?
 — Surtout. Elle disait que travailler donnait une excuse trop facile.
 — Pour quoi ?
 — Ne pas descendre.
 Mireille a ouvert son parapluie sous le porche.
 — Elle obligeait cette fille à manger dans la cuisine.
 — Elle l'obligeait ?
 — Elle disait que les miettes attiraient les souris.
 — Il y avait des souris ?
 — Non.
 — Donc c'était un prétexte.
 — Probablement.
 Elle a traversé la route.
 Je l'ai regardée rejoindre son portail.
 Puis je suis rentré.
 Il y avait six traces de chaussures dans l'entrée.
 J'ai pris le balai-éponge.
 Le nettoyage a demandé trois minutes.
 La fenêtre nécessitait toujours une réparation.
 J'ai envoyé un message à Bastien.

Bonjour. La fenêtre de la pièce du fond s'est ouverte avec le vent et ne ferme qu'en poussant le battant avec le genou. Il y a eu une infiltration limitée sous le montant droit. La poignée semble bloquée à mi-course. Mireille estime que le bois a gonflé.

J'ai relu.

La mention du genou était nécessaire pour décrire le niveau de dysfonctionnement.

Celle de Mireille permettait d'identifier la source de l'hypothèse.

J'ai ajouté deux photographies.

Le mur.

La poignée.

Bastien a répondu onze minutes plus tard.

La crémone. Je passe jeudi.

Nous étions mardi.

La fenêtre était fermée.

Deux jours restaient acceptables si le vent ne la rouvrirait pas.

J'ai écrit :

D'accord. Faut-il éviter de l'ouvrir d'ici là ?

Sa réponse est arrivée immédiatement.

Oui.

La consigne correspondait à mon intention initiale.

Je suis remonté.

La pièce était plus sombre sans le rideau ni la fenêtre ouverte. La lumière grise de novembre traversait la vitre et atteignait la table au centre.

La porte devait rester ouverte pour l'humidité.

J'ai récupéré le rideau et l'ai emporté dans la salle de bains. Il pouvait sécher sur l'étendoir une fois celui-ci descendu.

J'ai hésité.

L'étendoir provenait de cette pièce.

Le descendre permettrait de libérer de l'espace et d'utiliser l'objet pour une fonction identifiable.

Je l'ai pris.

Une vis manquait toujours sur le côté gauche.

L'ensemble a traversé l'escalier sans toucher le mur.

Dans la salle de bains, le rideau occupait presque toute la largeur de l'étendoir. Sa partie inférieure gouttait dans la baignoire.

La situation était contenue.

Je suis retourné dans la chambre.

Sans le rideau, le mur près de la fenêtre était entièrement visible.

Deux petits trous apparaissaient au-dessus du support gauche de la tringle. Un ancien emplacement.

Un objet avait été fixé là, puis déplacé.

Le crochet près de la porte avait également changé de place.

La table portait les marques d'une utilisation prolongée.

La carte routière contenait des cercles autour de communes où une personne avait travaillé.

Aucun de ces éléments ne constituait un secret.

Ils formaient seulement la preuve qu'une pièce pouvait garder la trace de quelqu'un sans conserver quoi que ce soit de personnel.

Un meuble placé près de la lumière.

Un sac accroché à un mur.

Une carte oubliée dans un tiroir.

Un bruit connu depuis l'étage.

Je me suis placé devant la table.

Le plancher a grincé.

Long.

Puis bref.

Dans la cuisine, le son devait être presque identique à celui que j'entendais depuis plusieurs semaines.

L. s'était peut-être assise ici.

Elle avait peut-être travaillé devant cette fenêtre pendant que Rose montait du café qu'elle n'avait pas demandé.

Elle avait peut-être laissé son sac sur le crochet déplacé.

Ces hypothèses ne demandaient aucune action.

Je disposais déjà d'une réponse à sa question.

Oui. La maison grince toujours.

Le bruit vient de la pièce du fond, devant la table.

Je pouvais écrire cela.

Le brouillon commencé avant la visite de Bastien se trouvait dans mon carnet.

J'ai redescendu l'escalier.

Sur la table de la cuisine, j'ai ouvert le carnet.

Oui. La maison grince toujours au-dessus de la cuisine. Le bruit se produit surtout le matin et en début de soirée, légèrement à gauche de l'évier.

Je pensais qu'il venait du couloir. Je commence à soupçonner le bord de la chambre fermée.

Kai

Les informations n'étaient plus à jour.

J'ai barré la dernière phrase.

Puis j'ai écrit :

Le bruit vient de la pièce du fond, devant la table près de la fenêtre.

La réponse était plus précise.

Elle était également suffisante.

Je pouvais la recopier sur une carte.

Il m'en restait trois.

La première représentait le lavoir de Vernelles.

La deuxième, une vue aérienne du village.

La troisième, la route à l'entrée de la commune, avec le panneau bleu et deux arbres sans feuilles.

J'ai choisi le lavoir.

Puis changé pour la route.

Le recto importait peu.

J'ai écrit l'adresse de Brévannes-les-Eaux sur la partie droite.

L.

Mairie de Brévannes-les-Eaux

À l'attention du service des réserves

La dernière carte indiquait seulement la mairie. Ajouter le service pouvait faciliter la distribution.

Cela pouvait aussi créer une erreur si le service portait un autre nom.

J'ai barré la troisième ligne.

La marque restait visible.

J'ai pris la carte du lavoir.

Cette fois, j'ai recopié l'adresse exactement.

L.

La personne avait peut-être dormi dans la pièce du fond.

La question ne servait à rien.
Mireille s'était déjà prononcée.
Les traces concordaient.
L. avait demandé si la maison grinçait toujours à un endroit qu'elle ne pouvait connaître qu'en l'ayant occupé ou fréquenté.
Une confirmation n'ajouterait aucun élément utile.
J'ai écrit :
Oui. La maison grince toujours. Le bruit vient du plancher devant la table de la pièce du fond.
Je me suis arrêté.
Il restait plus de la moitié de la carte.
Je pouvais décrire la fenêtre.
Le rideau.
Le crochet.
La carte routière.
Ces détails donneraient l'impression que j'avais fouillé la chambre dans l'intention de trouver quelque chose.
Je n'avais rien cherché.
J'avais fermé une fenêtre.
Trouvé une carte dans un tiroir ouvert par Mireille.
Déplacé une table pour protéger un mur.
La succession des faits ne supprimait pas leur résultat.
Je savais désormais qu'une personne avait vécu dans cette pièce.
Je ne savais pas si cette personne était L.
La question était inutile seulement si la réponse était certaine.
Elle ne l'était pas.
J'ai écrit :
C'était votre chambre ?
Le point d'interrogation occupait une place réduite.
La phrase aussi.
Je l'ai relue.
Elle ne répondait plus seulement à sa carte.
Elle demandait une information.
Jusqu'à présent, j'avais écrit pour corriger une erreur, annoncer la mort de Rose, transmettre des nouvelles de la maison ou répondre à une question précise.
Je n'avais encore rien demandé dont la réponse m'intéressait directement.
C'était votre chambre ?
Je pouvais supprimer la phrase.
Le message fonctionnerait sans elle.

Oui. La maison grince toujours. Le bruit vient du plancher devant la table de la pièce du fond.

Kai

Une réponse complète.
Utile.
Sans conséquence.
J'ai posé le stylo.
La levée de la boîte de la place avait lieu à quinze heures.
Il était quatorze heures quarante-deux.
Dix-huit minutes.
La marche jusqu'au centre prenait douze minutes.

Quatorze avec la pluie.
 La marge était faible.
 Je pouvais utiliser la boîte près de la mairie le lendemain.
 Cela laisserait le temps de décider si la question devait rester.
 J'ai collé le timbre.
 Puis j'ai mis mon manteau.
 Le parapluie se trouvait derrière la porte. Contrairement à celui de Mireille, il avait été conçu pour être ouvert sous la pluie.
 J'ai pris la carte.
 À quatorze heures quarante-cinq, j'ai quitté la maison.
 Le trajet a demandé treize minutes.
 Je n'ai pas couru.
 La pluie diminuait.
 Devant le tabac-presse, Nadine rangeait un présentoir sous l'auvent. Elle m'a vu passer avec la carte à la main.
 — La boîte n'est pas encore levée, a-t-elle dit.
 — Je sais.
 — Le facteur a parfois de l'avance.
 — De combien ?
 — Ça dépend.
 L'information ne permettait aucune adaptation.
 J'ai continué.
 La boîte jaune se trouvait près de la mairie.
 La dernière heure de levée indiquait quinze heures.
 Il était quatorze heures cinquante-neuf.
 Aucun véhicule postal n'était visible.
 J'ai tenu la carte au-dessus de l'ouverture.
 Je pouvais encore la reprendre.
 Retirer la question.
 Acheter une autre carte.
 Recopier seulement la réponse.
 L. n'avait peut-être jamais dormi dans cette pièce.
 Mireille pouvait se tromper.
 La carte routière pouvait appartenir à Rose.
 Le crochet pouvait avoir été déplacé pour un manteau, un sac de courses ou une raison oubliée.
 La question risquait de paraître intrusive.
 Ou inutile.
 J'ai lâché la carte.
 Elle a glissé dans la boîte avant que je puisse décider lequel des deux problèmes était le plus grave.

Chapitre 11

Le prénom

La réponse a mis neuf jours.

Ce délai était normal.

Ma carte avait été déposée le 3 novembre. La levée avait eu lieu à quinze heures. Elle avait probablement quitté Vernelles le soir même, atteint un centre de tri, changé de véhicule, puis été distribuée à la mairie de Brévannes-les-Eaux.

L. devait ensuite la récupérer.

Je ne savais pas à quelle fréquence elle passait à la mairie. Tous les jours semblait excessif. Deux fois par semaine paraissait plausible. Son travail pouvait également l'y conduire régulièrement, ce qui réduisait le délai sans permettre de le calculer.

Elle devait lire.

Décider si la question méritait une réponse.

Trouver une carte.

Écrire.

Poster.

Neuf jours n'indiquaient rien.

J'avais établi cette conclusion le quatrième jour.

Puis de nouveau le sixième.

Le huitième, je l'avais formulée sans sortir mon téléphone.

La boîte aux lettres était restée vide le lendemain de mon envoi. Elle contenait une facture le surlendemain, puis un catalogue adressé à Rose, deux prospectus et une enveloppe de l'assurance maladie à mon nom.

Aucune carte.

Je vérifiais le courrier une fois par jour.

C'était la fréquence normale.

Le facteur passait une fois par jour. Toute vérification supplémentaire n'aurait pu révéler qu'un objet oublié lors de la première, hypothèse dont la probabilité diminuait fortement après fermeture de la boîte.

Je vérifiais donc une fois.

Parfois juste après le passage.

Parfois avant, afin de m'assurer que la boîte était vide dans de bonnes conditions.

Le 7 novembre, la factrice m'avait trouvé devant le portail.

Je tenais le niveau à bulle de Bastien.

Il l'avait oublié dans la pièce du fond après avoir changé la crémone de la fenêtre. L'outil était resté sur la table pendant deux jours. J'avais décidé de le poser près de l'entrée pour ne pas oublier de le lui rendre.

Puis j'avais estimé que le laisser dans la maison ne permettait pas de progresser.

J'étais donc sorti avec.

La camionnette jaune avait ralenti.

— Bonjour, monsieur P.

— Bonjour.

Elle avait glissé une enveloppe dans la boîte.

— Vous faites des travaux ?

J'avais regardé le niveau à bulle.

— Je rends ça à Bastien.

— Il travaille à la mairie ce matin.

L'information rendait possible une livraison directe.

— D'accord.

La factrice avait attendu.

— Vous voulez que je lui donne ?

L'outil mesurait soixante centimètres. Il ne pouvait pas être glissé avec le courrier. Elle aurait dû le poser dans son véhicule, se souvenir de le sortir et le remettre à Bastien. Cela créait une chaîne de responsabilité inutile.

— Je vais passer.

— Comme vous voulez.

Elle était repartie.

J'avais ouvert la boîte.

Une enveloppe.

Pas de carte.

J'étais allé jusqu'à la mairie avec le niveau sous le bras.

Bastien se trouvait derrière le bâtiment, occupé à démonter un panneau d'affichage.

— Vous avez oublié ça, avais-je dit.

Il avait regardé l'outil.

— Je le cherchais.

— Depuis deux jours ?

— Non. Depuis ce matin.

Il l'avait pris.

— Vous auriez pu le garder.

— Pourquoi ?

— Vous avez des murs.

— Leur verticalité est déjà établie.

— Pas tous.

Il avait posé le niveau dans sa camionnette.

— La fenêtre ?

— Elle ferme.

— Le mur ?

— Il sèche.

— Alors c'est bon.

— La marque reste visible.

— La peinture aussi existe toujours.

— Vous prévoyez de repeindre ?

— Non.

Il avait refermé la portière.

— Élodie verra au printemps.

Le printemps se trouvait à plusieurs mois. La tache ne menaçait pas l'intégrité du plafond. Elle pouvait attendre.

J'avais accepté.

En revenant, j'étais passé par le tabac-presse.

Nadine avait reçu des cartes représentant Vernelles sous le gel, bien que la première gelée n'ait pas encore eu lieu.

Je n'en avais acheté aucune.

Il m'en restait deux sur le bureau.

Le 8, j'avais ouvert la pièce du fond pour vérifier l'humidité.

Le mur était presque sec.

La table se trouvait toujours à distance de la fenêtre. Le rideau bleu avait fini de sécher dans la salle de bains. Je l'avais remis sur sa tringle, puis retiré lorsque j'avais constaté que le bas touchait le radiateur.

Il touchait probablement le radiateur avant.

Cela n'avait provoqué aucun incendie connu.

Je l'avais tout de même raccourci temporairement en le repliant sur lui-même et en maintenant le tissu avec trois pinces à linge.

Le résultat n'était pas élégant.

La pièce n'avait aucune fonction esthétique à remplir.

J'avais laissé la porte ouverte.
 Pas entièrement.
 Assez pour que l'air circule.
 Depuis le couloir, on voyait la table, une partie de la fenêtre et l'angle du carton de Noël.
 La boîte avait changé de place pendant l'infiltration. Je ne l'avais pas remise exactement où elle se trouvait. Elle occupait maintenant le mur intérieur, davantage protégée de l'humidité.
 Élodie ne m'avait pas écrit à ce sujet.
 Elle ne pouvait pas connaître le déplacement.
 La boîte était toujours là.
 La promesse restait respectée.
 Le 9, rien.
 Le 10, un courrier pour Rose provenant d'une association de sauvegarde du patrimoine.
 Je l'avais rangé sur le buffet avec les autres enveloppes.
 Les cartes ne se trouvaient plus sur le buffet.
 J'avais déplacé le porte-courrier dans le salon.
 Cette décision répondait à un problème d'espace. Les enveloppes administratives, les quatre premières cartes à Rose, les cartes à mon nom et plusieurs prospectus conservés pour Élodie occupaient une longueur excessive près du bol ébréché.
 Le meuble du salon possédait une étagère libre.
 J'y avais placé le porte-courrier.
 Les cartes restaient visibles depuis le canapé.
 La cuisine paraissait plus dégagée.
 Je les voyais moins souvent.
 Cette conséquence n'avait pas été l'objectif du déplacement.
 Le 11 novembre, aucun courrier n'était distribué.
 J'avais oublié le jour férié jusqu'à dix heures vingt-trois.
 Le moteur jaune n'était pas passé.
 À dix heures trente, j'avais vérifié les jours de distribution sur internet, constaté que les services postaux étaient interrompus et refermé la page.
 L'absence de courrier avait une cause identifiée.
 Le 12, la factrice était passée à neuf heures cinquante-huit.
 Je me trouvais dans le salon.
 J'avais entendu le moteur.
 Puis le claquement.
 J'avais terminé le paragraphe de mon livre avant de me lever.
 Le paragraphe faisait neuf lignes.
 Je n'avais pas accéléré.
 La boîte contenait une enveloppe de ma banque et une carte postale.
 Le recto représentait un métier à tisser.
 La machine occupait presque toute l'image. Des fils blancs et rouges descendaient depuis une structure en bois sombre. Une navette était suspendue au centre. Dans l'angle inférieur, une légende indiquait :
 Brévannes-les-Eaux — Musée des arts textiles
 L'endroit où L. travaillait.
 J'avais retourné la carte devant le portail.
 Elle commençait par mon prénom.

Kai,

Oui. C'était ma chambre. J'y ai vécu un peu moins de trois mois, pendant un inventaire dans plusieurs communes autour de Vernelles. La table était déjà près de la fenêtre, mais Rose avait déplacé le crochet parce que mon sac cognait contre la poignée. Elle avait percé deux fois avant d'accepter d'appeler Bastien.

Le soir, nous mangions souvent dans la cuisine. Elle faisait ses mots croisés pendant que je remplissais mes fiches. Nous pouvions rester une heure sans parler, puis elle m'interrompait pour demander un mot de sept lettres qu'elle avait déjà trouvé.

Mon travail est moins mystérieux qu'il n'en a l'air. Je photographie les objets, je leur attribue des numéros, je décris leur état et je remplis des tableaux. Je cherche aussi beaucoup de clés et j'attends des personnes qui arrivent en retard dans des bâtiments rarement chauffés.

La carte routière était à moi. Je l'avais oubliée. Les cercles correspondent aux communes où je travaillais, pas à un projet d'évasion.

Léonie.

J'ai lu la signature une seconde fois.

Léonie.

Les sept lettres occupaient peu de place.

La dernière montait légèrement, comme si le mot avait été écrit plus vite que le reste. Le point se trouvait près du bord inférieur.

L. avait désormais un prénom.

Je suis resté devant la boîte aux lettres jusqu'à ce qu'une voiture apparaisse dans le virage. Je me suis déplacé vers le portail pour la laisser passer, même si la chaussée disposait de toute la largeur nécessaire.

Le conducteur a levé la main.

J'ai répondu.

Puis je suis rentré.

La carte est allée sur la table de la cuisine.

Pas dans le porte-courrier.

Je voulais la relire avant de la classer.

Cette opération ne nécessitait pas d'explication supplémentaire.

J'ai préparé du café.

La cafetière avait remplacé le bol soluble pour les matins où je disposais de six minutes. J'en disposais.

J'ai mis deux cuillères de café.

Puis une troisième pour la cafetière.

La formule restait en vigueur malgré l'absence de preuve que l'appareil consomme sa propre part.

Pendant que l'eau passait, j'ai relu.

C'était ma chambre.

La confirmation était simple.
 Mireille avait raison au moins sur ce point.
 Deux ou trois mois.
 Une femme qui photographiait des objets.
 Le sac.
 Le crochet.
 Bastien.
 Les informations concordaien.
 La carte routière aussi avait une fonction ordinaire. Les cercles n'indiquaient ni secret ni itinéraire personnel. Ils marquaient des lieux de travail.
 Je pouvais la retirer du tiroir et la lui renvoyer.
 L'adresse de Brévannes était valable jusqu'au 22 novembre.
 Nous étions le 12.
 Le délai était suffisant.
 Une carte routière pliée dépassait largement le poids et le format d'une carte postale. Il faudrait une enveloppe. Peut-être deux timbres. Il faudrait vérifier le tarif.
 Léonie n'avait pas demandé qu'on la lui renvoie.
 Elle avait seulement confirmé qu'elle lui appartenait.
 Je pouvais la conserver jusqu'à ce qu'elle fournisse une adresse permanente.
 Je ne savais pas si elle en fournirait une.
 J'ai arrêté cette branche de réflexion.
 Le café avait fini de couler.
 J'ai rempli mon mug et me suis assis.
 Nous pouvions rester une heure sans parler.
 Je connaissais ce type de silence.
 Pas avec Rose.
 Avec Bastien, pendant les réparations. À la vente de livres, entre deux tables. Dans la cuisine, le jour du café trop fort.
 Le silence avait une fonction lorsqu'une autre activité occupait les mains.
 Les mots croisés.
 Les fiches.
 Un capteur.
 Une étagère.
 Il devenait plus difficile lorsque deux personnes s'asseyaient seulement pour parler. Là, chaque pause ressemblait à une panne qu'il fallait corriger.
 Rose et Léonie n'avaient pas corrigé.
 Une heure.
 Puis une question dont Rose connaissait déjà la réponse.
 Je ne savais pas pourquoi cette précision me paraissait plus exacte que les autres souvenirs.
 Elle ne présentait Rose ni comme généreuse, ni comme têtue, ni comme excentrique.
 Elle la montrait interrompant quelqu'un pour poser une fausse question de mots croisés.
 Cela suffisait.
 J'ai lu le passage sur le travail.
 Photographier.
 Numéroté.
 Décrire.
 Remplir des tableaux.
 Chercher des clés.
 Attendre des élus ou des employés en retard.
 Travailler dans le froid.

Aucun de ces éléments n'expliquait pourquoi elle se déplaçait de ville en ville, mais ils formaient une activité identifiable. Les chapelles, les mairies, les réserves et les musées des cartes précédentes appartenaient au même ensemble.

Elle inventoriait des objets pour des collectivités ou des lieux patrimoniaux.

Le mot n'apparaissait pas.

Elle n'avait pas donné de titre exact.

Cela ne manquait pas.

Je savais ce qu'elle faisait pendant ses journées.

Elle installait probablement son appareil.

Posait des numéros.

Remplissait des fiches.

Cherchait la personne qui avait la clé.

Attendait devant une porte froide.

Ces gestes suffisaient à donner une structure aux lieux qu'elle mentionnait.

Ils n'en donnaient pas à son visage.

Je ne connaissais toujours pas son âge exact, sa voix, sa façon de marcher ou la couleur de ses cheveux.

La carte ne rendait aucune de ces informations nécessaires.

J'ai bu mon café.

Il était encore trop fort.

La signature se trouvait dans mon champ de vision.

Léonie.

Le prénom avait été présent depuis le début sous la forme d'une initiale. Il n'était pas nouveau. Seules les lettres manquantes l'étaient.

Je savais désormais comment désigner la personne dans ma tête.

Cela changeait peu.

Cela changeait assez.

J'ai ouvert mon téléphone.

Dans la note Vernelles, sous les horaires de la boulangerie et le trajet par l'école, figurait toujours :

Tabac-presse : Nadine.

J'ai créé une nouvelle ligne.

Léonie : Brévannes-les-Eaux jusqu'au 22 novembre.

J'ai regardé la note.

Elle ressemblait à une fiche de contact sans numéro, sans adresse permanente et sans autre utilité que la date d'expiration.

Je l'ai laissée.

Puis je suis monté dans la pièce du fond.

La porte était ouverte.

La lumière de novembre entra par la fenêtre et s'arrêtait avant le mur opposé. Le ciel était clair, mais le soleil trop bas pour atteindre le sol.

J'ai déplacé les trois pinces à linge sur le rideau. Le pli était irrégulier. Une partie pendait plus bas que l'autre.

Je l'ai corrigée.

La table se trouvait encore au centre de la pièce, éloignée du mur humide. Le tiroir contenait la carte routière.

Je l'ai sortie.

Dépliée.

Les cercles correspondaient aux communes où Léonie avait travaillé.

Vernelles se trouvait au centre d'un ensemble de marques bleues. Montbray entourée deux fois. Trois villages au nord. Deux à l'ouest. Une croix près d'une route départementale.

J'ai vérifié le nom du village à côté de la date 14/3.

Saint-Cyran.
 Peut-être une visite prévue le 14 mars.
 Ou un numéro de route.
 L'information ne me concernait pas.
 Je n'ai pas cherché.
 J'ai replié la carte.
 Cette fois, l'opération a réussi du premier coup.
 Je l'ai remise dans le tiroir.
 Puis j'ai regardé la table.
 Le plateau portait des marques plus claires là où un ordinateur ou des dossiers avaient été posés. Une rayure fine traversait le centre. Dans l'angle droit, trois petits points noirs formaient une ligne presque régulière.
 Des traces de stylo.
 Ou de café.
 Léonie avait travaillé là.
 La constatation était différente de l'hypothèse.
 Pas plus importante. Plus précise.
 Je me suis placé devant la table.
 Le plancher a grincé.
 Un son long, suivi d'un craquement bref.
 Depuis cette position, la cuisine se trouvait directement en dessous.
 Elle avait entendu ce bruit chaque fois qu'elle s'asseyait.
 La maison le produisait toujours.
 Je pouvais lui répondre cela.
 Elle le savait déjà.
 Elle avait posé la question.
 J'y avais répondu sur la carte précédente.
 Aucune réponse supplémentaire n'était requise.
 Je suis resté quelques secondes.
 Le mur près de la fenêtre avait presque séché. La trace persistait, pâle, irrégulière.
 Bastien avait dit que la peinture existait toujours. Élodie verrait au printemps.
 La fenêtre était fermée.
 J'ai tiré sur la poignée. Elle n'a pas bougé.
 La crémone tenait. Le crochet aussi.
 Le cadre de lit restait démonté contre le mur.
 La boîte de Noël occupait l'angle intérieur.
 La chambre avait accueilli quelqu'un, puis cessé de le faire.
 Elle ne conservait rien de spectaculaire.
 Quelques marques.
 Un meuble déplacé.
 Une carte oubliée.
 Un rideau réparé.
 C'était davantage que rien.
 J'ai redescendu la carte de Léonie dans la cuisine.
 À midi, j'ai préparé une omelette.
 La carte est restée près de mon assiette.
 Je l'ai retournée afin d'éviter une tache d'huile sur le message. Le métier à tisser s'est retrouvé face à moi.
 Je ne comprenais pas le fonctionnement exact de la machine.
 Les fils verticaux paraissaient tendus selon plusieurs niveaux. La navette passait probablement entre eux. Une pédale ou un mécanisme déplaçait certains fils afin de permettre le tissage.
 Je pouvais chercher.

Je n'en avais pas besoin.

Léonie travaillait dans un musée textile. Le choix du recto était peut-être simplement lié au lieu.

Il pouvait aussi s'agir de la carte disponible à la boutique.

Tous les éléments ne constituaient pas un message.

J'ai terminé de manger.

Puis j'ai sorti les deux cartes vierges du bureau.

La première montrait l'école de Vernelles au début du siècle précédent. Le bâtiment ressemblait peu à l'actuel, à l'exception des trois fenêtres centrales et du mur bas.

La seconde représentait la rue principale sous la pluie.

La photographie était récente. On reconnaissait la boulangerie, la mairie au loin et plusieurs voitures garées sur le trottoir. Le ciel était gris. Un parapluie rouge apparaissait près de la halle.

J'ai choisi la rue sous la pluie.

Elle ressemblait davantage au village tel qu'il existait en novembre.

Je l'ai posée à côté de la carte de Léonie.

Il me restait trois timbres Marianne.

L'adresse était enregistrée dans mon téléphone, mais je l'ai recopiée depuis la dernière carte afin d'éviter une erreur de transcription.

Léonie pouvait remplacer L. sur la première ligne.

J'ai écrit le prénom.

Puis je me suis arrêté.

Léonie avait utilisé Kai.

Je pouvais commencer de la même façon.

Léonie,

La formule n'était ni plus familière ni moins polie que son équivalent. Elle utilisait seulement le prénom désormais disponible.

Je l'ai écrite.

L'espace du message attendait.

Je n'avais pas de question.

Je pouvais remercier pour la réponse.

Confirmer que la carte routière était toujours là.

Décrire l'état de la chambre.

Informar que la fenêtre avait été réparée.

Toutes ces informations tenaient en quelques lignes.

J'ai pris une feuille de brouillon.

La carte routière est toujours dans le tiroir.

Cela pouvait ressembler à une proposition de restitution sans en être une.

Je peux vous la renvoyer si vous le souhaitez.

Cela créait une question pratique.

Elle pourrait répondre oui ou non.

Un envoi dans une enveloppe suivrait.

La correspondance continuerait pour une raison logistique, ce qui n'était pas nécessaire.

Je pouvais garder la carte.

Elle était restée plusieurs années dans un tiroir. Quelques semaines supplémentaires ne changeraient rien.

J'ai barré.

La fenêtre ferme désormais. Bastien a changé la crémone.

Information exacte.

Le mur a presque séché. La trace restera jusqu'au printemps.

Exact.

Le crochet tient toujours. Exact, mais inutile.

La table est encore au milieu de la pièce depuis l'infiltration.

Léonie pouvait se représenter la modification.
 J'ai regardé la liste.
 Elle ressemblait à un état des lieux.
 Je ne voulais pas écrire un état des lieux.
 Ou je voulais en écrire un suffisamment détaillé pour que la chambre existe ailleurs que dans ma maison.
 La distinction était difficile.
 J'ai repris :
 La fenêtre ferme maintenant. Bastien a changé la crémonne et Mireille a confirmé qu'il fallait pousser avec le genou, deux méthodes qui semblent fonctionner mais pas avec la même dignité.
 La phrase essayait d'être drôle.
 Je l'ai conservée au brouillon.
 Puis :
 Le mur sèche. La table est encore au milieu de la pièce et le rideau bleu est raccourci par trois pinces à linge parce qu'il touchait le radiateur.
 Trop de détails.
 J'ai continué.
 Votre carte routière est toujours dans le tiroir. Je l'ai repliée correctement après deux tentatives, ce qui constitue probablement le seul service que je lui ai rendu.
 La deuxième tentative avait eu lieu plusieurs jours auparavant. Depuis, je l'avais repliée du premier coup.
 La phrase restait globalement vraie.
 Je l'ai laissée.
 Puis j'ai ajouté :
 Le plancher grince toujours devant la table. Depuis que la chaudière fait moins de bruit, on l'entend davantage.
 Cette information répondait de nouveau à une question déjà traitée.
 Elle apportait une variation actuelle.
 J'ai relu le brouillon.
 Il était trop long pour la moitié gauche de la carte.
 Je pouvais retirer des détails.
 La mention de Mireille n'était pas nécessaire.
 Les pinces à linge non plus.
 La carte routière pouvait tenir en une phrase.
 J'ai barré plusieurs lignes.
 Le résultat est devenu :

Léonie,

La fenêtre de votre ancienne chambre ferme maintenant. Bastien a changé la crémonne. Le mur sèche, mais la table est encore au milieu de la pièce et le rideau bleu tient au-dessus du radiateur grâce à trois pinces à linge.

Votre carte routière est toujours dans le tiroir. Je peux vous la conserver ou vous la renvoyer à une prochaine adresse.

Le plancher grince toujours devant la table. Depuis que la chaudière fait moins de bruit, on l'entend davantage.

Kai

Le message tenait.
 À condition d'écrire petit.
 Il était plus long que nécessaire.
 La fenêtre ferme.
 La carte est là.
 Cela aurait suffi.
 J'ai recopié la première phrase.
 Puis la deuxième.
 L'espace diminuait plus vite que prévu.
 Mon écriture était plus large que sur le brouillon. Le mot crémone occupait une longueur excessive pour une pièce métallique aussi petite.
 J'ai réduit légèrement la taille des lettres.
 Le paragraphe sur la carte routière a atteint presque la ligne de séparation centrale.
 Je pouvais arrêter après dans le tiroir.
 La proposition de la conserver ou de la renvoyer n'était pas indispensable.
 Je l'ai ajoutée quand même, sur la ligne suivante.
 Le troisième paragraphe n'avait plus assez de place.
 Il restait trois lignes et demie.
 J'ai écrit :
 Le plancher grince toujours devant la table. Depuis que la chaudière fait moins de bruit, on l'entend davantage.
 Les derniers mots ont dépassé la limite gauche de la zone réservée au message.
 Ils empiétaient sur la marge inférieure, sous la ligne de séparation.
 Au début de la correspondance, j'aurais considéré cette zone comme illisible. Trop proche du bord. Trop exposée au cachet, aux traces de tri ou aux doigts des personnes manipulant la carte.
 Je pouvais supprimer la fin.
 On l'entend davantage n'apportait aucune information essentielle.
 Je l'ai laissée.
 Il restait ma signature.
 L'espace prévu était épuisé.
 J'ai écrit Kai dans l'angle inférieur gauche, sous la dernière phrase, en suivant légèrement le bord de la carte.
 Le prénom penchait.
 Il restait lisible.
 Je l'ai regardé.
 Léonie connaissait déjà mon prénom. Il figurait sur ma première réponse, dans les messages suivants et sur l'adresse qu'elle utilisait. Signer seulement Kai ne lui apprenait rien.
 La signature répondait pourtant à la sienne.
 Léonie.
 Kai.
 Deux prénoms complets occupaient désormais les extrémités de l'échange.
 J'ai collé le timbre.
 Puis j'ai relu le message.
 Le détail des pinces à linge était inutile.
 Celui du bruit de la chaudière aussi.
 La proposition concernant la carte routière ouvrait une nouvelle décision.
 Le texte aurait pu être réduit de moitié sans perdre sa fonction pratique.
 Il utilisait pourtant tout l'espace disponible.
 Même la marge que j'avais auparavant trouvée illisible.

Chapitre 12

Les jours de courrier

La première carte adressée à Léonie est partie un jeudi.

La réponse est arrivée le mardi suivant.

J'ai d'abord cru que ce délai créait une règle.

Jeudi : départ.

Vendredi : tri.

Samedi ou lundi : distribution à Brévannes-les-Eaux.

Réponse écrite dans les vingt-quatre heures.

Mardi : arrivée à Vernelles.

La séquence reposait sur une seule observation.

Je le savais.

Je l'ai tout de même retenue.

La carte représentait une paire de ciseaux anciens exposée au musée textile. Les branches étaient larges, noircies par l'usage. L'une des pointes avait été réparée avec une petite pièce de métal plus clair.

Au verso, Léonie avait écrit :

Kai,

vous pouvez garder la carte routière. Elle vous servira davantage qu'à moi, puisque je ne sais plus la replier correctement depuis plusieurs années.

Trois pinces à linge constituent une réparation parfaitement acceptable. Rose aurait remplacé la troisième par un trombone en affirmant que le métal résiste mieux à la chaleur. Elle aurait ensuite oublié le trombone sur le radiateur.

Le musée ferme plus tôt depuis que le chauffage du deuxième étage est tombé en panne. Officiellement, cela protège les collections. En pratique, personne ne souhaite vérifier combien d'heures un humain peut remplir des fiches avec des gants.

Léonie.

Elle ne posait aucune question.

J'ai répondu le lendemain.

Le tabac-presse se trouvait sur le trajet de la boulangerie et j'avais besoin de pain. Il me restait deux tranches, dont l'une avait développé une rigidité incompatible avec sa fonction initiale.

À la boulangerie, la vendeuse a posé une tradition sur le comptoir avant que je parle.

— Celle du milieu, a-t-elle dit. Les premières sont trop cuites pour vous.

Je n'avais jamais formulé cette préférence.

Elle l'avait tout de même enregistrée.

Au tabac-presse, Nadine a sorti un timbre Marianne pendant que je choisisais une route couverte de feuilles.

— Vous prenez Marianne, a-t-elle dit.

— J'ai parfois pris des animaux.

— Pas les trois dernières fois.

Elle a posé le timbre près de la carte.

— Vous vouliez un hérisson ?

— Non.

— Alors tout va bien.

À la maison, j'ai écrit :

Léonie,

La carte routière restera dans le tiroir. Je l'ai repliée correctement deux fois de suite, ce qui me donne désormais une compétence très spécialisée et impossible à valoriser.

J'ai retiré le rideau du radiateur. Les pinces à linge ont été libérées sans incident. La chambre n'a donc plus besoin de trombone.

Bastien affirme qu'un bâtiment froid protège surtout les budgets. Il n'a pas précisé si cela concerne aussi les collections.

Kai

Le message tenait dans l'espace prévu.
Aucune marge n'avait été utilisée.
J'ai considéré cela comme une amélioration.
La carte est partie le jour même.
La réponse est arrivée le lundi.
La règle du mardi avait duré une semaine.
Je ne l'ai pas remplacée.

Le recto représentait des bobines de fil rangées par couleur. Les rouges occupaient la rangée supérieure, les bleues celle du milieu, les tons clairs le bas.

Léonie écrivait qu'une bénévole les avait classées selon « l'humeur générale des couleurs », méthode que l'inventaire officiel ne reconnaissait pas et que personne n'avait encore osé défaire.

Elle ajoutait qu'une soupe servie au café de Brévannes contenait une quantité de poireaux qu'elle estimait hostile.

Le mercredi suivant, je suis entré au café de Vernelles à treize heures cinquante-huit.

Une ardoise indiquait :

Soupe poireaux pommes de terre

Tarte aux pommes

— Il reste de la soupe ? ai-je demandé.

Luc a regardé l'horloge.

— Oui.

— Elle contient beaucoup de poireaux ?

— C'est une soupe de poireaux.

— Cela ne répond pas précisément.

— Assez.

La soupe contenait une proportion élevée de poireaux sans produire d'impression hostile.

J'ai écrit à Léonie :

L'évaluation comparative est difficile sans échantillon de Brévannes, mais la soupe de Vernelles contenait une proportion élevée sans atteindre l'agression. Le poireau restait identifiable tout en respectant la pomme de terre.

J'ai barré respectant.

Puis je l'ai réécrit.

Léonie a répondu que mon protocole manquait d'une échelle commune. Elle proposait une grille comprenant le goût, la texture, l'odeur persistante et « le risque social après consommation ».

La carte se terminait par :

Je refuse cependant de recommencer l'expérience pour consolider les données.

Léonie.

J'ai gardé cette carte sur la table pendant trois jours.

Le sujet était clos.

Il ne demandait pas de réponse.

J'ai tout de même noté dans le carnet :

Soupe : critères proposés

Puis la liste.

Le carnet contenait maintenant plusieurs catégories sans lien apparent.

Prunes.

Chaudière.

Horaires du café.

Adresses de Léonie.

Soupe.

Une personne extérieure aurait pu croire que je préparais un audit très spécifique de la vie à Vernelles.

Je gardais seulement les éléments susceptibles de servir.

La définition de servir s'élargissait.

À la mi-novembre, les cartes ont trouvé un rythme.

Léonie écrivait généralement deux fois par semaine.

Parfois une.

Une fois, trois.

Les réponses arrivaient quatre à huit jours après les miennes. J'ai cessé de prévoir un jour précis. Je connaissais pourtant la date de chaque envoi.

La carte sur le volet était partie un samedi.

Celle consacrée à la casserole dont le manche empêchait le réfrigérateur de fermer, un mardi.

La première gelée, un vendredi avant la levée de onze heures.

Je ne consignais pas les dates.

Je les retenais.

Les cartes de Léonie parlaient de bâtiments froids, de réserves poussiéreuses et d'objets dont personne ne savait s'ils avaient encore une valeur.

Elle avait trouvé des clés dans une boîte étiquetée boutons divers, attendu quarante-cinq minutes devant une mairie parce que le maire possédait la clé et mangé une part de tarte aux noix assez dure pour rejoindre l'inventaire des objets métalliques.

Les miennes parlaient de Vernelles.

De Mireille, entrée pour déposer un pot de confiture et repartie après avoir déplacé deux chaises qu'elle jugeait mal placées depuis septembre.

De Bastien, venu récupérer une perceuse et resté pour fixer une étagère qui ne menaçait pas de tomber, mais « finirait par y penser ».

Des œufs cassés au fond d'un sac et du café de Luc, qui variait selon la personne ayant rempli la machine.

Les incidents n'étaient pas importants.

Ils devenaient racontables lorsqu'une carte leur réservait une place.

Un vendredi, la boulangère a posé une tradition et un jambon-beurre devant moi.

— Je n'ai pas demandé le sandwich.

— Vous le prenez le vendredi.

— Je l'ai pris deux fois.

— Les deux derniers vendredis.

— Cela peut être une coïncidence.

— Vous le voulez ?

J'ai regardé le sandwich.

— Oui.

— Alors voilà.

J'ai raconté l'échange à Léonie.

Elle a répondu :

À Brevannes, le café sait que je commande du thé après quinze heures et ne m'apporte plus de café. Je n'ai jamais demandé de thé. J'ai seulement refusé un café un jour où j'en avais déjà bu quatre.

Les habitudes sont parfois décidées par les personnes qui les observent.

J'ai relu cette phrase plusieurs fois.

Nadine observait que j'achetais des cartes.

La boulangère que je prenais du pain peu cuit.

Luc que je venais lorsque le café était vide.

Bastien que je savais tenir une lampe et arrivais aux installations collectives après avoir prétendu ne pas comprendre l'invitation.

La factrice que je me trouvais souvent près de la haie lorsqu'elle passait.

Aucune personne ne possédait l'ensemble.

Chacune en voyait une partie.

En les additionnant, on obtenait quelqu'un dont les journées avaient une forme.

Je ne l'avais pas prévue.

Elle existait.

Le courrier en faisait partie.

Je reconnaissais le moteur de la factrice lorsqu'elle ralentissait devant la maison. Je distinguais le claquement du rabat, le frottement des prospectus et le presque-silence des cartes.

Cette dernière différence rendait la vérification nécessaire.

Je n'allais pas jusqu'au portail uniquement pour le courrier.

Je sortais le bac.

Je regardais la haie.

Je ramassais une branche.

Je vérifiais l'étiquette K. P., dont le coin supérieur droit se décollait.

Ces opérations possédaient une utilité propre.

Elles se trouvaient simplement près de la boîte aux lettres.

Un matin, Mireille m'a trouvé devant le portail avec un chiffon.

— Vous la nettoyez ? a-t-elle demandé.

— Il y avait de l'humidité.

— Il pleut.

— Justement.

Elle a regardé dans la boîte.

— Rose mettait un sachet de riz au fond.

— Cela fonctionnait ?

— Non.

— Alors pourquoi le mettre ?

— Elle avait lu ça quelque part.

Mireille a observé le chiffon, puis la boîte vide.

— Vous attendez quelque chose ?

— Du courrier.

— C'est le principe.

La factrice est passée dix-sept minutes plus tard.

Aucune carte.

Le chiffon avait tout de même retiré une trace verte sur le bord inférieur.

Dans la maison, les cartes occupaient maintenant deux compartiments du porte-courrier.

Celles adressées à Rose restaient à l'arrière.

Celles de Léonie à l'avant.

Le canal.

La mairie.

La fontaine.

La chapelle.

Les quais.

Le métier à tisser.

Les bobines.

Les ciseaux.

Puis une navette en bois, une place dans le brouillard et une broderie où les oiseaux étaient trop grands par rapport aux arbres.

Les cartes de Vernelles envoyées à Léonie n'existaient plus dans la maison.

Je me souvenais de certaines images.

La route aux platanes.

L'étang avec son banc vide.

La halle après la pluie.

La rue principale.

Je ne pouvais pas vérifier mes souvenirs.

Léonie possédait les cartes.

Je conservais ses lieux.

Elle conservait les miens.

Vers la fin novembre, une carte est arrivée un jeudi.

Elle représentait un peigne à laine muni de longues dents métalliques. L'objet ressemblait davantage à un instrument de torture qu'à un outil textile.

Kai,

L'inventaire se termine plus tôt que prévu. Les objets les plus récalcitrants ont tous reçu un numéro, à l'exception d'une chaise que le maire utilise encore et refuse de considérer comme appartenant au musée.

Je quitte Brévannes le 30. Je ne connais pas encore ma prochaine adresse. Vous pouvez attendre que je vous l'envoie pour répondre.

Il a neigé six minutes ce matin. Le temps de sortir, tout avait fondu. J'ai tout de même vu deux personnes prendre des photographies du parking.

Léonie.

J'avais une carte presque terminée.

Elle parlait d'une coupure d'électricité et de Mireille, qui avait frappé à ma porte avec deux bougies avant même que je constate la panne.

Neuf jours restaient avant le départ de Léonie.

Le courrier en mettrait probablement moins.

Elle avait toutefois écrit :

Vous pouvez attendre que je vous l'envoie pour répondre.

La phrase supprimait l'échéance.

J'ai laissé la carte sur la table.

Le recto montrait la mairie de Vernelles sous un ciel d'hiver. Le texte occupait déjà la moitié gauche.

Léonie,

L'électricité a été coupée hier pendant quarante-trois minutes. Mireille est arrivée avec des bougies au bout de cinq, ce qui signifie qu'elle surveille soit le réseau, soit mes fenêtres. Elle affirme avoir simplement regardé dehors.

Bastien a dit que la panne concernait trois rues et qu'il n'y avait rien à faire. Il avait raison. Nous n'avons rien fait et le courant est revenu.

Il restait assez de place pour une information supplémentaire.

Je n'en ai ajouté aucune.

Sans adresse valide, la carte n'avait pas de destination.

Je l'ai rangée dans le tiroir avec les timbres.

Le lendemain, la boîte contenait une facture d'eau.

Puis un catalogue adressé à Rose.

Deux publicités.

Rien.

Une nouvelle adresse ne pouvait raisonnablement arriver qu'après le départ de Léonie.

Elle devait atteindre une autre ville.

S'installer.

Obtenir les informations postales.

Trouver une carte.

Écrire.

Poster.

J'ai établi la période probable.

Départ le 30 novembre.

Premier envoi possible le 2 ou le 3 décembre.

Distribution entre le 5 et le 9.

Rien avant le 5 ne serait inhabituel.

Nous étions encore en novembre.

La période vide était entièrement explicable.

Elle ne devait donc modifier aucune de mes journées.

Elle en a modifié plusieurs.

Le 28, je suis allé acheter du pain, du lait et des sacs-poubelle.

Au tabac-presse, Nadine a scanné le lait et les sacs.

— Pas de carte ?

— Je n'ai pas d'adresse.

La réponse est sortie naturellement.

Nadine a marqué une pause.

— D'accord.

J'ai regardé le présentoir sans m'en approcher.

Une carte écrite attendait déjà dans le tiroir.

Les modèles d'hiver avaient remplacé les paysages d'automne.

L'église sous la neige.

La halle avec des guirlandes.

Une branche couverte de givre.

Un bonhomme de neige devant le panneau de Vernelles.

— Celle-là est fausse, ai-je dit.

— Le panneau a été ajouté, a répondu Nadine.

— La neige aussi ?

— Probablement.

— C'est trompeur.

— Vous comptiez l'envoyer à quelqu'un qui connaît le village ?

— Peut-être.

— Alors ne prenez pas celle-là.

— Je ne prends rien.

— Encore plus simple.

Du 30 novembre au 4 décembre, le courrier a apporté un magazine, deux factures, une enveloppe pour Rose et plusieurs prospectus.

Aucune carte.

J'ai vérifié la boîte une fois le matin.

Puis parfois une seconde fois en rentrant du village.

Une carte postée le 2 ne pouvait raisonnablement pas arriver le 3.

Je le savais avant d'ouvrir.

Le 5, rien.

La période normale commençait seulement.

Le 6, je suis rentré du café par la rue de l'école. Le trajet ajoutait deux minutes et faisait apparaître la boîte aux lettres avant le portail.

Bastien retirait des feuilles du ponceau avec une pelle.

— Vous rentrez par là maintenant ? a-t-il demandé.

— Parfois.

— C'est plus long.

— De deux minutes.

— Pourquoi ?

— Il y a moins de voitures.

Il a regardé la route vide.

— Oui.

L'argument était exact.

Simplement incomplet.

Le samedi 7, la factrice n'était pas passée à dix heures vingt-cinq.

Je suis sorti avec le sécateur.

Une branche dépassait de la haie.

Je l'ai coupée.

Une deuxième est devenue plus visible.

Je l'ai coupée aussi.

À dix heures trente et une, le véhicule jaune est apparu.

La factrice a ralenti.

— Bonjour, monsieur P.

— Bonjour.

Elle a regardé les branches au sol.

— Rose disait toujours qu'il ne faut jamais commencer. Après, on voit tout le reste.

Elle a glissé le courrier dans la boîte.

Le mouvement était plus lent que d'habitude.

Un objet rigide a frotté contre le métal.

— Bonne journée.

— Merci, vous aussi.

La camionnette est repartie.

J'ai gardé le sécateur à la main.

La partie droite de la haie pouvait attendre.

Le courrier venait d'être déposé.

Le vérifier était la conséquence normale du passage.

Je me suis approché.

À travers l'ouverture du rabat, je distinguais une enveloppe blanche, un prospectus plié et un rectangle de carton placé de travers.

Seul son angle inférieur apparaissait.

Quelques lettres étaient visibles près du bord.

Elles penchaient légèrement vers la droite.

Le K de mon prénom descendait sous la ligne avant de remonter.
Je connaissais cette écriture.

Chapitre 13

Plus de place

J'avais reconnu son écriture à l'envers.

La carte était coincée derrière une enveloppe blanche et un prospectus pour un magasin de meubles. Seul l'angle inférieur dépassait. Trois lettres restaient visibles près du bord, inclinées vers la droite.

Elles suffisaient.

J'ai posé le sécateur sur le muret.

La haie présentait une différence de hauteur entre sa partie gauche et sa partie droite. Deux branches dépassaient près du portail. J'avais prévu de les couper avant de rentrer.

Elles pouvaient attendre.

J'ai sorti le courrier.

L'enveloppe venait de la banque.

Le prospectus annonçait des réductions sur des canapés dont aucun ne pouvait entrer dans le salon sans démontage préalable.

La carte représentait une gare.

Un bâtiment bas en pierre claire, trois portes vertes, une horloge ronde et un quai vide. Les rails avaient disparu. À leur place, une bande de gravier traversait l'image jusqu'à un petit hangar.

La légende indiquait :

Montaubert — L'ancienne gare

Je ne connaissais pas Montaubert.

Cela n'avait pas d'importance.

Léonie y était.

J'ai retourné la carte.

Kai,

Nouvelle adresse. L'ancienne gare sert maintenant de réserve municipale. Les rails ont disparu, mais les courants d'air ont été conservés avec beaucoup de sérieux. Le chauffage fonctionne dans le bureau uniquement lorsque la porte du couloir reste ouverte, ce qui refroidit le bureau et rend la victoire théorique.

Je vais retirer le vous. Il prend trop de place et les cartes sont petites.

Pourquoi es-tu venu vivre là ?

Je suis à Montaubert jusqu'au 21 décembre.

Léonie.

J'ai relu la troisième partie.

Puis la deuxième.

L'ordre logique aurait été l'inverse.

Le passage au tutoiement constituait une modification concrète. La question demandait une réponse dont je ne connaissais ni la longueur ni la forme.

Pourquoi es-tu venu vivre là ?

Le mot là pouvait désigner plusieurs choses.

Vernelles.

La maison de Rose.

Une rue qui cessait progressivement d'être une rue.

Un village où la boulangerie décidait de mes habitudes alimentaires avant moi.
Une région entière choisie sur une carte à deux heures du matin.
Je pouvais répondre à chacune de ces questions.
Aucune réponse ne répondrait exactement à celle de Léonie.
Une voiture est apparue dans le virage.
Je me suis écarté de la boîte aux lettres.
La conductrice a ralenti et levé la main. Je l'avais déjà vue à la boulangerie. Elle achetait deux baguettes bien cuites et une tradition normale le samedi.
J'ai répondu.
Puis je suis rentré avec la carte.
Le sécateur est resté sur le muret.
Je ne m'en suis aperçu qu'après avoir fermé la porte.
La cuisine était froide.
La chaudière fonctionnait. La température indiquait dix-neuf degrés. Le froid venait probablement du fait que j'étais resté dehors sans gants.
J'ai posé le courrier sur la table.
La carte de Léonie à gauche.
L'enveloppe de la banque à droite.
Le prospectus directement dans le bac jaune.
La répartition était devenue immédiate.
J'ai ouvert la lettre de la banque.
Elle annonçait une modification tarifaire déjà signalée par courriel. Trois pages expliquaient que plusieurs services augmenteraient de quelques centimes ou resteraient inclus dans une formule dont je n'utilisais pas la moitié.
Aucune action n'était nécessaire.
J'ai rangé la lettre.
Lorsque je suis revenu dans la cuisine, la question attendait toujours.
Pourquoi es-tu venu vivre là ?
Je me suis préparé du café.
La réponse la plus simple tenait en trois éléments.
La maison était disponible.
Le loyer entrait dans mon budget.
Le village était calme.
Je pouvais écrire :
La maison était disponible, le loyer entrait dans mon budget et je cherchais un endroit calme.
Cette phrase expliquait pourquoi j'avais loué cette maison.
Elle n'expliquait pas pourquoi j'avais eu besoin d'en louer une à trois cents kilomètres de mon ancien appartement.
J'ai sorti le carnet.
Sur une nouvelle page, j'ai écrit :
Réponse pratique :
Maison disponible.
Meublée.
Loyer.
Calme.
Entrée immédiate.
J'ai tracé un trait.
Réponse réelle :
Le reste de la page est demeuré vide.
Je savais pourquoi j'étais venu.
Le problème n'était pas l'absence d'information.
Il était dans la quantité.

Pour raconter correctement, il aurait fallu commencer plusieurs mois avant Vernelles. Peut-être plusieurs années. Expliquer la firme, les horaires, les dossiers, les messages et la fatigue. Donner assez de contexte pour que mon départ ne ressemble ni à un caprice ni à une fuite provoquée par une catastrophe précise.

Il n'y avait pas eu de catastrophe précise.

J'avais démissionné un jeudi.

Le ciel était clair.

J'avais pris le métro à huit heures douze.

Envoyé ma lettre à onze heures sept.

Accepté un appel avec mon responsable à quatorze heures.

À la fin, il avait dit comprendre.

Je ne savais pas s'il comprenait.

J'avais répondu merci.

La journée avait continué.

Une réunion.

Un déjeuner devant mon écran.

Deux fichiers corrigés.

Une demande envoyée à dix-sept heures cinquante-quatre avec la mention quand tu peux, qui signifiait avant le lendemain matin.

J'avais rendu le fichier à dix-neuf heures vingt.

Puis j'étais rentré.

La démission n'avait pas produit de bruit.

Même moi, je n'avais pas su à quel moment exact elle était devenue réelle.

À la fin de mon préavis, j'avais vidé un tiroir, rendu un badge et refusé qu'on m'envoie mon mug.

Ensuite, il y avait eu plusieurs semaines sans adresse nouvelle.

Mon appartement existait encore, mais son bail prenait fin. Je l'avais résilié avant de savoir où aller, un soir où le réfrigérateur produisait plus de bruit que la rue.

J'avais ouvert une carte.

Élargi la zone de recherche.

Coché meublé.

Coché maison.

Fixé un loyer maximal.

L'annonce de Vernelles était apparue.

J'ai fermé le carnet.

La réponse réelle ne tenait pas sous une rubrique.

Léonie n'avait pas demandé un rapport complet.

Elle avait posé une question ordinaire.

Les gens répondaient à ce type de question avec une version réduite.

J'avais besoin de changer d'air.

Faux.

L'air de mon ancien appartement n'avait aucun problème identifié.

J'en avais assez de la ville.

Faux.

J'aimais les transports, les commerces ouverts tard et la possibilité de traverser plusieurs quartiers sans être reconnu par personne.

Je voulais une vie plus simple.

Imprécis.

À Vernelles, les fenêtres exigeaient l'usage du genou, les poubelles obéissaient à un calendrier variable et l'achat de lait pouvait entraîner le montage d'une guirlande sous une halle.

Je cherchais du calme.

Vrai.

Insuffisant.

J'ai regardé la carte.

Léonie avait retiré le vous sans discours. Elle avait posé la question sur la ligne suivante.

Je pouvais répondre de la même manière.

Une phrase.

Pas d'explication.

J'ai quitté mon travail et j'avais besoin d'un endroit où personne ne me demanderait rien.

Le contenu se rapprochait.

La formulation accusait les autres.

À Vernelles aussi, les gens demandaient.

Tenir une lampe.

Porter une table.

Acheter le pain déjà préparé.

Répondre à une carte destinée à une morte.

La différence ne se trouvait pas dans l'absence de demandes.

J'ai écrit :

Je suis venu pour ne plus avoir à être utile pendant quelque temps.

La phrase est apparue entière.

Sans brouillon intermédiaire.

Je l'ai relue.

Elle répondait.

Elle expliquait aussi davantage que prévu.

J'ai laissé le carnet ouvert et suis sorti récupérer le sécateur.

Une branche dépassait près du portail.

Je l'ai coupée.

La seconde s'est trouvée plus visible après la disparition de la première.

Je l'ai laissée.

Mireille est sortie de chez elle avec un sac-poubelle.

— Vous faites un trou.

— Où ?

Elle a désigné la haie.

La partie droite formait une légère dépression.

— Ce n'est pas un trou.

— On voit plus la route.

— On la voyait déjà.

— Maintenant, on la voit davantage.

Elle a ouvert son bac.

— Il fallait couper celle du dessous aussi.

— Cela agrandirait le trou.

— Non. Ça équilibrerait.

J'ai regardé la branche.

Elle dépassait selon un angle différent.

— Je le ferai plus tard.

— Vous le verrez depuis la cuisine.

— Je peux fermer le volet.

Mireille a jeté son sac.

— Rose faisait ça.

— Tailler la haie ?

— Fermer le volet quand quelque chose la gênait dehors.

— La méthode fonctionne.

— Pas sur les gens.

Elle a refermé son bac et traversé la route.

J'ai laissé la branche.
 Dans la cuisine, la question était toujours sur la table.
 Je l'ai déplacée dans le salon avec les autres cartes.
 Depuis la cuisine, je voyais la gare de Montaubert dépasser devant les quais de Cérannes.
 Le déplacement n'avait pas réduit sa présence.
 Après le déjeuner, je suis monté dans la pièce du fond.
 La table avait retrouvé sa place près de la fenêtre. Le mur était sec. Une auréole plus claire demeurait sous le montant.
 Le rideau bleu ne touchait plus le radiateur.
 La carte routière se trouvait dans le tiroir.
 Je l'ai ouverte et trouvé Montaubert au nord-est, près d'une rivière et d'une ligne de chemin de fer représentée en gris.
 La distance jusqu'à Vernelles dépassait cent cinquante kilomètres.
 La carte postale mettrait probablement deux ou trois jours.
 Léonie restait là jusqu'au 21 décembre.
 Nous étions le 7.
 Il y avait de la marge.
 J'ai replié la carte routière.
 La première tentative a produit un bord décalé.
 J'ai recommencé.
 Le résultat est entré dans le tiroir.
 Le plancher a grincé lorsque je me suis assis.
 J'avais raconté cette pièce à Léonie.
 La fenêtre.
 Le rideau.
 Le crochet.
 La table.
 Elle pouvait se représenter la maison.
 Elle demandait maintenant pourquoi j'y étais.
 J'ai pris une carte vierge.
 Le recto montrait une branche sombre couverte de givre.
 Hiver à Vernelles
 Il avait gelé trois fois depuis mon arrivée, sans produire de givre aussi dense.
 L'image restait plausible.
 J'ai écrit l'adresse de Montaubert.
 Puis :

Léonie,

La réponse pratique est que la maison était disponible, meublée et dans mon budget. Je cherchais aussi du calme.

J'ai démissionné quelques semaines avant de venir. Je ne savais plus m'arrêter.
 Je suis venu à Vernelles pour ne plus avoir à être utile pendant quelque temps.

Kai

Le texte tenait.
 Il restait même assez de place pour deux lignes courtes.
 J'ai relu.

La réponse était exacte.
 Elle pouvait partir.
 Le problème venait de la phrase du milieu.
 Je ne savais plus m'arrêter.
 S'arrêter de travailler.
 S'arrêter d'accepter.
 S'arrêter de répondre.
 S'arrêter de transformer chaque demande en engagement déjà pris.
 La phrase pouvait désigner plusieurs choses sans en montrer aucune.
 Je pouvais ajouter un exemple.
 La surface restante ne le permettait pas.
 J'ai retourné la carte.
 La branche couverte de givre occupait tout le recto.
 Les cartes étaient petites.
 Léonie l'avait écrit.
 Le vous prenait trop de place.
 Ma réponse en prenait davantage.
 J'ai posé la carte dans le tiroir.
 Une lettre exigeait une enveloppe.
 Je n'en avais pas.
 Le tabac-presse fermait à midi trente. Il était quatorze heures douze.
 Je pouvais attendre le mardi.
 Léonie resterait encore onze jours à Montaubert.
 La question n'avait aucune urgence.
 J'ai pris une feuille blanche.
 Elle offrait trop de place.
 Je l'ai laissée sur la table.
 À quatorze heures trente, je suis allé au café.
 Le déplacement n'avait pas de lien nécessaire avec la lettre.
 J'avais envie d'un café.
 Luc a posé une tasse dès mon entrée.
 — Bonjour, ai-je dit.
 — Bonjour.
 — Je pourrais prendre autre chose.
 — Vous pouvez.
 Il n'a pas retiré la tasse.
 Je me suis assis au bar.
 Bastien occupait une table près de la fenêtre. Une grande feuille était étalée devant lui. Il traçait des rectangles au crayon.
 — C'est quoi ?
 — Le plan des chalets.
 — Quels chalets ?
 — Le marché de Noël.
 Il a pointé plusieurs formes.
 — Nourriture. Associations. Artisans. Sapin.
 Le sapin était représenté par un cercle plus petit qu'un chalet.
 — C'est à l'échelle ?
 — À peu près.
 — Non.
 — Vous voulez le refaire ?
 La proposition était directe.
 Le plan pouvait être corrigé.

La halle possédait des dimensions connues. Les chalets aussi. Il suffisait de choisir une échelle, mesurer les passages et replacer les éléments.

Le travail prendrait moins d'une demi-heure.

Je savais le faire.

— Non.

Bastien a repris son crayon.

— D'accord.

Aucune insistance.

Il a déplacé un rectangle.

— Là, ça passe ?

— Je ne sais pas. Le plan n'est pas à l'échelle.

— Donnez un avis.

Je me suis penché.

— Le passage entre le chalet quatre et le sapin paraît trop étroit.

— De combien ?

— Je ne peux pas le mesurer sur ce dessin.

Il a regardé la feuille.

— On a peut-être trop de chalets.

— C'est possible.

Il a plié le plan.

La discussion était terminée.

Je n'avais pas refait le document.

J'avais répondu à une question limitée.

Le marché de Noël existerait tout de même.

— Vous écrivez toujours vos cartes ? a demandé Bastien.

— Oui.

— Nadine vend des enveloppes.

— Je sais.

— Vous avez besoin d'une enveloppe ?

— Oui.

— Alors c'est réglé.

La décision ne lui demandait rien de plus.

Une enveloppe existait.

J'en avais besoin.

Le tabac-presse ouvrirait mardi.

Bastien a repris son plan et s'est levé.

— Vous venez samedi pour les chalets ?

— Vous me demandez ?

— Non. Je vous informe.

— À quelle heure ?

— Huit heures.

— C'est tôt.

— Les chalets s'en foutent.

Il est parti.

Je suis resté jusqu'à ce que deux enfants entrent avec leur mère et que le créneau calme prenne fin.

Lorsque je suis rentré, la feuille blanche attendait toujours sur la table de la pièce du fond.

Je me suis assis.

Le plancher a grincé.

La lumière tombait déjà. À quinze heures trente, il faisait presque soir.

J'ai écrit la date.

7 décembre

Puis :

Léonie,

La ligne suivante est restée vide.

Je pouvais commencer par les critères de la maison.

Disponible. Meublée.

Calme.

Cela placerait les informations les moins importantes en premier.

Je pouvais commencer par la démission.

Cela donnerait l'impression qu'elle expliquait tout à elle seule.

J'ai écrit :

Je travaillais dans une firme de conseil. J'étais bon dans ce travail.

La phrase ressemblait au début d'une justification.

Elle était exacte.

Je l'ai laissée.

Je savais repérer les erreurs dans les fichiers, comprendre les demandes mal formulées et terminer rapidement ce que les autres ne savaient plus comment finir. J'ai donc commencé à dire oui souvent. Au bout d'un moment, je répondais avant de savoir à quoi.

La phrase du carnet avait besoin d'un exemple.

Un seul.

Je savais lequel.

Un soir, j'avais fini mon travail et aidé plusieurs personnes à terminer le leur. Je suis parti vers vingt-deux heures trente. Au moment où l'ascenseur arrivait, mon responsable m'a envoyé un fichier avec deux mots : « Tu gères ? »

J'ai répondu oui avant d'ouvrir le fichier.

Je suis retourné à mon bureau.

Le geste se suffisait presque.

Je l'ai relu.

L'événement ne méritait aucune mémoire particulière.

Il ressemblait à des dizaines d'autres.

C'était précisément pour cela que je m'en souvenais.

J'ai écrit :

Ce soir-là n'avait rien d'exceptionnel. C'est pour ça qu'il me revient.

Puis :

Personne ne m'avait obligé. Mon responsable savait que j'accepterais parce que j'acceptais presque toujours. Moi aussi, je le savais.

Les mois suivants avaient ressemblé à ce mardi, avec des variantes.

Des messages dans le métro.

Des repas devant l'écran.

Des demandes qui devaient prendre trente minutes.

Des félicitations qui prenaient souvent la forme d'une nouvelle demande.

Il n'était pas nécessaire de toutes les raconter.

J'ai écrit :

Les mois suivants ont ressemblé à ce mardi, avec des variantes. J'ai continué parce que j'étais utile et que je ne savais plus très bien quoi faire lorsque je ne l'étais pas.

La phrase est apparue lentement.

Elle dépassait ce que j'avais prévu.

Je ne l'ai pas barrée.

Quand j'ai démissionné, je pensais surtout que j'avais besoin de dormir et de ne plus voir de fichiers pendant quelque temps. Mon appartement arrivait en fin de bail. J'ai cherché une maison meublée, calme et disponible rapidement. Celle-ci cochant les critères.

Puis la phrase du carnet :

Je suis venu à Vernelles pour ne plus avoir à être utile pendant quelque temps.

Une petite trace bleue s'est formée sous le mot temps lorsque j'ai laissé le stylo appuyé trop longtemps.

Cela n'a pas fonctionné exactement comme prévu.

Cette phrase pouvait sembler se plaindre de Bastien, Nadine ou Mireille.

Elle pouvait aussi inclure Léonie.

J'ai ajouté :

Les gens demandent des choses ici aussi. La différence est qu'une table reste une table, une chaudière une chaudière, et qu'on peut parfois dire non sans devoir fournir une version améliorée du non.

La formulation était travaillée.

Une lettre permettait de travailler une phrase.

Cela ne la rendait pas fausse.

Il restait de la place au bas de la feuille.

Je pouvais poser une question.

Pourquoi Léonie se déplaçait-elle autant ?

Comment avait-elle commencé ce travail ?

Pourquoi avait-elle vécu chez Rose ?

Ces questions existaient depuis plusieurs cartes.

En ajouter une maintenant donnerait l'impression que ma réponse devait être compensée par une demande équivalente.

Je n'ai rien ajouté.

J'ai signé.

Kai

La lettre occupait un peu plus de la moitié de la page.

Je l'ai lue à voix basse.

Ma voix paraissait étrangère dans la petite chambre.

Le plancher a grincé lorsque j'ai changé de position.

La lettre disait :

Léonie,

Je travaillais dans une firme de conseil. J'étais bon dans ce travail. Je savais repérer les erreurs dans les fichiers, comprendre les demandes mal formulées et terminer rapidement ce que les autres ne savaient plus comment finir. J'ai donc commencé à dire oui souvent. Au bout d'un moment, je répondais avant de savoir à quoi.

Un soir, j'avais fini mon travail et aidé plusieurs personnes à terminer le leur. Je suis parti vers vingt-deux heures trente. Au moment où l'ascenseur arrivait, mon responsable m'a envoyé un fichier avec deux mots : « Tu gères ? » J'ai répondu oui avant d'ouvrir le fichier. Je suis retourné à mon bureau.

Ce soir-là n'avait rien d'exceptionnel. C'est pour ça qu'il me revient.

Personne ne m'avait obligé. Mon responsable savait que j'accepterais parce que j'acceptais presque toujours. Moi aussi, je le savais. Les mois suivants ont ressemblé à ce mardi, avec des variantes. J'ai continué parce que j'étais utile et que je ne savais plus très bien quoi faire lorsque je ne l'étais pas.

Quand j'ai démissionné, je pensais surtout que j'avais besoin de dormir et de ne plus voir de fichiers pendant quelque temps. Mon appartement arrivait en fin de bail. J'ai cherché une maison meublée, calme et disponible rapidement. Celle-ci cochant les critères.

Je suis venu à Vernelles pour ne plus avoir à être utile pendant quelque temps.

Cela n'a pas fonctionné exactement comme prévu. Les gens demandent des choses ici aussi. La différence est qu'une table reste une table, une chaudière une chaudière, et qu'on peut parfois dire non sans devoir fournir une version améliorée du non.

Kai

La lettre ne mentionnait pas le mot épuisement.
 Ni burn-out.
 Ni santé.
 Elle ne racontait pas le jour de la démission.
 Elle ne décrivait pas les nuits, le café, le métro ou les semaines qui avaient suivi.
 Elle répondait pourtant davantage que prévu.
 J'ai plié la feuille en trois.
 Le pli inférieur n'était pas parallèle au premier.
 J'ai déplié.
 Le papier portait déjà la marque.
 Je pouvais recommencer avec une nouvelle feuille.
 Le texte était disponible dans le carnet et dans ma mémoire.
 Une version propre ne serait pas plus exacte.
 J'ai replié selon les lignes existantes et placé la lettre dans le tiroir.
 Le lendemain, je l'ai relue avant le café.
 La phrase J'étais bon dans ce travail m'a arrêté.
 Elle pouvait sembler vaniteuse.
 La supprimer rendait moins claire la suite. Les demandes arrivaient parce que je savais les traiter. Je les acceptais parce que cette compétence avait fini par devenir la partie la plus stable de mes journées.
 J'ai remplacé mentalement bon par efficace.
 Efficace semblait plus neutre.
 Il était aussi moins vrai.
 Je n'étais pas seulement rapide.
 J'étais bon.
 La phrase est restée.
 J'ai rangé la lettre.
 Le dimanche, je ne l'ai pas relue.
 Le lundi, je l'ai sortie du tiroir à dix-neuf heures onze.
 La petite trace bleue sous le mot temps était toujours visible.
 Le pli aussi.
 Le texte n'avait pas besoin d'une troisième vérification.
 Je l'ai remise dans le tiroir.
 Le mardi matin, je l'ai prise avant le café.
 La branche que Mireille m'avait conseillé de couper dépassait encore de la haie.
 Je l'ai vue depuis la fenêtre.
 Elle créait effectivement un déséquilibre.
 Je suis parti sans la couper.
 Le tabac-presse contenait une cliente au comptoir. Elle envoyait un colis trop large de deux centimètres.
 — Si j'appuie ? a-t-elle demandé.
 — Le contenu casse ? a répondu Nadine.
 — Peut-être.
 — Alors n'appuyez pas.
 La cliente a repris le colis et quitté la boutique.
 Nadine a posé sa règle.
 — Bonjour Kai.
 — Bonjour.
 J'ai sorti la feuille pliée.
 — J'ai besoin d'une enveloppe.
 Elle a regardé le format.
 Pas le texte.
 — Blanche ?

— Oui.

Elle en a pris une sans fenêtre et l'a posée devant moi.

La lettre tenait à l'intérieur.

— Un timbre, ai-je dit.

Elle a pesé l'ensemble.

— Dix-sept grammes. Un vert suffit.

— D'accord.

Elle a détaché le timbre.

— Vous êtes passé à la lettre.

— La carte était trop petite.

— Ça arrive.

J'ai payé.

Puis recopié l'adresse de Montaubert sur l'enveloppe.

Léonie

Maison des associations

Ancienne gare

12, place du 8-Mai

Montaubert

L'enveloppe offrait beaucoup plus d'espace que nécessaire.

Les lignes semblaient perdues au centre.

— Mettez votre adresse au dos, a dit Nadine.

— Elle la connaît.

— Pour le retour.

J'ai écrit :

Kai P.

8, rue des Vignes

Vernelles

Mon nom apparaissait désormais avec celui de Léonie sur le même objet.

Toutes les enveloppes fonctionnaient ainsi.

J'ai collé le timbre.

Puis fermé le rabat.

Le bruit produit par la bande adhésive était faible.

Définitif seulement si je le décidais.

— Levée à quinze heures, a dit Nadine.

— Je sais.

— Vous avez de la marge.

La marge permettait de rentrer.

Rouvrir l'enveloppe.

Recopier la lettre.

Réduire une phrase.

Ou ne rien envoyer.

— Bonne journée, Kai.

— Bonne journée.

La boîte jaune se trouvait à moins de trente mètres.

Je suis passé devant.

Puis je suis allé au café.

Il était dix heures quarante-six.

Trois tables étaient occupées. Deux hommes parlaient au bar. Une femme téléphonait près de la fenêtre.

Luc a posé une tasse devant moi.

Je me suis installé au fond.

L'enveloppe sur la table.

Je pouvais encore l'ouvrir.

La bande adhésive déchirerait probablement le papier, mais pas la lettre.
Je pouvais supprimer le passage sur le mardi.
Écrire seulement :
J'ai démissionné parce que je travaillais trop et choisi Vernelles pour me reposer.
La formulation serait vraie selon une définition large.
Elle donnerait une réponse correcte, ordinaire et sans conséquence.
Je savais déjà qu'elle ne suffisait pas.
Léonie n'avait pas demandé un dossier médical.
Elle n'avait pas demandé de justification.
Elle avait demandé pourquoi j'étais venu.
La lettre répondait.
La version courte évitait.
Luc est passé près de la table.
— Vous attendez quelqu'un ?
— Non.
— D'accord.
Il a pris une tasse vide sur la table voisine.
Aucune conclusion n'a été tirée de mon enveloppe.
J'ai bu le café.
À onze heures huit, je me suis levé.
Sur la place, Bastien déchargeait des barrières près de la mairie.
Il a regardé l'enveloppe dans ma main.
— Vous avez la lettre.
— C'est une observation.
— La boîte est là.
— Je sais.
— Vous faites quoi ?
— Je vais la poster.
— Alors postez-la.
Le raisonnement réduisait la situation à une opération unique.
Il ne demandait pas si le texte était bon.
Ni ce que Léonie en penserait.
Seulement si l'enveloppe devait rejoindre la boîte.
Je me suis approché.
La levée indiquait quinze heures.
Il était onze heures treize.
La poster maintenant ou à quatorze heures cinquante-neuf ne modifierait pas son départ.
L'attente n'améliorerait pas le contenu.
J'ai soulevé le clapet.
L'ouverture était assez large.
L'enveloppe a glissé jusqu'à la moitié.
Je l'ai retenue.
Une carte postale laissait son message visible. L'enveloppe le cachait, ce qui aurait dû rendre l'envoi plus facile.
Le contenu semblait au contraire plus lourd depuis qu'il n'était plus accessible.
Je savais ce qu'il y avait dedans.
Nadine ne le savait pas.
Bastien non plus.
Léonie le saurait.
J'ai lâché.
L'enveloppe est tombée.
Un froissement bref.

Puis le contact avec le fond métallique.
 J'ai refermé le clapet.
 L'opération était terminée.
 J'ai immédiatement pensé à la première phrase.
 Trop générale.
 À la deuxième.
 Trop affirmative.
 Au passage sur mon responsable.
 Trop accusateur.
 À celui sur mon propre oui.
 Trop personnel.
 À la phrase sur Vernelles.
 Trop exacte.
 Je pouvais demander à quelle heure la boîte serait relevée et tenter de récupérer la lettre
 auprès de la factrice.
 Le doute ne constituait probablement pas un motif postal reconnu.
 Bastien attachait une bande rouge et blanche à une barrière.
 — C'est fait ? a-t-il demandé.
 — Oui.
 — Alors c'est fait.
 Je suis rentré.
 Le chien a aboyé.
 L'homme aux fleurs m'a salué.
 La branche de la haie dépassait toujours.
 Je ne l'ai pas coupée.
 Dans la pièce du fond, la carte au givre se trouvait dans le tiroir.
 La réponse courte.
 Propre.
 Correcte.
 Jamais envoyée.
 Je l'ai relue.
 La maison était disponible.
 Le calme.
 La démission.
 L'utilité.
 Tout y était.
 Rien n'y occupait assez de place.
 Je l'ai rangée sous la carte routière.
 Pour la première fois, j'avais envoyé à Léonie quelque chose que je ne pouvais plus
 réduire à quelques mots factuels sans mentir.

Chapitre 14

La boîte de Noël

Élodie a annoncé sa visite un mercredi à dix-huit heures douze.

Bonjour Kai. Je peux passer samedi en fin de matinée pour récupérer la boîte de Noël et le courrier de ma tante ? Je regarderai aussi la trace d'humidité si ça ne vous dérange pas.

La boîte occupait la pièce du fond depuis mon arrivée.

Elle avait changé de mur une fois, été soulevée trois fois et reçu une bande supplémentaire de ruban adhésif sous le côté gauche.

Son volume était resté stable.

Son poids se situait entre douze et quinze kilos.

Beaucoup pour des décorations.

Peu pour un problème conservé depuis septembre.

J'ai répondu :

Oui. Vers quelle heure ?

Entre 11 h et midi, probablement. Je vous confirme en partant.

La visite disposait de trois objectifs.

Courrier de Rose.

Boîte de Noël.

Trace d'humidité.

J'ai créé une note.

Samedi

Courrier

Boîte

Mur

Café ?

La dernière ligne n'était pas une tâche.

Je l'ai laissée.

Le courrier de Rose occupait deux compartiments du porte-courrier du salon. Relevés, mutuelle, catalogues, demandes de cotisation.

Les quatre premières cartes de Léonie étaient rangées derrière.

Le canal.

Le deuxième canal.

La mairie.

La fontaine.

Elles avaient été adressées à Rose.

Élodie pouvait vouloir les emporter.

La possibilité a produit une résistance immédiate.

Faible.

Assez nette pour être remarquée.

Les cartes ne m'appartenaient pas. Je les avais lues parce qu'elles étaient arrivées sans enveloppe dans ma boîte aux lettres. Je les avais conservées parce qu'Élodie m'avait demandé de garder le courrier.

Aucune de ces raisons ne créait un droit de propriété.

Je les ai posées près de l'enveloppe destinée à Élodie.

Le jeudi, j'ai vérifié le mur.

L'auréole sous la fenêtre avait séché. Les marques tracées au crayon le jour de l'infiltration restaient visibles.

J'avais essayé d'en effacer une avec une gomme trop dure, puis avec un chiffon humide.

L'opération avait amélioré la peinture autour du trait.

Pas le trait.

Élodie pourrait donc constater que l'humidité n'avait pas progressé et que j'avais tenté de supprimer la preuve permettant de le démontrer.

La boîte se trouvait contre le mur intérieur.
L'escalier était étroit. Le carton ne passerait pas horizontalement entre la rampe et le mur. Il faudrait l'incliner, ce qui déplacerait le contenu vers un fond déjà renforcé.
J'ai pressé les bandes de ruban.
Elles tenaient.
La boîte pouvait attendre deux personnes.
Le vendredi, aucune réponse de Léonie n'est arrivée.
Ma lettre était partie trois jours plus tôt.
Elle ne pouvait pas encore avoir reçu de réponse.
Une lettre n'appelait pas automatiquement une lettre.
La question était satisfaite.
Léonie savait pourquoi j'étais venu à Vernelles.
Aucune tâche n'était suspendue.
Le samedi matin, j'ai placé les documents administratifs de Rose dans une grande enveloppe kraft.
Les cartes sont restées à part.
À dix heures vingt, la cuisine était propre.
À dix heures quarante-cinq, j'ai déplacé la table de la pièce du fond afin de libérer le passage vers la boîte.
Le déplacement a révélé une marque plus claire sur le parquet.
J'ai remis la table exactement sur sa trace.
Le passage s'est réduit.
Je l'ai déplacée de nouveau.
Le sol pouvait conserver une différence de couleur pendant une visite.
À onze heures onze, mon téléphone a vibré.
J'arrive dans cinq minutes.
J'ai mis de l'eau dans la cafetière.
Puis je l'ai retirée.
Préparer le café avant qu'Élodie le demande risquait de créer une obligation de le boire.
J'ai laissé le filtre vide.
À onze heures dix-neuf, sa voiture grise est apparue derrière le portail.
Le coffre était déjà plein.
Un meuble démonté occupait la diagonale. Plusieurs planches blanches dépassaient entre les sièges arrière. Deux sacs étaient coincés près de la vitre.
La boîte de Noël ne rentrerait pas.
Élodie est sortie.
Manteau bleu sombre.
Écharpe rouge enroulée trop haut autour du cou.
Cheveux attachés rapidement, avec plusieurs mèches sorties sur les côtés.
Je lui ai ouvert avant qu'elle frappe.
— Bonjour.
— Bonjour.
Elle regarda ses chaussures.
— Je les enlève ?
— Gardez-les.
Elle essuya les semelles et entra.
Son regard parcourut l'entrée.
Il ne restait plus de carton.
— Vous avez tout déballé.
— Oui.
— Ça vous a pris combien de temps ?
— Un peu plus de deux mois.
— C'est raisonnable.

— Pas selon Mireille.

— Rien n'est raisonnable selon Mireille tant que ce n'est pas fait avant qu'elle y pense.

Elle retira son écharpe.

— Ça va, la maison ?

— La chaudière fonctionne. Les fenêtres ferment. Le volet grince moins.

— Je ne demandais pas un état technique.

— C'était une question générale ?

— Oui.

J'ai regardé autour de moi.

— Alors oui.

Elle sourit.

— D'accord.

Dans la cuisine, l'enveloppe Courrier Rose se trouvait sur la table, avec les quatre cartes.

Élodie posa son sac sur une chaise et parcourut les expéditeurs.

En moins d'une minute, mon classement unique avait produit trois piles.

À jeter.

À lire.

À conserver.

Je lui ai tendu les cartes.

— Les premières de Léonie.

Élodie prit celle du canal.

— Vous voulez les garder ?

La question arriva avant mon explication.

— Elles étaient adressées à Rose.

— Oui.

— Elles font donc partie de son courrier.

— Probablement.

Elle retourna la carte.

— C'est elle qui vous écrit maintenant ?

— Oui.

— Vous l'avez retrouvée ?

— Elle s'appelle Léonie. Elle a vécu dans la pièce du fond pendant un peu moins de trois mois.

— Vous avez appris tout ça par les cartes ?

— En partie. Mireille se souvenait d'elle.

— Mireille se souvient toujours après qu'on lui a donné assez d'informations.

Elle regarda les quatre paysages.

— Gardez-les.

— Elles appartenaient à votre tante.

— Ma tante les aurait laissées dans un tiroir jusqu'à ce que quelqu'un décide à sa place.

— Ce n'est pas une règle de succession.

— Vous les avez lues.

— Oui.

— Léonie sait que vous les avez lues.

— Oui.

— Elles ont déclenché le reste.

— Oui.

Elle posa les cartes devant moi.

— Alors elles font partie du reste.

Le raisonnement ne constituait toujours pas une règle de succession reconnue.

Je n'ai pas contesté.

J'ai remis les cartes dans le porte-courrier, devant les enveloppes de Rose.

Le changement de pile a produit un soulagement.

Faible.

Inutile à nier.

— Vous voulez du café ? ai-je demandé.

— Oui. Pas trop fort.

J'ai rempli le réservoir.

— Deux cuillères pour deux tasses ?

— Ça me paraît déjà beaucoup.

— La formule habituelle serait trois.

— Pourquoi ?

— Une par tasse et une pour la cafetière.

— La cafetière boit ?

La même question que Bastien.

— Apparemment, non.

J'ai mis deux cuillères.

Pendant que le café coulait, Élodie regarda sa voiture.

— La boîte ne rentrera pas.

— Non.

— La bibliothèque devait être démontée en trois morceaux.

— Il y en a onze.

— J'ai constaté.

— La boîte mesure environ soixante par quarante par trente-cinq.

— Vous l'avez mesurée ?

— Non.

— Bien sûr.

Elle prit sa tasse.

— Descendons-la quand même. Je veux vérifier ce qu'il y a dedans avant de la laisser encore trois mois.

Nous avons terminé le café, puis sommes montés.

La porte de la chambre de Rose était fermée.

Élodie la regarda en passant.

Elle ne ralentit pas.

Dans la pièce du fond, la table se trouvait loin de la fenêtre. Le rideau bleu tenait par un ourlet presque droit. La boîte occupait le mur intérieur.

Élodie s'arrêta sur le seuil.

— Elle a changé.

— La pièce ?

— Oui.

— Le lit est toujours démonté.

— Ce n'est pas ça.

Elle entra.

Le plancher grinça devant la table.

— Il faisait déjà ça, dit-elle.

— Oui.

— Ma tante disait que la maison se souvenait des pas.

J'ai attendu.

— C'est faux, ajouta-t-elle. C'est une lame qui frotte.

— Bastien partage votre diagnostic.

Elle toucha le rideau.

— Vous l'avez recousu.

— Il touchait le radiateur.

Mes points se distinguaient des anciens. Plus petits. Plus rapprochés.

— Vous avez suivi sa couture.

— Autant que possible.

- Elle n'aurait pas aimé.
- Pourquoi ?
- Elle disait qu'il ne fallait jamais suivre une erreur.
- Elle avait fait l'erreur.
- Ce qui la rendait probablement plus importante.

Elle passa la main sur le mur.

- C'est sec.

— Oui.

- Et ça n'a pas bougé.

— Non.

Son doigt s'arrêta sur le trait au crayon.

- Vous avez essayé d'effacer.

— La gomme était trop dure.

- Je vois.

Elle ne demanda pas pourquoi j'avais voulu retirer une preuve utile.

Nous avons pris chacun une extrémité de la boîte.

- On la garde horizontale jusqu'à l'escalier, ai-je dit. Ensuite, mon côté descend.

— Kai.

- Oui ?

— On porte une boîte.

Nous l'avons soulevée.

Mon côté était plus lourd.

Quelque chose a roulé à l'intérieur.

Puis un bruit de verre ou de métal.

Élodie s'est immobilisée.

- Certaines décorations sont en verre.

— Vous auriez pu le préciser.

- Je pensais que le mot décorations suffisait.

Dans l'escalier, le carton a frotté contre la rampe.

- Vers vous, ai-je dit.

— Droite ou gauche.

— Ma gauche.

- Donc ma droite.

— Oui.

- Voilà une information utilisable.

La cinquième marche a craqué.

Le fond du carton aussi.

Un son bref.

Nous nous sommes arrêtés.

- Ça tient ? demanda Élodie.

— Pour l'instant.

- Formulation Bastien.

— Elle convient.

Dans la cuisine, la boîte occupa presque toute la table.

Élodie regarda une nouvelle fois son coffre à travers la fenêtre.

- Elle ne rentrera vraiment pas.

— Non.

- Je veux quand même vérifier ce qui a roulé.

Elle retira la première bande de ruban.

Le carton s'ouvrit avec un bruit sec.

Une odeur de poussière, de cire et de papier ancien s'éleva.

Une guirlande argentée occupait le dessus. La moitié de ses brins manquaient sur une vingtaine de centimètres.

— Elle était déjà comme ça quand j'étais adolescente, dit Élodie.

— Pourquoi la garder ?

— Parce que l'autre moitié était encore correcte.

La logique appartenait à Rose.

Sous la guirlande se trouvaient des boules enveloppées dans du papier, un cheval en bois auquel il manquait une patte et une guirlande électrique dont le fil était durci près de la prise.

— Celle-là ne doit pas être branchée, ai-je dit.

— Elle n'aurait pas dû l'être depuis 2004.

— Pourquoi les piles sont encore dans la boîte ?

— Pour que quelqu'un les enlève.

Je les ai retirées.

Elles n'avaient pas coulé.

Le hasard avait participé à la conservation.

Sous une feuille de papier de soie se trouvaient plusieurs décorations en pâte à sel.

Une étoile verte.

Une lune orange.

Un cercle bleu où NOËL apparaissait à l'envers.

Un ange.

L'ange n'avait qu'une aile.

Son visage était formé de trois points noirs. Des cheveux jaunes occupaient la moitié du front. Une robe rose descendait jusqu'à des pieds inexistantes.

Au dos :

ÉLODIE 7 ANS

— Mireille m'en a parlé, ai-je dit.

Élodie le prit entre deux doigts.

— Elle vous a dit quoi ?

— Que vous l'aviez fabriqué. Elle ne savait plus ce qui était arrivé à l'autre aile.

— Ma tante l'a cassée en rangeant le sapin.

— Vous êtes sûre ?

Elle regarda la cassure.

— Elle avait refusé de le jeter. Elle disait qu'un ange de profil n'avait besoin que d'une aile.

— C'est techniquement discutable.

— J'avais sept ans. J'ai pleuré.

— Elle l'a gardé pour vous.

— Elle l'a gardé pour ne pas reconnaître qu'elle l'avait cassé.

Les deux raisons pouvaient coexister.

Élodie reposa l'ange avec précaution.

— Tous les ans, elle le mettait devant.

— Pour vous faire plaisir ?

— Pour prouver qu'elle avait eu raison.

Quelqu'un frappa à la porte.

Trois coups rapides.

Élodie regarda vers l'entrée.

— Vous attendez quelqu'un ?

— Non.

— Alors c'est Mireille.

Mireille se tenait sur le seuil avec une assiette couverte d'un torchon.

— J'ai vu la voiture, dit-elle.

Elle leva l'assiette.

— J'ai fait un gâteau. Il est trop grand.

La distinction supprimait toute dette particulière.

Je l'ai laissée entrer.

Le gâteau aux noix occupait presque tout le plat. Une partie du bord était plus sombre.

Mireille vit la boîte ouverte.

— Tu as tout sorti.

— Il fallait vérifier avant de la mettre dans la voiture.

Mireille regarda par la fenêtre.

— Elle ne rentrera pas.

— Nous avions établi ce point.

Élodie lui tendit une étoile cousue dans un tissu jaune. Du coton dépassait sur un côté.

— Et ça ?

Mireille l'examina.

— C'est ta tante.

— Elle disait que c'était toi.

— Elle mentait.

— Pourquoi elle aurait menti sur une étoile ?

— Parce qu'elle l'avait ratée.

— Tu l'avais commencée.

Mireille tourna l'objet.

— Peut-être.

L'étoile possédait deux mémoires concurrentes et aucune preuve exploitable.

Mireille vit l'ange.

— Tu l'as toujours.

— Il était dans la boîte.

— Évidemment.

— Qui a cassé l'aile ? ai-je demandé.

Les deux femmes répondirent en même temps.

— Ma tante.

— Élodie.

Elles se regardèrent.

— J'avais sept ans, dit Élodie.

— Tu l'as cassé l'année suivante.

— Tu ne te souvenais pas de l'étoile il y a trente secondes.

— Ce n'est pas pareil. Je sais coudre.

La couture de l'étoile fragilisait l'argument.

Personne ne l'a relevé.

La vérité se trouvait peut-être dans l'une des versions.

Elle n'aurait modifié aucun geste présent.

L'ange restait à une aile.

Rose l'avait gardé.

— Elle aimait Noël ? ai-je demandé.

— Oui, dit Élodie.

— Pas spécialement, dit Mireille.

— Elle sortait tout chaque année.

— Parce qu'elle refusait de jeter.

— Elle invitait des gens.

— Elle invitait des gens toute l'année.

Aucune conclusion n'a été décidée.

Mireille coupa trois parts de gâteau sans demander si nous en voulions.

Nous en voulions.

J'ai préparé une nouvelle cafetière.

Deux cuillères et demie.

Un compromis entre ma formule et celle d'Élodie.

Nous nous sommes assis autour de la boîte ouverte.

L'organisation n'était pas optimale.

Elle fonctionnait.

Élodie prit l'ange.

— J'aurais dû jeter tout ça quand j'ai vidé la maison.

— Vous ne l'avez pas fait.

— Non.

— Pourquoi ?

Elle passa le pouce sur la cassure.

— Parce qu'à chaque objet, j'entendais ce qu'elle aurait dit. Que le tissu pouvait servir. Que le fil était encore bon. Que quelqu'un voudrait peut-être le bouton.

— Les boutons servent, dit Mireille.

— Pas cent cinquante boutons sans paire.

— Ils n'ont pas besoin d'être en couple.

Élodie ferma les yeux une seconde.

— Voilà.

Elle regarda la boîte.

— Si j'avais tout jeté, ça aurait été simple. Si j'avais tout gardé chez moi, ça aurait été impossible. Alors j'ai fermé le carton et je l'ai laissé ici.

Reporter ne supprimait rien.

Cela pouvait rendre le problème habitable.

— Vous pouvez encore le laisser, ai-je dit.

Élodie me regarda.

— Je suis venue le chercher.

— Votre coffre est plein.

— C'est vrai.

— Il ne gêne pas.

— Vous avez déjà vécu avec assez d'affaires qui ne sont pas à vous.

J'ai regardé autour.

Le buffet.

La vaisselle.

La table.

La maison entière.

— La limite est difficile à établir ici.

Élodie sourit.

Mireille prit une seconde part de gâteau.

— Laisse-la.

— Je ne t'ai pas demandé.

— Tu vas abîmer la bibliothèque.

— Elle est démontée.

— Justement.

— Plus fragile que les boules ?

— Les boules ont survécu à Rose.

L'argument mit fin à la tentative de transport.

Élodie regarda l'heure.

— Je reviendrai avec le coffre vide.

— Avant Noël ? demanda Mireille.

— Oui.

— Quel Noël ?

— Cette année.

— Tu as deux semaines.

— Je sais compter.

— Rose disait pareil.

Élodie posa sa tasse.

— Je ne suis pas Rose.
Mireille ne répondit pas.
La phrase resta parmi les décorations.
Un bruit métallique vint de l'extérieur.
Le rabat de la boîte aux lettres.
La factrice passait plus tard que d'habitude.
J'ai tourné la tête vers la fenêtre.
La camionnette jaune est apparue derrière la haie, puis le moteur s'est éloigné.
Je ne me suis pas levé.
Mireille le remarqua.
— Le courrier.
— Oui.
— Vous n'allez pas voir ?
— Plus tard.
Elle regarda Élodie.
Élodie regarda Mireille.
Aucune ne commenta.
Nous avons remis les décorations dans la boîte.
La guirlande au fond, sans les piles.
Les boules dans leur papier.
Le cheval entre deux couches de tissu.
L'étoile et l'ange au-dessus.
Élodie enveloppa l'ange dans deux feuilles de papier de soie.
— Il est déjà cassé, dit-elle.
— Il peut l'être davantage.
— Voilà pourquoi je mets deux feuilles.
Un petit oiseau rouge était resté accroché à l'une des étoiles dorées.
La peinture s'écaillait sur son dos. Deux traits noirs formaient les ailes. Le bec était
jaune.
J'ai essayé de défaire le nœud.
— Laissez, dit Élodie.
— Il peut être défait.
— Il peut surtout attendre.
J'ai reposé les deux objets.
Nous avons rabattu les côtés du carton.
Au moment où je tirais le ruban, l'oiseau a glissé entre deux rabats et est tombé sur la
table.
Son fil s'était défait seul.
Élodie l'a regardé.
— Vous pouvez le remettre.
J'ai ouvert légèrement le carton.
L'oiseau tenait dans ma paume.
Un petit éclat de bois manquait sous la queue.
Il n'était pas cassé au sens strict.
Seulement ancien.
— Je le remettrai avant votre prochain passage, ai-je dit.
— D'accord.
Je l'ai posé sur le buffet.
Le rouge se détachait contre le bois sombre.
Puis j'ai fermé la boîte avec une bande dans la longueur et une autre en travers.
— Elle est mieux fermée qu'avant, dit Élodie.
— Le fond aussi.
— Vous avez gagné.

— Il n'y avait pas de compétition.

— C'est ce que disait ma tante quand elle gagnait.

Élodie remit son manteau et prit l'enveloppe contenant le courrier de Rose.

Les quatre cartes restèrent dans le porte-courrier.

Mireille replaça le torchon sur le gâteau. Il en restait presque la moitié.

— Je le reprends.

— Vous l'aviez apporté parce qu'il était trop grand.

— Maintenant, il est moins grand.

Elle plaça deux parts sur une assiette.

— Ça, c'est pour vous.

Devant le portail, Élodie ouvrit son coffre.

Une planche dépassait entre les sièges avant.

— À bientôt, Kai.

— Bonne route.

— Je vais d'abord déposer les onze morceaux de bibliothèque.

— Vérifiez qu'ils forment bien une seule bibliothèque.

— Je vais essayer.

Mireille se tenait au milieu de la route.

— Ton écharpe dépasse sous la portière.

Élodie retira l'extrémité avant de fermer.

Elles partirent dans des directions opposées.

La maison redevint silencieuse.

La boîte occupait le milieu de la cuisine.

Le courrier attendait dehors.

J'ai trouvé une ancienne sangle dans l'abri, l'ai passée autour du carton et formé deux poignées.

La montée a demandé trois arrêts.

Au milieu de l'escalier, le côté gauche a glissé de quelques centimètres. Aucun objet ne s'est signalé.

J'ai posé la boîte contre le mur intérieur de la pièce du fond.

Le problème était revenu à son emplacement initial.

Son contenu ne l'était plus tout à fait.

Je connaissais maintenant l'ange.

L'étoile sans auteur.

Le cheval.

La guirlande dangereuse.

Le petit oiseau rouge resté en bas.

Je suis redescendu.

Il se trouvait toujours sur le buffet.

Je n'ai pas rouvert la boîte.

Puis je suis sorti chercher le courrier.

La boîte aux lettres contenait deux enveloppes.

La première portait le logo de mon fournisseur d'électricité.

La seconde était crème.

Mon adresse était écrite à la main.

Kai P.

8, rue des Vignes

Vernelles

L'écriture penchait légèrement vers la droite.

L'enveloppe venait de Montaubert.

Léonie avait répondu par une lettre.

Le froid entraînait par les poignets de mon pull.

Je n'avais pas mis de veste.

Je suis rentré.
 L'enveloppe du fournisseur annonçait une régularisation de neuf euros.
 Aucune action nécessaire.
 Je l'ai rangée.
 Puis j'ai posé l'enveloppe crème sur la table.
 La boîte de Noël avait disparu de la cuisine.
 Le gâteau de Mireille attendait près de la cafetière.
 Trois tasses sales se trouvaient dans l'évier.
 La lettre ne changerait pas pendant les minutes nécessaires au nettoyage.
 J'ai lavé les tasses.
 Essuyé le plan de travail.
 Jeté le filtre à café.
 L'enveloppe était toujours là.
 J'ai pris un couteau pour l'ouvrir proprement.
 Le papier s'est déchiré sur les deux premiers centimètres.
 J'ai utilisé mon doigt pour le reste.
 Une feuille pliée en deux se trouvait à l'intérieur. Une petite marque imprimée dans l'angle indiquait le nom d'un hôtel de Montaubert.
 Léonie avait probablement utilisé le papier de sa chambre.
 J'ai déplié.

Kai,

Merci de m'avoir écrit cette lettre.

Le détail auquel je reviens est l'ascenseur. Tu avais terminé ton travail. Tu avais aidé les autres à terminer le leur. Tu étais déjà en train de partir. Deux mots ont suffi pour te faire revenir, et personne n'a eu besoin de te poursuivre ou de t'en empêcher. Je comprends pourquoi ce mardi te revient.

Je n'ai pas de conclusion utile à ajouter.

Aujourd'hui, j'ai inventorié quarante-sept poinçonneuses de billets dans l'ancienne gare. La trente-deuxième contenait encore un morceau de billet daté de 1968. Le conservateur était certain que c'était exceptionnel jusqu'à ce que nous en trouvions trois autres. Il a tout de même décidé que la première restait la plus intéressante parce que nous l'avions trouvée avant.

La clé de la réserve était dans la poche de son manteau. Le manteau était dans sa voiture. La voiture était chez le garagiste. Nous avons travaillé dans le couloir pendant deux heures avant qu'il se souvienne qu'un double existait à la mairie.

J'ai déjeuné d'un sandwich au fromage sur une caisse retournée. Le radiateur fonctionnait, mais uniquement si personne ne branchait la bouilloire. Nous avons choisi le thé.

Tu dis que tu es venu à Vernelles pour ne plus avoir à être utile pendant quelque temps. Je ne sais pas si cela a fonctionné. Je sais seulement que tu n'étais pas obligé de me répondre, et que tu l'as fait quand même.

Ce n'était pas la même sorte de oui.

Léonie.

J'ai lu la dernière phrase une seconde fois.
 Puis le début.
 Léonie n'avait pas écrit que je devais apprendre à dire non.
 Elle n'avait pas nommé ce qui m'était arrivé.
 Elle n'avait proposé ni méthode, ni repos, ni nouvelle organisation.
 Elle avait retenu l'ascenseur.
 Le moment où j'étais déjà en train de partir.
 Cette distinction existait dans ma mémoire. Je ne l'avais pas vue dans ma lettre avant qu'elle la relève.
 Ce n'était pas la même sorte de oui.
 Répondre à Léonie avait créé plusieurs tâches.
 Chercher une date.
 Acheter des cartes.
 Vérifier des adresses.
 Écrire.
 Poster.
 Attendre.
 La mécanique extérieure ressemblait parfois à celle de mon ancien travail.
 Une demande.
 Une réponse.
 Une étape après l'autre.
 La différence ne se trouvait pas dans le temps consacré.
 Personne ne comptait sur ma réponse pour terminer son propre travail.
 Léonie aurait continué à Montaubert.
 Photographié les poinçonneuses.
 Cherché les clés.
 Bu du thé.
 Ma lettre n'avait débloquent aucun fichier.
 Elle avait seulement rejoint quelqu'un.
 Je me suis arrêté là.
 Continuer aurait transformé sa phrase en analyse.
 Léonie n'en avait pas proposé.
 Je n'avais pas besoin d'en produire une immédiatement.
 J'ai relu le passage sur les poinçonneuses.
 Quarante-sept.
 Le même nombre que les colonnes du tableau corrigé le dernier mardi.
 Léonie ne pouvait pas le savoir.
 Tous les nombres n'étaient pas des signes.
 Quarante-sept poinçonneuses existaient simplement dans une ancienne gare.
 La trente-deuxième contenait un billet de 1968.
 Cette coïncidence m'a fait sourire.
 Je n'ai rien souligné.
 La lettre n'était pas un document de travail.
 Je l'ai pliée selon les plis existants et remise dans son enveloppe.
 Puis je l'ai rangée devant les cartes de Léonie.
 Le petit oiseau rouge restait sur le buffet.
 Il aurait dû retourner dans la boîte.
 Je n'ai pas su si je l'avais oublié ou si j'avais simplement cessé de considérer sa présence comme une erreur.

Chapitre 15

Passer au mauvais moment

Je suis passé devant la salle communale à dix heures dix-sept.

À dix heures dix-huit, je tenais une porte.

La transition s'était produite sans discussion.

J'allais au village pour trois raisons.

Acheter du pain.

Déposer une carte.

Trouver un moyen de suspendre l'oiseau rouge sans agrandir le trou déjà présent dans son dos.

La troisième raison n'était pas urgente.

L'oiseau occupait le buffet depuis la visite d'Élodie. Son ancien fil rouge pendait sur le côté. L'étoile dorée à laquelle il était auparavant attaché se trouvait dans la boîte de Noël, à l'étage.

Il pouvait rester posé.

Je voulais seulement établir si le problème possédait une solution simple.

La carte se trouvait dans la poche intérieure de ma veste.

Léonie avait envoyé sa nouvelle adresse trois jours plus tôt depuis Saint-Péran, où elle travaillait dans les réserves d'un ancien théâtre municipal.

Elle écrivait que les costumes se trouvaient au troisième étage, les registres au sous-sol et la seule personne disposant de toutes les clés au premier. La bouilloire du couloir faisait sauter le compteur lorsqu'on utilisait la photocopieuse. Il fallait choisir entre les boissons chaudes et les documents.

Je suis ici jusqu'au 12 janvier.

Léonie.

J'avais répondu au sujet de la boîte de Noël.

Pas de toute la visite d'Élodie.

Seulement de l'ange à une aile, de l'étoile attribuée successivement à Mireille et à Rose, et du petit oiseau rouge resté sur le buffet.

Le message tenait sur une carte représentant Vernelles sous une neige probablement ajoutée.

Léonie,

Élodie est venue récupérer la boîte de Noël. Elle est repartie sans elle parce que son coffre contenait une bibliothèque démontée en onze morceaux. Nous avons tout de même ouvert le carton.

Il contenait un ange à une aile, un cheval à trois pattes, une étoile que Mireille et Rose s'attribuaient mutuellement et une guirlande que personne ne devrait brancher.

Un petit oiseau rouge est tombé pendant que je refermais la boîte. Il est resté sur le buffet. Je n'ai pas encore déterminé s'il s'agissait d'un oubli.

Kai

La carte était prête depuis la veille.

Le timbre droit.

L'adresse vérifiée.

L'objectif principal de ma sortie consistait à la déposer avant la levée de onze heures.

J'avais quitté la maison à dix heures cinq.

Le trajet demandait environ douze minutes.

La marge était suffisante.

Elle l'était avant la salle communale.

La porte latérale était ouverte. Une moitié de table pliante dépassait sur le trottoir. Bastien se trouvait à l'intérieur, l'autre moitié coincée contre son épaule.

Je pouvais contourner la table en descendant brièvement sur la chaussée.

Je me suis arrêté pour évaluer le passage.

Bastien a levé les yeux.

— Tenez la porte.

Je l'ai tenue.

La cale en bois glissait chaque fois que la table heurtait le montant. J'ai posé le pied dessus.

— Plus large, a dit Bastien.

— La porte ou la table ?

— La porte.

J'ai tiré.

La table est passée.

Bastien l'a posée dans la salle.

— Merci.

La tâche était terminée.

Je pouvais repartir.

À l'intérieur, plusieurs tables pliantes étaient appuyées contre le mur. Trois autres occupaient le centre. Un chariot chargé de chaises se trouvait près de l'estrade.

Des cartons portaient les inscriptions :

VERRES

SERVIETTES

DÉCORATION

DIVERS

Le dernier mot ne désignait donc pas uniquement mes méthodes de déménagement.

— Vous faites quoi ? ai-je demandé.

— Le repas de samedi.

— Quel repas ?

— Celui de fin d'année.

— Pour qui ?

— Les gens qui viennent.

La définition évitait tout critère d'éligibilité.

Bastien est retourné vers les tables.

— Prenez l'autre bout.

Je n'avais pas accepté.

J'ai tout de même pris l'autre bout.

Nous avons porté la table jusqu'au fond, puis une seconde.

— Selon quel plan ? ai-je demandé.

— En lignes.

— Combien de lignes ?

— On verra.

Le plan existait sous une forme dont les dimensions seraient déterminées après l'installation.

À dix heures vingt-quatre, j'ai regardé mon téléphone.

— Je dois poster une carte avant onze heures.

— Vous avez le temps.

— Selon mon téléphone, oui.

Bastien a déplié un pied bloqué avec un coup de paume.

— La force après la précision, ai-je dit.

— Vous retenez.

Nous avons aligné les tables.

— C'est bon, a dit Bastien.

La phrase avait déjà marqué la fin réelle de plusieurs travaux.

Je l'ai crue.

Je suis sorti avant qu'une autre extrémité me soit attribuée.

La boîte jaune se trouvait contre le mur de la mairie. Une étiquette avait été ajoutée sous l'horaire habituel.

HORAIRES SUSCEPTIBLES D'ÊTRE MODIFIÉS PENDANT LES FÊTES

Aucun horaire de remplacement n'était indiqué.

La mention transformait une donnée précise en hypothèse.

Il était dix heures trente-deux.

J'ai vérifié l'adresse, soulevé le clapet et lâché la carte.

Elle est tombée.

L'opération principale de ma sortie était terminée.

À la boulangerie, la vendeuse avait préparé une tradition et un jambon-beurre.

— Je vous ai gardé le dernier sans crudités.

— Il est dix heures trente-cinq.

— Les gens mangent tôt cette semaine.

Le sandwich existait.

Je comptais déjeuner.

Je l'ai pris avec le pain.

— Vous êtes à la salle ? demanda-t-elle.

— Je suis passé devant.

— Donc oui.

— J'ai tenu une porte et porté deux tables.

— Bastien vous a eu.

— Ce n'était pas formulé comme une invitation.

— Jamais.

Elle emballa la baguette.

— On apporte des tartes à midi.

— Je n'ai pas de fonction liée aux tartes.

— Vous avez deux bras.

Le nombre de bras constituait à Vernelles une qualification professionnelle générale.

Au tabac-presse, j'ai montré à Nadine la photographie de l'oiseau rouge.

— Vous avez un crochet de cette taille ?

Elle a agrandi l'image.

— Il faut un fil.

— Le fil est abîmé.

— Changez-le.

— C'est plus simple qu'un crochet ?

— Vous avez de la ficelle ?

— Probablement.

— Voilà.

Le problème possédait donc une solution qui n'exigeait aucun achat.

J'ai demandé du café. Nadine a pris le bocal habituel avant que je me tourne vers l'étagère.

— Vous finissez l'autre ?

— Presque.

— Voilà.

Deux caisses de verres se trouvaient près du comptoir. Marcel est entré et en a pris une.

Puis il m'a regardé.

— Vous prenez l'autre.

— Je rentrais.

— C'est sur le chemin.

La salle se trouvait de l'autre côté de la place. Ma maison, dans la direction opposée après la mairie.

L'affirmation était fausse selon l'itinéraire global et exacte sur les trente premiers mètres.

J'ai pris la caisse.

Le verre produisait un bruit fragile à chaque pas.

— Doucement, a dit Nadine derrière nous.

— Je comptais éviter de la secouer.

— Je précise.

À la salle, Mireille a désigné la réserve derrière la cuisine.

Bastien a sorti de sa poche la clé que Nadine lui avait donnée entre-temps.

— Ouvrez, a-t-il dit.

La petite pièce contenait des étagères, des rouleaux de nappes, plusieurs cartons de boissons et un grand percolateur cylindrique.

Nous avons posé les verres.

Bastien regarda la machine.

— On peut faire le café.

— Pour qui ?

— Nous.

— Combien de personnes ?

Il compta la salle d'un mouvement de tête.

— Huit. Peut-être dix.

Le premier trait gravé dans le percolateur indiquait vingt tasses.

— Le minimum est vingt.

— Faites vingt. Il y aura du monde après.

Une étiquette précisait :

POUR 20 TASSES : 125 G DE CAFÉ

La balance de la cuisine reposait légèrement à droite du zéro. Je l'ai réglée, pesé le café et rempli le panier.

Pendant ce temps, Bastien avait versé l'eau au-dessus du trait.

— Vous avez dépassé.

— Ça fera vingt et un.

— Le dosage ne correspond plus.

— Mettez une petite cuillère de plus.

J'ai ajouté une petite cuillère.

Le compromis était acceptable.

Le voyant rouge s'est allumé.

— Ça chauffe, dit Bastien.

— Pendant quarante-cinq minutes.

— Alors on a le temps.

Cette phrase a transformé l'attente du café en disponibilité générale.

Dans la salle, le carton DÉCORATION était ouvert. Des guirlandes en papier, des boules en plastique et deux panneaux en carton occupaient le dessus.

L'un indiquait :

BONNES FÊTES

L'autre :

BONNE FÊTE

Un S manquait.

Nadine m'a tendu des ciseaux et un morceau de carton rouge.

— Pourquoi moi ?

— Vous faites les choses droites.

La réputation reposait sur peu de preuves.

J'ai utilisé le panneau intact comme modèle, découpé un S et l'ai fixé avec du ruban double face.

La lettre était légèrement plus sombre que les autres et penchait dans la direction opposée au mot.

À distance, l'ensemble paraissait presque régulier.

Bastien a tenu le panneau contre le mur.

— Ça va.

Nadine a reculé.

— Ça va.

Mireille a regardé la différence de couleur.

— Ça se voit.

— Oui.

— Bon.

Le panneau a été accepté.

Une guirlande de papier a suivi. Mireille m'a donné une boîte de boules rouges et dorées, puis désigné trois branches artificielles placées dans des vases.

J'ai suspendu une boule rouge.

Une dorée.

Une rouge.

Une dorée.

— Mélangez, a dit Mireille.

— Je mélange deux couleurs.

— On voit que c'est fait exprès.

— C'est fait exprès.

— Justement.

J'ai remplacé l'alternance par deux rouges, une dorée, puis une seconde dorée plus loin. Le résultat paraissait moins organisé.

Mireille a approuvé.

La décoration locale devait donner l'impression de s'être constituée sans intention visible.

Le reste s'est réparti de la même manière. Marcel déplaçait les chaises. Nadine vidait les cartons. Bastien passait d'un mur à l'autre avec le ruban et l'escabeau.

Chaque fois qu'une tâche se terminait, quelqu'un se trouvait assez près pour me tendre l'objet suivant.

Une guirlande.

Une chaise.

Un rouleau de nappe.

Aucun geste ne demandait plus de deux minutes.

Leur succession a duré près d'une heure.

À onze heures cinquante-six, le voyant du percolateur est devenu vert.

— Café, a dit Bastien.

Le mot a suffi.

Des tasses déparpillées sont sorties d'un placard. Le premier café a coulé lentement par le robinet métallique.

Bastien a goûté.

— Il est bon.

Son évaluation pouvait être influencée par son rôle dans le dépassement du niveau d'eau.

J'ai rempli une tasse.

Le café était moins fort que celui que je préparais chez moi et plus amer que celui de Luc.

Il restait acceptable.

— Vous avez mis combien ? demanda Mireille.

- Cent vingt-cinq grammes et une petite cuillère.
- Pourquoi la petite cuillère ?
- Bastien avait dépassé le niveau d'eau.
- D'un peu, dit Bastien.
- Rose mettait un paquet, ajouta Mireille.
- De quelle taille ?
- Celui qu'elle avait.

La comparaison ne fournissait rien d'exploitable.

Nous nous sommes assis à plusieurs tables. J'ai choisi la place la plus proche de ma veste. Mon sac se trouvait sous la chaise. La baguette dépassait du papier.

Il était midi trois.

J'ai sorti le jambon-beurre.

— Vous aviez prévu, a dit Nadine.

— Je comptais rentrer.

— Vous êtes là.

— Oui.

— Alors mangez.

Aucune proposition de partager.

Aucun commentaire sur le fait que je déjeunais avec eux.

Le sandwich existait.

La table existait.

Je les ai utilisés.

La conversation portait sur les quarante-deux personnes inscrites au repas et sur celles qui viendraient sans prévenir.

Mireille voulait prévoir soixante parts. Nadine cinquante-cinq. Marcel proposait d'ajouter des chaises en bout de table.

— Ça bloquera le passage, ai-je dit.

Les quatre ont regardé vers moi.

Je n'avais pas prévu d'intervenir.

Bastien a tiré une chaise, pris un carton vide comme plateau et traversé entre les deux rangées. Son coude a touché un dossier.

— Ça passe moins, a-t-il constaté.

Nous avons déplacé une rangée de quinze centimètres.

L'espace près du mur a presque disparu.

— Et les rideaux ? ai-je demandé.

— Ils passeront pas, dit Bastien.

La fonction théorique du passage près du mur pouvait être abandonnée.

À midi vingt-sept, les tables étaient installées.

Les décorations en place.

Le panneau réparé.

Le café préparé.

Mon sandwich terminé.

Bastien posa sa tasse.

— C'est bon.

Cette fois, rien ne suivit.

Marcel sortit avec lui pour récupérer une plaque de cuisson. Mireille referma une boîte de serviettes. Nadine remit son manteau.

La salle était prête pour la suite.

Je n'avais plus de caisse à porter.

Plus de café à mesurer.

Plus de lettre à découper.

J'ai jeté le papier du sandwich.

Pris mon sac.

Enfilé ma veste.

Le panneau BONNES FÊTES se décollait légèrement dans l'angle droit.

Le S plus foncé tenait.

Le E final descendait.

J'ai posé mon sac, pris une chaise et pressé le ruban contre le mur.

La réparation a demandé moins de vingt secondes.

Le panneau a tenu.

J'ai repris mon sac.

Nadine était toujours assise. Elle avait retiré le manteau qu'elle venait de mettre. Sa tasse contenait encore un peu de café.

Mireille examinait une petite déchirure dans une nappe.

Elle posa une boîte de serviettes dessus.

— Ça cachera.

— La boîte ne restera pas là samedi, répondit Nadine.

— Il y aura une corbeille.

— Alors la corbeille cachera.

Le problème était réglé par un objet futur.

Aucune d'elles ne m'a demandé mon avis.

Je me trouvais à trois mètres de la porte.

Mon manteau était fermé.

Mon sac dans la main.

Je pouvais partir.

Je me suis assis.

Pas pour attendre Nadine.

Elle n'avait besoin de personne pour terminer son café.

Pas pour surveiller le panneau.

Il tenait.

Pas pour la nappe.

Une corbeille future s'en chargerait.

Je me suis seulement assis.

Nadine a levé les yeux.

— Vous n'étiez pas parti ?

— Pas encore.

— D'accord.

Elle a bu.

Mireille a déplacé la boîte de serviettes de cinq centimètres.

Puis l'a remise à sa place initiale.

Personne ne parlait.

Le percolateur produisait un bruit faible.

Une voiture est passée devant les fenêtres.

Le chauffage s'est déclenché avec un claquement dans le radiateur près de l'estrade.

Je portais toujours mon manteau.

Je l'ai ouvert.

La salle n'était pas particulièrement confortable. Les chaises étaient en plastique. Le café refroidissait. Une guirlande se soulevait légèrement près de la fenêtre.

Je ne pensais pas à une tâche.

Le silence n'exigeait rien.

Après quelques minutes, Nadine a dit :

— Il va pleuvoir.

— La météo annonce du froid sec, répondit Mireille.

— Le ciel est blanc.

— Il est blanc quand il fait froid.

— Il est aussi blanc avant la neige.

— Tu as dit qu'il allait pleuvoir.

— Ça peut changer.

La prévision couvrirait désormais plusieurs formes de précipitations.

Je les ai écoutées.

Je n'avais aucune information à ajouter.

A midi quarante-huit, la boulangère entra avec trois cartons plats.

J'étais le plus proche de la porte.

Je me suis levé pour l'ouvrir.

— Vous pouvez prendre celui du dessus ?

Je l'ai pris.

La chaleur traversait légèrement le carton.

— Elles sont pour samedi ?

— Non. Pour ceux qui installent.

Le mot pouvait me concerner.

Nous avons posé les tartes dans la cuisine.

Pommes.

Poires.

Chocolat.

La dernière avait fissuré au centre.

Mireille et la boulangère ont commencé à discuter de sucre glace.

Personne ne me demanda de résoudre la fissure.

Je suis retourné m'asseoir.

Marcel et Bastien revinrent quelques minutes plus tard. On attendit que les tartes refroidissent suffisamment pour être découpées. Le café circula de nouveau.

Mireille regarda mon manteau ouvert.

— Vous pouvez l'enlever.

— Je vais partir.

— Vous êtes assis depuis vingt minutes.

La durée était approximative.

Elle restait suffisante.

J'ai retiré mon manteau et l'ai posé sur le dossier.

Personne n'a commenté.

À treize heures onze, on m'a donné une part de tarte aux pommes.

Le bord était plus cuit que le centre.

— Elle est comment ? demanda la boulangère.

— Bonne.

— C'est précis.

— La pâte tient, les pommes sont cuites et le sucre n'est pas excessif.

— Je préférerais bonne.

— Vous l'aviez rejeté comme peu précis.

— Je n'ai pas rejeté. Je commente tout.

L'échange était terminé.

J'ai continué à manger.

Une miette est tombée sur la nappe.

Je l'ai prise avec le bout du doigt.

Personne ne l'avait remarquée.

À treize heures vingt-sept, plusieurs personnes sont parties.

Marcel le premier.

Puis la boulangère avec ses cartons vides.

Mireille reviendrait avec les corbeilles.

Bastien devait remettre une barrière près de l'école.

Nadine retournait ouvrir le tabac-presse.

J'ai remis mon manteau.

Nous sommes sortis ensemble.

La place était calme. Le ciel avait pris une couleur blanche uniforme. Le froid ne produisait pas de vent.

— Vous rentrez ? demanda Bastien.

— Oui.

— C'est par là.

Il indiqua ma rue.

J'avais fait deux pas vers la mairie.

La boîte jaune se trouvait contre le mur.

— Vous avez oublié quelque chose ? demanda Nadine.

— Non.

La carte n'était plus dans ma poche.

Je l'avais déposée presque trois heures plus tôt.

L'ancien objectif de la matinée continuait à déterminer mon trajet alors qu'il était déjà accompli.

— J'ai déjà posté, ai-je dit.

— Alors c'est bon, répondit Bastien.

Il partit vers l'école.

Nadine ouvrit son commerce.

Je suis rentré.

Le trajet m'a paru plus court que le matin.

Devant la maison, une branche dépassait toujours de la haie.

Je l'ai regardée.

Puis j'ai ouvert la boîte aux lettres.

Une publicité pour des fenêtres et une enveloppe de l'assurance maladie.

La carte de Léonie ne pouvait pas avoir reçu de réponse.

Elle venait seulement de quitter Vernelles.

Je suis entré.

Le petit oiseau rouge se trouvait sur le buffet.

Son fil abîmé pendait toujours.

Dans le deuxième tiroir de la cuisine, sous les torchons, les pinces à linge et le manuel d'un grille-pain absent, j'ai trouvé une bobine de ficelle blanche.

J'en ai coupé vingt centimètres.

Passé le fil dans le petit trou de l'oiseau.

Fait un nœud.

La première boucle était trop grande.

Je l'ai réduite.

L'oiseau pouvait désormais être suspendu.

Je l'ai accroché à la poignée du buffet.

Il a tourné sur lui-même, puis s'est immobilisé face à la cuisine.

La réparation avait demandé moins de deux minutes.

J'ai rangé le café dans le placard.

Le pain sur la table.

Il était treize heures quarante-neuf.

J'étais parti à dix heures cinq pour une sortie estimée à quarante minutes.

Les tâches effectuées pouvaient être listées.

Carte postée.

Pain acheté.

Café acheté.

Oiseau réparé.

Tables portées.

Café préparé.

Panneau réparé.

Les quatre premiers éléments m'appartenaient.

Les trois autres avaient été ajoutés par les circonstances.

La structure ressemblait à une journée de mon ancien travail, réduite à une salle communale.

Une demande en entraînait une autre.

Une tâche terminée révélait la suivante.

La différence ne se trouvait pas dans les gestes.

À midi vingt-sept, Bastien avait dit que c'était bon.

Il avait eu raison.

Le repas aurait eu lieu sans mon dosage du café et sans le S rouge légèrement plus foncé.

Quelqu'un aurait porté les verres.

Quelqu'un aurait déplacé les tables.

La salle n'avait plus besoin de moi.

Personne n'avait présenté ma présence comme une preuve de confiance.

Personne n'attendait que je règle le problème suivant.

Après midi vingt-sept, j'avais seulement bu du café.

Écouté Mireille et Nadine prévoir plusieurs météo en même temps.

Ouvert une porte.

Retiré mon manteau.

Mangé une part de tarte.

Les gestes étaient venus après.

Pas avant.

Je suis resté dans la cuisine, devant l'oiseau rouge suspendu à la poignée.

Je n'avais aucune autre tâche.

J'étais resté une heure après avoir cessé d'être nécessaire.

Chapitre 16

N'habite plus à cette adresse

La carte est arrivée le 2 janvier.

Le courrier n'était pas passé depuis quatre jours.

Le 29 décembre avait produit deux publicités, une enveloppe pour Rose et un avis de taxe déjà réglée. Les jours suivants appartenaient à une période durant laquelle personne ne semblait attendre sérieusement du courrier, même lorsque les boîtes aux lettres restaient fixées devant les maisons.

Le 2, j'étais dans la cuisine à neuf heures cinquante-quatre.

Le petit oiseau rouge pendait à la poignée du buffet par sa nouvelle ficelle blanche. Bastien avait refait le nœud avant Noël, sans que je lui demande.

L'oiseau tournait légèrement lorsque le chauffage se déclenchait.

Je n'avais pas cherché pourquoi.

À dix heures deux, le moteur de la factrice a ralenti devant la maison.

Le rabat métallique.

Deux frottements.

Puis le véhicule est reparti.

La cafetière venait de terminer.

J'ai servi le café, bu une première gorgée, puis je suis sorti.

La boîte contenait une enveloppe pour Rose, un catalogue de bricolage et une carte postale.

Le recto montrait l'intérieur d'un théâtre. Des fauteuils rouges occupaient le bas de l'image. La scène était vide, éclairée par une seule lumière blanche. Le rideau, fermé à moitié, révélait une partie des coulisses.

En bas :

Saint-Péran, Théâtre municipal.

J'ai retourné la carte.

Kai,

Le théâtre est fermé au public depuis le 24 décembre, mais les réserves continuent à produire des incidents. Une fuite a repris dans la loge 3, le mannequin portant le costume de la marquise penche chaque jour un peu plus vers la porte et la photocopieuse imprime une bande noire sur tous les inventaires.

J'ai passé le réveillon dans ma chambre avec une soupe achetée à la supérette et le bruit des autres clients dans le couloir. Ce n'était pas triste. Seulement plus silencieux que prévu.

À minuit, j'ai pensé à quelque chose arrivé dans la journée et je me suis demandé comment te le raconter. Depuis, je me demande si je t'écris parce qu'il m'arrive des choses ou si je cherche ce qui m'arrive parce que j'ai envie de t'écrire.

Je quitte Saint-Péran le 12 janvier. Après, je ne sais pas encore.

Léonie.

J'ai lu le message devant la boîte aux lettres.

La température extérieure était de quatre degrés. Je portais un pull, sans manteau. Le café refroidissait dans la cuisine.

J'ai relu le troisième paragraphe.

Je me demande si je t'écris parce qu'il m'arrive des choses ou si je cherche ce qui m'arrive parce que j'ai envie de t'écrire.

La phrase ne se terminait pas par un point d'interrogation.

Elle posait tout de même une question.

Pas nécessairement à moi.

Peut-être seulement devant moi.

Je suis rentré.

La carte est allée sur la table.

L'enveloppe de Rose avec le reste de son courrier.

Le catalogue dans le bac jaune.

Léonie avait passé le réveillon seule dans une chambre d'hôtel.

Elle écrivait que ce n'était pas triste.

Je n'avais aucune raison de corriger son évaluation.

Elle n'avait pas demandé comment j'avais passé Noël.

J'étais allé chez mes parents. Ma mère avait préparé trop de nourriture. Mon père avait demandé trois fois si je comptais chercher un nouveau travail. Le chat avait dormi dans mon sac dès que je l'avais posé au sol.

Je pouvais raconter le chat.

Les questions de mon père.

La petite voiture bleue retrouvée dans mon ancienne chambre, dont une roue ne tournait plus.

Ces éléments tenaient sur une carte.

Ils ne répondaient pas à ce que Léonie avait écrit.

J'ai pris le carnet.

Écrit :

Réponse à Léonie avant le 12 janvier.

Puis :

Je fais la même chose.

La phrase est arrivée immédiatement.

Je l'ai regardée.

Elle pouvait désigner le fait de chercher des événements, ou d'avoir envie d'écrire avant de savoir quoi raconter.

Le contexte réduisait les possibilités.

Pas suffisamment.

J'ai ajouté :

Je remarque parfois des choses parce que je pense à la manière de te les raconter.

Exact.

Le mot parfois limitait la portée.

Je l'ai barré.

Je remarque des choses parce que je pense à la manière de te les raconter.

Cette version donnait l'impression que toutes mes observations lui étaient destinées.

Ce n'était pas vrai.

Quand le volet grinçait, je pensais à Bastien. Quand Mireille traversait la route avec un objet ou une information, je pensais d'abord à fermer la porte avant qu'elle entre.

Ensuite, parfois, la scène prenait la forme d'une carte.

Le percolateur.

Le S plus foncé.

Le fait d'être resté dans la salle communale après avoir cessé d'être utile.

J'avais raconté à Léonie les tables, le café et les décorations.

Pas la dernière partie.

La phrase ne demandait pourtant pas d'explication plus complexe.

Je fais la même chose.

Je l'ai entourée.
 Nous étions le 2 janvier.
 Dix jours avant son départ.
 Une carte déposée le 7 laisserait une marge confortable. Le 8 resterait acceptable. Le 9 dépendrait du fonctionnement normal du service postal.
 Il n'existait aucune urgence aujourd'hui.
 J'ai rangé la carte dans le porte-courrier.
 Puis je suis monté ouvrir le sac rapporté de chez mes parents.
 La roue de la petite voiture était bloquée par un fil enroulé autour de l'axe. Je l'ai retiré avec une pince.
 La roue a tourné.
 Problème réglé après environ vingt ans.
 Je ne savais pas quoi faire de la voiture maintenant qu'elle fonctionnait.
 Je l'ai posée sur l'étagère du salon.
 La réponse à Léonie pouvait attendre.
 Le lendemain, il a neigé pendant quarante-deux minutes.
 Une fine couche blanche a couvert la haie, la route et la chaise en plastique sous l'abri.
 J'ai pris une photographie.
 La première montrait trop de vitre.
 La deuxième, le reflet de la lampe.
 La troisième était utilisable.
 Avant même de chercher l'angle, j'avais pensé à Léonie.
 J'ai repris le carnet.
 Sous la phrase entourée, j'ai écrit :
 Il a neigé quarante-deux minutes.
 Puis :
 J'ai pensé à te le raconter pendant que ça tombait.
 La réponse existait désormais sous deux formes.
 Je fais la même chose.
 J'ai pensé à te le raconter pendant que ça tombait.
 La seconde était plus précise.
 Elle disait également davantage.
 Quelqu'un a frappé.
 Mireille tenait un balai.
 — Vous avez du sel ?
 — De cuisine ?
 — Pour la marche.
 La neige fondait déjà.
 — Ça va geler, dit-elle.
 — La température remonte cet après-midi.
 — Elle redescendra ce soir.
 Le raisonnement couvrait l'ensemble des évolutions possibles.
 J'ai pris le paquet de gros sel.
 Mireille a rempli sa paume, répandu une première poignée sur les marches, puis une seconde.
 — Une poignée, ai-je dit.
 — La première était petite.
 Elle m'a rendu le paquet.
 — Vous avez reçu une carte ?
 — Oui.
 — De Léonie ?
 — Oui.
 — Vous savez quoi répondre ?

— Oui.
— Alors pourquoi vous ne répondez pas ?
— Je n'ai pas encore choisi la formulation.
Mireille regarda les marches.
— Vous avez compris ce qu'elle voulait dire ?
— Oui.
— Elle comprendra probablement aussi.
— Ce n'est pas garanti.
— Rien ne l'est.
Elle reprit son balai.
— Sauf que ça va geler ce soir.
Je suis rentré.
La carte de Léonie se trouvait dans le salon.
Je l'ai apportée dans la cuisine.
Le troisième paragraphe n'avait pas changé.
J'ai pris une carte vierge représentant la halle sous la neige.
Au verso, j'ai écrit l'adresse de Saint-Péran.
Puis :

Léonie,

Il a neigé quarante-deux minutes ce matin. Mireille a répandu deux poignées de gros sel sur les marches alors que la neige fondait déjà. Elle affirme que la seconde poignée était plus petite.

J'ai pensé à te raconter la neige pendant qu'elle tombait.
Je crois donc que je fais la même chose.

Kai

Le message répondait.
Il ne disait pas ce que cette réponse impliquait.
Léonie ne l'avait pas demandé.
Elle avait seulement placé l'idée entre nous.
Je pouvais coller le timbre.
Le mot donc me gênait. Il transformait la phrase en conclusion logique fondée sur la neige et deux poignées de sel.
Cela me ressemblait.
Cela protégeait aussi tout ce qui venait après.
J'ai barré donc.
Écrit au-dessus :
Je crois que je fais la même chose.
La répétition restait visible.
Une carte n'exigeait pas une surface parfaite.
J'ai sorti un timbre.
Puis une autre phrase est venue.
J'ai envie de t'écrire avant d'avoir quelque chose à raconter.
Elle répondait trop bien.
Je ne l'ai pas écrite.
J'ai placé la carte dans le tiroir avec le timbre non collé.
Le 5 janvier, je suis allé acheter du pain, quatre pommes et un timbre de réserve.
Au tabac-presse, Nadine a regardé le timbre.
— Vous écrivez aujourd'hui ?

- La carte est déjà écrite.
- Alors oui.
- Je ne sais pas si je vais envoyer celle-là.
- Elle est mauvaise ?
- Non.
- Fausse ?
- Non.
- Pour la mauvaise personne ?
- Non.

Nadine replaça une boîte de bonbons près de la caisse.

- Le problème se trouve où ?
- Elle ne dit pas tout.
- Vous avez encore de la place ?
- Un peu.
- Ajoutez ce qui manque.
- Je ne sais pas si je veux l'ajouter.
- Alors elle dit peut-être ce que vous voulez dire.
- Pas exactement.

Un client entra.

La conversation s'arrêta.

Nadine posa le timbre avec mes achats.

- Correct suffit souvent pour une carte.
- Pas toujours.
- Non.

Je suis rentré avec le timbre neuf.

Le premier se trouvait toujours dans le tiroir.

J'ai collé le second sur la carte. Le bord inférieur s'est légèrement déchiré lorsque j'ai essayé de le repositionner.

Il restait utilisable.

La carte est allée près de mes clés.

Le lendemain matin, une pluie fine commençait. La levée avait lieu à quinze heures.

J'avais plusieurs heures.

À quatorze heures dix, il pleuvait toujours.

J'ai mis mes chaussures.

Puis relu une dernière fois.

J'ai pensé à te raconter la neige pendant qu'elle tombait. Je crois que je fais la même chose.

La phrase me parut insuffisante.

Pas fausse.

Insuffisante.

Léonie avait écrit sur son réveillon, le silence et l'envie de me raconter les événements avant même qu'ils aient trouvé une forme.

Elle avait pris un risque.

Je lui rendais une conclusion prudente accompagnée de Mireille et de sel.

J'ai retiré mes chaussures.

La levée du jour n'aurait pas ma carte.

Dans le carnet, j'ai écrit :

J'ai envie de t'écrire avant d'avoir quelque chose à dire. Le reste vient après.

Puis :

J'espère que tu m'enverras une autre adresse.

Les deux phrases étaient vraies.

Ensemble, elles ne parlaient plus seulement d'une habitude commune.

Elles demandaient que cette habitude continue.

Le lendemain, j'ai emporté la carte au village.
À quatorze heures quarante-deux, je me suis arrêté devant la boîte jaune.
Les deux phrases manquaient toujours.
Je pouvais les ajouter dans la marge. Le texte serait serré.
J'ai refermé le clapet.
Au tabac-presse, Nadine rangeait des enveloppes.
— Vous avez oublié quelque chose ? demanda-t-elle.
— Non.
— Alors pourquoi vous revenez ?
— Je ne suis pas encore venu.
— Vous êtes passé devant la vitrine avec la carte.
Elle dépassait de ma poche.
— Le message est trop court, ai-je dit.
— Vous savez ce qui manque ?
— Oui.
— Écrivez-le.
— C'est plus compliqué.
— L'envoyer est peut-être compliqué. L'écrire, vous venez de dire que vous savez.
Elle reprit son rangement.
Je suis ressorti.
La levée a eu lieu sans ma carte.
Le 8, je suis passé devant la boîte après quinze heures.
Le 9, je n'ai pas pris la carte.
Le 10, j'en ai acheté une autre.
La route de l'école sous le givre.
J'ai écrit :

Léonie,

‡

Il a neigé quarante-deux minutes. J'ai pensé à toi pendant que ça tombait et je me suis demandé comment te le raconter.

Je fais la même chose.

Kai

Le message était plus direct.
Il supprimait aussi les deux phrases qui expliquaient pourquoi cette similitude m'importait.
J'ai posé les deux cartes côte à côte.
La halle sous la neige.
La route sous le givre.
Une version trop protégée.
Une version trop courte.
Le carnet contenait la réponse complète.
J'ai envie de t'écrire avant d'avoir quelque chose à dire. Le reste vient après.
J'espère que tu m'enverras une autre adresse.
Le 11 janvier, je n'ai rien réécrit.
Le 12, je me suis réveillé à sept heures quarante-six.
Léonie quittait Saint-Péran ce jour-là.
Elle n'avait pas indiqué d'heure.
La chambre devait probablement être libérée avant onze heures.

L'hôtel pouvait garder le courrier.
 Le transmettre.
 Une personne pouvait avoir reçu des instructions.
 Ces possibilités auraient dû justifier un envoi plus rapide.
 Elles devenaient des arguments seulement lorsque le délai avait presque disparu.
 À huit heures trente, j'ai pris une troisième carte.
 Le clocher de Vernelles sous un ciel gris.
 Je n'ai pas recopié les versions précédentes.
 J'ai écrit :

Léonie,

Je fais la même chose. Quand quelque chose arrive, je me demande parfois comment te le raconter.
 Je remarque même certains détails parce qu'ils tiendraient bien sur une carte.

Je crois que j'ai envie de t'écrire avant d'avoir quelque chose à dire. Le reste vient ensuite.

Je ne sais pas ce que cela devient lorsque tu n'as plus d'adresse, mais j'espère que tu m'en enverras une autre.

Kai

Le texte utilisait presque tout l'espace.
 Il était exact.
 Il l'avait été dix jours plus tôt.
 Aucune rature.
 Aucun mot ne dépassait.
 Le problème n'était plus le message.
 Il était dix heures trente-six.
 La levée avait lieu à onze heures.
 J'ai collé le timbre, mis mon manteau et marché rapidement jusqu'au village.
 À dix heures cinquante et une, j'ai soulevé le clapet de la boîte jaune.
 La carte a glissé.
 Je l'ai lâchée.
 Elle est tombée au fond.
 L'opération était terminée.
 Léonie avait peut-être déjà rendu sa clé.
 Elle pouvait être au petit déjeuner.
 À la gare.
 Sur la route de sa prochaine mission.
 Je ne savais pas.
 Pendant dix jours, j'avais possédé une adresse et une réponse.
 Au moment de l'envoi, je ne possédais plus avec certitude que la seconde.
 Les jours suivants, aucune carte n'est arrivée.
 C'était normal.
 Léonie devait quitter Saint-Péran, rejoindre une autre ville, s'installer, obtenir une adresse et écrire.
 Le 13 janvier était trop tôt.
 Le 14 aussi.
 Après, les dates ont cessé de produire une information utile.
 J'ai reçu une enveloppe de l'assurance habitation.
 Une revue pour Rose.

Une publicité pour les soldes.

Bastien est venu raboter le volet du salon.

Nadine m'a demandé si j'avais finalement posté.

— Oui.

— Celle qui posait problème ?

— Une autre.

— Elle disait ce qui manquait ?

— Oui.

— Alors c'est bon.

— L'adresse avait peut-être expiré.

Nadine reprit son thé.

— Vous saviez quand elle partait ?

— Oui.

— Et vous avez envoyé le dernier jour.

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai cherché une meilleure réponse.

— Vous l'avez trouvée ?

— Je l'avais dès le début.

Nadine hocha la tête.

— D'accord.

La situation possédait maintenant une cause identifiable.

Aucun commentaire ne pouvait l'améliorer.

Le silence a dépassé deux semaines.

Léonie pouvait avoir pris quelques jours entre deux missions.

Elle pouvait être rentrée chez elle.

Son adresse véritable existait quelque part.

Je ne la connaissais pas.

Pas de numéro.

Pas de courriel.

Pas de nom de famille.

Seulement Léonie.

Son travail.

Des villes.

Des bâtiments froids.

Une carte routière dans un tiroir.

Tant qu'elle écrivait, cela suffisait.

Lorsqu'elle n'écrivait pas, je ne disposais de rien.

Le 29 janvier, il a gelé.

La marche extérieure était blanche.

J'ai utilisé une poignée de gros sel.

Une seule.

À dix heures seize, la factrice est arrivée.

Le véhicule s'est arrêté devant le portail.

La portière a claqué.

Elle a dû descendre.

Le rabat s'est ouvert.

Un frottement long.

Puis un bruit plus épais que celui d'une enveloppe ordinaire.

J'ai attendu que la camionnette reparte avant de sortir.

La boîte contenait une facture, une publicité et une carte postale.

Ma carte.

Je l'ai reconnue au recto.

Le clocher de Vernelles sous un ciel gris.
 Un autocollant jaune couvrait une partie de l'adresse.
N'HABITE PLUS À CETTE ADRESSE
 En dessous :
RETOUR À L'ENVOYEUR
 L'encre du cachet s'était étalée sur le timbre.
 Le coin supérieur gauche était plié. Une trace noire traversait le bord inférieur. Le carton avait perdu une partie de sa rigidité et se courbait légèrement au centre.
 Je suis resté devant la boîte.
 Le message se trouvait au verso.
 Visible.
 Il avait voyagé jusqu'à Saint-Péran.
 Attendu quelque part.
 Été déclaré impossible à distribuer.
 Puis renvoyé à Vernelles grâce à mon adresse, écrite en petit le long du séparateur central.
 La carte avait accompli l'aller et le retour.
 Léonie ne l'avait jamais vue.
 J'ai relu mon propre texte.
 Je fais la même chose.
 Je crois que j'ai envie de t'écrire avant d'avoir quelque chose à dire.
 J'espère que tu m'en enverras une autre.
 Les phrases existaient.
 Elles n'étaient simplement jamais arrivées jusqu'à la personne concernée.
 Ce n'était pas un refus.
 Pas un silence choisi.
 Pas une réponse tardive.
 Seulement un message non distribué.
 Le problème venait de l'adresse.
 L'adresse venait de la date.
 La date avait été connue.
 J'avais eu dix jours.
 Je suis rentré.
 Dans la cuisine, j'ai posé la carte sur la table.
 L'autocollant jaune était légèrement décollé dans un angle.
 J'ai essayé de le retirer.
 Le papier a commencé à se soulever avec.
 J'ai arrêté.
 La mention resterait.
 J'ai préparé du café.
 Puis oublié le filtre.
 L'eau chaude a coulé directement dans la verseuse avec quelques grains restés depuis la veille.
 J'ai jeté l'eau.
 Rincé.
 Recommencé.
 La deuxième préparation a fonctionné.
 La carte attendait.
 Je pouvais recopier le message.
 Le conserver jusqu'à la prochaine adresse.
 L'envoyer dès que Léonie écrirait.
 Une nouvelle carte serait propre.
 Adressée au bon endroit.

Envoyée dans les délais.

Léonie pourrait croire que j'avais attendu son prochain lieu pour répondre.

Cette version serait plus présentable.

Elle serait fausse.

Je n'avais pas attendu volontairement.

J'avais voulu répondre correctement jusqu'à perdre le seul endroit où la réponse pouvait aller.

L'occasion détruite n'était pas la correspondance entière.

Léonie pouvait encore écrire.

Ce qui était perdu, c'était le moment.

Le 2 janvier, elle avait écrit qu'elle cherchait peut-être des choses à raconter parce qu'elle voulait m'écrire.

J'avais su quoi répondre.

Dès la première lecture.

Je fais la même chose.

Tout le reste avait servi à retarder cette phrase jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus l'atteindre.

Je pouvais la recopier mot pour mot.

Elle arriverait après.

Elle deviendrait une explication.

Un rattrapage.

La preuve d'un retard.

Pas la réponse qu'elle aurait pu être.

J'ai bu mon café.

La maison n'avait pas changé.

La chaudière fonctionnait.

Le volet du salon fermait.

L'oiseau rouge tournait légèrement sur sa ficelle renforcée.

Dans le salon, les cartes de Léonie restaient classées par ordre d'arrivée.

Celle-ci n'était pas de Léonie.

Elle était pour elle.

Elle n'appartenait à aucune catégorie existante.

J'ai posé la carte sur l'étagère, à part des autres.

L'autocollant jaune tourné vers la pièce.

Chapitre 17

La carte revenue

La nouvelle carte est arrivée deux jours après le retour de l'ancienne.

Le délai ne signifiait rien.

Léonie l'avait postée avant de savoir que mon message n'était jamais arrivé. Les deux morceaux de carton s'étaient peut-être croisés dans un centre de tri, un véhicule ou une pile sans que personne remarque qu'ils appartenaient à la même conversation.

Le service postal ne possédait pas cette information.

Moi non plus, jusqu'à dix heures quatorze.

La factrice s'est arrêtée devant la maison.

J'étais dans le salon, occupé à nettoyer le porte-courrier.

L'opération n'était pas nécessaire. Une fine couche de poussière s'était installée entre les compartiments. Il fallait retirer les cartes pour atteindre le fond. Je les avais posées par ordre sur la table basse.

Les quatre premières adressées à Rose.

Celles de Cérannes.

Brévannes.

Montaubert.

Saint-Péran.

La lettre sur papier d'hôtel.

Ma carte revenue se trouvait à part, sur l'étagère.

Visible.

L'autocollant jaune attirait le regard avant le clocher.

N'HABITE PLUS À CETTE ADRESSE

Le rabat métallique a claqué.

Je suis resté accroupi devant l'étagère.

La distribution pouvait contenir une facture.

Un courrier pour Rose.

Une publicité.

La nouvelle adresse de Léonie.

Les quatre possibilités ne possédaient pas la même probabilité. Je n'avais aucun moyen de l'établir.

J'ai remplacé les cartes dans le porte-courrier avant de sortir.

L'ordre devait être conservé.

Le canal en premier.

La deuxième vue du canal.

La mairie.

La fontaine.

Le reste.

La boîte aux lettres contenait une enveloppe de l'assurance maladie, une publicité pour des pellets et une carte postale.

Le recto montrait une grande salle aux murs verts. Des vitrines étaient alignées sur les côtés. Au centre, plusieurs socles vides formaient un parcours sans objets. Une échelle double se trouvait ouverte devant la dernière vitrine. Un drap blanc couvrait quelque chose dans l'angle.

La légende indiquait :

Rochebrune, Musée municipal, galerie des collections

Je ne connaissais pas Rochebrune.

J'ai retourné la carte.

Kai,

Je suis à Rochebrune depuis le 20 janvier. Le musée prépare une exposition sur les métiers disparus. Pour l'instant, les métiers ont surtout disparu des réserves où ils étaient supposés se trouver. Nous avons retrouvé un ferblantier dans la section consacrée aux jouets et trois outils de tonnelier dans un carton marqué "papeterie".

Je n'ai pas écrit tout de suite parce que je ne savais pas si tu avais choisi de ne plus répondre. C'était possible. Ta lettre ne t'obligeait pas à continuer, et ma dernière carte non plus.

J'ai tout de même pensé qu'il valait mieux te donner l'adresse plutôt que décider à ta place que le silence était une réponse.

Je suis ici jusqu'au 11 février.

Léonie.

Le mot silence se trouvait au milieu de la carte.

Il n'était accompagné d'aucun reproche.

Léonie ne disait pas qu'elle avait attendu. Elle ne disait pas que mon absence l'avait blessée. Elle établissait seulement qu'elle l'avait remarquée et qu'elle n'avait pas su comment l'interpréter.

La différence n'a produit aucun soulagement immédiat.

J'ai relu :

Je ne savais pas si tu avais choisi de ne plus répondre.

Je n'avais pas choisi.

C'était précisément le problème.

Je suis rentré.

La porte a résisté. Je l'ai soulevée, tirée vers moi et tourné la clé.

Dans le salon, j'ai posé la nouvelle carte près de celle qui était revenue.

Rochebrune à gauche.

Vernelles à droite.

L'une avait voyagé jusqu'à moi.

L'autre avait voyagé inutilement.

Je pouvais recopier mon message sur une nouvelle carte et ne pas mentionner le retard.

Je pouvais envoyer la carte revenue avec une explication.

Je pouvais ne pas répondre.

La dernière possibilité avait perdu sa plausibilité dès que Léonie avait écrit qu'elle ne voulait pas décider à ma place.

J'ai ouvert le carnet.

La dernière page contenait plusieurs brouillons de janvier.

J'ai pensé à toi pendant que ça tombait.

Je cherche aussi des choses à raconter.

Oui.

Puis la version finalement envoyée.

Je n'avais pas besoin de la reconstituer. Elle se trouvait sur la table.

J'ai écrit :

Nouvelle adresse : Rochebrune jusqu'au 11 février.

En dessous :

Réponse aujourd'hui.

La formulation ressemblait à une consigne.

Je l'ai gardée.

Il était dix heures vingt-neuf.

La levée avait lieu à quinze heures.

Le tabac-presse vendait des enveloppes.

J'en avais peut-être encore une. Après la lettre de Montaubert, j'avais acheté un paquet de trois afin d'éviter une nouvelle décision de format. Une enveloppe avait servi pour un document d'assurance. Une autre pour renvoyer une ancienne clé à l'agence de mon appartement.

La troisième devait se trouver dans les papiers rangés à l'étage.

J'ai vérifié la première chemise.

Contrats.

Factures.

Bail.

Attestations.

Aucune enveloppe.

La seconde contenait les documents professionnels, le certificat de travail et les anciennes fiches de paie.

Le tiroir du bureau contenait des stylos, une agrafeuse et trois chargeurs dont un seul servait encore.

L'enveloppe se trouvait dans la boîte d'archives, sous un paquet d'enveloppes à fenêtre.

Format C5.

Plus grande que nécessaire.

La carte revenue occupait moins d'un quart de l'espace. Elle glissait lorsque je bougeais l'enveloppe. Une feuille pliée autour pouvait la maintenir et porter l'explication.

La solution existait.

Je suis redescendu avec l'enveloppe et j'ai pris une feuille.

Léonie,

Le prénom est venu immédiatement.

Puis :

Je n'avais pas choisi de ne plus répondre.

La phrase était exacte. Elle pouvait donner l'impression qu'un événement extérieur m'avait empêché d'écrire.

Une maladie.

Un voyage.

Un problème qui aurait déplacé la responsabilité.

J'ai poursuivi :

Ta carte est arrivée le 2 janvier. J'ai commencé plusieurs réponses et attendu de trouver la bonne formulation. J'ai fini par envoyer celle-ci le 12, le jour où tu quittais Saint-Péran.

Elle m'est revenue avant-hier.

J'ai attendu trop longtemps et laissé l'adresse expirer.

Les faits suffisaient.

Il manquait deux mots.

Je suis désolé.

Je les ai ajoutés avant ma signature.

Une formulation plus précise était possible.

Je suis désolé de t'avoir laissé penser que j'avais choisi de me taire.

Elle attribuait à Léonie une conclusion qu'elle avait seulement présentée comme une possibilité. Elle ne disait pas avoir cru que j'avais choisi. Elle disait ne pas savoir.

Les deux mots simples étaient plus exacts.

La lettre ne demandait pas à Léonie de comprendre. Elle ne promettait pas que cela ne se reproduirait jamais. Elle ne transformait pas mon retard en difficulté noble.

Elle disait ce qui s'était passé.

J'ai pris la carte revenue.

L'autocollant jaune couvrait l'adresse de Saint-Péran. Le cachet traversait le timbre. Mon message se trouvait au verso avec les traces du tri.

Je pouvais le recopier sur une carte propre.

J'ai retourné celle qui était revenue.

Je fais la même chose. Quand quelque chose arrive, je me demande parfois comment te le raconter. Je remarque même certains détails parce qu'ils tiendraient bien sur une carte.

Je crois que j'ai envie de t'écrire avant d'avoir quelque chose à dire. Le reste vient ensuite.

Je ne sais pas ce que cela devient lorsque tu n'as plus d'adresse, mais j'espère que tu m'en enverras une autre.

Les phrases restaient exactes.

Elles avaient seulement perdu leur moment.

Le 2 janvier, elles auraient été une réponse. Maintenant, elles devenaient aussi une explication et la preuve d'un retard.

Une nouvelle carte supprimerait cette partie.

Léonie recevrait les mêmes phrases, sans le pli du coin, sans la marque noire, sans la preuve du trajet inutile.

Elle pourrait croire que j'avais attendu sa prochaine adresse pour répondre.

Cette version serait plus présentable.

Elle serait fausse.

J'ai glissé la carte dans la feuille.

Léonie verrait la date du cachet.

Le nom de l'hôtel.

L'autocollant.

Elle pourrait reconstruire l'ensemble sans dépendre de mon explication.

Je n'aurais pas le contrôle du récit.

C'était précisément pour cela que je devais l'envoyer.

L'enveloppe blanche que j'avais trouvée dans la boîte d'archives était trop grande. La carte glissait à l'intérieur et son coin s'est pris dans le rabat lorsque j'ai essayé de fermer.

Je l'ai retirée immédiatement.

La nouvelle marque était minuscule par rapport aux précédentes.

Elle venait tout de même de moi.

Le tabac-presse vendait des enveloppes plus adaptées.

Il était dix heures cinquante-quatre.

J'ai plié la feuille autour de la carte revenue, sans chercher un résultat parfait, puis j'ai mis l'ensemble dans ma poche intérieure avec la carte de Rochebrune.

La réponse n'avait pas encore été relue selon les critères habituels.

Ton.

Précision.

Information manquante.

Effet possible.

J'ai posé la main sur la poignée de la porte.

Je pouvais encore modifier jusqu'à quatorze heures quarante.

En janvier, j'avais possédé dix jours et perdu l'adresse.

La marge n'améliorait pas nécessairement une réponse.

Parfois, elle permettait seulement de la retarder.

Je suis sorti.

La route était humide. Une pluie légère était tombée pendant la nuit. Les fossés contenaient encore de l'eau. Le ciel restait clair sur l'horizon, sans soleil sur les maisons.

Le chien a aboyé derrière la haie.
 Deux fois.
 Puis s'est tu.
 L'homme aux fleurs taillait un arbuste près de son portail. Il portait un bonnet gris et des gants épais.
 Il a levé une main contenant un sécateur.
 J'ai répondu.
 À l'entrée du village, l'horloge du clocher indiquait onze heures vingt et une.
 Mon téléphone, onze heures dix-huit.
 Trois minutes.
 La stabilité de l'écart était devenue plus rassurante que sa correction.
 Le tabac-presse était vide.
 Nadine se trouvait sur un escabeau, occupée à remplacer un présentoir de cartes de vœux par des magazines de jardinage.
 — Bonjour.
 — Bonjour.
 Elle est descendue.
 — Une carte ?
 — Une enveloppe.
 — Vous avez encore une lettre.
 — Une carte dans une lettre.
 Elle a attendu.
 — C'est moins clair.
 — Je dois envoyer une carte qui est revenue.
 — À la même adresse ?
 — Non.
 — C'est mieux.
 Je lui ai montré la carte et la feuille pliée.
 L'autocollant jaune était visible.
 Nadine n'a pas lu le message.
 Elle a posé une enveloppe C6 sur le comptoir.
 — Celle-ci.
 — La carte tient sans être pliée davantage ?
 — Si vous l'insérez droit.
 La remarque n'était pas inutile.
 Elle a pesé l'enveloppe, la feuille et la carte.
 Vingt et un grammes.
 — Ça dépasse, a-t-elle dit.
 — D'un gramme.
 — Oui.
 Je pouvais couper une partie de la feuille. Le texte occupait peu d'espace. Le papier porterait alors des plis inutiles et un bord irrégulier.
 — Vous avez une feuille plus légère ? ai-je demandé.
 Nadine a sorti un bloc de papier à lettres. Les feuilles étaient crème, fines, bordées d'une ligne grise.
 Elle en a posé une sur la balance avec l'enveloppe et la carte.
 Dix-neuf grammes.
 — Voilà.
 Il fallait recopier.
 Ce n'était pas une nouvelle version.
 Seulement un transfert matériel.
 J'ai utilisé le petit comptoir latéral.

Léonie,

Je n'avais pas choisi de ne plus répondre. Ta carte est arrivée le 2 janvier. J'ai commencé plusieurs réponses et attendu de trouver la bonne formulation. J'ai fini par envoyer celle-ci le 12, le jour où tu quittais Saint-Péran.

Elle m'est revenue avant-hier.

J'ai attendu trop longtemps et laissé l'adresse expirer. Je suis désolé.

Kai

J'ai écrit plus vite que la première fois.
La dernière ligne penchait légèrement.
Le mot désolé était plus serré que les autres.
Je n'ai pas recommencé.
J'ai plié la feuille en deux, placé la carte à l'intérieur et glissé l'ensemble dans l'enveloppe.
Aucun coin ne s'est plié.
Nadine a pesé.
Dix-neuf grammes.
— Un timbre.
J'ai recopié l'adresse de Rochebrune.
Léonie
Musée municipal
Galerie des collections
5, place des Tisserands
Rochebrune
Au dos, mon nom et l'adresse de Vernelles.
J'ai collé le timbre, puis fermé le rabat autocollant.
Le geste s'est produit avant que je me demande s'il fallait relire une dernière fois.
L'enveloppe était fermée.
— La levée est à quinze heures, a dit Nadine.
— Je sais.
Elle a désigné la boîte jaune à travers la vitrine.
— Elle est dehors.
— Je sais aussi.
J'ai payé.
Nadine tenait la première feuille, celle aux plis multiples.
— Vous la gardez ?
Elle contenait le même message.
Une copie.
— Non.
— Je la jette ?
— Oui.
Elle l'a placée dans la corbeille sous le comptoir.
Je suis sorti.
La boîte jaune se trouvait devant la mairie.
Trente mètres.
La boulangerie était à gauche.
Le café à droite.
Je n'avais besoin ni de pain ni de café.

Aucune étape intermédiaire n'était nécessaire.
 J'ai traversé la place.
 La boîte indiquait :
 LEVÉE 15 H
 Il était onze heures quarante-trois.
 J'ai soulevé le clapet.
 L'enveloppe s'est glissée entièrement dans l'ouverture.
 Je n'ai pas relu l'adresse.
 Je l'avais vérifiée au comptoir.
 Je n'ai pas cherché la carte à travers le papier.
 Je savais qu'elle s'y trouvait.
 J'ai lâché.
 Le bruit a été plus lourd que celui d'une lettre seule.
 L'enveloppe est tombée.
 Le clapet s'est refermé.
 L'opération était terminée.
 Je suis resté devant la boîte le temps de constater que je n'avais plus rien dans les mains.
 Puis je suis allé à la boulangerie.
 Je n'avais pas besoin de pain. Il me restait une demi-baguette de la veille.
 La vendeuse habituelle se trouvait dans l'arrière-boutique. Une jeune femme que je
 n'avais jamais vue tenait le comptoir.
 — Bonjour.
 — Bonjour.
 — Une tradition pas trop cuite.
 Elle a regardé le panier.
 — Celle-ci ?
 La baguette était plus sombre que mon choix habituel.
 — Celle à droite.
 — Celle-là est moins cuite.
 — Oui.
 La vendeuse habituelle est sortie avec une plaque de viennoiseries.
 — C'est celle du milieu pour monsieur.
 Les deux femmes ont regardé les baguettes. Celle du milieu se trouvait entre les deux
 niveaux de cuisson.
 — Je peux prendre celle du milieu, ai-je dit.
 La jeune femme a changé de baguette.
 — Désolée.
 — Ce n'est pas grave.
 — Elle commence, a dit la vendeuse habituelle.
 — Aujourd'hui ?
 — Depuis lundi.
 — Nous sommes vendredi.
 — Elle commence encore.
 La jeune femme a souri.
 — J'apprends les habitudes.
 — Elles sont parfois décidées par ceux qui les observent.
 La vendeuse habituelle m'a regardé.
 — C'est de vous ?
 — Non.
 — Dommage.
 J'ai payé.
 En sortant, je me suis rendu compte que j'avais acheté du pain sans en avoir besoin.
 Aucune conséquence importante.

Je suis rentré par la rue de l'école.

Le trajet plus long ne correspondait à aucune stratégie postale. L'enveloppe était déjà partie de mes mains.

Près du ponceau, Bastien travaillait sur une grille. Il avait retiré plusieurs branches et une quantité de boue noire. L'eau circulait à nouveau dans le fossé.

— Vous venez d'où ? a-t-il demandé.

— Du village.

Il a posé sa pelle.

— La lettre ?

Je n'avais aucune enveloppe visible.

— Quelle lettre ?

— Celle qui est revenue. Elle était sur l'étagère quand je suis venu pour le volet.

Il avait remarqué l'autocollant jaune.

— Je l'ai renvoyée à la nouvelle adresse.

— La même carte ?

— Oui.

Bastien a hoché la tête.

— Bien.

— Pourquoi bien ?

— Vous vouliez qu'elle arrive.

— Oui.

— Alors il fallait la renvoyer.

Le raisonnement supprimait la honte, la présentation et le besoin d'un message parfait.

— J'ai ajouté une explication.

— Elle demandait ?

— Non.

— Vous vouliez expliquer ?

— Oui.

— Alors bien aussi.

Il a repris sa pelle.

Je suis resté une seconde.

— Vous pouvez tenir le sac, a-t-il dit.

Un grand sac de déchets verts était ouvert près de la grille.

Je l'ai tenu pendant qu'il y versait les branches et la boue.

Le fond s'est déformé.

— Il va casser.

— Non.

— Il est très lourd.

— On sera deux.

Nous avons pris chacun une poignée et porté le sac jusqu'à la camionnette.

Le fond a tenu.

— Vous voyez, a dit Bastien.

— Il s'est allongé de dix centimètres.

— Il tient plus de choses.

— Ce n'est pas nécessairement une amélioration.

Nous avons posé le sac.

— Votre carte arrivera quand ?

— Probablement lundi ou mardi.

— Et après ?

— Je ne sais pas.

— Alors vous verrez.

La méthode restait la même pour les chaudières, les volets, les cartons et la correspondance.

Faire ce qui était possible.

Constater ensuite.

Je suis rentré.

Dans le salon, une place restait libre sur l'étagère.

La carte revenue avait passé deux jours là, le clocher gris tourné vers la pièce et l'autocollant jaune visible. Son absence se voyait alors qu'aucun objet n'avait occupé cet endroit auparavant.

La nouvelle carte de Rochebrune se trouvait dans la poche extérieure de ma veste.

Je l'ai placée dans le porte-courrier.

Derrière la dernière reçue.

L'ordre chronologique était restauré.

Je me suis préparé à déjeuner.

Œufs.

Pain de la veille.

Une tomate dont la peau commençait à se rider.

La baguette neuve est restée entière.

Pendant la cuisson, j'ai pensé à l'enveloppe.

Pas au texte propre recopié chez Nadine.

À la carte abîmée à l'intérieur.

Léonie verrait le message original.

La date. Le retour. Les plis.

Elle saurait que je n'avais pas choisi le silence.

Elle saurait aussi que mon absence n'avait pas été causée par un événement extérieur.

Seulement par mon incapacité à envoyer une réponse imparfaite assez tôt.

Cette information était moins présentable que les formulations du carnet.

Elle était plus utile.

Pas utile au sens ancien.

Elle ne lui permettrait pas de terminer une tâche.

Elle lui permettrait de connaître ce qui s'était réellement passé.

Je n'avais rien d'autre à faire avant sa réponse.

Cette phrase était vraie.

Elle n'a pas produit le besoin de sortir le calendrier.

J'ai tout de même estimé le délai.

Levée vendredi.

Tri vendredi soir ou samedi.

Distribution lundi ou mardi.

Rochebrune jusqu'au 11 février.

Marge supérieure à une semaine.

Le courrier arriverait probablement.

Je pouvais vérifier les jours fériés, les horaires de tri ou la distance entre Vernelles et Rochebrune. Aucune de ces informations ne modifierait l'enveloppe déjà déposée.

Je me suis arrêté là.

Le lundi, aucune carte.

Normal.

Le mardi, une enveloppe de la banque.

Le mercredi, un catalogue pour Rose.

Le jeudi, la factrice m'a trouvé dans le jardin avec le sécateur. Une branche de la haie poussait vers la boîte aux lettres et risquait de toucher le rabat au printemps.

L'intervention était préventive.

— Bonjour, monsieur P.

— Bonjour.

Elle a glissé une enveloppe dans la boîte.

— Pas de carte aujourd'hui.

Je l'ai regardée.

— Vous savez ce que j'attends ?

— Vous recevez beaucoup de cartes.

— Moins en ce moment.

— Je sais.

Elle a remis ses lunettes en place.

— Il y avait une enveloppe épaisse pour Rochebrune dans la levée de vendredi. J'ai vu la ville en triant.

— Elle est partie ?

— Le soir même.

L'information était confirmée.

— Merci.

— Il n'y a pas de raison qu'elle n'arrive pas.

La phrase reposait sur le fonctionnement habituel, pas sur une garantie.

— D'accord.

Elle a redémarré.

Le vendredi suivant, la factrice est passée à dix heures six.

J'étais dans la cuisine.

Le moteur a ralenti.

Le rabat s'est ouvert.

Un seul objet a glissé. Le bruit ressemblait à celui d'une carte ou d'une enveloppe légère.

Je n'ai pas vérifié tout de suite.

Le café coulait. La cafetière avait besoin de six minutes. Le courrier pouvait attendre six minutes.

J'ai sorti deux mugs.

Puis remis le second dans le placard.

Personne n'était là.

Le geste avait été automatique après plusieurs cafés avec Bastien, Élodie ou Mireille.

J'ai rempli un mug, bu une gorgée, puis je suis sorti.

La boîte contenait une publicité pliée en deux.

Pas de carte.

Le bruit avait été trompeur.

Le samedi, aucun courrier de Léonie.

Le dimanche n'en permettait pas.

Le lundi, une enveloppe à mon nom. Elle venait de la banque.

Le mardi, rien.

L'enveloppe pour Rochebrune avait dû arriver. Cela ne signifiait pas que Léonie répondrait immédiatement.

Elle pouvait lire.

Réfléchir.

Finir sa mission.

Écrire plus tard.

Le 11 février approchait.

Je connaissais la date.

Je ne l'ai pas inscrite sur le calendrier.

L'enveloppe était déjà envoyée.

Je n'avais pas attendu une formulation meilleure.

Je n'avais pas recopié mon message en supprimant les traces.

Je n'avais pas prétendu que le silence était volontaire.

Pour une fois, l'action s'était produite le jour où elle devenait possible.

Cela ne réparait pas janvier.

La carte était toujours partie trop tard.

Léonie avait quand même passé plusieurs semaines sans savoir.

L'erreur existait.

Je n'avais seulement pas ajouté une seconde erreur pour rendre la première plus propre.

Chapitre 18

La dernière mission

La réponse de Léonie est arrivée dans une enveloppe bleue.

Pas bleu vif.

Un bleu très pâle, proche du gris, comme si le papier avait été exposé plusieurs années à la lumière avant d'être vendu.

L'enveloppe portait le cachet de Rochebrune et une marque noire sur le bord inférieur. Mon nom occupait le centre.

Kai P.

Pas seulement Kai.

Elle avait recopié la forme utilisée sur mon adresse de retour.

Je suis resté devant la boîte aux lettres.

La date du cachet était trois jours plus tôt.

Léonie avait reçu mon enveloppe, lu la carte revenue et répondu avant la fin de sa mission.

Rochebrune jusqu'au 11 février.

Nous étions le 9.

L'adresse restait valide pendant deux jours.

Cette information ne servait plus à rien.

Je suis rentré.

Dans la cuisine, la chaudière fonctionnait. L'oiseau rouge tournait légèrement à la poignée du buffet. Le nœud refait par Bastien tenait.

J'ai posé l'enveloppe sur la table, rempli un mug avec le café restant, puis ouvert le papier avec un couteau.

Une feuille crème se trouvait à l'intérieur.

Léonie avait écrit sur les deux faces.

Kai,

J'ai reçu l'enveloppe et la carte revenue. Elle a beaucoup voyagé pour finir exactement là où elle avait commencé. L'autocollant jaune lui donne un air de document officiel, ce qui ne correspond pas du tout au contenu.

Je suis contente que tu me l'aies envoyée ainsi. Une nouvelle carte propre aurait probablement dit la même chose, mais elle n'aurait pas montré ce qui s'était passé.

J'avais remarqué ton silence. Je ne savais pas s'il venait d'un choix, d'un retard ou d'un événement qui ne me concernait pas. Je ne t'en voulais pas. Je ne savais simplement plus si je devais continuer à écrire.

Je comprends que tu aies voulu trouver la bonne réponse. Je comprends aussi que cela t'ait empêché d'envoyer celle que tu avais déjà.

Je ne possède aucune formule utile pour éviter ce genre de chose. J'ai moi-même passé trois jours à choisir entre deux phrases avant d'écrire le paragraphe précédent.

Pour répondre à ta carte : oui, moi aussi, j'ai parfois envie de t'écrire avant de savoir ce que je vais raconter. Cela m'arrive surtout lorsque quelque chose est trop petit pour être raconté à quelqu'un d'autre.

Ce matin, par exemple, le gardien a posé une étiquette « objet non identifié » sur une pelle à tarte. Il soutient maintenant qu'il l'avait reconnue, mais qu'il ignorait sa

provenance. L'étiquette reste exacte selon une définition très favorable de l'identification.

Rochebrune se termine mercredi. Ma prochaine mission sera la dernière avant mon retour dans mon véritable logement. Je pars le 15 février pour Lormières, où je resterai jusqu'au mardi 3 mars inclus. Je quitterai l'hôtel le mercredi 4 au matin.

Tu pourras m'écrire à partir du 16 février :

Hôtel du Pont
8, rue des Ormes
Lormières

Après cette mission, je n'aurai plus d'adresse temporaire à t'envoyer.

Léonie.

La dernière phrase se trouvait seule en bas de la deuxième face.
Il restait beaucoup de papier après sa signature.
Elle aurait pu ajouter son adresse permanente.
Elle ne l'avait pas fait.
Elle aurait pu écrire qu'elle me la transmettrait après Lormières.
Elle ne l'avait pas fait non plus.
Le message établissait une limite.
Lormières.
Du 16 février au 3 mars inclus.
Départ le 4 au matin.
Ensuite, plus d'adresse temporaire.
J'ai relu le troisième paragraphe.
Je ne savais simplement plus si je devais continuer à écrire.
Mon silence avait créé une question qui n'aurait pas dû exister.
Léonie ne la présentait pas comme un reproche. Elle l'avait tout de même vécue.
Le fait qu'elle ne m'en veuille pas ne supprimait rien.
Il m'évitait seulement de transformer l'erreur en défense.
Je suis contente que tu me l'aies envoyée ainsi.
La carte abîmée se trouvait désormais à Rochebrune.
Ou déjà dans les bagages de Léonie.
Elle possédait les marques de mon retard.
Je possédais une lettre qui les acceptait.
L'échange n'était pas équilibré au sens comptable.
Il fonctionnait quand même.
J'ai bu.
Le café avait refroidi pendant la lecture.
Le passage sur la dernière mission attendait plus bas.
Léonie possédait un véritable logement.
L'information n'aurait pas dû être surprenante. Une personne travaillant de ville en ville pouvait conserver un appartement, une chambre ou une adresse chez quelqu'un.
Je n'avais jamais demandé.
Les cartes rendaient la question inutile.
Chaque mission produisait une adresse. Le lieu précédent expirait. Le suivant apparaissait.
Le système reposait sur le mouvement.
Lorsque le mouvement cesserait, il faudrait autre chose.
Une adresse permanente.

Un numéro.
 Un courriel.
 Ou rien.
 La lettre ne choisissait pas.
 Elle annonçait seulement que la forme actuelle prendrait fin le 4 mars.
 Nous étions le 9 février.
 Vingt-trois jours.
 Le calcul est venu immédiatement.
 Adresse active le 16.
 Dernier envoi confortable le 27 février.
 Après le 1er mars, le résultat dépendrait davantage de la poste et de l'heure du départ.
 Je n'avais pas besoin d'écrire ces dates.
 Je les connaissais déjà.
 Je les ai tout de même recopiées dans le carnet.
 Lormières
 Hôtel du Pont
 16 février au 3 mars inclus
 Départ 4 mars matin
 Sous les dates, j'ai ajouté :
 Dernière mission.
 Puis barré.
 L'information n'était pas postale.
 Elle ne servait pas à l'acheminement.
 Les mots restaient lisibles.
 L'adresse ne fonctionnerait qu'à partir du 16. Écrire maintenant à Rochebrune n'aurait
 aucun sens. Léonie partirait avant la distribution probable.
 Il fallait attendre une semaine.
 Cette fois, attendre était l'action correcte.
 La distinction ne m'a pas rassuré.
 J'ai rangé la lettre dans le porte-courrier, devant les cartes de Rochebrune.
 À onze heures dix-sept, mon téléphone a vibré.
 Bastien.
 Vous faites quoi demain matin ?
 La question pouvait contenir plusieurs tâches.
 Rien de prévu. Pourquoi ?
 Je vais à Montbray chercher le moteur de la ventilation de la salle. Il faut deux personnes
 pour le charger.
 À quelle heure ?
 8 h 15 chez vous.
 Retour prévu ?
 Midi. Peut-être avant.
 D'accord.
 Objet. Destination.
 Motif. Heure.
 Durée approximative.
 Toutes les données nécessaires existaient.
 Le lendemain, Bastien est arrivé à huit heures douze avec une remorque basse attachée
 derrière sa camionnette.
 Deux sangles orange, une couverture grise et plusieurs morceaux de bois occupaient le
 plateau.
 J'étais prêt.
 Chaussures.
 Veste.

Gants dans la poche.

Bastien a klaxonné une fois.

Je suis sorti.

— Bonjour.

— Bonjour.

Il a regardé mes gants.

— Vous avez prévu.

— Vous avez dit moteur.

— Il est dans une caisse.

— Combien il pèse ?

— Quatre-vingt-dix kilos.

— Cette information était pertinente.

— Vous avez des gants.

La réponse a clos la question.

Nous avons quitté Vernelles.

La remorque claquait à chaque ralentissement. L'attache avait du jeu, ce qui n'était ni normal ni dangereux selon Bastien.

Après le premier rond-point, un panneau indiquait :

Brévannes-les-Eaux : 48 km.

J'ai suivi le nom jusqu'à ce qu'il disparaisse derrière nous.

Léonie avait travaillé à Brévannes plusieurs mois plus tôt.

La commune ne se trouvait donc pas uniquement sur une carte.

— Vous connaissez Brévannes ? ai-je demandé.

— Oui.

— C'est comment ?

— Plus grand que Vernelles. Moins que Montbray.

La réponse suffisait.

À l'entrée de Montbray, les champs ont laissé place aux entrepôts, aux ronds-points et aux concessions automobiles.

Bastien a suivi les panneaux vers la gare.

Le bâtiment occupait un côté entier de la place.

Pierre claire.

Grande verrière.

Des voyageurs traversaient avec des valises. Un homme courait en tenant un sac de sport ouvert.

— Le fournisseur est dans la gare ? ai-je demandé.

— Non. Il faut récupérer le bon de commande au bureau intercommunal.

— Dans la gare.

— Au-dessus.

Nous sommes entrés.

Un écran affichait les départs.

9 h 12 : Lormières, voie B.

J'ai vu le nom avant les autres.

Retard annoncé : cinq minutes.

Léonie n'y serait que dans six jours.

Le train partirait quand même.

En dessous :

9 h 26 : Rochebrune, voie D.

9 h 41 : Saint-Péran, voie A.

Les villes des cartes occupaient le même écran au-dessus d'un kiosque.

Pour les autres voyageurs, elles étaient seulement des destinations.

Une femme buvait devant la voie de Lormières. Deux lycéens attendaient sous le panneau de Saint-Péran sans sembler concernés par le théâtre municipal ou sa pelle à tarte non identifiée.

Bastien avait continué.

Je l'ai rejoint.

— Vous regardiez les trains.

— Oui.

— Vous en prenez un ?

— Non.

— Alors venez.

Le bureau intercommunal contenait quatre chaises bleues et une plante artificielle.

Le bon de commande attendait une signature présente dans un courriel, absente de la version imprimée et inaccessible depuis le premier ordinateur.

Deux appels et onze minutes plus tard, le document a été imprimé, tamponné et remis à Bastien.

Lorsque nous sommes redescendus, le train de Lormières entrait en gare derrière la verrière.

Je voyais le haut des wagons.

Les portes allaient s'ouvrir.

Des personnes monteraient.

Puis le train repartirait vers une ville dont je connaissais déjà l'hôtel, la rue et les dates d'arrivée de Léonie.

Je pouvais acheter un billet.

Pas ce jour-là.

Pas pour la rejoindre.

En général.

Les billets existaient.

Les horaires aussi.

Cette idée ne produisait aucun projet.

Elle retirait seulement une impossibilité vague.

Bastien a ouvert un sachet de viennoiseries.

— Vous en voulez une ?

— Qu'est-ce qu'il reste ?

— Un croissant.

— Il n'y avait donc pas de choix.

— Vous en voulez ?

— Oui.

Il me l'a donné.

Le fournisseur occupait un bâtiment derrière les voies.

Un employé en gilet orange nous a conduits jusqu'à une caisse posée sur une palette.

— C'est le groupe moteur.

— Quatre-vingt-dix kilos ? ai-je demandé.

— Quatre-vingt-quatorze avec la caisse.

Bastien m'a regardé.

— Le poids était pertinent, ai-je dit.

— Vous avez des gants.

L'employé a déplacé la palette jusqu'au quai. Deux planches ont relié la remorque au bord du chargement.

Nous étions trois pour descendre la caisse.

Le bois a fléchi.

Pas dangereusement.

La caisse a atteint la remorque.

Bastien a bloqué les côtés, placé la couverture et serré les sangles.

— Ça tiendra.

L'étiquette de la caisse indiquait :

VM-480-D.

Le bon de commande :

VM-480-B.

— Ce n'est pas la même référence, ai-je dit.

L'employé a repris le papier.

— Le D remplace le B.

— C'est compatible avec l'installation de Vernelles ?

— Vous avez quelle armoire de commande ?

Bastien a donné la référence.

L'employé a réfléchi.

— Alors il faut l'adaptateur.

— Il est dans la caisse ? demanda Bastien.

— Non.

— Vous l'avez ?

— En stock.

L'employé est reparti.

Bastien a vérifié la première sangle.

— Vous auriez regardé quand ? ai-je demandé.

— Avant l'installation.

— À Vernelles.

— Oui.

Il n'a pas ajouté que nous aurions dû revenir.

L'employé est revenu avec un petit carton.

ADAPTATEUR VMC SÉRIE D.

Bastien l'a placé dans la cabine.

— Là, c'est bon.

Nous sommes repartis à dix heures vingt-sept.

Le train de Lormières avait disparu.

Une autre destination occupait l'écran.

À la sortie de Montbray, un panneau indiquait :

Lormières : 76 km.

La route se divisait.

À droite, Lormières.

Tout droit, Vernelles.

Nous sommes restés tout droit.

Léonie ne se trouvait pas encore à Lormières.

Même si elle s'y était trouvée, je n'aurais pas demandé à tourner.

Le moteur occupait la remorque.

Bastien devait le livrer.

Je devais rentrer.

Les directions pouvaient exister sans devenir des décisions.

À onze heures quarante, nous nous sommes arrêtés devant la salle communale.

Deux employés municipaux nous ont aidés à décharger.

Le moteur a été posé sur un chariot.

L'adaptateur est resté dans la cabine.

Je l'ai signalé.

Bastien l'a pris et l'a posé sur la caisse.

La tâche était terminée.

Il m'a ramené puisqu'il passait devant la maison.

La remorque vide claquait de nouveau.

Devant le portail, il a coupé le moteur.

- Alors, Montbray ?
- Pratique.
- Voilà.
- La gare dessert Lormières directement.
- C'est le principe d'une gare.
- Toutes les gares ne desservent pas Lormières directement.
- Non.

Il regardait le portail.

- C'est là où elle va ?
- Oui. La semaine prochaine.
- Vous allez lui écrire ?
- Oui.
- Quand ?
- L'adresse commence le 16.
- Alors le 16.

La date a été dite comme une instruction simple.

Pas comme une analyse.

- Je n'ai pas encore choisi ce que j'écirai.
- Vous choisirez.

Il a remis les mains sur le volant.

- Merci pour ce matin, ai-je dit.
- Vous avez porté un bout.
- Et vu la référence.
- Oui.
- Merci aussi, alors.

La réciprocité était réglée.

Je suis descendu.

Bastien a redémarré et levé deux doigts.

J'ai répondu.

La maison était froide après la matinée vide.

La chaudière s'est déclenchée lorsque j'ai ouvert le salon.

L'oiseau rouge a commencé à tourner.

J'ai retiré ma veste, puis ouvert le carnet.

Lormières.

Hôtel du Pont.

16 février au 3 mars inclus.

Départ le 4 au matin.

Sous les dates, les mots barrés restaient visibles.

Dernière mission.

J'ai pensé à la référence imprimée sur la caisse.

VM-480-D.

Une lettre différente du bon de commande.

Un adaptateur absent.

La différence avait été vue avant que le moteur quitte Montbray.

Léonie ne me demandait pas de choisir ce qui arriverait après le 4 mars.

Elle me donnait une dernière adresse.

Une adresse n'était pas une réponse.

Seulement l'endroit où une réponse pouvait arriver.

J'ai sorti le calendrier.

Le 16 février tombait un lundi.

Dans la case, j'ai écrit :

Écrire à Léonie.

Le prénom occupait presque toute la largeur.

Je pouvais le remplacer par :
Lormières.
Plus court.
Plus administratif.
J'ai gardé la première version.
Puis j'ai tourné jusqu'au 3 mars.
Dans la case du mardi, j'ai écrit :
Fin adresse.
Pas fin des cartes.
Pas départ de Léonie.
Seulement fin adresse.
Pour le reste, je ne possédais aucune formule assez sûre.
Je suis revenu à février.
Écrire à Léonie.
L'action ne dépendait pas du message parfait.
Seulement de la date à laquelle l'adresse commencerait à fonctionner.
J'ai laissé le calendrier ouvert.

Chapitre 19

Pas de prochaine adresse

Le 16 février, l'adresse de Lormières est devenue active.

Aucun événement postal n'a marqué le changement.

À minuit, l'hôtel du Pont n'avait pas commencé à accepter le courrier de Léonie sous l'effet d'un mécanisme visible. Aucun voyant ne s'était allumé. Aucun employé n'avait retourné une pancarte indiquant :

LES CARTES PEUVENT DÉSORMAIS ARRIVER

La date provenait seulement de sa lettre.

Tu pourras m'écrire à partir du 16 février.

J'avais retenu la consigne.

À huit heures douze, j'étais dans la cuisine avec une carte vierge, un timbre et l'adresse recopiée dans mon carnet.

La carte représentait la verrière de la gare de Montbray. L'image montrait les voies depuis la passerelle. Plusieurs panneaux de départ apparaissaient au fond, trop petits pour être lus. Une rame blanche entraît sur la droite.

La photographie produisait une impression de mouvement sans montrer clairement où quiconque allait.

Cela convenait.

J'ai écrit :

Léonie,

Je suis allé à Montbray avec Bastien chercher un moteur de ventilation de quatre-vingt-quatorze kilos. Il en annonçait quatre-vingt-dix, mais la caisse en ajoutait quatre, information qui aurait probablement dû figurer dès le début.

Dans la gare, les départs affichaient Lormières, Rochebrune et Saint-Péran. Tes villes existaient sur le même écran, entre deux retards et un train pour lequel un homme courait avec son sac ouvert.

J'ignorais qu'il y avait un direct pour Lormières. Cette information n'a pas de fonction particulière. Elle existe maintenant.

Kai

J'ai relu la dernière phrase.

Dire que l'information n'avait aucune fonction constituait déjà une manière de la désigner.

Je pouvais la supprimer.

Le texte se terminerait alors sur le train direct, ce qui lui donnerait davantage d'importance.

J'ai gardé l'ensemble.

À neuf heures vingt, je suis parti.

La levée avait lieu à quinze heures. L'horaire ne justifiait aucun empressement. J'avais besoin de pain et de lait. Deux achats suffisaient à expliquer la sortie.

La rue principale était humide. L'homme aux fleurs avait installé deux jardinières vides près de son portail. Il préparait probablement le printemps.

Où il rangeait des contenants.

Je l'ai salué.

Il a répondu avec une petite pelle à la main.

Devant la boîte jaune, j'ai vérifié l'adresse.

8, rue des Ormes.

Hôtel du Pont.

Lormières.

Tout était correct.

J'ai lâché la carte.

Au tabac-presse, Nadine a posé le lait sur le comptoir.

— Pas de carte aujourd'hui ?

— Elle est déjà dans la boîte.

— À cette heure ?

— L'adresse commençait aujourd'hui.

Elle a attendu.

— Commençait ?

— Léonie n'était pas encore à l'hôtel.

Le prénom a été prononcé dans le commerce pour la première fois, ou la première fois que je le remarquais.

Nadine n'a pas réagi.

— Elle y est maintenant ?

— Normalement.

— Alors la carte aussi, bientôt.

La réponse est arrivée trois jours plus tard.

Le recto représentait un pont de pierre au-dessus d'une rivière étroite. Trois arches se reflétaient dans l'eau. Des maisons claires occupaient la rive gauche.

Kai,

Je suis arrivée le 15 au soir. Ta carte était déjà à l'hôtel le 18, ce qui signifie que la poste a respecté ton calendrier avec davantage de sérieux que certains conservateurs respectent les leurs.

La mission concerne une collection sur la batellerie installée dans une ancienne maison d'éclusier. Une partie de l'inventaire a été commencée il y a quatre ans, puis interrompue lorsque la personne chargée du travail a découvert que quarante-deux objets portaient le même numéro.

Nous devons maintenant déterminer lesquels sont les vrais 42. Pour l'instant, ils le sont tous avec une conviction égale.

J'ai vu le direct pour Montbray. Cette information n'a pas de fonction particulière de mon côté non plus.

Léonie.

La dernière phrase reprenait exactement ma formulation, à l'exception de de mon côté.

Je l'ai lue trois fois.

Pas parce qu'elle était difficile.

Parce qu'elle ne l'était pas.

La réponse pouvait tenir en une ligne.

Je suis rassuré de savoir que les trains sont inutiles dans les deux sens.

La phrase m'est venue immédiatement.

Je l'ai écrite sur une carte représentant la rue de l'école sous un ciel d'hiver. J'ai ajouté les quarante-deux objets et l'oiseau rouge que Mireille refusait de remettre dans la boîte de Noël parce que, selon elle, le rouge manquait en février.

Aucun brouillon.

Une rature.

Je n'ai pas recommencé.

La carte suivante représentait un bateau miniature peint en vert. Le nom L'Aimable était inscrit sur la coque. L'une des cheminées penchait.

Léonie écrivait que l'honnêteté générale ne permettait pas de distinguer les objets. Une ancre miniature, deux photographies et un seau en zinc prétendaient tous être le 42 original. Ils avaient reçu des lettres, donnant des carrières administratives inattendues à plusieurs objets qui ne les avaient pas demandées.

Puis elle ajoutait :

Je suis contente de rentrer chez moi après cette mission. J'aime les hôtels jusqu'au moment où je retrouve des objets dans ma valise sans savoir s'ils viennent de la chambre précédente ou d'une chambre vieille de six mois.

Chez moi, je sais où sont les couteaux. C'est une qualité sous-estimée.

Léonie.

Chez moi apparaissait deux fois.

Pas d'adresse.

Pas de ville.

Un lieu possédant des couteaux rangés de façon connue.

Probablement un réfrigérateur, des meubles, des factures et plusieurs savons d'hôtel accumulés dans un tiroir.

Je connaissais davantage sa chambre chez Rose que son logement actuel.

La table près de la fenêtre.

Le crochet.

La carte routière.

Le plancher.

Je pouvais traverser cette pièce en fermant les yeux, à condition d'accepter un risque inutile dans l'escalier.

Son vrai logement ne possédait pour moi qu'un tiroir à couteaux.

Dans le carnet, sous l'adresse de Lormières, j'ai écrit :

Chez elle : couteaux faciles à trouver.

La phrase n'avait aucune fonction.

Je l'ai laissée.

Ma réponse est partie le jour même.

Je lui ai écrit que je savais maintenant où étaient les couteaux, les cuillères et presque tous les torchons de la maison. Qu'une cuillère avait mis deux mois à sortir d'un carton. Que le logement commençait à remplir plusieurs critères d'un chez-moi, même si la vaisselle appartenait à Rose et que Mireille continuait à déplacer les chaises lorsqu'elle entraînait.

J'ai hésité avant chez-moi.

Avec un trait d'union lorsqu'il devenait un nom.

Je l'ai vérifié dans le dictionnaire.

La graphie était correcte.

Le message aussi.

Le 25 février, une nouvelle carte est arrivée.

Elle représentait une corde enroulée autour d'un taquet en bois.

Kai,

J'aime l'idée que la maison commence à correspondre à ta définition d'un chez-toi sans avoir attendu que tout ce qui appartenait à Rose disparaisse. Les lieux supportent probablement mieux le mélange que les classements.

Mon appartement contiendra à mon retour huit mois de courrier, une plante confiée à une voisine et un paquet de pâtes dont je suis presque certaine. Pour les couteaux, ma confiance reste totale.

Je ne sais pas encore si je repartirai rapidement. Je n'ai rien accepté après Lormières. Cela ne signifie pas que j'arrête les missions. Seulement que, pendant quelques semaines, je serai au même endroit.

Léonie.

Quelques semaines.

Pas un changement de vie.

Pas l'abandon de son travail.

Une interruption entre deux missions.

Je n'avais aucune raison de souhaiter qu'elle renonce à ce rythme.

Les cartes venaient de ce mouvement. Sans les villes, elles auraient peut-être parlé d'autre chose.

Ou n'auraient pas existé.

J'ai répondu avec une carte montrant le chemin autour de Vernelles sous les premières fleurs blanches.

L'oiseau rouge était toujours sur le buffet. Bastien et Mireille avaient établi indépendamment que le rouge manquait en février, ce qui transformait une opinion en consensus local.

Je n'ai pas parlé de son retour.

Pas du fait qu'elle serait au même endroit.

Ces éléments n'appelaient rien.

Ils existaient.

Le 28 février, une dernière carte de Lormières est arrivée.

Je l'appelais dernière parce que le rythme permettait encore un envoi avant le départ de Léonie. Ma réponse précédente avait probablement atteint l'hôtel la veille. Celle que je tenais avait donc été postée avant qu'elle la lise.

Elle appartenait déjà à l'étape suivante.

Le recto montrait la maison d'éclusier depuis l'autre rive.

Petit bâtiment de pierre claire.

Toit sombre.

Deux fenêtres au rez-de-chaussée.

Porte bleue.

La rivière occupait le premier plan. Le pont apparaissait au loin.

Je suis resté près du portail.

Une bruine légère tombait. Pas assez pour justifier un parapluie. Assez pour déposer de petites gouttes sur le carton.

Je l'ai protégé sous ma veste avant de rentrer.

Dans la cuisine, j'ai essuyé le recto avec ma manche.

Le message était sec.

Kai,

Nous avons terminé les quarante-deux. Il existe maintenant un 42A jusqu'à 42AR, avec plusieurs lettres manquantes parce que personne ne voulait utiliser 42Q et 42X pour des raisons que je n'ai pas comprises. L'inventaire considère le problème comme résolu.

Je quitte Lormières mercredi matin. Cette fois, je n'ai pas de prochaine adresse à te donner. Je rentre chez moi.

Je pourrais t'envoyer mon adresse permanente et continuer exactement de la même façon. J'y ai pensé. Je ne crois pas que ce serait honnête de le faire uniquement pour que rien ne change.

Les cartes nous ont permis de nous connaître sans que nous ayons à décider ce que nous faisons. J'y tenais. J'y tiens encore. Je crois seulement qu'elles nous ont conduits aussi loin qu'elles le pouvaient.

Je voulais te le dire clairement avant de partir.

Léonie.

Il n'y avait aucune adresse après la signature.

Pas d'hôtel suivant.

Pas de mention jusqu'au.

Pas de date à recopier.

La carte était adressée à ma maison et ne fournissait aucun endroit où répondre après le 3 mars.

Nous étions le 28 février.

L'adresse de Lormières restait valable quatre jours.

Trois jours complets et une matinée, selon le départ annoncé.

Une carte déposée le samedi avant onze heures pourrait encore arriver à temps.

Il était dix heures dix-sept.

J'ai posé la carte sur la table.

Puis je l'ai reprise.

J'y tenais. J'y tiens encore.

La phrase empêchait de réduire le message à un arrêt sec.

Léonie ne retirait rien de ce qui avait existé.

Elle refusait seulement de transmettre son adresse par continuité automatique.

La correspondance avait commencé par une erreur.

Continué grâce à des adresses temporaires.

Chaque ville donnait une fenêtre. Chaque départ créait une interruption. L'ensemble possédait une structure extérieure qui évitait toute question sur sa durée.

Léonie retirait cette structure.

Aucun reproche.

Aucune demande.

Aucune erreur à réparer.

La situation était propre.

Cette propreté lui donnait davantage de poids.

Il n'existait aucun malentendu derrière lequel se réfugier.

Léonie avait choisi ses phrases.

Je les comprenais.
 J'ai préparé du café.
 Deux cuillères.
 Puis une troisième pour l'appareil.
 Pendant que l'eau coulait, j'ai regardé la maison d'éclusier.
 La porte bleue.
 La rivière.
 Un bâtiment que je ne verrais probablement jamais.
 Cette pensée n'avait aucune nécessité.
 Je pouvais aller à Lormières.
 Le train existait.
 La gare aussi.
 La possibilité ne créait pas une décision.
 Je me suis servi.
 Le café était fort.
 Correct.
 Trois réponses existaient.
 Je pouvais conclure.
 Je comprends. Merci pour les cartes. Bonne route pour mercredi.
 Les phrases seraient vraies. La relation deviendrait un ensemble fini : une erreur postale, plusieurs mois d'écriture, deux lettres et une dernière carte.
 Je pourrais classer l'ensemble.
 Pas immédiatement.
 Plus tard.
 Léonie conserverait mes cartes. Je conserverais les siennes. Chacun posséderait la moitié matérielle d'une conversation terminée.
 L'idée produisait une douleur faible, stable, située sous le sternum.
 Pas une panique.
 Une absence déjà présente alors que rien n'avait encore cessé.
 Je pouvais demander son adresse permanente.
 Donne-moi ton adresse.
 Une demande claire.
 Elle pourrait accepter. Les cartes continueraient depuis Vernelles et un logement dont je connaîtrais enfin la ville. Les délais resteraient. Les timbres. Les boîtes jaunes. Les photographies.
 Léonie avait déjà examiné cette possibilité.
 Elle avait choisi de ne pas transmettre l'adresse uniquement pour que rien ne change.
 La lui demander dans le seul but de maintenir les cartes reviendrait à lui proposer exactement ce qu'elle refusait.
 Je ne savais pas si mon but serait seulement celui-là.
 Je pouvais aussi laisser mon adresse disponible.
 Tu peux toujours m'écrire ici.
 Elle la connaissait déjà.
 La phrase lui rendrait toute la décision. Elle pourrait écrire ou non. La boîte aux lettres continuerait d'exister. Je resterais à la maison.
 Aucune de ces réponses ne demandait ce que je voulais faire de ce qui existait entre nous.
 Elles organisaient seulement la distance.
 Après le déjeuner, je suis allé au village.
 Je n'avais pas de carte à poster.
 Cette absence a modifié le trajet sans le raccourcir.
 Au tabac-presse, Nadine lisait une facture derrière le comptoir.
 — Bonjour.

— Bonjour.

Elle a attendu.

Je me suis dirigé vers le présentoir.

Les cartes de printemps avaient remplacé la moitié des paysages d'hiver.

Primevères.

Arbres en fleurs.

Marché sous un ciel clair.

Deux agneaux derrière une clôture.

Une vue du ponceau bordé de jonquilles.

Je n'avais jamais vu de jonquilles près du ponceau.

Elles pouvaient apparaître en mars.

La photographie le prouvait peut-être.

J'ai fait tourner le présentoir.

— Vous cherchez quoi ? demanda Nadine.

— Je ne sais pas.

— Une carte ?

— Probablement.

— Neutre ?

— Non.

Le mot est sorti immédiatement.

Je ne cherchais plus une image qui ne dise rien.

Je ne savais pas encore ce qu'elle devait dire.

La halle.

La maison.

Le village.

Un lieu déjà partagé par les cartes.

Une nouvelle image de la route de Vernelles existait, prise en été. Le panneau du village apparaissait sur la droite. Une voiture s'éloignait au centre.

Je l'ai sortie.

— Celle-là date d'avant les ralentisseurs, dit Nadine.

— Ils sont où maintenant ?

— Après le panneau.

— Ils ne sont pas visibles.

— La carte reste exacte.

J'ai regardé la route.

Deux arbres.

Un panneau.

Une voiture qui partait.

— Je prends celle-ci.

Nadine l'a posée sur le comptoir.

— Un timbre ?

— Oui.

Elle a sorti un timbre Marianne.

La transaction pouvait se terminer.

Je suis resté.

— Une enveloppe aussi ? demanda-t-elle.

— Non.

— Vous êtes sûr ?

— Je ne sais pas encore ce que j'écris.

— La taille du texte ?

— La nature.

Nadine regarda la carte.

— C'est plus compliqué.

— Oui.
— Vous pouvez revenir.
La solution repoussait l'achat de l'enveloppe sans résoudre le message.
— La carte suffit peut-être.
— Alors prenez la carte.
J'ai payé.
— Vous l'envoyez aujourd'hui ?
— Je ne sais pas.
— L'adresse expire ?
Elle se souvenait de janvier.
— Le 3 mars.
Nadine regarda le calendrier près de la caisse.
— Mardi.
— Oui.
— Vous avez encore demain matin.
— Je sais.
Elle remit le reçu dans la machine lorsque je le refusai.
— Alors vous savez tout ce que je peux vous dire.
La remarque n'était pas sèche.
Seulement exacte.
Je suis sorti avec la carte et le timbre.
La boîte jaune se trouvait près de la mairie.
Je n'avais aucun message.
Je suis passé devant.
À la maison, j'ai posé la carte vierge à côté de celle de Léonie.
La route de Vernelles.
La maison d'écluser.
Deux lieux.
La première réponse pouvait fermer proprement ce qui avait existé.
La deuxième pouvait demander la reprise des cartes.
La troisième pouvait laisser Léonie décider seule si quelque chose continuait.
Je connaissais déjà leurs conséquences.
Aucune ne me demandait de quitter la maison.
À dix-sept heures, la lumière a baissé.
J'ai allumé la cuisine.
La route imprimée est devenue plus jaune sous l'ampoule. Le ciel d'été paraissait moins réel.
Le dimanche ne comportait aucune levée utile.
Le samedi matin constituait la dernière fenêtre raisonnable.
Demain.
Avant onze heures.
L'information aurait dû produire une procédure.
Heure de départ.
Temps de trajet.
Choix du message.
Vérification.
Dépôt.
Je n'ai rien noté.
Une seule question restait.
Qu'est-ce que je voulais faire de ce qui existait entre nous lorsque les cartes ne pouvaient plus décider à notre place ?
La formulation était trop longue.
Je l'ai réduite.
Qu'est-ce que je veux ?

Aucune cellule.
 Aucune échéance.
 Aucun critère neutre.
 Je suis monté dans la pièce du fond.
 La porte était ouverte.
 La table près de la fenêtre ne contenait rien, sauf le crayon trouvé dans le tiroir. La carte routière de Léonie reposait dessous.
 Je l'ai sortie.
 Dépliée.
 Vernelles.
 Montbray.
 Les cercles bleus.
 Lormières apparaissait près du bord nord-est.
 Un point.
 Une route.
 Une ligne de chemin de fer.
 Aucune adresse d'hôtel.
 Aucun logement permanent.
 Je pouvais suivre la ligne jusqu'à Montbray.
 Puis ailleurs.
 La carte ne précisait pas où.
 Je l'ai repliée.
 Du premier coup.
 Le plancher a grincé devant la table.
 La maison produisait le même bruit que lorsque Léonie y vivait.
 Le crochet était toujours près de la porte.
 Le rideau bleu au-dessus du radiateur.
 La table sous la fenêtre.
 Les traces existaient.
 Elles ne remplaçaient pas une présence.
 Je suis redescendu.
 La carte vierge attendait.
 J'ai pris le stylo.
 Écrit :
 Léonie,
 Puis arrêté.
 L'espace disponible était identique à celui de toutes les autres cartes.
 La relation, non.
 Pour la première fois, je ne pouvais pas répondre en conservant exactement ce que nous avions.

Chapitre 20

Samedi, onze heures

J'avais écrit son prénom.

Rien après.

La carte représentait la route de Vernelles en été. Deux platanes encadraient la chaussée. Le panneau du village se trouvait sur la droite. Une voiture s'éloignait au centre, assez loin pour que sa marque soit impossible à identifier.

La photographie avait été prise avant l'installation des ralentisseurs.

Nadine l'avait précisé.

L'information n'avait aucune incidence sur le message.

Léonie,

Le mot occupait la première ligne.

Il était dix-huit heures quarante-deux.

La dernière levée raisonnable avait lieu le lendemain matin. Passé onze heures, une carte déposée à Vernelles ne quitterait probablement le village que le lundi. Elle pourrait atteindre Lormières mardi.

Léonie y dormirait encore mardi soir.

Elle quitterait l'hôtel mercredi matin.

Le délai était court.

Pas impossible.

J'ai pris le stylo.

Sous son prénom, j'ai écrit :

Je comprends.

La phrase disait que j'avais lu correctement.

Pas que j'étais d'accord.

Seulement que je comprenais.

J'ai ajouté :

Merci de me l'avoir dit clairement. Merci aussi pour les cartes.

La formulation transformait plusieurs mois en objet terminé.

Les cartes.

Un ensemble rangé après usage.

Je n'ai pas barré.

J'ai continué :

Tu peux toujours m'écrire ici. Mon adresse ne change pas.

Léonie le savait.

Mon adresse figurait sur toutes les cartes qu'elle m'avait envoyées. La phrase ne lui apportait aucune information. Elle lui demandait de maintenir seule ce que nous avions commencé ensemble.

Je l'ai barrée.

L'encre a traversé plusieurs mots.

La carte n'était plus utilisable pour un message propre.

Il m'en restait d'autres.

La halle au printemps.

Le clocher.

Le ponceau aux jonquilles peut-être réelles.

Je pouvais recommencer.

J'ai retourné la carte et regardé la route.

La voiture s'éloignait.

Ce choix d'image devenait trop visible.

Je l'ai posée sur la table.

La carte de Léonie se trouvait à côté.

Maison d'éclusier.

Porte bleue.

Rivière.

Son message ne proposait pas une disparition.

Il retirait la prochaine étape.

Je pouvais demander son adresse permanente.

Le système repartirait.

Une carte de chez elle.

Une réponse de Vernelles.

Plus de date d'expiration.

Les délais resteraient assez longs pour ne jamais exiger une décision immédiate. Les phrases pourraient être pensées, ajustées, postées. Les silences conserveraient une cause plausible.

Travail.

Week-end.

Courrier retardé.

La distance aurait une forme stable.

Je pouvais laisser mon adresse disponible et attendre qu'elle décide seule si quelque chose continuait.

Ou accepter la fin.

La remercier.

Ne rien demander.

Le refus n'aurait même pas besoin d'être formulé.

Trois réponses.

La première préservait les cartes.

La deuxième préservait l'attente.

La troisième rendait la distance définitive.

Aucune ne demandait que je me déplace.

J'ai fermé le carnet sans y écrire la liste.

La cuisine était silencieuse. Le chauffage ne fonctionnait pas à cet instant. L'oiseau rouge restait immobile contre la poignée du buffet. La lumière de l'ampoule formait une petite ombre sous son ventre.

J'ai préparé le dîner.

Soupe.

Pain.

Fromage.

La soupe venait d'une brique dont le bouchon s'était détaché sans ouvrir la membrane intérieure.

Le carton indiquait bouchon pratique.

J'ai utilisé un couteau.

Pendant que la soupe chauffait, j'ai pensé à une quatrième réponse.

Pas une autre manière de continuer à écrire.

Une manière de ne plus écrire seulement.

L'idée existait depuis Montbray.

Un train direct.

Plusieurs villes accessibles.

Des quais.

Des horaires.

Je l'avais maintenue dans la catégorie des informations sans fonction. Tant qu'une carte pouvait partir, aucun autre mouvement n'était nécessaire.

Après mercredi, il n'y aurait plus d'adresse.

Je pouvais rencontrer Léonie.

La phrase s'est formée sans détail.

Pas de ville.

Pas de jour.
 Seulement l'action.
 Rencontrer Léonie.
 Le mot paraissait trop grand pour ce qu'il décrivait.
 Deux personnes dans un même lieu.
 Une voix.
 Un visage.
 Un café peut-être.
 Rien de spectaculaire.
 Le problème venait du fait que je connaissais déjà Léonie d'une manière qui ne comportait aucun corps.
 Je connaissais ses phrases.
 Le rythme de son écriture.
 La façon dont elle réduisait une journée à un détail sans rendre ce détail symbolique.
 Je savais qu'elle pouvait travailler avec des gants dans une réserve froide, manger une soupe seule sans qualifier la soirée de triste et passer trois jours à choisir entre deux formulations.
 Je ne savais pas si elle parlait vite.
 Si elle regardait les gens lorsqu'ils lui répondaient.
 Si elle remplissait les silences ou les laissait exister comme avec Rose.
 Les cartes nous laissaient chacun dans notre espace.
 À moi la cuisine, le buffet, la boîte aux lettres.
 À elle les hôtels, les réserves, les cafés et les bâtiments froids.
 Nous pouvions être précis sans devoir réagir immédiatement à la présence de l'autre.
 Une rencontre supprimerait le délai.
 La soupe a commencé à bouillir.
 Une petite quantité a débordé sur la plaque.
 J'ai baissé le feu.
 Essuyé.
 La réflexion n'avait pas provoqué de catastrophe.
 Seulement une ligne orange autour de la casserole.
 J'ai mangé.
 Après le dîner, j'ai rangé la carte ratée dans le tiroir, avec les deux autres abandonnées en janvier.
 Trois messages qui n'étaient allés nulle part.
 Le lendemain, je me suis réveillé à sept heures vingt.
 La levée avait lieu à onze heures.
 Le ciel était clair.
 Aucune pluie annoncée.
 J'ai préparé du café.
 La carte du ponceau aux jonquilles est sortie du tiroir.
 Le message pouvait demander une adresse.
 Il pouvait remercier.
 Il pouvait proposer une rencontre.
 Cette dernière possibilité exigeait plusieurs paramètres.
 Lieu.
 Date.
 Heure.
 Reconnaissance.
 Accès.
 Il fallait choisir une ville connue de Léonie et accessible depuis Montbray. Pas Lormières, où elle travaillait encore. Aller là-bas utiliserait une adresse donnée pour le courrier comme un lieu où la trouver physiquement.

La distinction restait importante.
Une ville de nos cartes.
Cérannes est apparue immédiatement.
Les premières cartes venaient de là.
Le canal.
La mairie.
La fontaine.
C'était à Cérannes que ma réponse sur les prunes avait été envoyée. La première carte qui n'avait pas pour fonction de lui annoncer la mort de Rose ou de fournir une date.
J'ai ouvert l'ordinateur.
Montbray-Cérannes.
Samedi 7 mars.
Un train direct partait à neuf heures six et arrivait à dix heures trente et une.
La halle se trouvait à huit minutes à pied de la gare selon la carte.
Dix selon Nadine.
Plusieurs cafés entouraient la place.
Lieu public.
Facile à trouver.
Fréquenté le samedi matin.
Cela compliquerait la reconnaissance.
Cela permettrait aussi à l'un de repartir sans traverser un endroit isolé avec un inconnu connu seulement par courrier.
La formulation était contradictoire.
Léonie n'était pas une inconnue.
Je ne l'avais jamais rencontrée.
Les deux étaient vrais.
Samedi 7 mars.
Onze heures.
Devant la halle de Cérannes.
Les paramètres existaient.
Il restait à décider si j'y serais.
Fixer un rendez-vous sans être certain de s'y rendre serait pire que ne rien proposer.
Je pouvais demander :
Est-ce que tu accepterais de me rencontrer ?
La question appellerait une réponse.
L'adresse expirait.
Je pouvais donner mon numéro. Elle pourrait confirmer. Nous sortirions du courrier par une transition plus efficace.
Un message reçu immédiatement.
La possibilité de répondre dans la minute.
Une présence accessible sans attendre plusieurs jours.
Je ne savais pas si je voulais cela.
Le choix central n'était pas le moyen de communication.
Il était de me déplacer.
Je pouvais proposer le lieu sans demander de confirmation.
Y aller.
Attendre.
Elle viendrait ou non.
La décision resterait entièrement de son côté après la mienne.
Aucune relance.
Aucune obligation.
Aucune façon de savoir avant.
Le risque paraissait disproportionné pour une rencontre autour d'un café.

Il était plus honnête que de lui demander de décider d'abord pour que je puisse agir ensuite.

J'ai pris la carte du ponceau.

Elle ne convenait pas.

Je voulais une image que Léonie reconnaîtrait.

La route de Vernelles.

La première carte.

Celle qui lui avait annoncé la mort de Rose.

Elle la possédait peut-être encore.

La version achetée la veille était barrée au verso.

Inutilisable comme message.

Utilisable comme signe.

Je pouvais en acheter une troisième.

À neuf heures quarante, je suis parti vers le village.

Le trajet a duré douze minutes.

Le chien derrière la haie n'a pas aboyé.

L'homme aux fleurs nettoyait les jardinières installées quelques jours plus tôt. Une petite plante violette occupait déjà celle de gauche.

Nous étions le dernier jour du mois.

Au centre, plusieurs personnes traversaient la place avec des sacs. Un camion livrait la boulangerie.

Je suis entré au tabac-presse.

Nadine mettait des journaux dans un présentoir.

— Bonjour.

Je suis allé directement vers les cartes.

La route de Vernelles occupait encore la troisième rangée.

Deux exemplaires.

J'en ai pris un.

Nadine l'a regardé.

— Vous l'avez déjà achetée hier.

— Oui.

— Vous l'avez ratée ?

— Pas exactement.

— Vous en voulez deux ?

— Une nouvelle pour écrire. L'ancienne pour la garder.

— Vous avez déjà envoyé celle-là une fois.

— Oui.

Elle a posé la carte sur le comptoir.

— Donc c'est la troisième.

— Probablement.

— Le fournisseur sera content.

Elle a sorti un timbre Marianne.

— Vous connaissez Cérannes ? ai-je demandé.

— Oui.

— La halle est loin de la gare ?

— Dix minutes.

— La carte indique huit.

— Alors huit.

— Elle est facile à trouver ?

— Il faut suivre les panneaux vers le centre.

La précision ne dépassait pas ce que j'avais déjà trouvé.

— Pourquoi ? a-t-elle demandé.

— Je dois y aller samedi prochain.

Nadine a attendu la suite.
 Aucune ne venait.
 — Alors prenez un parapluie.
 — La météo n'est pas encore fiable à une semaine.
 — Justement.
 J'ai payé, puis utilisé le petit comptoir latéral.
 La carte neuve devant moi.
 Léonie,
 Le mot a été écrit.
 Pas de brouillon.
 J'ai ajouté :
 Je serai devant la halle de Cérannes samedi 7 mars à onze heures.
 La phrase occupait trois lignes.
 Puis :
 Je tiendrai la carte de la route de Vernelles.
 Je ne sais pas si c'est une bonne idée. Je sais seulement que je serai là.
 Le message tenait.
 Il restait assez d'espace pour demander une réponse.
 Je n'en ai pas demandé.
 Pas de numéro.
 Pas d'adresse électronique.
 Elle pouvait ne jamais recevoir la carte.
 Elle pouvait la recevoir et ne pas venir.
 J'ai signé :
 Kai
 L'adresse de l'hôtel du Pont a été recopiée.
 Valable jusqu'au mardi 3 mars inclus.
 Nous étions samedi 29 février.
 Une levée à onze heures pouvait permettre un départ le jour même.
 Distribution lundi ou mardi.
 La carte arriverait probablement.
 Je pouvais la poster immédiatement.
 À dix heures dix-neuf, je suis sorti du tabac-presse.
 La boîte jaune se trouvait près de la mairie.
 Je me suis arrêté devant.
 Le clapet était froid.
 La carte dans ma main.
 Le message n'avait besoin d'aucune amélioration.
 La ville était accessible.
 La date précise.
 L'heure correcte.
 Le lieu public.
 Le signe reconnaissable.
 Il manquait une information.
 La ville depuis laquelle Léonie viendrait.
 Après le 4 mars, elle serait chez elle.
 Je ne savais pas où.
 Cérannes pouvait se trouver à vingt minutes de son logement ou à six heures.
 La proposition pouvait être impossible.
 Léonie possédait les données nécessaires.
 Pas moi.
 Elle déciderait.
 Le problème ne m'appartenait pas entièrement.

J'ai ouvert le clapet.

Une voix m'a appelé.

— Kai.

Bastien traversait la place avec un petit bidon rouge.

Je me suis retourné.

Le clapet s'est refermé.

— Bonjour, a-t-il dit.

— Bonjour.

— Vous avez du courrier ?

— Sortant.

— La levée est à onze heures.

— Je sais.

Il a regardé la carte.

Pas le texte.

— Vous allez l'envoyer ?

— Oui.

— Alors faites.

— J'ai fixé un rendez-vous, ai-je dit.

L'information est sortie avant que je décide de la partager.

— Avec elle ?

— Oui.

— Où ?

— Cérannes.

— C'est loin.

— Une heure et demie en train.

— C'est pas très loin.

Les deux évaluations venaient de lui à quelques secondes d'intervalle.

— Elle va venir ?

— Je ne sais pas.

— Elle a répondu ?

— Je n'ai pas encore envoyé.

Bastien a regardé la boîte jaune.

— Alors non.

— Non quoi ?

— Elle a pas répondu.

— Évidemment.

— Vous y allez quand même ?

— Oui.

Le mot était sorti sans hésitation.

Cela réglait une partie.

— D'accord, a dit Bastien.

Il a repris le bidon.

— Vous avez besoin de quelque chose ?

La question pouvait concerner le voyage ou le radiateur.

— Non.

— Alors à plus tard.

Il est parti vers la quincaillerie.

Aucun conseil.

Aucune histoire sur la nécessité de prendre des risques.

Il avait seulement demandé si j'irais sans réponse.

J'avais dit oui.

Je me suis retourné vers la boîte.

Le message était toujours dans ma main.

Il était dix heures vingt-trois.
J'ai soulevé le clapet.
Puis pensé au billet.
Je ne l'avais pas acheté.
Promettre ma présence sans disposer du transport était imprudent.
Les trains pouvaient être complets.
Supprimés.
Modifiés.
Je pouvais acheter le billet immédiatement sur mon téléphone.
Une femme s'est approchée avec trois enveloppes.
Je bloquais l'accès.
— Pardon, ai-je dit.
Je me suis écarté.
Elle a déposé son courrier.
Puis est repartie.
Le billet appartenait à l'étape suivante.
La carte fixait la décision.
Le reste devait suivre.
J'ai déposé le message.
Le carton est tombé au fond.
Cette fois, aucun doute sur le bruit.
J'ai refermé le clapet.
Je n'avais plus à décider si j'écrirais.
Seulement à faire ce que j'avais écrit.
Je suis allé à la boulangerie.
La vendeuse a pris le pain.
— Autre chose ?
— Non.
Elle a regardé ma main vide.
— Pas de carte aujourd'hui ?
— Elle est dans la boîte.
Elle a emballé la baguette.
— Vous êtes là samedi prochain ?
— Non.
Le mot m'a surpris.
Je n'avais pas encore quitté Vernelles.
Mon absence existait déjà dans une réponse.
— Je vous garde rien alors, a dit la vendeuse.
— Rien quoi ?
— Votre tradition.
— Je ne la réserve pas.
— Je la mets de côté quand je vous vois arriver.
— Je ne serai pas là.
— Voilà.
Une matinée sans mon achat modifierait une baguette posée sur le comptoir.
Modification minime.
Visible.
Je suis sorti.
La carte était partie de ma main depuis moins de cinq minutes.
Je pouvais encore demander à la factrice de la récupérer lors de la levée.
Je ne le ferais pas.
À la maison, le calendrier était ouvert sur février.
Le mot Lormières apparaissait dans la case du 16.

J'ai tourné la page.

Mars.

Le 4 :

Départ Léonie, matin

Le 7 était vide.

J'ai écrit :

Cérannes, 11 h

Pas Léonie.

Pas rencontre.

Le lieu et l'heure suffisaient.

Il était dix heures cinquante-six.

La carte partirait ce samedi, ou lundi.

Elle arriverait peut-être avant le départ de Léonie.

Peut-être après.

J'avais déposé le message assez tard pour perdre le contrôle de ce dernier délai.

La décision, elle, ne dépendait plus du courrier.

Samedi prochain, à onze heures, je serais devant la halle de Cérannes.

Chapitre 21

Le billet

J'ai acheté le billet le lundi matin.

La décision avait été prise le samedi.

L'achat avait demandé deux jours supplémentaires.

Ce délai n'avait pas la même fonction que celui de janvier. Je ne cherchais pas une meilleure formulation. Je vérifiais que le voyage pouvait avoir lieu.

Le site ferroviaire proposait trois trajets entre Montbray et Cérannes.

Le premier imposait une correspondance de neuf minutes à Brévannes-les-Eaux. Neuf minutes suffisaient si le premier train arrivait à l'heure, si les voies étaient proches et si personne ne s'arrêtait en haut de l'escalier avec une valise ouverte.

La conséquence d'un problème serait d'arriver après onze heures.

Le deuxième partait à neuf heures six.

Direct.

Arrivée à dix heures trente et une.

La halle se trouvait à huit minutes de la gare selon la carte et dix selon Nadine. Même avec dix minutes, il resterait dix-neuf minutes de marge.

Le troisième arrivait à onze heures sept.

Inutilisable.

J'ai choisi celui de neuf heures six.

Pour le retour, seize heures douze supposait qu'une rencontre entre deux personnes qui s'écrivaient depuis plusieurs mois tiendrait dans moins de cinq heures, trajet jusqu'à la gare compris.

Vingt heures cinq me ramènerait à Montbray après le dernier bus pour Vernelles.

J'ai choisi dix-huit heures quarante, avec l'option échangeable à quatre euros.

Le rendez-vous était fixé.

L'heure de départ dépendrait de ce qui se passerait, ou ne se passerait pas, devant la halle.

Le prix total s'élevait à quarante-sept euros et soixante centimes.

Je suis resté devant le bouton.

PAYER 47,60 €

Cliquer ne garantissait pas que Léonie viendrait.

Cela garantissait seulement que je pourrais me rendre à Cérannes.

La nuance était claire.

J'ai cliqué.

L'empreinte digitale a échoué à cause de l'humidité laissée par le mug. J'ai saisi le code.

Le paiement a été accepté.

Une confirmation est apparue dans l'application, puis par courriel.

Deux preuves suffisaient.

J'ai tout de même fait une capture d'écran.

Puis j'ai écrit les horaires sur une feuille.

Samedi 7 mars

Montbray 9 h 06

Cérannes 10 h 31

Retour 18 h 40

La feuille ne permettrait pas de monter dans le train.

Elle permettrait de savoir quand il partait sans vérifier plusieurs fois qu'il partait toujours à la même heure.

Je l'ai pliée dans mon portefeuille.

L'opération était terminée.

J'avais un billet.

La carte proposant le rendez-vous se trouvait quelque part entre Vernelles et Lormières.
 Ou encore dans la boîte jaune, si la levée du samedi avait eu lieu après mon passage.
 Nous étions le lundi 2 mars.
 Léonie quittait l'hôtel mercredi matin.
 La carte pouvait arriver avant son départ.
 Le jour même.
 Ou après.
 Je n'avais demandé aucune réponse.
 Je n'avais laissé aucun moyen d'en obtenir une.
 Cette organisation produisait exactement l'incertitude que j'avais choisie.
 Elle restait désagréable.
 J'ai fermé l'ordinateur, puis je suis monté dans la pièce du fond.
 La carte qui devait servir de signe se trouvait dans le tiroir de la table.
 La première version était chez Léonie.
 La troisième, portant la proposition, voyageait vers Lormières.
 Il restait la deuxième.
 La route de Vernelles en été.
 Deux platanes.
 Le panneau du village.
 Une voiture qui s'éloignait au centre.
 Au verso, j'avais écrit :
 Je comprends. Merci de me l'avoir dit clairement.
 Une phrase rayée occupait le dessous.
 Le message n'avait pas été envoyé.
 Le recto suffisait.
 J'ai envisagé une pochette transparente, puis renoncé. Les reflets donneraient à la carte
 l'apparence d'une pièce à conviction.
 Le carton avait survécu plusieurs mois dans un tiroir.
 Il survivrait à un train.
 Je l'ai posé sur l'étagère du salon.
 Visible.
 Il restait cinq jours.
 Le mardi, j'ai vérifié la météo.
 Pluie probable.
 Entre six et onze degrés.
 Vent modéré.
 J'ai ouvert le parapluie dans l'entrée. Une branche métallique était tordue, mais
 l'ensemble tenait.
 Sur une feuille, j'ai écrit :
 Portefeuille
 Téléphone
 Carte
 Parapluie
 Eau
 Batterie externe
 La batterie était vide.
 Je l'ai branchée.
 J'ai envisagé un carnet, puis renoncé. La rencontre ne nécessitait aucun compte rendu.
 Le mercredi, aucune carte de Léonie n'est arrivée.
 Je ne l'attendais pas.
 Même si elle avait reçu ma proposition avant de quitter Lormières, une réponse ne
 pourrait probablement pas atteindre Vernelles avant mon départ.
 Le résultat serait connu samedi à onze heures.

Pas avant.

À neuf heures quarante, je me suis demandé si la carte avait atteint l'hôtel.

À onze heures, si Léonie l'avait récupérée avant de rendre sa chambre.

À midi trente, si elle l'avait lue dans un train.

J'ai arrêté.

Aucune hypothèse ne produisait d'action.

Je suis allé acheter du pain et du café.

Nadine a pris le bocal habituel lorsque je suis entré.

— Vous partez samedi.

Ce n'était pas une question.

— Oui.

— Vous rentrez le soir ?

— Le train arrive à Montbray à vingt heures dix-sept.

— Il n'y a plus de bus.

— Je sais.

— Bastien.

— Je ne vais pas lui demander de venir me chercher à cette heure.

— Pourquoi ?

— Il peut avoir autre chose.

— Demandez avant.

La solution était simple.

Je ne l'avais pas intégrée parce qu'elle impliquait une personne.

Nadine posa le café sur le comptoir.

— Vous allez à Cérannes ?

— Oui.

— Pour la halle ?

— Oui.

Elle attendit.

Je n'ajoutai rien.

— Il y avait un café à l'angle, dit-elle. S'il existe encore.

— Vous y êtes allée quand ?

— Il y a quinze ans.

— La donnée est peu fiable.

— Le bâtiment sera toujours à l'angle.

— Pas nécessairement le café.

— Vous verrez.

À la boulangerie, la tradition m'attendait au milieu de l'étagère.

La nouvelle employée la prit.

— Samedi, il n'en faut pas, dit la vendeuse habituelle depuis l'arrière-boutique.

— Pourquoi ? demanda la nouvelle.

— Il n'est pas là.

Elles parlaient de moi comme d'une commande dont le calendrier avait été modifié.

— Vous allez où ? demanda la nouvelle employée.

— Cérannes.

— Pourquoi ?

La réponse était simple.

Elle ne l'avait pas été quelques semaines plus tôt.

— Je vais rencontrer quelqu'un.

— Quelqu'un que vous connaissez ?

— Oui.

Puis :

— Pas en personne.

La vendeuse habituelle sortit avec un plateau.

— Laissez-le payer.

La conversation s'arrêta.

Mon absence du samedi existait désormais dans deux commerces.

Une baguette ne serait pas mise de côté.

Mon courrier attendrait dans une boîte.

Le village ajustait légèrement ses gestes autour d'une journée où je ne serais pas là.

Cette idée n'a pas rendu la maison plus contraignante.

Je pouvais partir parce qu'un retour existait.

Le soir, j'ai écrit à Bastien.

Vous pourriez me déposer à la gare samedi avant 8 h 50 ? J'ai un train à 9 h 06.

Il répondit six minutes plus tard.

8 h 05 chez vous.

Merci.

Retour ?

Le train arrive à Montbray à 20 h 17. Je prendrai un taxi.

Je peux venir.

La proposition a produit une gêne immédiate.

Le trajet lui demanderait plus d'une heure un samedi soir pour une décision qui m'appartenait.

Ce n'est pas nécessaire.

Vous m'avez aidé pour le moteur.

Ce n'est pas comparable.

Non.

Puis :

Je peux venir quand même.

Refuser ne réduirait pas la charge globale. Cela la déplacerait vers un inconnu rémunéré et me permettrait de prétendre que je ne dépendais de personne.

D'accord. Seulement si ça ne vous dérange pas.

Ça me dérange pas. 20 h 20 devant la gare.

Merci.

Vous allez où ?

Cérannes.

Pourquoi ?

Je vais rencontrer Léonie.

Le message est resté lu pendant une minute.

D'accord.

Puis :

Elle vient ?

Je ne sais pas.

D'accord.

Aucun conseil.

Les trajets étaient réglés.

Le jeudi, j'ai sorti l'ancien sac utilisé pendant mes déplacements professionnels.

La poche avant contenait encore un badge.

ACCÈS TEMPORAIRE

La date remontait à plus d'un an.

Je l'ai jeté.

Dans le sac, j'ai placé une bouteille d'eau, la batterie, le câble, le parapluie, des mouchoirs et deux barres de céréales.

La carte resterait dans la poche intérieure de ma veste.

J'ai posé le sac dans l'entrée.

Chaque passage devant la porte le transformait en obligation.

Je l'ai déplacé dans ma chambre.

Là, il ressemblait davantage à une possibilité.
 Le vendredi, le train circulait toujours.
 La météo annonçait une pluie faible le matin, puis une accalmie.
 J'ai choisi un jean sombre, un pull gris et une chemise bleue.
 La chemise n'était pas nécessaire sous le pull.
 Elle donnait seulement un col visible.
 Je l'ai remplacée par un tee-shirt.
 Puis remise.
 Les deux options étaient propres, confortables et adaptées à la météo.
 La chemise est restée.
 J'ai nettoyé mes chaussures.
 À vingt-deux heures, j'ai réglé une alarme à six heures trente, puis une seconde cinq minutes plus tard.
 La première suffisait.
 La seconde couvrait une négociation éventuelle avec moi-même.
 La nuit n'a pas été blanche.
 Elle a été divisée.
 Je me suis réveillé à deux heures treize.
 Puis à quatre heures vingt-sept.
 À cinq heures cinquante-huit, j'ai calculé qu'il restait trente-deux minutes.
 Je me suis rendormi.
 L'alarme a sonné à six heures trente.
 À sept heures dix, j'étais habillé.
 J'ai vérifié le sac.
 Eau.
 Batterie.
 Câble.
 Parapluie.
 Mouchoirs.
 Barres.
 La carte n'y était pas.
 Elle se trouvait sur l'étagère du salon.
 Je l'ai prise.
 Une nouvelle carte aurait été plus propre.
 Elle aurait aussi représenté autre chose.
 La route de Vernelles devait servir de signe.
 Pas son verso.
 Je l'ai glissée dans la poche intérieure de la veste, recto contre le tissu.
 Il restait quarante-cinq minutes avant l'arrivée de Bastien.
 J'ai nettoyé la tasse.
 Rangé le pain.
 Vérifié les fenêtres.
 Le volet de la pièce du fond était ouvert. La météo n'annonçait pas de vent fort.
 Je l'ai laissé ainsi.
 À sept heures cinquante-trois, je suis sorti.
 Le jour commençait.
 Le ciel était gris clair. La route humide. Les oiseaux produisaient davantage de bruit que les voitures.
 J'ai fermé la porte.
 Soulevé.
 Tiré.
 Tourné la clé.
 Puis vérifié la poignée.

Fermée.

Bastien est arrivé à huit heures une.

Quatre minutes d'avance.

J'ai ouvert la portière.

Il regarda le sac.

— Vous partez une semaine ?

— Une journée.

— Vous avez quoi dedans ?

— De l'eau.

— Ça fait trois kilos, de l'eau ?

— Batterie, parapluie, divers.

— Vous avez un carton divers maintenant ?

— Non.

Il démarra.

La maison disparut derrière la haie.

Je ne l'ai pas regardée longtemps.

La route vers Montbray était la même que le mois précédent.

Les villages.

La pharmacie fermée.

Les ralentisseurs.

Sans remorque, l'habitacle paraissait plus silencieux.

— Vous avez reçu une réponse ? demanda Bastien.

— Non.

— Elle pouvait pas répondre.

— Non.

— Donc vous savez toujours pas.

— Non.

Il hocha la tête.

— D'accord.

Nous avons traversé un rond-point.

Le panneau indiquait Brévannes-les-Eaux sur la droite.

— Vous êtes déjà allé rencontrer quelqu'un comme ça ? demanda-t-il.

— Comme quoi ?

— Sans savoir si la personne vient.

— Non.

— Moi non plus.

Cela ne constituait pas un conseil.

— Vous pensez que c'est une mauvaise idée ?

Bastien regarda la route.

— Vous l'avez écrit.

— Quoi ?

— Que vous saviez pas si c'était une bonne idée.

Je ne me souvenais pas le lui avoir dit.

Peut-être devant la boîte jaune.

— Et ?

— Rien.

— Vous avez une opinion ?

— Oui.

Il ne continua pas.

— Laquelle ?

— Si vous restez chez vous, vous saurez pas.

La phrase ne disait pas que partir était une bonne idée.

Elle disait seulement ce que rester produirait.

À huit heures quarante-neuf, Bastien s'est garé devant la gare.

Dix-sept minutes avant le départ.

— Vous vouliez être là avant huit heures cinquante, dit-il.

— Il est huit heures quarante-neuf.

— Voilà.

Je n'ai pas ouvert immédiatement.

— Pour ce soir, je peux encore prendre un taxi.

— Je serai là.

— Le train peut avoir du retard.

— Vous m'écrirez.

— D'accord.

J'ai pris le sac.

— Merci.

— Vous avez le billet ?

— Oui.

— La carte ?

J'ai touché la poche intérieure.

— Oui.

— Alors c'est bon.

Il n'a pas ajouté ça devrait tenir.

Un départ ne se réparait pas.

Je suis descendu.

Bastien a levé deux doigts, puis la camionnette est repartie.

Dans le hall, l'écran indiquait :

9 h 06 — Cérannes — voie C

À l'heure

Le quai C se trouvait après le passage souterrain.

Neuf personnes attendaient.

Un couple avec deux sacs.

Une femme âgée tenant un cabas.

Trois étudiants.

Un homme en costume.

Une mère et un enfant qui comptait les wagons du train voisin.

Je me suis placé sous l'écran.

Cérannes

9 h 06

À l'heure

Il était huit heures cinquante-sept.

Neuf minutes.

Le retour vers le hall demandait environ trois minutes.

Sortir de la gare, deux autres.

Bastien était parti.

Je pouvais lui envoyer un message.

Il reviendrait peut-être.

Sinon, un bus repartirait pour Vernelles à midi vingt.

Je pourrais attendre.

Rentrer.

Personne à Cérannes ne saurait que je n'étais pas venu.

Si Léonie n'avait pas reçu la carte, elle n'attendrait rien.

Si elle l'avait reçue et décidé de ne pas venir, mon absence ne changerait rien pour elle.

Si elle l'avait reçue et comptait venir, elle serait devant la halle à onze heures.

Moi absent.

Le même défaut qu'en janvier, dans l'autre sens.

La comparaison était excessive.

En janvier, j'avais laissé une adresse expirer pendant que je cherchais une réponse correcte.

Ici, je pouvais encore choisir.

Le train n'était pas arrivé.

L'action n'avait pas commencé.

J'ai regardé le panneau de sortie.

Un escalier.

Le tunnel.

Le hall.

La ville.

Le bus.

La maison.

À Vernelles, aucune tradition ne m'attendait.

Nadine savait que je serais absent.

Le courrier tomberait dans ma boîte.

Bastien reviendrait à vingt heures vingt.

Mon absence existait déjà.

Elle n'exigeait pas que le voyage réussisse pour devenir acceptable.

Je pouvais rentrer et dire que je n'avais pas pris le train.

Personne ne demanderait un rapport.

Bastien répondrait probablement :

D'accord.

La vendeuse remettrait une baguette de côté le lendemain.

La maison serait toujours là.

Cette certitude rendait le quai moins dangereux.

Je ne quittais pas un endroit qui m'avait rejeté.

Je n'étais pas en train de chercher un nouveau lieu où vivre.

Je pouvais aller à Cérannes et revenir le soir.

Même si Léonie ne venait pas.

Même si le café indiqué par Nadine n'existait plus.

Même si la pluie commençait avant onze heures.

Une annonce a retenti.

Le train pour Cérannes allait entrer en gare voie C.

Les voyageurs se sont rapprochés du bord.

Au loin, deux lumières sont apparues.

Le train a pris forme.

Une rame grise et blanche.

Trois voitures.

Il ralentissait.

Je pouvais encore ne pas monter.

L'enfant sur le quai voisin a recommencé à compter.

— Un, deux, trois.

Le train s'est arrêté.

Les portes ont produit un signal.

Le bouton vert s'est allumé.

Les étudiants sont montés.

Puis la femme au cabas.

Le couple.

Je suis resté devant la porte.

Assez longtemps pour que l'homme en costume me contourne.

— Pardon.

Je me suis écarté.

Il est monté.
La porte resterait ouverte moins d'une minute.
J'ai touché la carte dans ma poche.
Pas pour la regarder.
Pour vérifier qu'elle existait.
Le carton était là.
Je l'ai lâché.
Puis je suis monté.
La voiture était presque vide.
J'ai choisi une place près de la fenêtre, côté droit dans le sens de la marche.
Le sac sous le siège.
Le billet ouvert sur le téléphone.
Les portes se sont refermées.
Le quai a commencé à glisser.
La verrière.
Les panneaux.
Le passage souterrain.
Le parking où Bastien ne se trouvait plus.
Puis les bâtiments derrière la gare.
Le train a accéléré.
Je pouvais toujours descendre à la prochaine station et revenir.
La possibilité existait.
Je n'en avais pas besoin.
Pour la première fois depuis mon arrivée à Vernelles, je ne me déplaçais pas pour quitter quelque chose.
J'allais vers une décision que j'avais prise.

Chapitre 22

Devant la halle

Le contrôleur n'a pas demandé mon billet.

J'avais ouvert l'application avant son passage.

Augmenté la luminosité.

Vérifié que le code apparaissait en entier.

Désactivé la veille automatique pour éviter que l'écran s'éteigne au moment exact où il tendrait son appareil.

Il a contrôlé les quatre personnes de l'autre côté de l'allée, puis une femme lui a demandé si le train desservait Saint-Maurice.

La réponse a exigé une consultation de son terminal.

Pendant ce temps, nous sommes arrivés à Brévannes-les-Eaux.

Plusieurs voyageurs sont montés.

Le contrôleur a changé de voiture avec eux.

Mon billet est resté ouvert jusqu'à ce que l'écran réduise sa luminosité malgré la désactivation supposée de la veille.

L'absence de contrôle ne rendait pas le trajet gratuit.

Elle supprimait seulement la vérification d'une opération déjà payée.

J'ai rangé le téléphone.

Le train a quitté Brévannes à neuf heures quarante et une.

La ville visible depuis les voies ne ressemblait pas aux cartes de Léonie.

Les cartes montraient le musée textile, une place pavée, des bobines et plusieurs outils anciens. Le train montrait l'arrière d'un supermarché, trois garages, des clôtures et un parking où cinq chariots se trouvaient loin de leur abri.

Les deux versions pouvaient être exactes.

Léonie n'avait jamais écrit que Brévannes ne possédait pas de parking.

Je regardais tout de même les bâtiments avec l'impression de traverser sa correspondance par l'envers.

Le musée n'est pas apparu.

Ou je ne l'ai pas reconnu.

Après Brévannes, le paysage a alterné entre champs, zones boisées et petites gares où personne ne semblait avoir besoin de descendre jusqu'au moment précis où les portes s'ouvraient.

À dix heures, j'ai sorti la première bouteille d'eau.

La seconde se trouvait contre elle dans le sac.

Je l'avais achetée à Montbray après avoir oublié pendant moins d'une minute que j'en possédais déjà une. La durée de l'oubli n'avait pas empêché l'achat.

Je pouvais boire davantage afin de réduire progressivement le poids.

Cette solution en créait une autre pour la suite du trajet.

J'ai pris deux gorgées.

Puis regardé l'heure.

Trente et une minutes avant l'arrivée.

Une heure avant le rendez-vous.

Léonie pouvait déjà être à Cérannes.

Dans un autre train.

Dans une voiture.

Chez elle.

Elle pouvait aussi ne pas venir.

L'hypothèse existait depuis l'achat du billet. Elle n'avait rien modifié au départ de Montbray et ne modifiait pas davantage l'arrivée prévue.

J'ai remplacé la bouteille.

La carte de la route de Vernelles se trouvait dans la poche intérieure de ma veste.

Pas celle envoyée à Léonie.
Une autre.
La première version ratée.
Au verso, trois phrases restaient visibles malgré les traits qui les barraient :
Je comprends.
Merci de me l'avoir dit clairement.
Tu peux toujours m'écrire ici. Mon adresse ne change pas.
J'avais choisi de l'apporter comme signe de reconnaissance.
Le recto suffisait.
Le verso représentait un risque inutile.
Je pouvais glisser la carte dans une pochette transparente ou recouvrir le texte d'un papier.
Je n'avais fait ni l'un ni l'autre.
À dix heures vingt-deux, une annonce a indiqué l'arrivée prochaine à Cérannes.
J'ai mis le sac sur mes genoux.
Fermé la bouteille.
Vérifié le téléphone.
Quatre-vingt-sept pour cent de batterie.
La batterie externe n'avait aucune fonction immédiate.
Je l'avais transportée pendant une heure et demie.
Le train est entré en gare à dix heures trente.
Une minute d'avance.
La gare de Cérannes était plus petite que celle de Montbray.
Deux voies principales.
Un bâtiment en pierre claire.
Un passage souterrain.
Un distributeur de boissons qui produisait un bourdonnement irrégulier.
La pluie annoncée était déjà là.
Pas une pluie forte.
De petites gouttes poussées par le vent, assez espacées pour sembler négligeables pendant les premières secondes et suffisantes pour mouiller un manteau sur dix minutes.
J'ai ouvert le parapluie.
La branche tordue a résisté.
J'ai appuyé une deuxième fois.
La toile s'est déployée avec une asymétrie visible sur le côté gauche.
L'objet remplissait sa fonction.
Le parvis donnait sur une avenue bordée d'arbres sans feuilles. Un panneau indiquait :
CENTRE-VILLE
HALLE
MAIRIE
La halle était donc assez importante pour figurer dès la gare.
Mon téléphone proposait huit minutes à pied.
Nadine en avait annoncé dix.
J'ai marché à une allure normale.
La première rue contenait une pharmacie, une agence immobilière et un magasin fermé dont la vitrine présentait encore des chaussures d'été.
Après le feu, l'avenue devenait plus étroite. Des maisons à deux étages remplaçaient les commerces. Plusieurs portes s'ouvraient directement sur le trottoir.
Un homme essayait de faire sortir un chien qui refusait la pluie.
L'homme tirait vers la rue.
Le chien vers l'entrée.
Aucun des deux ne semblait prêt à revoir sa position.
À dix heures trente-neuf, j'ai vu le toit de la halle.

Neuf minutes.

La vérité se trouvait entre le téléphone et Nadine.

La place occupait un rectangle plus grand que sur les photographies.

La halle était ouverte sur ses quatre côtés, soutenue par des piliers de pierre. Sous le toit sombre, le marché du samedi était déjà installé.

Légumes.

Fromages.

Vêtements.

Volailles rôties.

Des personnes passaient dans toutes les directions avec des cabas, des parapluies et des paniers roulants.

J'avais choisi un lieu public.

La condition était remplie avec un excès important.

Il était dix heures quarante.

Vingt minutes d'avance.

Je pouvais entrer dans le café situé à l'angle.

L'enseigne indiquait :

CAFÉ DE LA HALLE

Nadine avait donc fourni une information exacte datant de quinze ans.

Je pouvais attendre à l'intérieur puis ressortir à dix heures cinquante-cinq.

Le message disait que je serais devant la halle.

Pas dans le café.

Léonie pouvait arriver en avance.

Elle pourrait ne pas me voir.

Je suis resté dehors.

Le côté le plus proche de la gare semblait logique. Une personne suivant les panneaux arriverait par la même rue.

Je me suis placé près du premier pilier.

Le parapluie protégeait le haut du corps. Le bas de mon jean recevait de petites gouttes depuis les côtés.

J'ai sorti la carte.

La route de Vernelles.

Deux platanes.

Le panneau du village.

Une voiture qui s'éloignait.

Tenir une carte postale en public était moins naturel que prévu.

À hauteur de poitrine, elle ressemblait à un petit panneau dont le contenu ne pouvait pas être lu.

Plus bas, à un objet que je consultais.

Plus haut, à une tentative de signalisation dans un aéroport pour une personne dont le nom tenait très bien sur le carton, mais n'y figurait pas.

J'ai choisi la hauteur de poitrine.

Une femme en manteau brun s'est approchée depuis la gare.

Environ trente ans.

Sac noir sur l'épaule.

Marche rapide.

Elle regardait dans ma direction.

J'ai redressé la carte.

Elle a continué jusqu'au marchand de fromage derrière moi.

Une seconde femme est apparue avec un parapluie rouge. Elle avançait plus lentement, consultait son téléphone et portait des bottes couvertes de boue.

Elle a levé les yeux.

Regardé la carte.

Puis demandé :

— Vous savez où sont les toilettes publiques ?

— Non.

— D'accord.

Elle est partie vers la mairie.

La carte ne constituait pas un signe assez spécifique pour empêcher les demandes ordinaires.

À dix heures quarante-six, un homme s'est arrêté près du pilier et a déplié un sac de courses.

À dix heures quarante-huit, une jeune femme a traversé la place en courant, une baguette sous son manteau.

À dix heures cinquante, un couple s'est placé à moins de deux mètres de moi pour discuter du prix des poireaux.

La femme considérait quatre euros excessifs.

L'homme estimait que la botte était grande.

Le débat n'a produit aucun achat.

Je me suis déplacé vers le pilier suivant.

Le rendez-vous avait lieu devant la halle.

La halle possédait quatre côtés et au moins douze piliers.

La formulation aurait pu être plus précise.

Côté gare, près du café.

Cinq mots supplémentaires.

Ils tenaient sur la carte.

Je ne les avais pas écrits.

À dix heures cinquante-trois, une femme portant un manteau bleu sombre est sortie du café. Elle avait les cheveux attachés et un sac en toile sous le bras.

Elle a regardé la place.

Puis moi.

Je n'ai pas redressé la carte cette fois.

Elle a rejoint un homme près du stand de volailles.

J'ai commencé à regretter le choix du lieu fréquenté.

Une gare aurait fourni un nombre limité de sorties.

Une mairie, une seule porte.

La halle produisait des arrivées dans toutes les directions.

Je devais observer chaque personne sans savoir ce que je cherchais.

Un âge approximatif.

Un sac pouvant contenir un appareil photo.

L'attitude d'une personne cherchant quelqu'un.

Aucune catégorie n'était fiable.

Léonie pouvait marcher lentement.

Ne pas avoir de sac.

Connaître la place assez bien pour ne regarder personne avant d'arriver au point qu'elle jugeait évident.

Elle pouvait porter une couleur que je n'avais jamais imaginée, puisque je n'avais aucune information sur ses vêtements.

À dix heures cinquante-six, une voix a dit derrière moi :

— La voiture s'éloigne toujours.

La voix était plus basse que celle que j'avais attribuée à ses phrases.

Pas grave.

Plus proche du murmure que je ne l'aurais pensé, malgré le bruit du marché.

Je me suis retourné.

Une femme se tenait de l'autre côté du pilier.
 Manteau vert foncé, mouillé sur les épaules.
 Cheveux bruns attachés bas, avec plusieurs mèches collées près de sa joue.
 Parapluie fermé dans la main droite.
 Sac noir en travers du corps.
 Pas très grande.
 Ou je m'étais imaginé Léonie plus grande parce qu'elle traversait beaucoup de villes.
 Le raisonnement n'avait aucune base.
 Elle regardait la carte.
 Puis moi.
 Ses yeux se sont plissés légèrement lorsqu'elle a souri.
 — Tu es Kai.
 — Oui.
 La réponse était exacte.
 Insuffisante.
 — Et toi, Léonie.
 — C'était la partie facile.
 — Oui.
 Nous sommes restés face à face.
 La carte entre nous.
 Le marché derrière.
 La pluie autour.
 Je connaissais la façon dont elle écrivait mon prénom.
 Je ne savais pas comment la saluer.
 Une poignée de main paraissait professionnelle.
 Deux bises supposaient une familiarité physique qui n'existait pas.
 Une étreinte aurait été excessive.
 Ne rien faire transformait nos bras en problème visible.
 Léonie a déplacé son parapluie vers sa main gauche et tendu la droite.
 J'ai fait le même geste au moment où elle changeait d'avis et ouvrait légèrement les bras.
 Nous nous sommes arrêtés.
 — Très bien, a-t-elle dit.
 — On peut recommencer.
 — Je ne pense pas que la deuxième tentative sera plus naturelle.
 — Probablement pas.
 Elle a repris ma main.
 Nous nous sommes serré la main.
 Le geste était bref.
 Sa paume froide à cause du manche du parapluie.
 — Bonjour, a-t-elle dit.
 — Bonjour.
 — Voilà. Nous avons terminé l'accueil.
 — Le résultat est acceptable.
 — Tu parles vraiment comme ça.
 — Parfois.
 — Je pensais que tu corrigais pour les cartes.
 — Je corrigais aussi.
 Elle a ri.
 Pas longtemps.
 Le son disparaissait presque dans les conversations autour.
 J'avais lu son humour pendant plusieurs mois.
 Je ne connaissais pas le bruit qu'il produisait lorsqu'il arrivait avant qu'elle ait fini de parler.
 — Tu es arrivé depuis longtemps ? demanda-t-elle.

— Seize minutes.

— Tu avais prévu combien ?

— Vingt-neuf.

— Qu'est-il arrivé aux treize autres ?

— Le trajet depuis la gare.

Elle regarda la rue.

— Tu as pris neuf minutes.

— Oui.

— J'en mets huit.

— Nadine avait dit dix.

— Nadine n'est pas venue depuis combien de temps ?

— Quinze ans.

— Son estimation reste honorable.

Nous avons commencé à parler.

Cela ne rendait pas la situation naturelle.

Cela lui donnait une activité.

Léonie regarda ma main.

— Tu tiens toujours la carte.

Je l'avais oubliée.

— C'était le signe.

— J'ai vu.

— Je peux la ranger.

— Attends.

Elle ouvrit son sac.

Fermeture.

Rabat.

Poche intérieure.

Elle en sortit une autre carte.

La même route.

Même photographie.

Même voiture.

Le carton qu'elle tenait portait un timbre oblitéré et mon écriture au verso.

Mon invitation.

Elle plaça les deux cartes côte à côte.

— J'ai apporté la bonne, dit-elle.

— La mienne est une version ratée.

— Je me doutais que tu ne possédais pas celle que tu m'avais envoyée.

— J'en avais acheté plusieurs.

— Combien ?

— Trois.

— Évidemment.

— Pas le même jour.

— Tu essaies déjà d'améliorer l'information.

— Le stock n'était pas prémédité.

Léonie retourna la carte que je tenais.

Je n'ai pas eu le temps de l'arrêter.

Les trois phrases barrées apparaissaient.

Elle les lut.

Je regardai le marchand de fromages couper une portion. La lame traversa le produit avec une facilité inutilement précise.

— Tu voulais que je continue à écrire chez toi, dit-elle.

— Oui.

— Puis tu l'as barré.

— Oui.

Elle me rendit la carte.

— Pourquoi ?

La question était calme.

Elle portait sur le carton.

Pas encore sur le reste.

— Tu connaissais déjà mon adresse. La phrase ne me faisait rien choisir.

Léonie hocha la tête.

— Alors tu as choisi Cérannes.

— Oui.

— Sans savoir si je viendrais.

— Oui.

— C'est moins prudent que je pensais.

— J'avais un billet échangeable.

— Voilà. L'équilibre revient.

La pluie s'est renforcée.

Plusieurs personnes se sont déplacées sous la halle. L'espace près des piliers s'est réduit.

Un homme a ouvert son parapluie sous le toit et versé l'eau accumulée sur le sac d'une femme.

Léonie leva le sien.

— On devrait aller au café.

— Celui de l'angle ?

— Il existe encore ?

Je montrai l'enseigne.

— Nadine avait raison, dit-elle.

— Elle n'était pas certaine.

— Nadine n'est jamais certaine à voix haute quand elle sait quelque chose.

Elle connaissait suffisamment Nadine pour résumer sa méthode.

Pas seulement par Rose.

La personne devant moi avait déjà marché dans les rues où je vivais, ouvert la porte du tabac-presse et attendu devant le même comptoir.

Cette continuité était plus étrange que les villes lointaines.

Nous avons traversé jusqu'au café.

Léonie marchait légèrement plus vite.

Elle ouvrit la porte.

Une clochette a sonné.

L'intérieur était plus étroit que prévu.

Comptoir en bois sombre.

Petites tables rondes.

Banquette rouge contre le mur.

Photographies anciennes de Cérannes.

La pièce était presque pleine.

Deux tables restaient libres.

L'une près de la porte.

L'autre sous un haut-parleur.

— Près de la porte ? proposa Léonie.

— Il y aura un courant d'air.

— Sous le haut-parleur ?

— Nous parlerons plus fort.

— Tu as une troisième option ?

— Attendre.

Une serveuse passa avec trois tasses.

— Vous êtes deux ?

— Oui, répondit Léonie.
Le mot est arrivé facilement.
Nous étions deux.
— La table du fond va se libérer.
Un couple mettait ses manteaux.
Nous avons attendu près du comptoir.
L'eau tombait de l'extrémité de mon parapluie.
Un bac se trouvait près de la porte.
J'y ai placé l'objet.
Léonie fit pareil.
Son parapluie était plus petit, noir et en bon état.
— Le tien est tordu, dit-elle.
— Une branche.
— Il ouvre quand même.
— Oui.
— Bastien.
— Il ne vit pas chez moi.
— Je n'avais pas cette inquiétude.
Le couple est parti.
Nous avons pris leur table.
La serveuse retira deux soucoupes et un sachet de sucre vide.
— Qu'est-ce que je vous sers ?
J'allais répondre deux cafés.
Je ne savais pas ce que Léonie buvait à onze heures.
Je connaissais plusieurs soupes qu'elle avait détestées, la disposition d'une chambre chez Rose et le nombre d'objets portant le numéro 42.
Pas son café.
— Un allongé et un verre d'eau, dit-elle.
La serveuse se tourna vers moi.
— Un café.
— Serré ?
Chez Luc, la question n'existait pas.
Il décidait.
— Un expresso.
— Très bien.
La serveuse repartit.
Léonie retira son manteau.
Dessous, elle portait un pull gris clair dont les manches remontaient légèrement sur ses poignets. Une montre noire se trouvait à gauche. Le bracelet présentait plusieurs petites rayures.
Elle posa son sac sur la banquette.
Le reprit pour le glisser sous la table.
Le ramena près d'elle lorsqu'elle vit une flaque.
Trois mouvements en moins de dix secondes.
Les cartes restaient à plat.
Léonie, non.
Ses mains continuaient pendant qu'elle parlait. Elle touchait la cuillère avant l'arrivée du café, remettait une mèche derrière son oreille, suivait du doigt une rayure dans le bois de la table.
Je la regardais probablement depuis trop longtemps.
— Quoi ? demanda-t-elle.
— Rien.
— C'était un rien très concentré.

— Je vérifie.
 — Quoi ?
 — Que tu es là.
 La phrase est sortie avant que je puisse la réduire.
 Léonie immobilisa sa main.
 Pas longtemps.
 — Je vérifie aussi, dit-elle.
 La serveuse apporta les cafés.
 Le mien dans une petite tasse blanche.
 Celui de Léonie dans une tasse plus grande, avec un pichet d'eau chaude.
 Elle versa la moitié du pichet.
 Puis prit la cuillère.
 — Tu ne mets pas de sucre, ai-je dit.
 — Non.
 — Pourquoi tu remues ?
 Elle s'arrêta.
 — Je ne sais pas.
 — Le café est déjà homogène.
 — J'aime vérifier qu'il est toujours liquide.
 Elle remua de nouveau.
 — Ton tour.
 — De quoi ?
 — Une habitude inutile.
 — Je mets trois cuillères de café dans la cafetière pour deux tasses.
 — Une par tasse et une pour la machine.
 — Tu t'en souviens.
 — C'était une information importante.
 — Non.
 — Elle l'est maintenant.
 Le verre d'eau arriva.
 Léonie remercia.
 Elle but une gorgée de café et reposa immédiatement la tasse.
 — Trop chaud.
 — Tu as ajouté de l'eau chaude.
 — Je connais la cause.
 — Tu pouvais en mettre moins.
 — Je voulais un allongé.
 — L'objectif est rempli.
 — Tu ne modifies donc vraiment pas ta manière de parler en présence d'un être humain.
 — Tu es la deuxième personne à faire cette remarque.
 — Qui était la première ?
 — Toi, dehors.
 — Alors je confirme.
 J'ai bu.
 Le café était fort.
 Moins que chez moi.
 Plus que chez Luc certains jours.
 Je n'ai pas annoncé l'évaluation.
 Léonie posa les avant-bras sur la table.
 — J'ai reçu ta carte mardi après-midi, dit-elle.
 L'information a supprimé plusieurs hypothèses que je continuais à conserver sans utilité.
 — Avant de quitter Lormières.

— Oui. La réceptionniste l'avait glissée sous ma facture. Je l'ai trouvée en remontant vérifier que je n'avais rien oublié.

— Tu avais oublié quelque chose ?

— Un chargeur.

— Tu l'as retrouvé ?

— Il était dans ma valise.

— Donc tu es revenue chercher un objet non perdu et tu as trouvé la carte.

— Exactement.

— C'est cohérent.

— J'ai pensé que tu apprécierais la procédure.

Elle prit sa tasse, attendit, puis but.

— Tu avais peu de temps pour décider, ai-je dit.

— Une soirée et une nuit.

— Tu pouvais ne pas venir.

Léonie me regarda.

— Toi aussi.

— J'avais écrit que je serais là.

— C'est ce qui m'a décidée.

— La phrase ?

— Oui.

Elle ne la cita pas.

Je l'entendis tout de même dans mon écriture.

Je sais seulement que je serai là.

— Je ne savais pas si tu attendais une réponse, ajouta-t-elle.

— Je n'en attendais pas.

— C'est faux.

— Je ne pouvais pas en attendre une avant onze heures.

— Ce n'est pas la même chose.

Elle avait raison.

J'avais regardé la boîte aux lettres jusqu'au vendredi.

Puis les horaires.

Puis chaque personne devant la halle.

— D'accord, ai-je dit.

Le mot n'expliquait rien.

Il acceptait la correction.

Un silence s'est installé.

Dans une carte, un silence pouvait durer plusieurs jours sans avoir de forme visible.

Ici, il avait la forme des doigts de Léonie autour de sa tasse, de son regard sur la fenêtre, du mouvement de sa chaussure sous la table.

Je ne savais pas s'il fallait le remplir.

Elle non plus, peut-être.

La porte s'ouvrit.

Un courant d'air traversa la salle.

— C'est étrange, dit-elle.

— Quoi ?

— Je sais que tu as répondu oui avant d'ouvrir un fichier à vingt-deux heures trente. Je ne savais pas si tu prenais du sucre.

— Non.

— Je sais maintenant.

— Tu n'en prends pas non plus.

— Nous avons donc appris deux choses.

— En combien de temps ?

— Ne commence pas.

Elle sourit.

Le silence se termina sans avoir été résolu.

— Je ne connais pas ton nom de famille, ai-je dit.

Léonie leva les sourcils.

— Enfin.

— Je l'avais remarqué avant.

— Quand ?

— Avant aujourd'hui.

— Précis.

— Les hôtels distribuait avec ton prénom.

— À Rochebrune, ils ont failli donner une de tes cartes à une Léonie Martin venue pour un mariage.

— Tu n'es pas Léonie Martin.

— Non.

Elle attendit.

— Tu veux connaître la réponse ? demanda-t-elle.

— Oui.

— Mercier.

Deux syllabes.

Léonie Mercier.

Le nom ne modifiait pas la personne devant moi.

Il complétait une ligne restée vide pendant plusieurs mois.

— Et toi ? demanda-t-elle. Le P.

— Perrin.

— Kai Perrin.

Elle prononça les deux mots ensemble.

Au travail, j'étais Kai dans les messages et monsieur Perrin dans certains documents. Sur la boîte aux lettres, K. P.

Dans sa voix, le nom paraissait à la fois administratif et trop personnel.

— Nous progressons, dit-elle.

— Deux noms complets.

— Le rendement va baisser.

— Nous pouvons nous arrêter.

— D'accord, Kai Perrin.

Elle le répéta uniquement parce qu'elle avait vu que cela me gênait légèrement.

Je reconnus le geste.

Pas parce qu'elle l'avait déjà fait devant moi.

Parce qu'il ressemblait à ses cartes.

Une observation.

Un petit déplacement.

Aucune insistance après le résultat.

Elle but de nouveau.

— Je t'imaginai avec des lunettes, dit-elle.

— Pourquoi ?

— Les tableaux.

— Les tableaux ne dégradent pas automatiquement la vue.

— Tu écrivais petit aussi.

— Par manque de place.

— Je sais.

— Je t'imaginai avec les cheveux plus courts.

Léonie toucha une mèche près de sa joue.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas.

- Bonne base.
- Les phrases ne fournissaient aucune donnée.
- Tu aurais pu demander.
- La question aurait été étrange sur une carte.
- Combien mesurent tes cheveux ?
- Exactement.
- Ils arrivent ici.

Elle posa deux doigts sur son épaule.

L'information était maintenant disponible.

Je ne savais pas quoi en faire.

- Et le résultat ? demanda-t-elle.
- Quel résultat ?
- Je ne ressemble pas à ce que tu avais imaginé.

La question demandait une évaluation dont aucune formulation ne serait neutre.

- Tu es plus précise, ai-je dit.
- Physiquement ?
- Non.
- Heureusement.

— Les cartes laissaient des zones vides. Maintenant, je vois quand tu hésites.

Léonie regarda sa tasse.

- Et ?
- Tu bouges la cuillère.

Elle lâcha l'objet.

— Tu regardes la table quand tu cherches une phrase, ajouta-t-elle.

Je regardais effectivement la table.

- D'accord.
- Nous sommes très rassurants.
- La précision réduit les erreurs.
- Elle en crée de nouvelles à une meilleure résolution.

La phrase aurait tenu sur une carte.

Ici, elle arriva avec un sourire qui disparut avant la fin.

La serveuse passa près de nous.

— Je vous remets quelque chose ?

Léonie me regarda.

Nous n'avions pas établi qui décidait de la durée du café.

- Un autre ? demanda-t-elle.
- Oui.
- Pareil ? demanda la serveuse.
- Oui, dit Léonie.
- Oui, ai-je répondu.

Aucune discussion sur l'heure.

Une deuxième consommation prolongeait la rencontre sans définir ce qui venait après.

La serveuse prit les tasses.

- Tu as un train ce soir ? demanda Léonie.
- Dix-huit heures quarante.
- Tu as choisi tard.
- Le billet est échangeable.
- Tu avais prévu que je pourrais ne pas venir.

- Oui.
- Et tu comptais faire quoi jusqu'à dix-huit heures quarante ?
- Visiter Cérannes. Marcher. Changer le billet si nécessaire.
- Avec deux bouteilles d'eau.

Je la regardai.

— Comment tu sais ?
 — Ton sac est ouvert.
 Le haut de la seconde bouteille apparaissait près du parapluie.
 Une barre de céréales dépassait également.
 J'ai refermé le sac.
 — Tu as regardé tout le contenu ?
 — Seulement ce qui cherchait à sortir.
 — J'ai acheté une bouteille en oubliant l'autre.
 — Pendant combien de temps ?
 — Moins d'une minute.
 — C'est rassurant.
 — Pourquoi ?
 — Tu peux préparer une batterie externe, un parapluie, deux alarmes et une carte de secours, puis perdre une information pendant trente secondes.
 — Cela ne devrait pas être rassurant.
 — Pour moi, si.
 La deuxième série de cafés arriva.
 Cette fois, je savais ce que Léonie boirait.
 Elle savait que je ne prenais pas de sucre.
 Elle versa l'eau chaude et remua.
 Je ne demandai pas pourquoi.
 — Merci, dit-elle.
 — Je n'ai rien dit.
 — Justement.
 Nous avons bu.
 La conversation a continué par petites séquences.
 Pas fluide.
 Les hésitations occupaient moins toute la place.
 Léonie parla de son retour chez elle.
 Pas de la ville.
 Des huit mois de courrier, de la plante vivante sur trois branches sur cinq et du paquet de pâtes qui existait en double.
 — Et les couteaux ? demandai-je.
 — Toujours dans le tiroir. Sauf le grand.
 — Tu étais certaine.
 — Ma voisine l'a déplacé.
 — Pourquoi ?
 — Elle a utilisé l'appartement deux jours quand son chauffe-eau est tombé en panne.
 — Elle nie ?
 — Oui.
 — Donc le couteau s'est déplacé seul.
 — Ou je me souvenais mal.
 — Probabilité plus élevée.
 — Merci.
 Elle me demanda ce que j'avais fait après l'envoi de la carte.
 J'ai parlé du billet.
 Du sac préparé deux jours trop tôt.
 Des alarmes.
 Du trajet jusqu'à Montbray.
 Pas de toutes les vérifications.
 Elle les voyait déjà dans le sac.
 — Tout Vernelles savait ? demanda-t-elle.
 — Pas tout Vernelles.

- Combien de personnes ?
- Nadine, la boulangère, la nouvelle employée, la factrice et Bastien.
- Mireille ?
- Je ne lui ai rien dit.
- Donc elle savait.
- Probablement.
- Rose aurait été devant la fenêtre depuis huit heures.
- Mireille peut la remplacer.
- Elle refuserait la comparaison.

Le prénom de Rose resta entre nous.

Il n'avait pas besoin d'une présentation.

- Comment est la maison ? demanda Léonie.

— Différente.

— De quand ?

— De quand je suis arrivé.

— Et de quand j'y étais ?

— Je ne peux pas comparer directement.

— Tu peux essayer.

J'ai regardé son café.

— Les objets ont cessé d'indiquer qu'une autre personne avait décidé avant moi.

Léonie attendit.

— Ils sont toujours à Rose, ajoutai-je. Mais le bol est à sa place. Le buffet aussi. La boîte de Noël aussi.

— Élodie ne l'a pas reprise.

— Non.

— Elle ne la reprendra pas.

— Elle a dit avant Noël.

— Lequel ?

La même question que Mireille.

— L'oiseau est toujours sur le buffet, dis-je.

— Avec la ficelle de Bastien.

— Il a refait le nœud.

Léonie sourit.

— Je le vois.

— Tu ne l'as jamais vu.

— Je connais le buffet.

Elle connaissait le meuble, la poignée, la lumière de la cuisine.

Elle pouvait y placer l'oiseau.

— Et la pièce du fond ? demanda-t-elle.

— La table est près de la fenêtre.

— Le rideau ?

— Raccourci.

— Correctement ?

— Il ne touche plus le radiateur.

— Ce n'était pas la question.

— Alors selon mes critères.

Elle remua son café.

— Rose aurait défait la couture.

— Élodie a dit la même chose.

— Elles avaient souvent les mêmes désaccords à des moments différents.

La phrase conduisait vers plusieurs souvenirs.

Léonie n'en choisit aucun.

Elle regarda la vitre.

— Avec Rose, dit-elle, je racontais ce qui m'arrivait parce que je savais que ça l'amuserait.

Je n'ai pas répondu.

— Avec toi, j'attendais la réponse.

La phrase était simple.

Elle avait déjà existé sous d'autres formes, dans plusieurs cartes.

À voix haute, elle contenait moins de mots et davantage de conséquence.

— Moi aussi, ai-je dit.

Léonie releva les yeux.

— D'accord.

Elle utilisa le mot comme Bastien.

Pas pour clore.

Pour accepter un fait.

La serveuse apporta l'addition sans que nous l'ayons demandée.

Deux cafés allongés.

Deux expressos.

L'horloge derrière le comptoir indiquait midi huit.

Ma montre, midi cinq.

Nous étions assis depuis plus d'une heure.

Le rendez-vous n'avait pas d'heure de fin.

Léonie prit son portefeuille.

Je fis pareil.

— Je peux payer, ai-je dit.

— Pourquoi ?

— Je t'ai proposé de venir.

— Tu m'as proposé une halle. Le café a été décidé par la pluie.

— La pluie n'a pas de compte bancaire.

— Heureusement.

— Nous pouvons partager.

— Oui.

La serveuse revint avec le terminal.

Nous avons payé chacun nos consommations.

L'opération n'a produit aucune dette.

Léonie remit son manteau.

Elle resserra l'élastique de ses cheveux, puis une mèche s'échappa immédiatement.

Je pris mon sac.

Toujours trop lourd.

— Tu avais prévu quoi si je venais ? demanda-t-elle.

— Rien après onze heures.

— Vraiment rien ?

— Le plan dépendait d'une autre personne.

— Tu as préparé deux bouteilles d'eau, mais pas l'étape qui dépendait de moi.

— Je ne pouvais pas la préparer seul.

— C'est presque sain.

— Presque ?

— Je garde une marge d'évaluation.

Nous avons récupéré les parapluies.

Le mien résista.

Léonie attendit pendant que j'appuyais une seconde fois.

— Tu peux marcher sous le mien.

— Il est petit.

— C'est une observation ou un refus ?

Le mécanisme céda.

La toile se déploya de travers.

— Voilà.

— Tu tiens beaucoup à cet objet.

— Il fonctionne.

— Bastien.

— Oui.

Nous sommes sortis.

La pluie était devenue assez faible pour rendre les parapluies presque inutiles.

Je gardai le mien ouvert.

Léonie aussi.

— Je peux te montrer le canal, dit-elle.

— Celui de la première carte ?

— Oui.

— C'est loin ?

— Huit minutes si on marche normalement.

— Le téléphone en annonce combien ?

— Neuf.

— Et si on s'arrête ?

— Douze si tu vérifies les plaques.

— Plage large.

— Tu as un train à dix-huit heures quarante.

— Oui.

— Tu peux prendre le risque.

Elle prit la rue qui descendait derrière la place.

Je la suivis.

La rencontre était terminée depuis plusieurs minutes selon toute durée prudente que j'aurais pu lui attribuer avant de venir.

Pourtant, nous marchions vers le canal.

Léonie légèrement devant.

Moi avec un parapluie tordu, deux bouteilles d'eau et aucune idée de l'heure à laquelle je retournerais à la gare.

Chapitre 23

La ville des cartes

Le canal se trouvait à neuf minutes de la halle.

Pas huit.

Pas douze.

Neuf.

Léonie avait seulement ralenti devant une vitrine où subsistaient des lettres dorées :

PAPETERIE DU CENTRE

La moitié du P avait disparu. Un commerce de téléphonie occupait maintenant l'intérieur.

— C'était là, dit-elle.

— Tu as acheté la première carte ici.

— Et beaucoup d'autres. Leur présentoir tournait mal.

— Celui de Nadine aussi.

— Tous les présentoirs tournent mal.

— Celui de Nadine bloque à cause d'une carte qui dépasse.

— Celui-ci penchait parce qu'une roue était cassée.

— Différence mécanique.

— Même résultat.

Elle regarda la vitrine quelques secondes, puis reprit sa marche.

Léonie avançait légèrement plus vite que moi. Quand je m'arrêtais devant une enseigne ou une porte, elle gagnait deux mètres, puis ralentissait en remarquant l'écart.

Aucune de ces corrections n'était commentée.

La rue descendait. L'eau de pluie suivait le bord du trottoir. Les maisons se rapprochaient.

Le canal apparut au bout de la rue.

Plus étroit que sur la carte.

Une bande grise entre deux quais de pierre. Plusieurs péniches plus loin. Une passerelle métallique.

J'ai reconnu la rambarde.

La photographie envoyée par Léonie montrait le canal, deux maisons claires et un arbre penché au-dessus du quai. La réalité ajoutait une poubelle verte, un vélo, une camionnette blanche et un panneau demandant de ne pas nourrir les oiseaux.

L'arbre était toujours là.

Sans feuilles.

— Tu avais coupé la camionnette, ai-je dit.

Léonie regarda la rive.

— Elle n'était peut-être pas là.

— Le marquage au sol existait déjà.

— Je ne savais pas que la fidélité d'une carte dépendait du stationnement.

— Ça modifie la composition.

— Voilà pourquoi j'ai attendu qu'elle parte.

Je me suis tourné vers elle.

— Elle était là.

— Oui.

— Tu viens de dire qu'elle ne l'était peut-être pas.

— Je voulais mesurer la confiance que tu accordais à ma version.

— Faible dès qu'une place de parking est concernée.

Elle sourit.

— J'ai attendu vingt minutes.

— Pour photographier sans camionnette.

— Elle occupait la moitié du cadre.

— Donc les cartes choisissaient vraiment le bon angle.

— Je t'avais prévenu.

Elle monta sur la passerelle. Le métal était humide.

Léonie posa une main sur la rambarde.

— C'est là.

— Je vois.

— Non. Là.

Elle désigna une zone près du troisième montant.

Je m'y plaçai.

Le point de vue correspondait presque exactement à la carte.

L'arbre à droite.

Les deux maisons.

Le canal qui se rétrécissait.

Il manquait la lumière d'été, les feuilles et la couleur plus claire de l'eau.

Ainsi que la camionnette.

— Tu avais cadré assez bas, ai-je dit.

— Pour éviter les antennes.

Je levai les yeux. Trois dépassaient derrière les toits.

— Tu as retiré beaucoup de choses sans les modifier.

— C'est le principe d'un cadre.

— Il sélectionne.

— Comme une carte postale.

— Comme une fiche d'inventaire.

Léonie secoua la tête.

— Une fiche doit signaler ce qui manque.

— Une photographie d'inventaire cadre aussi.

— Elle doit montrer assez pour reconnaître l'objet.

— La carte montrait assez pour reconnaître le canal.

— Tu cherches vraiment à auditer ma première carte ?

— Je vérifie la méthode.

— Plusieurs mois après réception.

— Le délai n'affecte pas la validité.

Elle regarda l'eau.

— C'est pire à voix haute.

— Quoi ?

— Ton sérieux sur les choses qui n'en demandent pas.

— Il ne dépend pas de la demande.

— J'avais compris.

Le silence qui suivit fut plus facile que ceux du café.

Nous regardions tous les deux quelque chose.

Une péniche passait lentement sous un pont. Son moteur soulevait de petites vagues contre les quais.

— J'étais dans la maison là-bas, dit Léonie.

Elle désigna une petite construction en pierre beige, volets bleus, adossée à un bâtiment plus grand.

— La maison du garde.

— Ancienne maison du garde. Elle servait de bureau provisoire.

— Chauffée ?

— Seulement au rez-de-chaussée.

— Tu travaillais où ?

— Au premier.

— Bien sûr.

— Le radiateur du bas chauffait l'escalier avec beaucoup de conviction. La pièce du haut recevait le principe général.

— Combien de degrés ?

— Froid.

— Unité locale.

— Très précise quand on y reste huit heures.

Nous sommes descendus du côté opposé.

La porte était fermée. Une plaque indiquait :

SERVICE DES VOIES D'EAU ANNEXE TECHNIQUE

Une boîte aux lettres noire était fixée au mur.

— Les cartes de Rose arrivaient ici ? ai-je demandé.

— Non. À mon logement.

— Tu logeais où ?

Léonie montra une rue derrière nous.

— À cinq minutes. Une chambre chez une dame qui élevait deux canaris et parlait surtout lorsqu'ils chantaient.

— Ils participaient souvent ?

— À partir de six heures quinze.

L'image aurait pu figurer sur une carte.

Elle n'y avait jamais été.

— Tu ne m'as jamais parlé des canaris.

— Ils appartenaient à la chambre. Pas à ce que je voulais raconter.

— Les mauvaises soupes appartenaient aux missions ?

— Les mauvaises, oui.

La sélection ne suivait donc aucune catégorie stable.

Elle dépendait de ce qui restait au moment d'écrire.

Comme pour moi.

Les cartes donnaient une forme aux semaines.

Pas leur volume total.

Léonie posa la main sur la boîte noire.

Pas pour l'ouvrir.

Seulement sur le couvercle.

— J'ai écrit la première carte ici, dit-elle. Assise sur la marche.

— Celle du canal.

— Oui.

— Tu avais déjà reçu la lettre d'Élodie ?

— Non.

La carte avait donc été écrite pour Rose.

Elle avait traversé plusieurs centres de tri, atteint Vernelles après sa mort et attendu dans une boîte aux lettres jusqu'à ce que je la trouve.

— Tu te souviens du texte ? ai-je demandé.

— En partie.

— Qu'est-ce que tu avais écrit ?

— Que la camionnette gâchait la vue. Que j'avais attendu vingt minutes pour prendre la photo.

— C'était donc déjà un sujet.

— Je savais que Rose trouverait la camionnette plus intéressante que le canal.

— Elle n'a jamais lu la carte.

— Non.

Léonie retira sa main de la boîte.

— Toi, oui.

La phrase ne demandait rien.

Merci n'aurait pas convenu.

Désolé non plus.

La carte n'avait pas atteint Rose. Elle avait atteint quelqu'un. Ce résultat ne corrigeait pas le premier.

— Je l'ai lue plusieurs fois, ai-je dit.

— Je sais.

— Tu ne pouvais pas le savoir quand tu l'as écrite.

— Non.

Une goutte tombait régulièrement d'une gouttière sur le rebord de pierre.

— Tu pensais à elle en revenant ici ? ai-je demandé.

— Depuis ce matin.

— Parce que tu es dans la ville ?

— Parce que je suis avec toi.

Elle dit la phrase en regardant la porte.

— Les lieux seuls ne font rien de particulier. La maison était déjà là quand je travaillais ici. Le canal aussi. C'est la carte qui a changé de destinataire.

— Par erreur.

— Oui.

— Puis les autres aussi.

— Pas par erreur.

Elle se tourna vers moi.

Le canal continuait derrière elle. La camionnette blanche restait dans le cadre.

— Je n'aurais pas voulu que la première arrive chez toi si j'avais su, dit-elle.

— Je comprends.

— Mais je ne voudrais pas non plus qu'elle n'y soit jamais arrivée.

Les deux phrases pouvaient exister ensemble.

Elles ne formaient pas une compensation.

La seconde ne rendait pas la première moins vraie.

J'ai regardé la boîte noire.

— Elle aurait préféré la camionnette, ai-je dit.

Léonie sourit.

— Évidemment.

Nous avons repris le quai.

Elle me montra une ancienne roue, une inscription presque effacée et un crochet métallique dont l'usage avait occupé une réunion entière.

— Pour une chaîne, selon le responsable local. Pour une gaffe, selon un ancien marin.

Une photographie de 1952 montre un manteau.

— Le manteau gagne.

— Le manteau ne prouve pas la fonction d'origine.

— Il prouve une fonction réelle.

— Tu aurais aimé la réunion.

— Combien de temps ?

— Deux heures.

— C'est excessif.

— Tu as écrit douze lignes sur trois prunes.

— L'échantillon était complexe.

Le crochet ne signifiait rien pour moi une minute plus tôt.

Il signifiait maintenant une réunion, un marin et un manteau.

Les cartes auraient pu le raconter.

Elles ne l'avaient pas fait.

Nous avons quitté le canal par un escalier étroit.

En haut, une place s'ouvrait devant la mairie.

Je l'ai reconnue immédiatement.

Façade claire.

Horloge au-dessus de la porte.
Trois fenêtres à l'étage.
Sur la carte, la place était vide.
Dans la réalité, six voitures étaient garées en épi. Des barrières entouraient une zone de travaux. Une benne occupait le côté gauche.
L'horloge indiquait douze heures quarante-sept.
Mon téléphone, douze heures quarante-neuf.
— Elle retarde de deux minutes.
— Elle était exacte quand je travaillais ici.
— Tu vérifiais ?
— Je la voyais toute la journée.
Léonie désigna la deuxième fenêtre à gauche.
— Le bureau du patrimoine était là-haut.
— La carte montrait seulement la façade.
— Je n'allais pas écrire que j'avais passé cinquante minutes sur une chaise en plastique.
— Tu aurais pu.
— C'était moins intéressant la quatrième fois.
Elle regardait toujours la fenêtre.
Je ne savais pas si elle se souvenait de quelque chose ou vérifiait seulement que le bureau existait encore.
— Tu regrettes d'être venue ? ai-je demandé.
Elle se retourna vivement.
— Ici ?
— À Cérannes.
Ses sourcils se rapprochèrent.
— Non. Pourquoi tu demandes ?
— Tu regardais la mairie.
— Elle est devant moi.
— Oui.
— Et toi, tu regrettes ?
— Non.
— Tu as l'air de faire l'inventaire de tout ce que je te montre. Tu ne dis presque rien depuis le canal.
La phrase était exacte.
Les informations arrivaient plus vite que dans les cartes. Chaque rue ajoutait un lieu, un souvenir, une question. Léonie marchait, expliquait, changeait de direction.
Je suivais.
Je traitais.
Le silence n'était pas un désintérêt.
Il était un délai insuffisant.
— J'essaie de suivre, ai-je dit.
— Je marche trop vite ?
— Un peu.
Elle regarda ses chaussures.
— Tu pouvais le dire.
— Ce n'était pas important.
— Je pensais que tu t'ennuyais.
— Non.
— Ou que tu regrettais d'avoir proposé.
— Non.
— Tu réponds uniquement par non maintenant.
— Tu as posé trois questions fermées.
Elle expira.

— D'accord.

Le mot contenait une déception que je ne savais pas situer.

— Je ne regrette pas, ai-je ajouté.

— Je t'ai entendu.

— Je voulais préciser.

— Tu viens de répéter.

— Parce que la première réponse n'avait pas suffi.

— Elle avait suffi pour l'information.

— Pas pour le reste.

Léonie croisa les bras. Le parapluie se retrouva coincé sous son coude.

— Quel reste ?

La question demandait une phrase que je n'avais pas préparée.

La place n'offrait aucune table, aucun délai postal et aucun verso sur lequel recommencer.

— Je suis content d'être venu, ai-je dit.

Léonie me regarda plusieurs secondes.

— D'accord.

Cette fois, le mot changea.

Pas totalement.

Assez.

— Tu as besoin que j'aille moins vite, ajouta-t-elle.

— Oui.

— Et que je parle moins.

— Non. Je peux écouter sans répondre immédiatement.

— Je ne sais pas ce que signifie ton silence.

— Moi non plus, parfois.

Elle baissa les bras. Le parapluie glissa. Elle le rattrapa avant qu'il touche le sol.

— Sur les cartes, dit-elle, ton silence avait une date. Je savais que ta réponse ne pouvait pas arriver avant plusieurs jours. Ici, tu te tais et je dois décider si c'est une pause, un désaccord ou la fin de la conversation.

— Ce n'est pas la fin.

— Je le sais maintenant.

— Tu peux demander.

— Je viens de le faire.

Le problème avait été traité par la méthode qu'elle décrivait.

Pas élégamment.

Réellement.

— Toi, ai-je dit, tu changes de sujet très vite.

— Je sais.

— Je pensais que tes phrases arrivaient dans cet ordre naturellement.

— Elles arrivent dans plusieurs ordres. Je garde celui qui tient sur la carte.

— Tu sélectionnes aussi les transitions.

— Évidemment.

Cette réponse me soulagea de façon disproportionnée.

Les cartes n'étaient pas une version plus vraie de Léonie.

Elles étaient une version montée.

Comme les photographies sans camionnette.

Pas mensongère.

Composée.

La femme devant moi possédait aussi des raccords visibles, des accélérations et des questions posées avant d'avoir décidé de les poser.

— Je pensais que tu étais plus calme, ai-je dit.

— Je pensais que tu étais plus bavard.

— Nous avons établi ça au café.

— L'échantillon s'agrandit.

— Les conclusions se renforcent.

— Mauvaise nouvelle.

Elle sourit légèrement.

La tension n'avait pas disparu.

Elle avait trouvé une taille supportable.

Léonie regarda l'horloge.

— Il faut manger.

Il était presque treize heures.

— Tu avais prévu quelque chose ?

— Deux barres de céréales.

— Nous ne déjeunerons pas de barres de céréales devant la mairie.

— Ce n'était pas mon premier choix.

— Il y a un restaurant derrière la halle.

Nous avons repris la direction du centre.

Plus lentement.

Léonie ajusta son pas dès les premiers mètres.

— Tu peux marcher normalement, ai-je dit.

— C'est ma nouvelle allure normale.

— Tu la modifies volontairement.

— Oui.

— Cela risque d'être fatigant.

— Moins que de te perdre.

— Tu ne me perdais pas.

— Tu étais trois mètres derrière.

— Je te voyais.

— Moi aussi. C'était le problème.

Je n'ai plus protesté.

Le restaurant se trouvait dans une rue perpendiculaire à la halle.

LES TROIS ARCHES

L'intérieur était presque plein. Une serveuse nous plaça à une petite table près de la cuisine.

Le plat du jour était un sauté de poulet avec du riz et des légumes.

Nous avons choisi le même.

La décision identique évita de nouvelles variables.

Quand la serveuse s'éloigna, Léonie remplit les deux verres avec la carafe.

Je possédais deux litres d'eau dans mon sac.

Je ne les ai pas proposés.

— Tu vis où ? ai-je demandé.

Léonie posa la carafe.

— À Bellécourt.

— C'est loin de Vernelles ?

— Environ deux heures et demie en voiture. Trois en train selon les jours.

— De Cérannes ?

— Une heure vingt.

— Tu es venue en train ?

— Oui. Arrivée à dix heures trente-huit.

Sept minutes après moi.

Elle avait été sur la place depuis moins de vingt minutes lorsqu'elle m'avait trouvé.

— Tu connaissais l'adresse de Lormières, ai-je dit. Tu aurais pu me donner Bellécourt.

— Oui.

— Tu ne voulais pas continuer les cartes comme avant.

— Non.

La serveuse posa les assiettes.

Poulet.

Riz.

Carottes et courgettes.

— Je peux te donner mon adresse maintenant, dit Léonie lorsque nous fûmes seuls.

J'ai posé ma fourchette.

— Parce que je suis venu ?

— En partie.

— Quelle autre partie ?

— Parce que tu viens de me demander où je vis sans demander seulement où envoyer une enveloppe.

— Je pourrais quand même envoyer des cartes.

— Oui.

— Tu ne veux pas ?

Elle regarda son assiette.

Puis moi.

— Je ne veux pas que nous retournions directement à ça parce qu'aujourd'hui est difficile.

Le mot était plus fort que ce que nous avions nommé.

— C'est difficile ? ai-je demandé.

— Un peu.

— Pour toi aussi.

— Oui, Kai.

Son ton indiquait que cette conclusion aurait dû être disponible plus tôt.

J'ai pris une bouchée et attendu d'avoir mâché.

— Les cartes étaient plus simples.

— Oui.

— C'est ce que tu voulais arrêter.

— Je ne voulais pas les arrêter. Je voulais voir si nous pouvions aller plus loin qu'elles.

— Tu ne savais pas si je viendrais.

— Non.

— Moi non plus.

— Je sais.

Elle coupa une carotte.

— Je pensais que, si tu voulais seulement continuer à écrire, tu demanderais mon adresse. Si tu ne faisais rien, les cartes s'arrêteraient. Je n'avais pas prévu une troisième possibilité.

— Cérannes.

— Cérannes.

Le nom de la ville prit la place d'une décision plus longue.

Nous avons mangé quelques minutes sans parler.

Ce silence ne ressemblait pas à celui de la mairie.

Nous avions chacun une activité.

Couper.

Manger.

Boire.

Il était proche de celui que Léonie avait décrit avec Rose.

Les mots croisés.

Les fiches.

Une heure sans parler.

Je me suis demandé si elle faisait la même comparaison.

Je n'ai pas demandé.

La serveuse passa.

— Tout va bien ?

— Oui, dit Léonie.

— Oui, ai-je ajouté.

Elle repartit.

— Voilà, dit Léonie. Une question fermée à laquelle nous avons répondu correctement.

— Aucun complément nécessaire.

— Elle ne sait pourtant rien de ce qui se passe.

— Ce n'était pas son objectif.

— Tu peux donc accepter les questions superficielles.

— Lorsque leur fonction est claire.

Le repas continua.

Elle me parla de son appartement de Bellécourt. Deux pièces au troisième étage, une fenêtre sur une cour, une plante survivante dans le salon. Les couteaux se trouvaient dans le tiroir à gauche de l'évier, sauf le grand, déplacé à droite.

— Tu vis seule ? ai-je demandé.

— Oui.

— Tu pars parfois huit mois par an.

— Parfois quatre. Parfois dix.

— Le loyer continue.

— Oui.

— C'est peu efficace.

— J'aime rentrer quelque part.

La phrase arrêta le calcul.

La maison de Vernelles remplissait la même fonction pour moi depuis moins longtemps.

Léonie me demanda ce que je ferais après la fin du bail.

Je n'avais pas de réponse.

— Tu veux rester ?

La question concernait Vernelles.

Elle provoqua néanmoins la même tension que si elle avait concerné la table, la ville ou la journée.

— Pour l'instant.

— Ce n'est pas une durée.

— C'est une réponse exacte.

— Elle ressemble à une adresse temporaire.

Je regardai mon verre.

— Les adresses temporaires ont fonctionné, ai-je dit.

— Jusqu'à Lormières.

— Oui.

— Et maintenant ?

— Maintenant, tu vis à Bellécourt.

— Ce n'était pas la question.

— Je sais.

La serveuse proposa une tarte aux pommes. Léonie en prit une. Je commandai un café.

Elle coupa un morceau de tarte et le poussa vers moi sur la petite assiette du pain.

— Échantillon.

J'ai goûté.

— Bonne.

— Précis.

— La pâte tient. Les pommes sont cuites. Le sucre n'est pas excessif.

— Je préférerais bonne.

— On m'a déjà fait cette remarque.

— Qui ?

— La boulangère.

— Elle avait raison.

Nous avons payé séparément.

À la sortie, il était quatorze heures vingt-deux. La pluie avait cessé.

— Tu veux continuer ? demanda Léonie.

La question n'indiquait aucun lieu.

— Oui.

— À la même vitesse ?

— La vitesse actuelle convient.

— Très bien.

Nous sommes allés jusqu'au vieux pont.

Trois arches.

Pierre sombre.

Une chaussée étroite où deux voitures pouvaient difficilement se croiser.

Sur la photographie envoyée à Rose, aucun véhicule n'apparaissait.

Dans la réalité, une voiture rouge et une bleue s'étaient arrêtées face à face au milieu, chacune estimant que l'autre devait reculer.

La rouge céda.

— Tu aurais attendu combien de temps pour prendre la photo ? ai-je demandé.

— Jusqu'à ce qu'elles partent.

— Et si d'autres arrivaient ?

— J'aurais cadré plus bas.

— Pour couper la route.

— Tu apprends.

Nous nous sommes appuyés contre le parapet.

La rivière était plus rapide et plus brune que le canal. Des branches s'étaient accumulées contre une pile.

— Tu avais déjà décidé de venir quand tu as lu ma carte ? ai-je demandé.

— Non.

— Combien de temps as-tu attendu ?

— J'ai terminé ma valise. Rendu la clé. Pris le train pour Bellécourt. Rangé mes affaires.

— Toujours sans décision.

— Toujours.

— Tu as acheté le billet quand ?

— Jeudi soir.

— Deux jours plus tard.

— Oui.

— Qu'est-ce qui t'a décidée ?

Léonie suivit une branche dans le courant.

— Le fait que tu aies écrit une heure.

— Pourquoi ?

— Tu ne demandais pas si j'étais disponible, où j'habitais ou quel lieu serait pratique. Tu prenais le risque d'être là sans savoir.

— Cela pouvait aussi être irresponsable.

— Les deux ne s'excluent pas.

— Bastien dirait la même chose.

— Je commence à comprendre Bastien.

Elle se retourna vers moi.

— Je voulais aussi savoir à quoi tu ressemblais quand tu n'avais pas plusieurs jours pour répondre.

— Résultat ?

— Tu regardes beaucoup les objets pendant que tu cherches une phrase.

Je regardais justement une vis sur le parapet.

— Et tu bouges, ai-je dit.

— Nous avons établi ça.

— Quand tu es gênée, tu ranges ton sac.

Léonie baissa les yeux. Sa main se trouvait sur la fermeture de la poche avant.

Elle la retira.

— Cette étude devient intrusive.

— Tu m'as demandé le résultat.

— J'ai demandé le tien, pas un rapport sur moi.

— Tu n'avais pas précisé.

Elle sourit.

La chapelle de la carte se trouvait plus loin dans la même rue. La porte était fermée. Léonie résuma le chandelier déplacé, le coffre mal étiqueté et la statue réparée avec une colle devenue jaune.

— Nous pouvons attendre l'ouverture, ai-je dit.

— La carte suffit.

— Pourquoi ?

— Parce que je n'ai pas besoin de te montrer chaque lieu pour que la journée soit complète.

Nous avons continué.

La pension aux canaris était une maison jaune pâle avec des rideaux à motifs d'oiseaux.

Nous ne nous sommes pas approchés.

La voir suffisait.

La ville contenait davantage de lieux que les cartes.

Elle n'exigeait plus que nous les vérifions tous.

À seize heures, nous sommes revenus près de la halle.

Le marché était terminé. Une machine nettoyait les pavés, laissant derrière elle une bande sombre.

Le pilier où j'avais attendu était libre.

— J'étais là, ai-je dit.

— Je sais.

— Tu es arrivée par derrière.

— Je t'avais vu depuis le café.

Je me suis tourné vers elle.

— Tu étais dans le café ?

— Deux minutes.

— Tu m'as laissé attendre.

— Tu étais arrivé en avance.

— Seize minutes.

— Je voulais vérifier que c'était toi.

— La carte suffisait.

— Une autre personne pouvait tenir la même carte.

— Probabilité faible.

— Une femme t'a demandé où étaient les toilettes.

— Tu as vu ?

— Oui.

Léonie souriait franchement.

— Tu m'observais.

— Deux minutes.

— C'est long.

— Tu regardais une femme en manteau bleu comme si elle pouvait connaître la pression de ta chaudière.

— Elle regardait dans ma direction.

— Elle cherchait son mari. Il était derrière toi.

La scène possédait donc un angle que je n'avais jamais vu.
Léonie avait eu sa propre arrivée.
Son propre temps d'observation.
Les cartes continuaient à produire des versions parallèles même lorsque nous nous trouvions sur la même place.
Nous nous sommes assis sur le rebord de pierre.
Je sortis une bouteille d'eau.
La première.
Léonie regarda le sac.
— Tu vas devoir boire la seconde avant ton train.
— Je peux la ramener.
— Tu as transporté un kilo d'eau toute la journée pour le ramener à Vernelles.
— Il peut servir demain.
Le mot sortit.
Demain.
Léonie le remarqua.
Son visage changea légèrement.
Pas une surprise.
Une ouverture.
— Tu repars ce soir, dit-elle.
— Oui.
— Moi aussi.
— Dix-neuf heures dix.
— Oui.
Trente minutes après mon train.
Nous pouvions rester ensemble jusqu'à la gare, puis nous séparer sur les quais.
La journée se terminerait.
Cérannes aurait produit ce qu'elle pouvait produire.
Une rencontre.
Un café.
Une marche.
Une difficulté limitée.
Des informations impossibles à faire tenir sur une carte.
Nous pourrions échanger nos adresses, nos numéros ou rien.
Rentrer.
Réfléchir.
Écrire peut-être.
La structure postale attendait derrière.
— Tu travailles lundi ? ai-je demandé.
— Pas vraiment. J'ai des notes à mettre au propre.
— Et demain ?
— Rien.
La donnée existait.
Rester impliquait de changer mon billet, trouver un hôtel et prévenir Bastien.
Des étapes simples.
Elles produisaient une nouvelle journée.
Je n'avais pas de vêtements de rechange.
Une pharmacie vendrait une brosse à dents.
Une chemise pouvait être portée deux jours.
Je possédais deux bouteilles d'eau et deux barres de céréales, ce qui ne réglait aucun problème réel, mais donnait au sac une confiance excessive.
— Il y a des hôtels ici ? ai-je demandé.
Léonie ne répondit pas immédiatement.

— Oui.

— Corrects ?

— Je n'en sais rien. Je logeais chez les canaris.

— Pourquoi ?

La question exigeait que je nomme la proposition.

— Pour rester cette nuit.

Léonie regarda la place vide.

Puis moi.

— Tu veux rester ?

— Oui.

— Parce que ton train est tard ?

— Non.

— Parce que nous n'avons pas visité la chapelle ?

— Non.

Les questions fermées facilitaient la progression.

— Pour me revoir demain ? demanda-t-elle.

— Oui.

Le mot produisit une sensation plus nette que la lettre, le billet ou le trajet.

Léonie se trouvait devant moi lorsqu'il sortit.

Elle pouvait répondre immédiatement.

Elle regarda ses mains. Une trace d'encre bleue se trouvait sur son index droit.

— Moi aussi, dit-elle.

Aucune autre phrase.

Le choix existait des deux côtés.

Nous n'avions pas besoin de remplir toutes les heures restantes pour le prouver.

— Il faut vérifier les hôtels, ai-je dit.

— Bien sûr.

Trois établissements apparaissaient dans le centre. Le premier affichait complet. Le deuxième possédait une chambre simple à soixante-huit euros.

Je l'ai réservée.

— J'ai une chambre.

— D'accord.

Plusieurs trains partaient le dimanche.

Dix heures douze.

Quatorze heures vingt-six.

Dix-sept heures cinquante.

Choisir maintenant donnerait une fin à la rencontre du lendemain.

— Quatorze heures vingt-six ? ai-je proposé.

Matin ensemble.

Déjeuner possible.

Retour avant le soir.

— D'accord.

J'ai modifié le billet, puis écrit à Bastien.

Je ne rentrerai pas ce soir. J'ai changé mon billet pour demain.

Il répondit presque immédiatement.

D'accord.

Puis :

Elle est venue ?

Oui.

Bien.

Désolé pour le trajet prévu.

J'avais pas encore mis mes chaussures.

Il était seize heures vingt.

La formulation exagérerait probablement.

Demain vous rentrez comment ?

Bus depuis Montbray ou taxi.

Heure ?

J'ai donné l'arrivée estimée.

Je verrai.

— Tout est réglé ? demanda Léonie.

— Hôtel, billet, Bastien.

— Alors oui.

Nous sommes restés sur le rebord.

La décision du lendemain n'obligeait pas à remplir les heures restantes.

Léonie avait encore son train à dix-neuf heures dix.

Moi, plus aucun train ce soir.

Nous pouvions dîner, marcher ou continuer.

La fatigue commençait.

Pas seulement physique.

J'avais parlé, écouté, marché et reçu une quantité d'informations supérieure à celle de plusieurs semaines de cartes.

Léonie semblait également moins rapide. Ses mains reposaient sur ses genoux. Son sac était fermé.

— Je crois que j'ai besoin d'être seul un peu, ai-je dit.

La phrase pouvait facilement être mal comprise après la mairie.

Léonie leva les yeux.

— Moi aussi.

Le soulagement fut immédiat.

— Ce n'est pas un regret.

— Je sais.

— Tu es sûre ?

— Non. Mais je te crois.

Elle se leva.

— On peut se retrouver demain matin.

— Oui.

— Petit déjeuner ?

— Oui.

— Tu as déjà deux oui. Tu veux connaître l'heure avant le troisième ?

— Oui.

Elle rit.

— Neuf heures trente ?

— Où ?

— Au café de la halle.

— Celui de ce matin.

— Oui.

— Il ouvre le dimanche ?

Léonie sortit son téléphone.

— Neuf heures.

— Donc neuf heures trente.

— D'accord.

Le lieu et l'heure étaient établis.

Pas d'adresse postale.

Pas de délai de distribution.

Nous pouvions nous retrouver grâce à des informations prononcées directement.

— Je peux te donner mon numéro, dit Léonie.

La proposition arriva après le rendez-vous.

Pas pour remplacer le choix.
 Pour gérer un retard, une fermeture ou un problème ordinaire.
 Nous avons échangé nos téléphones.
 Elle saisit son numéro dans le mien.
 Léonie Mercier.
 Nom complet.
 J'ai tapé le mien dans le sien.
 Kai Perrin.
 — Pas K. P. ? demanda-t-elle.
 — Tu connais les lettres.
 — Je préfère le développement.
 J'ai envoyé :
 Test
 Son téléphone vibra.
 — Très littéraire.
 — Fonctionnel.
 Elle répondit :
 Reçu
 Mon téléphone vibra.
 Le canal immédiat existait.
 Aucun de nous ne l'utilisa davantage.
 Nous avons marché jusqu'à l'hôtel.
 La réceptionniste me donna une clé attachée à une plaque de bois trop grande pour une poche.
 — Petit déjeuner à partir de sept heures trente.
 — Je n'en prendrai pas.
 — Il est compris.
 — Il peut rester compris sans être consommé ?
 La réceptionniste me regarda.
 — Oui.
 Léonie détourna la tête.
 Elle souriait.
 La gare se trouvait à cinq minutes.
 Nous y sommes allés lentement.
 Le jour baissait. Les lampadaires s'allumaient un à un.
 Le train de Léonie était annoncé voie A.
 À l'heure.
 Il restait quinze minutes.
 Nous avons attendu dans le hall.
 La journée ne ressemblait déjà plus aux cartes.
 Elle contenait trop de choses qui n'y auraient pas tenu.
 La camionnette blanche.
 Les canaris absents.
 La tarte.
 L'encre sur son doigt.
 Le moment où elle avait cru que je regrettais.
 La façon dont elle avait ralenti.
 Aucune image ne pouvait représenter l'ensemble.
 — Demain, dit Léonie, nous n'avons pas besoin de visiter quoi que ce soit.
 — D'accord.
 — On peut seulement prendre le petit déjeuner.
 — Il est déjà compris dans ma chambre.
 — Tu ne le prendras pas.

— Non.

— Nous irons donc payer un deuxième petit déjeuner.

— Le premier ne sera pas consommé.

— Il sera quand même payé.

— Coût irrécupérable.

— Tu progresses.

Une annonce appela son train.

Nous nous sommes dirigés vers la voie A.

Les portes étaient ouvertes.

Le départ aurait lieu dans quatre minutes.

Nous avons retrouvé le problème du matin.

Poignée de main.

Bise.

Étreinte.

Aucun geste évident.

Cette fois, Léonie ne tendit pas la main.

Moi non plus.

Nous sommes restés à environ un mètre.

— Alors demain, dit-elle.

— Neuf heures trente.

— Café de la halle.

— Oui.

— Tu as mon numéro.

— Oui.

— Tu peux l'utiliser si le café est fermé.

— Ou si tu es en retard.

— Je serai peut-être en retard.

— Combien ?

— Entre zéro et dix minutes.

— Plage large.

— Attends jusqu'à neuf heures quarante. Après, appelle-moi.

— D'accord.

Elle sourit.

Puis ouvrit légèrement les bras.

Le geste était assez clair.

Je me suis approché.

L'étreinte fut brève.

Son manteau était froid.

Mon sac resta coincé entre nous sur un côté, donnant au geste une asymétrie immédiate.

Nous nous sommes séparés.

— Le sac, dit-elle.

— Il contient deux bouteilles.

— Une seule maintenant.

— Une et demie.

— Amélioration.

Elle monta dans le train.

Je suis resté sur le quai parce que la sortie se trouvait derrière moi et que la rame bloquait momentanément l'accès à l'escalier.

Léonie choisit une place près de la fenêtre, rangea son sac et retira son manteau.

Puis elle regarda dehors.

Elle me vit.

Leva la main.

J'ai répondu.

Les portes se fermèrent.
Le train partit.
À dix-neuf heures dix-sept, mon téléphone vibra.
Bien arrivée dans le train. Formulation discutable, mais tu comprends.
J'ai écrit :
Tu es montée. L'arrivée reste future.
Trois points apparurent.
Je retire mon message.
Impossible.
Alors garde-le jusqu'à demain.
À la sortie de la gare, j'ai écrit :
D'accord.
La chambre 12 contenait un lit, une table, une chaise, une armoire et un tableau
représentant une montagne alors que Cérannes se trouvait loin de toute montagne visible.
J'ai posé le sac.
Retiré la veste.
Sorti la carte de la route.
Elle avait survécu à la journée.
Au verso, la phrase barrée restait lisible :
Tu peux toujours m'écrire ici. Mon adresse ne change pas.
Je l'ai posée sur la table.
Le rendez-vous du lendemain se trouvait dans mon téléphone.
Neuf heures trente.
Café de la halle.
Aucune boîte jaune ne participait à l'organisation.
Pour la première fois, l'adresse entre nous n'était pas postale.

Chapitre 24

Une place réelle

Le petit déjeuner de l'hôtel était compris.

Cette information figurait sur la confirmation de réservation, sur une feuille plastifiée dans la chambre et dans la phrase de la réceptionniste au moment de me remettre la clé.

Elle n'obligeait pas à le prendre.

J'avais rendez-vous avec Léonie à neuf heures trente au café de la halle.

Manger à l'hôtel aurait créé deux repas rapprochés, ou un premier repas volontairement incomplet. La deuxième solution exigeait de calculer la quantité de pain nécessaire pour avoir encore faim une heure plus tard.

Je n'avais pas besoin de cette opération.

Je me suis réveillé à six heures cinquante-huit.

Sans alarme.

Une bande de lumière grise passait entre les rideaux. Mon sac se trouvait au pied du lit. La carte de la route de Vernelles était posée sur la table, à côté de la clé attachée à une plaque de bois trop grande pour une poche.

Mon téléphone affichait un message reçu à vingt-trois heures douze.

Bien arrivée. Mon couteau est toujours dans le mauvais tiroir. La situation est stable.

Je dormais déjà à vingt-trois heures douze.

Ou j'essayais.

J'ai répondu :

La stabilité dépend du tiroir de référence.

Les trois points sont apparus presque immédiatement.

Le tiroir de référence reste celui de gauche. La situation est donc mauvaise.

Léonie était réveillée.

As-tu dormi ?

Oui. Toi ?

Assez.

Le mot couvrait environ six heures, interrompues deux fois.

Je risque d'avoir trois minutes de retard.

Il était sept heures cinq.

Comment peux-tu déjà le savoir ?

Je prends le train de 8 h 02. Arrivée à 9 h 17. Huit minutes jusqu'à la halle. Cinq minutes de marge. Deux minutes gagnées parce que je marche plus vite que toi. Il reste le dentifrice.

Pourquoi le dentifrice ?

Le tube était vide hier soir. Je dois en acheter.

Tu n'avais pas de réserve.

Je refuse le procès avant le café.

La conversation immédiate existait depuis moins d'une journée.

Elle produisait déjà un échange sur un couteau, le sommeil et un tube de dentifrice avant que je sois sorti du lit.

Sur une carte, aucun de ces sujets n'aurait probablement survécu au délai postal.

Ils n'étaient pas assez importants.

Ils occupaient pourtant l'espace entre nous.

Je me suis levé.

À huit heures dix, j'ai rendu la clé.

L'homme derrière le comptoir m'a demandé si tout s'était bien passé.

— Oui.

— Vous ne prenez pas le petit déjeuner ?

Quatrième mention.

— Non.

— Il est compris.

— Je sais.

— Vous pouvez au moins prendre un café.

— J'ai rendez-vous dans un café.

Il a regardé l'horloge.

— C'est dans longtemps.

Une heure vingt.

— Je préfère attendre.

— Comme vous voulez.

Il a rangé la clé sous le comptoir.

La possibilité de consommer le café inclus a cessé d'être mon problème.

Le dimanche matin avait vidé Cérannes.

Les commerces étaient fermés, à l'exception d'une boulangerie et d'une supérette près de la gare. Le trottoir restait humide. Il ne pleuvait plus.

Je pouvais rejoindre la halle en dix minutes.

J'en ai mis vingt-cinq.

J'ai pris une rue différente, regardé une librairie récente et lu une plaque sur la restauration des piliers de la mairie. Une première halle avait brûlé. La seconde avait connu deux problèmes de drainage.

Je n'avais pas besoin de ces informations.

Elles étaient disponibles.

À neuf heures cinq, le café était ouvert.

L'homme de la veille m'a reconnu.

— Comme hier ?

— Un expresso.

— Vous attendez la dame ?

— Oui.

— La table du fond est libre.

La préférence pour cette table nous avait été attribuée après une seule visite.

Je me suis installé.

À neuf heures vingt-quatre, Léonie a écrit :

Je sors de la gare.

Elle est entrée dans le café à neuf heures trente et une.

Manteau noir.

Écharpe grise.

Cheveux détachés.

La différence suffisait pour qu'elle paraisse nouvelle sans cesser d'être reconnaissable.

Elle m'a trouvé immédiatement.

Aucune carte nécessaire.

— Une minute, dit-elle.

— L'horloge du café avance peut-être.

— De combien ?

— Je ne sais pas.

— Tu choisis donc la source favorable.

Elle posa son sac sur la banquette, le déplaça sous la table, regarda le sol, puis le remit près d'elle.

Même séquence que la veille.

Plus rapide.

— Bonjour, dit-elle.

— Bonjour.

Nous avons hésité.

Léonie s'est penchée.

Une bise.

Puis l'autre.

Aucune collision.

— Amélioration, dit-elle.

— L'échantillon reste faible.

L'homme du café s'approcha.

— Un allongé avec le pichet ?

Léonie le regarda.

— Oui.

— Et quelque chose à manger ?

Elle consulta la petite carte.

— Deux formules tartines.

Puis se tourna vers moi.

— Tu en veux une ?

La commande était déjà au pluriel.

— Oui.

— Alors deux.

— Tu as demandé après avoir commandé.

— Tu pouvais refuser.

— La commande aurait dû être modifiée.

— Elle peut l'être.

— Ce n'est pas la méthode recommandée.

— Tu veux les tartines ?

— Oui.

— Le résultat est donc correct.

— Cela ne valide pas la méthode.

— Je le préciserai dans le rapport.

L'homme demanda les confitures.

Abricot pour moi.

Fraise pour elle.

Léonie n'avait pas vérifié avant de commander, mais la répartition finale correspondait aux préférences.

Nous connaissions déjà ce type de désaccord.

Il demandait moins d'effort que la veille.

— Tu as dormi ? demanda-t-elle.

— Six heures.

— Tu m'as écrit assez.

— Je fonctionne.

— Ce n'était pas la question.

— C'était le critère disponible.

Elle but une gorgée.

— Sept heures pour moi. Une interruption.

— Le dentifrice ?

— Un rêve. Je devais inventorier tous les appartements de mon immeuble pendant que les habitants y vivaient encore.

— Problème d'autorisation.

— Ils portaient tous le numéro 42.

— Continuité professionnelle.

— J'ai essayé de faire un tableau avant de comprendre que j'étais en pyjama dans l'escalier.

Les tartines sont arrivées.

Pain.

Beurre.

Deux petits pots.

La fraise a été posée de mon côté, l'abricot du sien.

Nous les avons échangés.

Aucune discussion.

— Tu vas rester à Vernelles ? demanda Léonie pendant que j'ouvrais le beurre.

— J'y vis.

— Après août.

Le bail se terminait en août.

J'avais connu la date depuis mon arrivée. Elle était restée assez éloignée pour ne pas constituer un problème.

Elle se trouvait maintenant à moins de six mois.

— Je veux renouveler, ai-je dit.

La réponse est venue avant que je l'examine.

Léonie a levé les yeux.

— Tu le savais ?

— Maintenant.

— Élodie est d'accord ?

— Nous n'en avons pas parlé.

— Donc c'est une intention.

— Oui.

— Et si elle refuse ?

— Je chercherai autre chose.

— À Vernelles ?

J'ai pris une tranche de pain.

— Oui.

Deuxième réponse immédiate.

— Tu veux rester dans le village.

— Oui.

— C'est bien.

— Pourquoi ?

— Tu parlais de la maison comme d'une solution. Elle est devenue un endroit.

— Je connais l'emplacement des couteaux.

— Sauf celui qui est resté dans un carton deux mois.

— Il est rangé maintenant.

— Alors le village peut officiellement te garder.

Elle étala la confiture sur son pain.

— Et le travail ?

— Pas maintenant.

— Plus tard ?

— Probablement.

— Tu reprendrais la même chose ?

— Je ne sais pas.

— Tu n'es pas obligé.

— Je sais.

Elle me regarda une seconde de plus.

— D'accord.

Elle ne proposa aucun métier.

Le sujet resta ouvert sans devenir un vide à remplir.

Je pris une deuxième tartine.

— Et toi ? demandai-je. Tu repars quand ?

Léonie comprit.

— Pour une mission ?

— Oui.

— J'ai deux propositions. Une près de Brest. Une dans le Jura.

Les distances sont apparues avant les détails.

— Combien de temps ?

— Trois mois pour Brest. Six semaines pour le Jura.

— Quand ?

— Avril ou mai.

— Tu vas choisir selon quoi ?

— Le travail. L'équipe. Le lieu. Le logement. La durée.

— La distance ?

— Aussi.

— Par rapport à Bellécourt ?

— Entre autres.

La réponse laissait une place possible à Vernelles.

Je l'ai remarquée.

Puis j'ai commencé à organiser cette place.

Le Jura serait probablement plus proche.

Brest nécessiterait davantage de train.

Une visite avant le départ.

Une pendant.

Peut-être deux pour le Jura.

Des appels entre.

Des messages.

Des cartes depuis les missions.

Les options se sont mises en ordre sans que je le décide.

— On pourrait fixer une fréquence, ai-je dit.

La main de Léonie s'est arrêtée au-dessus de son assiette.

— Une fréquence de quoi ?

— De visites. Ou d'appels.

— Je n'ai encore accepté aucune mission.

— On pourrait adapter ensuite.

— Tu as déjà calculé les distances ?

— Pas précisément.

— Mais tu vas le faire.

— Elles déterminent ce qui est possible.

— Elles aideront à acheter les billets.

— C'est lié.

Léonie posa son couteau parallèlement au bord de l'assiette.

— Je ne veux pas devenir une base à organiser, Kai.

La phrase n'était pas dure.

Elle ne laissait rien à interpréter.

— Ce n'est pas ce que je fais.

— Tu proposes une fréquence avant de savoir où je vais.

— Pour éviter que la distance décide à notre place.

— La distance ne décide pas.

— Elle limite.

— Oui. Comme le travail, la fatigue et l'argent. On les regarde quand ils existent.

— Ils vont exister.

— Je sais.

— Donc nous pouvons les anticiper.

Léonie regarda la fenêtre.

La famille installée près de la porte partageait un panier de viennoiseries. Un enfant faisait tourner sa cuillère dans une tasse vide.

— Je ne veux pas promettre un appel tous les mardis et commencer à m'excuser le troisième, dit-elle.

- La règle pourrait être flexible.
- Une règle flexible reste une règle dès que tu l'inscris dans ton calendrier.
- Mon téléphone se trouvait près de ma tasse.
- Le calendrier contenait encore :
- Cérannes, 11 h.
- J'avais eu besoin d'une date pour prendre le train.
- Pas pour organiser les mois suivants.
- La distinction existait.
- Je ne savais pas encore l'utiliser.
- Tu ne veux pas qu'on s'organise, ai-je dit.
- Je veux qu'on organise ce qui a besoin de l'être.
- Une prochaine rencontre.
- Oui.
- Et entre deux ?
- On se parle.
- À quelle fréquence ?
- Léonie a fermé les yeux une seconde.
- Voilà.
- La question revenait parce qu'elle n'avait pas reçu de nombre.
- Je ne comprends pas ce qui te gêne.
- Je ne veux pas que mes déplacements deviennent le problème principal entre nous avant que nous sachions ce qu'il y a entre nous.
- Ils sont une contrainte réelle.
- Ils sont aussi ma vie.
- Sa voix était basse.
- J'aime partir. J'aime arriver dans une ville que je ne connais pas, chercher les clés, découvrir que le radiateur chauffe l'escalier au lieu du bureau. J'aime travailler dans des lieux provisoires. J'aime rentrer chez moi après. Je ne fais pas ça en attendant de trouver une manière de rester quelque part.
- Je ne veux pas que tu arrêtes.
- Alors ne commence pas par compter combien de fois je peux revenir.
- La phrase a trouvé sa place immédiatement.
- Je regardais les petits pots de confiture.
- Le café de Léonie refroidissait.
- Je n'avais pas imaginé qu'elle resterait à Bellécourt.
- Ni à Vernelles.
- Je l'avais imaginée accessible.
- Une adresse fixe.
- Des dates connues.
- Des passages prévus.
- La différence était plus faible que je ne voulais l'admettre.
- L'accessibilité pouvait devenir une autre manière de fixer quelqu'un.
- Je n'essaie pas de te garder au même endroit, ai-je dit.
- Léonie a attendu.
- Elle ne remplissait plus chacun de mes silences.
- J'essaie de savoir s'il y aura une suite.
- Moi aussi.
- Les cartes décidaient à notre place. Il y avait une adresse, une date limite et le temps de répondre.
- Oui.
- Maintenant, je ne sais pas ce que signifie essayer.
- Moi non plus.
- Une fréquence donnerait une forme.

- Elle donnerait surtout des absences à mesurer.
- Je me suis tu.
- La phrase suivante ne demandait aucun horaire.
- Je veux une place réelle dans ta vie, ai-je dit. Pas seulement une adresse où envoyer quelque chose avant qu'elle expire.
- Léonie ne bougeait plus.
- Qu'est-ce que tu appelles une place réelle ?
- Je n'avais pas préparé de définition.
- Savoir où tu es parce que tu me le dis. Pouvoir venir parfois. Que tu viennes aussi. Te parler quand il ne s'est rien passé d'assez intéressant pour tenir sur une carte.
- Un sourire bref est apparu.
- C'est ambitieux.
- Je sais.
- Tu n'aimes pas parler quand rien ne s'est passé.
- Je peux m'habituer.
- Et quand je partirai trois mois ?
- Tu partiras trois mois.
- Tu vas détester certaines semaines.
- Probablement.
- Tu vas chercher tous les trains.
- Oui.
- Faire des tableaux mentaux.
- Ils ne peuvent pas être interdits.
- Je peux refuser de les remplir.
- C'est raisonnable.
- Elle prit sa tasse, puis constata qu'elle était vide.
- Je ne veux pas que tu m'attendes à Vernelles en considérant chaque mission comme un intervalle avant mon retour.
- Je ne veux pas seulement attendre ton retour.
- La phrase suivante est arrivée sans préparation.
- Je veux connaître la partie où tu pars.
- Léonie baissa les yeux.
- Une mèche passa devant son visage. Elle la remit derrière son oreille.
- D'accord.
- Le mot ne constituait pas une promesse.
- Il n'était pas faible non plus.
- Je peux essayer, ajouta-t-elle.
- Essayer quoi ?
- De te donner cette place.
- Comment ?
- Elle sourit.
- Tu recommences.
- La question reste légitime.
- Oui.
- Elle ouvrit son sac.
- Chercha dans la poche avant.
- En sortit un petit carnet noir, un stylo, des mouchoirs et le tube de dentifrice acheté le matin.
- Tu transportes le dentifrice sans sac plastique.
- Il est fermé.
- Les bouchons s'ouvrent.
- Veux-tu mon adresse ou inspecter mes affaires ?
- Les deux sujets peuvent coexister.

Elle éloigna le tube.

Le carnet contenait des listes serrées, des noms de lieux, des horaires et des objets. Son écriture était celle des cartes, plus petite et moins inclinée.

Elle arracha une page.

Le bord resta irrégulier.

— Tu pouvais couper proprement, ai-je dit.

— Avec quoi ?

J'ai regardé le couteau à beurre.

— Non, dit-elle.

Elle écrivit :

Léonie Mercier

18, rue des Forges

3e étage, porte gauche

71280 Bellécourt

Puis son numéro, bien qu'il soit déjà enregistré dans mon téléphone.

Elle me tendit la feuille.

L'adresse ne contenait aucune date.

Aucun nom d'hôtel.

Aucune mention jusqu'au.

Rue des Forges.

Troisième étage.

Porte gauche.

— La boîte porte ton nom ?

— L. Mercier.

— Il n'y a pas d'autre Mercier ?

— Pas dans l'immeuble.

— Et le facteur distribue correctement ?

— La plupart du temps.

— Définition insuffisante.

— Tu peux commencer par lui faire confiance.

J'ai plié la feuille en deux.

Puis encore en deux.

Elle tenait dans mon portefeuille.

— Tu vas la recopier dans ton téléphone, dit Léonie.

— Oui.

— Dans ton carnet.

— Probablement.

— Et vérifier la rue sur une carte.

— J'ai déjà trouvé Bellécourt hier.

Elle m'a regardé.

— Tu connaissais seulement la ville.

— Elle était suffisante pour la situer.

— Tu aurais pu chercher davantage.

Son nom complet.

Son métier.

La ville.

Plusieurs informations publiques auraient peut-être permis de retrouver l'immeuble.

Je n'avais pas essayé.

— Je ne voulais pas obtenir ton adresse comme ça.

Léonie hocha la tête.

— Je sais.

Elle désigna mon portefeuille.

— C'est pour ça que je te la donne.

La feuille n'avait pas été découverte.

Ni reconstituée.

Elle avait été écrite devant moi.

La décision lui appartenait.

— Ensuite, dit-elle, je peux venir à Vernelles.

— Quand ?

Le mot est sorti immédiatement.

Elle leva un doigt.

— Une rencontre. Pas une fréquence.

— D'accord.

— Le samedi 28 mars.

Trois semaines.

— Tu es disponible ?

— Oui.

— Tu n'as pas regardé ton calendrier.

— Je n'ai rien.

— Quelque chose peut apparaître.

— Je garderai la date.

— Samedi seulement ?

— Samedi et dimanche, si ça te convient.

— Oui.

— Tu peux vérifier.

— Ce n'est pas nécessaire.

— Tu pourrais avoir un rendez-vous avec la chaudière.

— Bastien la remplacera.

— Elle n'a pas besoin d'être remplacée.

— Il trouvera quelque chose.

Léonie sourit.

— Samedi 28 mars, alors.

— À quelle heure ?

— Nous déciderons plus tard.

— Il faut acheter les billets.

— Plus tard ne signifie pas la veille.

— Deux semaines avant.

— Une.

— Les prix peuvent augmenter.

— D'accord. Deux.

Le compromis n'établissait aucune règle générale.

Seulement le prochain rendez-vous.

Une date réelle.

Un lieu réel.

La suite restait vide autour.

Je pouvais accepter cet espace.

— Tu vois, dit Léonie, nous savons nous organiser.

— Quand quelque chose existe.

— Exactement.

Elle rangea son carnet.

Le tube de dentifrice resta sur la table.

— Tu vas l'oublier.

— Non.

— Il n'est plus près du sac.

— Je sais où il est.

— C'est ce que tu pensais du chargeur.

Elle prit le tube et le glissa dans la poche avant.

— Le risque est contenu, dit-elle.

L'homme du café est revenu.

— Je vous remets quelque chose ?

Léonie regarda l'heure.

Dix heures quarante.

— Un thé noir, dit-elle.

— Un décaféiné, ai-je ajouté.

Le mot m'a surpris.

— Vous en avez ?

— Oui.

— Alors un décaféiné.

— Tu prends du décaféiné, dit Léonie après son départ.

— Je veux dormir ce soir.

— Tu n'as bu qu'un café.

— Deux avec celui-ci.

— Tu aurais pu prendre celui de l'hôtel.

— Le sujet est clos.

— Il restera ouvert.

Nous n'avons plus parlé des missions.

Pas parce que le problème était résolu.

Il possédait maintenant une taille supportable.

Brest existait.

Le Jura aussi.

Aucune de ces régions n'avait encore besoin d'une colonne.

Nous avons parlé de Bellécourt.

L'escalier étroit.

La fenêtre sur cour.

La voisine qui arrosait la plante et déplaçait le grand couteau.

Léonie m'a demandé si le lit de la pièce du fond pouvait être remonté.

— Le cadre est démonté.

— Toutes les vis sont là ?

— Probablement.

— Tu n'as pas vérifié.

— Bastien possède des vis.

— Ce ne sont peut-être pas les bonnes.

— Il possède plusieurs types.

— Je peux dormir dans la chambre de Rose.

La phrase a ralenti l'échange.

La chambre de Rose restait fermée presque tout l'hiver.

J'y entrais pour aérer, vérifier le radiateur ou poser un carton.

Le lit était fait.

— Tu veux dormir là ? ai-je demandé.

Léonie réfléchit.

— Je ne sais pas encore.

— Je peux remonter l'autre lit.

— Tu n'as pas besoin de décider aujourd'hui où je dormirai dans trois semaines.

— Il faut vérifier les pièces.

— Vérifie les pièces. Nous choisirons après.

La réponse laissait plusieurs possibilités ouvertes.

Sans exiger que l'une devienne une promesse.

— D'accord.

Nous avons quitté le café peu après onze heures.

L'homme nous a salués avec :
 — À la prochaine.
 La formule ne possédait aucune date.
 Elle restait acceptable.
 Dehors, le ciel s'était éclairci.
 La ville n'avait plus besoin de servir de programme.
 Nous n'avons pas retourné voir le canal.
 Ni la chapelle.
 Ni la maison du garde.
 Nous avons marché vers la gare parce que Léonie devait acheter du café.
 À la supérette, elle a pris un paquet moulu et une boîte de sacs-poubelle.
 — Les sacs n'étaient pas sur ta liste, ai-je dit.
 — Ils viennent de m'apparaître.
 — Tu n'as pas contrôlé le stock avant de partir.
 — Il reste un sac.
 — Donc une réserve.
 — Elle sera utilisée ce soir.
 — Achat justifié.
 Je n'avais besoin de rien.
 Les cartes postales se trouvaient près des caisses.
 Cérannes.
 Le canal.
 La halle.
 Le pont.
 Les mêmes lieux, vidés des voitures et des personnes.
 Le présentoir tournait correctement.
 Léonie m'a trouvé devant.
 — Tu veux encore une carte ?
 — Peut-être.
 — De Cérannes ?
 — Oui.
 — Pour qui ?
 La réponse existait maintenant.
 J'ai choisi une vue de la halle prise depuis le côté de la gare. Le pilier où j'avais attendu apparaissait au bord de l'image.
 Aucune personne reconnaissable.
 — Celle-là, ai-je dit.
 — Tu vas me l'envoyer ?
 — Peut-être.
 — Nous étions tous les deux là.
 — La carte arrivera quand nous n'y serons plus.
 — Donc tu recrées volontairement le délai.
 — Il peut avoir une fonction.
 — Laquelle ?
 — Je ne sais pas encore.
 — Très bien. Tu progresses.
 J'ai acheté la carte.
 Pas de timbre.
 J'en avais à Vernelles.
 Léonie paya ses courses.
 La boîte de sacs-poubelle ne tenait pas dans son sac. Je l'ai prise.
 Nous avons marché avec un paquet de café et des sacs-poubelle.
 La situation ne méritait aucune photographie.

Elle faisait pourtant partie de la journée.

Nous avons déjeuné dans une brasserie face à la gare.

Deux plats du jour.

Pas de dessert.

Le repas avait une fonction simple : éviter de prendre les trains sans manger.

Nous avons parlé de la visite à Vernelles.

Pas de programme.

Pas de présentation officielle.

— Élodie viendra si elle sait que je suis là, dit Léonie.

— Je ne l'informerai pas spécialement.

— Nadine saura.

— Probablement.

— Bastien aussi.

— Il passe parfois.

— Mireille me verra depuis sa fenêtre.

— Elle traverse la route.

— Donc tout le village.

— Six personnes.

— La partie efficace du village.

La perspective ne semblait pas l'effrayer.

Elle ne voulait pas non plus devenir un événement communal.

— La visite reste une visite, dit-elle.

— Oui.

— Je veux voir la maison. Pas assister à une cérémonie de restitution.

— Il n'y aura pas de discours.

— Ni de boîte de Noël remise officiellement.

— Élodie l'a laissée.

— Justement.

— Je peux empêcher Mireille d'apporter quelque chose.

— Non.

— Pourquoi ?

— Elle l'apportera quand même. Tu auras seulement créé une étape supplémentaire.

La prévision était crédible.

À treize heures dix, nous avons quitté la brasserie.

Mon train partait à quatorze heures vingt-six.

Celui de Léonie, trente minutes plus tard.

Nous nous sommes assis dans le hall.

Mon sac à mes pieds.

Les sacs-poubelle dépassaient de la poche extérieure du sien.

L'écran affichait la voie B.

À l'heure.

— Tu vas commencer à surveiller le quai dans combien de temps ? demanda Léonie.

— La voie est déjà indiquée.

— Ce n'était pas la question.

— Vingt minutes avant.

— Je parie trente.

— Il n'y a aucun enjeu.

— Le perdant achète le prochain café.

— Où ?

— À Vernelles.

Le prochain café possédait déjà un lieu.

Pas encore une heure.

Cela suffisait.

À treize heures trente-deux, une annonce a concerné un autre train.

J'ai regardé l'écran.

— Cinquante-quatre minutes, dit Léonie.

— Je vérifiais l'annonce.

— Bien sûr.

À treize heures quarante, j'ai regardé de nouveau.

— Quarante-six.

— Ce n'est pas trente.

— Tu vas continuer.

Elle avait raison.

— Tu gagnes.

— Café à Vernelles.

— Chez Luc ou dans la maison ?

— Nous verrons sur place.

La réponse n'était pas une défaillance de planification.

Elle constituait la méthode choisie.

Nous sommes restés dans le hall.

Roues de valises.

Portes automatiques.

Annonces.

Fragments de conversations.

Léonie posa la tête contre le dossier.

— Je suis fatiguée.

— Moi aussi.

— C'est rassurant.

— Pourquoi ?

— J'avais peur d'être la seule à trouver ces deux jours importants.

— Ils l'étaient.

— Beaucoup de choses en peu de temps.

La rencontre.

La ville.

Le désaccord.

L'adresse dans mon portefeuille.

Le 28 mars.

— Tu regrettes ? demanda-t-elle.

Son sourire était faible.

La question avait déjà existé la veille.

Cette fois, je n'avais besoin d'aucun complément.

— Non.

— Moi non plus.

À treize heures cinquante, nous sommes allés sur le quai.

Trop tôt.

Je le savais.

Léonie ne l'a pas signalé.

Nous nous sommes assis sous l'abri transparent.

La voie A se trouvait en face. Elle pourrait changer de quai après mon départ.

Un train de marchandises est passé plus loin.

Le bruit a interrompu la conversation.

L'épaule de Léonie a touché la mienne.

Le contact est resté.

— Je ne veux pas passer toutes nos rencontres dans des gares, dit-elle.

— Moi non plus.

— C'est une règle ?

- Une préférence.
- Tu apprends vite.
- Les données sont favorables.

Elle a tourné la tête.

Je l'ai regardée.

Le quai contenait plusieurs personnes. Un homme lisait près de l'escalier. Une femme tenait un enfant par la main.

La présence des autres empêchait le moment de devenir entièrement séparé du monde.

Cela m'a aidé.

— Léonie.

— Oui ?

— Je peux t'embrasser ?

Elle n'a pas répondu immédiatement.

Une seconde.

Peut-être deux.

— Oui.

Nous nous sommes penchés en même temps.

Du même côté.

Nos fronts se sont touchés.

Pas assez fort pour faire mal.

Assez pour interrompre le mouvement.

Léonie a reculé.

— Très bien, dit-elle.

— La coordination était mauvaise.

— Nous pouvons recommencer.

— La deuxième tentative sera peut-être plus naturelle.

— Tu disais le contraire hier.

— Les données ont changé.

Elle inclina la tête.

Le baiser fut bref.

Ses lèvres étaient froides.

Je ne savais pas où poser ma main. Elle resta sur le banc jusqu'à ce que Léonie place la sienne dessus.

Le contact dura plus longtemps.

Aucun bruit ne changea dans la gare.

Mon train restait à l'heure.

— Résultat ? demanda-t-elle.

— Tu demandes une évaluation ?

— Je retire la question.

— Trop tard.

— Alors ?

— Le premier essai était imparfait.

— Le second ?

— Trop court pour une conclusion fiable.

Elle a ri.

Puis m'a embrassé de nouveau.

Encore plus brièvement.

— Échantillon élargi.

— Toujours insuffisant.

— Nous poursuivrons à Vernelles.

Le 28 mars acquit une fonction supplémentaire.

Pas la seule.

— D'accord.

Léonie regardait nos mains.

— Je ne te promets pas que ce sera simple.

— Je sais.

— Ni que je choisirai le Jura parce que c'est plus près.

— Je ne te le demanderai pas.

— Tu vas le préférer.

— Probablement.

— Tu peux préférer quelque chose et me le dire.

— Sans le transformer en obligation.

— Voilà.

— Je peux essayer.

Elle hocha la tête.

— Moi aussi.

Essayer restait notre seul engagement général.

Pas une fréquence.

Pas une durée.

Pas une garantie.

Une prochaine date et la possibilité d'en construire une autre après.

L'annonce de mon train a retenti.

Arrivée dans cinq minutes.

Nous nous sommes levés.

J'ai mis mon sac sur une seule épaule.

Léonie a retiré les sacs-poubelle de sa poche extérieure avant qu'ils tombent.

— Tu allais les perdre.

— Je les ai vus.

— Les voir n'est pas un système de fermeture.

— Je les tiens maintenant.

Le train est entré en gare.

Les voyageurs se sont rapprochés du bord.

Nous avions déjà inventé le baiser.

Aucune nouvelle procédure n'était nécessaire.

Léonie m'a pris dans ses bras.

Le sac n'est pas resté entre nous.

J'ai posé une main dans son dos.

— Écris quand tu arrives, dit-elle.

— À Vernelles ?

— Montbray suffit.

— Bastien vient peut-être.

— Écris quand même.

— D'accord.

— Et pour le 28, nous fixerons l'heure plus tard.

— Deux semaines avant.

— Oui, Kai.

Les portes se sont ouvertes.

Je suis monté.

Léonie est restée sur le quai.

J'ai trouvé une place près de la fenêtre.

Elle a attendu que je sois assis, puis levé la main.

J'ai répondu.

Le train a démarré.

Cette fois, j'ai regardé le quai jusqu'à ce qu'il disparaisse.

Parce que Léonie se trouvait dessus.

Quand la gare n'a plus été visible, j'ai sorti la feuille de mon portefeuille.

Léonie Mercier.

18, rue des Forges.

Troisième étage, porte gauche.

Bellécourt.

Son numéro figurait en dessous, bien qu'il existe déjà dans mon téléphone.

Une adresse ordinaire.

Un immeuble.

Un étage.

Une porte.

Aucune date d'expiration.

Je n'avais pas besoin de chercher comment la conserver.

Léonie me l'avait donnée.

J'ai replié la feuille et l'ai remise dans mon portefeuille.

Le train quittait Cérannes.

Je repartais vers Vernelles avec une adresse, une prochaine date et aucun calendrier pour ce qui viendrait ensuite.

Fin

Trois semaines après Cérannes, le samedi 28 mars, le bus devait arriver à douze heures vingt.

À douze heures quatorze, j'étais devant l'arrêt.

Six minutes d'avance constituaient une amélioration.

J'en avais prévu douze.

La boulangerie avait ralenti l'opération. La nouvelle employée avait posé ma tradition sur le comptoir, puis demandé si j'en voulais une deuxième.

— Pourquoi deux ?

— Vous avez quelqu'un ce week-end.

L'information avait parcouru le village avant Léonie.

— Une baguette suffit.

— Jusqu'à demain ?

— J'en rachèterai demain.

— On est dimanche demain.

— Vous êtes ouverte.

La vendeuse habituelle, depuis l'arrière-boutique, avait ordonné qu'on m'en garde une.

J'avais accepté.

Le pain se trouvait maintenant dans mon sac, avec les clés et une bouteille d'eau.

Le 28 mars était la date choisie à Cérannes.

Elle n'avait pas été notre rencontre suivante.

Depuis, j'étais allé deux fois à Bellécourt.

La première, l'interphone n'avait pas fonctionné. Léonie était descendue en chaussettes, avait ouvert la porte et déclaré que mon avance de neuf minutes ne justifiait pas trois étages sans chaussures.

La seconde, une brosse à dents m'attendait déjà dans un verre près de son lavabo.

Je n'avais demandé ni depuis quand elle était là ni si elle resterait après mon départ.

Elle y était restée.

Le rendez-vous à Vernelles avait tout de même conservé sa place dans le calendrier.

Samedi 28 mars.

Première visite de Léonie dans la maison depuis son séjour auprès de Rose.

À douze heures vingt-deux, mon téléphone vibra.

Le bus est retenu derrière un tracteur. Le tracteur semble gagner.

J'ai répondu :

Retard estimé ?

Le chauffeur dit cinq minutes. Il l'a dit il y a trois minutes.

Donnée inutilisable.

Je te préviens en cas d'évolution agricole.

À douze heures vingt-sept, un bus apparut au bout de la rue.

Une femme âgée descendit la première. Puis un homme avec deux sacs de courses.

Léonie apparut derrière eux.

Manteau vert foncé.

Sac noir en travers du corps.

Petit bagage à roulettes dans la main droite.

Sachet en papier dans la gauche.

Elle me vit avant de descendre.

Son sourire arriva plus vite que devant la halle de Cérannes.

La roue de sa valise se coinça dans la rainure de la porte. Nous avons tiré en même temps. Le bagage s'est libéré brusquement et a heurté ma cheville.

— Bonjour, dit-elle.

— Bonjour.

— L'accueil reste cohérent.

— La valise a choisi.
 Le bus repartit.
 Léonie leva légèrement les bras.
 J'ai avancé.
 Nous nous sommes embrassés.
 Le sachet en papier resta coincé entre nous. Une odeur de beurre et de pomme s'en échappait.
 — Deux chaussons aux pommes, dit-elle.
 — Ils ont voyagé dans le bus.
 — Avant le tracteur, ils étaient à l'horizontale.
 — J'ai du pain.
 — Ce ne sont pas les mêmes catégories.
 Elle regarda autour d'elle.
 La mairie.
 La halle.
 Le tabac-presse.
 La boulangerie.
 Son regard ne resta sur aucun bâtiment assez longtemps pour transformer l'arrivée en cérémonie.
 — La pharmacie a changé d'enseigne.
 — Oui.
 — Et la place ?
 — Nadine a un nouveau présentoir. Il bloque moins.
 — Ils tournent tous mal.
 Elle prit la poignée de sa valise.
 — On marche ?
 — Oui.
 La maison se trouvait à douze minutes.
 La roue gauche produisait un petit claquement à chaque tour. Nous nous sommes arrêtés après le premier virage. Un morceau de gravier était coincé dans le caoutchouc.
 Je l'ai retiré.
 — Bastien, dit Léonie.
 — Il ne s'agit pas d'une réparation.
 — Tu t'es arrêté au milieu du trottoir pour intervenir sur un objet qui fonctionnait encore.
 — Il fonctionnait bruyamment.
 Le chien a aboyé derrière la haie.
 Léonie s'est tournée.
 — Il est encore là.
 — C'est peut-être un autre chien.
 — Même maison, même méthode.
 La maison est apparue après le virage.
 Le toit.
 La haie taillée de façon inégale.
 Le portail.
 La boîte aux lettres portant toujours K. P., avec l'ancien R visible sous l'étiquette lorsque la lumière prenait le bon angle.
 Léonie ralentit.
 Elle regardait les changements.
 Le volet du salon.
 La branche coupée près de la boîte.
 La poignée du portail.
 — La haie est plus basse.

— De dix centimètres environ.

— Tu as mesuré ?

— Après.

— La donnée ne pouvait donc rien prévenir.

— Elle décrit le résultat.

J'ai ouvert le portail.

Léonie entra.

Devant la marche, elle observa les traces blanches restées dans les joints.

— Mireille a mis du sel ici ?

— Deux poignées.

— La seconde était plus petite.

Elle sourit.

— Je suis contente que cette information soit vraie.

J'ai ouvert la porte.

Soulever la poignée.

Tirer.

Tourner la clé.

— Elle résiste toujours, dit Léonie.

— Moins qu'avant.

— Rose donnait un coup d'épaule.

— Je préfère ne pas modifier la structure.

La porte s'est ouverte.

L'air intérieur avait l'odeur habituelle de la maison.

Bois.

Café.

Chauffage.

Une faible humidité venant du couloir.

Je ne la remarquais presque plus.

Léonie entra.

Elle regarda le petit meuble près de l'escalier.

— Tu l'as déplacé.

— Le passage est meilleur ici.

— Rose le voulait contre l'autre mur.

— Mireille l'a remis une fois.

— Et ?

— Je l'ai redéplacé.

Léonie se tourna vers moi.

— Tu as déplacé deux fois un meuble après l'intervention de Mireille ?

— Oui.

— La maison t'appartient presque.

— Le bail ne formule pas les choses ainsi.

Elle retira son manteau.

Un crochet était libre sur le porte-manteau.

Je l'y ai suspendu.

Dans le couloir, le plancher grinça.

— Il rit encore, dit Léonie.

— Il frotte.

— Tu as détruit la version de Rose.

— Elle l'avait créée après le diagnostic de Bastien.

— Je sais.

Dans la cuisine, le petit oiseau rouge pendait toujours à la poignée du buffet.

Léonie posa un doigt dessus.

Il tourna.

— Il est plus petit que je pensais.
— Tu extrapolais à partir de ma manière d'en parler.
La toile cirée fleurie avait disparu. Deux sets de table restaient installés sur le bois.
Léonie toucha une brûlure près du bord.
— Celle-là venait d'une casserole. Rose m'avait reproché de ne pas lui avoir dit qu'elle était chaude.
— Elle tenait la casserole.
— C'était mon argument.
— Résultat ?
— Elle a acheté la toile.
L'objet plié dans le tiroir venait d'acquiescer une cause précise.
Je n'allais pas le remettre.
Je n'avais pas besoin de le jeter.
— Tu veux boire quelque chose ?
— De l'eau.
Léonie ouvrit le placard des verres.
Il contenait les tasses.
Le suivant, les assiettes.
— Troisième placard, ai-je dit.
Elle trouva les verres.
— Tu as reclassé la cuisine.
— Le placard au-dessus de l'évier ferme mal. Les tasses supportent mieux une chute.
— Rose aurait tout remis pendant la nuit.
— Elle n'est pas là.
La phrase est sortie simplement.
Léonie a pris un verre.
— Non, dit-elle.
Elle le remplit.
Son sac restait sur son épaule.
— Tu peux le poser.
— Oui.
Elle ne le posa qu'après avoir vérifié le gratin dans le four.
— Correct, dit-elle.
— Merci.
— Je ne t'ai pas félicité.
— L'évaluation suffit.
Son sac occupa une chaise.
Pas pour la durée d'un café.
Pour le week-end.
Nous avons dressé la table.
Léonie choisit deux assiettes blanches bordées de bleu, rangées au fond du placard.
— L'une est ébréchée, ai-je dit.
— Sur le dessous.
— Pourquoi celles-là ?
— Rose les sortait le dimanche.
Nous étions samedi.
— Je peux les remettre.
— Non.
La maison supportait un jour d'avance.
Nous avons mangé.
Le gratin n'avait pas séché. Le poulet non plus.
Léonie me demanda si j'avais parlé à Élodie.
— Je lui ai écrit jeudi.

— Pour le bail ?

— Un renouvellement d'un an.

Elle s'arrêta de couper son pain.

— Tu as décidé.

— Oui.

— Elle a répondu ?

— Elle veut en parler mardi. Elle n'a pas l'intention de reprendre la maison.

— Tu veux rester même si elle augmente le loyer ?

— Dans une limite raisonnable.

— Définie ?

— Oui.

Elle sourit.

— Tu es content ?

— De rester ?

— D'avoir choisi.

La distinction était utile.

— Oui.

Je savais maintenant que je voulais vivre à Vernelles.

Un an constituait une prochaine étape, pas une définition définitive.

— Et le travail ? demanda Léonie.

— Inès m'a proposé une mission de deux semaines.

— Avec ses « besoins du projet » ?

— J'ai demandé quatre heures par jour maximum, entre neuf et dix-sept heures, avec les horaires convenus la veille. Aucun message après dix-huit heures.

— Elle a accepté ?

— Ce matin.

— Tu vas la prendre ?

— Oui.

— Parce qu'elle est courte ?

— En partie. Le travail m'intéresse. Les limites sont assez claires pour que je sache ce que j'accepte.

— Après les deux semaines ?

— Je verrai.

Léonie attendit.

— Cela te gêne ? demanda-t-elle.

J'ai regardé la cuisine.

Le buffet.

Les assiettes de Rose sorties un samedi.

Le sac de Léonie sur une chaise.

— Moins qu'avant.

Je n'avais pas choisi un métier.

J'avais choisi une manière de ne plus le laisser occuper tout le reste.

Le contrat attendait encore ma réponse.

Je l'avais relu une fois. Les dates, les horaires et les conditions correspondaient à ce que j'avais demandé.

J'ai pris mon téléphone.

Les conditions me conviennent. J'accepte la mission.

J'ai envoyé.

Aucun engagement concernant la suite de ma vie.

Deux semaines de travail aux limites connues.

— C'est fait, ai-je dit.

— Tu veux vérifier qu'elle a reçu ?

— Le message indique envoyé.

— Progrès important.

Les chaussons aux pommes ont remplacé les assiettes.

Le café a coulé.

Trois cuillères.

Deux tasses.

Léonie attendait près de la machine. Son épaule toucha la mienne.

— J'ai choisi la mission, dit-elle.

La phrase existait depuis plusieurs jours. Elle avait demandé à en parler en personne.

— Laquelle ?

— Brest.

Le nom occupa la cuisine.

Plus loin que le Jura.

Plus longue.

Trois mois.

Je connaissais les données.

Je n'avais pas construit de tableau.

J'avais regardé les trains une fois.

Puis fermé la page.

— Du 20 avril au 10 juillet, ajouta-t-elle.

— Logement ?

— Une résidence temporaire près du port.

— Travail le week-end ?

— Certains samedis. Je n'ai pas encore les dates.

Je bus.

— Tu es déçu ? demanda-t-elle.

La réponse devait contenir les deux parties.

— J'aurais préféré le Jura.

— Parce que c'est plus près.

— Et plus court.

Elle hocha la tête.

— La mission de Brest t'intéresse davantage, ai-je poursuivi.

— Beaucoup.

— Alors je suis content que tu l'aies choisie.

Les deux phrases ne s'annulaient pas.

Léonie remua son café.

— Tu peux être déçu sans retirer la seconde.

— C'est ce que je fais.

— Je vérifie.

— Liquidité.

Elle sourit.

— Je rentrerai peut-être une fois à Bellécourt au milieu. Tu pourras venir à Brest.

— J'aimerais venir le premier week-end où tu ne travailles pas.

— Je ne le connaîtrai peut-être qu'une semaine avant.

— Une semaine suffit.

— Les billets seront chers.

— C'est acceptable.

— Tu abandonnes un critère économique.

— Temporairement.

Elle sourit de nouveau.

Une rencontre réelle pouvait être organisée sans que nous organisions toute l'absence.

Après le café, nous avons monté la valise.

Elle heurta le mur au troisième angle. Une marque claire apparut.

— Elle existait peut-être, ai-je dit.

— Non.

— Nous pouvons la nettoyer.

Léonie regarda la trace.

— Ou la laisser.

La phrase appartenait davantage à la maison.

La pièce du fond était ouverte.

Le lit avait été remonté contre le mur intérieur. La table restait sous la fenêtre. Une lampe et un verre occupaient la petite étagère.

Léonie entra.

Le plancher grinça.

Elle regarda le lit.

La table.

La fenêtre.

— Ce n'est plus ma chambre.

— Non.

— Tant mieux.

Elle passa la main sur le couvre-lit gris.

Il n'appartenait ni à Rose ni à son ancien séjour.

— Tu travailles ici ?

— Parfois. La lumière est meilleure.

— C'était ma raison.

— La table était déjà bien placée.

— Je l'avais mise là.

— Je sais.

Léonie ouvrit le tiroir supérieur. La carte routière se trouvait dessus.

— Tu l'as gardée.

— Elle t'appartient.

— Tu aurais pu me la rendre à Bellécourt.

— Tu n'en as pas besoin.

— Et toi ?

— Parfois.

Elle reposa la carte, puis ouvrit le deuxième tiroir.

Vide.

J'avais retiré les câbles, les papiers et le manuel d'un appareil qui n'existait plus.

— C'est pour moi ?

— Si tu veux.

— Depuis quand ?

— Mardi.

— Tu ne savais pas ce que j'allais y mettre.

— Non.

— Tu as créé une capacité sans données d'usage.

— Une exception.

Une petite quantité de poussière restait dans un angle.

— Pas complètement nettoyé, dit-elle.

— Je peux reprendre.

— Non.

Elle ouvrit sa valise.

En sortit une trousse de toilette bleue, un tee-shirt roulé et un chargeur.

Elle les posa dans le tiroir.

— Tu laisses le chargeur ?

— Oui.

— Intentionnellement ?

— Oui.

— Et la trousse ?

— Réserve.

Elle ferma le tiroir.

— Pas de date d'expiration, ai-je dit.

— Le dentifrice en a une.

— Tu sais ce que je voulais dire.

— Oui.

Aucune clé.

Aucune étiquette.

Un espace dans un meuble qui avait déjà contenu les affaires de plusieurs personnes.

La maison supportait une présence supplémentaire sans retirer les précédentes.

Léonie s'assit sur le bord du lit.

— Je peux dormir ici.

— Oui.

— Ou dans ta chambre.

— Oui.

— Ton lit est petit.

— Nous avons déjà l'échantillon de Bellécourt.

— Ce n'était pas le même lit.

— Variable supplémentaire.

Elle s'approcha et m'embrassa.

— La valise peut rester ici, dit-elle.

— Et toi ailleurs.

— Répartition efficace.

Nous avons laissé le bagage.

En redescendant, Léonie s'est arrêtée devant la chambre de Rose.

La porte était fermée.

Je l'ouvrais parfois pour aérer, jamais sans raison précise.

— Il nous faut une couverture, ai-je dit.

— Dans l'armoire. En haut à gauche.

La pièce sentait davantage la poussière que le reste de la maison. Le lit restait fait. Une photographie de famille se trouvait sur la commode. Élodie, plus jeune. Rose. Un homme que je ne connaissais pas.

Léonie n'entra pas immédiatement.

— Elle laissait les volets entrouverts, dit-elle.

— Je les ouvre complètement le matin.

— Elle disait que le soleil décolorait les meubles.

— Le soleil entre quand même.

— Oui. Rose ne gagnait pas toutes ses discussions avec les phénomènes naturels.

J'ai ouvert l'armoire.

Des draps.

Deux couvertures pliées.

La brune se trouvait sur l'étagère du haut.

— Celle-là, dit Léonie. Elle m'obligeait à la prendre chaque fois que je disais avoir froid.

Ensuite, elle montait le chauffage quand j'étais couchée.

— Méthode redondante.

— Très efficace.

J'ai pris la couverture.

Léonie regarda le lit.

— Tu vas faire quoi de cette chambre ?

— Je ne sais pas.

— Elle peut rester comme ça.

— Pour l'instant.

Elle referma l'armoire.

Nous sommes sortis.

J'ai laissé la porte entrouverte.

La chambre ne devint pas autre chose.

Le reste de la maison avait déjà commencé.

À quinze heures, nous sommes allés au village.

Léonie ne prit pas son sac. Son téléphone et son portefeuille tenaient dans ses poches.

Le tabac-presse fut notre seul objectif.

La clochette sonna.

Nadine leva la tête.

Son regard se posa sur Léonie.

— Vous avez changé de manteau.

— L'autre n'existe plus.

— Il était bleu.

— Oui.

— Vous mouilliez trop les timbres avec les monuments.

— Ils collaient mal.

— Vous les mouilliez trop.

Léonie sourit.

— Bonjour, Nadine.

— Bonjour, Léonie.

Je n'avais rien à présenter.

Le prénom existait déjà dans le commerce.

— Vous êtes là combien de temps ? demanda Nadine.

— Jusqu'à demain.

— Vous reviendrez.

La phrase avait la solidité d'une information pratique.

Nadine sortit un paquet rectangulaire de derrière le comptoir.

— Kai, c'est arrivé.

L'étiquette portait mon nom et l'adresse de la maison.

— Je n'ai rien commandé.

— Moi si, dit Léonie.

— Tu as utilisé mon adresse avant de venir.

— Elle était disponible.

Le colis était léger.

Format livre.

Nous sommes ressortis avec.

Bastien traversait la place avec une boîte d'outils. Il changea légèrement de direction.

— Bonjour.

— Bastien, ai-je dit.

— Léonie, dit-elle.

— Je sais.

Il lui tendit la main.

Elle la prit.

L'accueil fonctionna du premier coup.

— La chaudière ? demanda Léonie.

— Elle tient, répondit Bastien.

— Et le plancher ?

— Il tient aussi.

— Il rit toujours.

— Il frotte.

Les deux versions de la maison se rencontrèrent sans conflit.

Bastien souleva sa boîte.

- Demain, quinze heures. Le panneau de la salle.
- Mon bus est à quatorze heures vingt, dit Léonie.
- Une autre fois.

Aucune insistance.

Une prochaine possibilité.

Dans la cuisine, Léonie ouvrit le colis.

Le livre s'intitulait :

GUIDE PRATIQUE DES OISEAUX DES JARDINS

Un rouge-gorge se trouvait sur la couverture.

— Pourquoi ?

— Tu ne connais pas les oiseaux.

— Je reconnais un pigeon.

— Niveau initial.

Elle ouvrit la première page.

Pour distinguer ce qui revient de ce qui n'est jamais parti. L.

J'ai lu.

— C'est presque symbolique, ai-je dit.

— Je peux rayer.

— Non.

— J'ai hésité.

— Combien de temps ?

— Deux jours.

J'ai posé le livre sur le buffet, près de l'oiseau en bois.

Pas dans une étagère.

Nous l'avons ouvert au hasard.

Mésange charbonnière.

Merle noir.

Rouge-gorge familier.

Les descriptions comportaient la taille, les couleurs, le chant et les habitudes alimentaires. Elles ne permettaient pas de confirmer l'identité d'un oiseau aperçu trop vite.

Un merle apparut près de l'abri.

Léonie le trouva avant moi dans le guide.

— Facile, dit-elle.

— Le mâle est entièrement noir avec le bec jaune.

— C'est ce que je viens de voir.

— L'observation est cohérente.

Deux moineaux se posèrent dans la haie.

Puis Léonie désigna une branche basse.

— Rouge-gorge.

J'ai regardé.

La branche était vide.

— Il était là.

— Il est parti.

— Oui.

— La preuve n'est pas reproductible.

— Tu apprendras.

Le guide resta ouvert sur le buffet.

Le soir, nous avons préparé des pâtes aux champignons.

Léonie ouvrit le bon tiroir pour prendre le grand couteau.

— Tu as trouvé.

— Les couteaux sont restés à leur place depuis midi.

— Échantillon faible.

— Suffisant pour le dîner.

Nous n'avons pas reparlé du bail, de Brest ni du contrat d'Inès.
 Les décisions existaient.
 Elles n'avaient pas besoin d'occuper toute la soirée.
 Après le repas, Léonie remit un verre dans le placard des tasses.
 Je le repris.

— Troisième placard.

— Habitude ancienne.

Elle le rangea au bon endroit.

— La maison a changé.

— Oui.

Nous sommes montés.

La valise est restée dans la pièce du fond.

La trousse dans le tiroir.

Une couverture dans ma chambre.

Le lit était effectivement étroit.

Nous le savions.

Le lendemain matin, j'ai trouvé Léonie dans la cuisine, portant mon pull gris.

— Pourquoi mon pull ?

— Le mien gratte.

— Depuis quand ?

— Toujours.

— Tu le portes quand même.

— Il est joli.

La décision textile ne pouvait pas être améliorée.

Elle avait préparé le café.

Trois cuillères.

Deux tasses.

— Tu apprends, ai-je dit.

— Je savais déjà.

Nous avons pris le petit déjeuner avec le pain réservé par la boulangère et un pot de confiture de fraises sorti de la valise de Léonie.

— Tu as apporté la confiture ?

— Je ne savais pas ce que tu avais.

— Tu pouvais demander.

— Je voulais qu'elle arrive avec moi.

Le pot rejoignit le réfrigérateur.

Pas dans le tiroir préparé.

À sa propre place.

La matinée n'exigea aucun programme. Nous avons marché jusqu'au ponceau, bu un second café et regardé la pluie commencer puis s'arrêter avant d'avoir décidé s'il fallait sortir les parapluies.

À midi, nous avons mangé les restes.

Après le déjeuner, Léonie monta fermer sa valise.

La trousse resta dans le tiroir.

Le chargeur aussi.

Elle redescendit avec un papier plié.

— L'adresse de Brest.

Je l'ai pris.

Léonie Mercier

Résidence des Docks

6, rue de la Corderie

29200 Brest

Du 20 avril au 11 juillet

La date d'expiration existait.

Elle ne produisit pas la même sensation que celle de Lormières.

— Le 11 ?

— J'ai ajouté une journée de marge.

— Tu y seras peut-être encore.

— Ou le courrier sera gardé. J'ai vérifié.

L'adresse permanente de Bellécourt demeurerait dans mon portefeuille.

Le numéro dans mon téléphone.

Brest ajoutait un lieu.

Il ne remplaçait rien.

— Je peux envoyer à Bellécourt pendant la mission ?

— Oui.

— Et à Brest ?

— Oui.

— Comment choisir ?

— Selon l'endroit où tu veux que la carte m'attende.

La réponse supprimait l'idée d'une seule adresse correcte.

— Tu peux aussi m'appeler, ajouta-t-elle.

— Je sais.

— Écrire un message.

— Je sais.

— Venir.

— Je sais.

— Bien.

J'ai plié le papier.

Le bord était droit.

— Tu as utilisé une règle ?

— La feuille était prédécoupée.

— Décevant.

Léonie a mis son manteau à quatorze heures.

La valise est descendue sans toucher le mur.

Au portail, elle regarda la façade.

Pas comme la veille.

Elle savait maintenant où étaient les verres, son chargeur, la confiture et le livre posé sur le buffet.

— Je reviendrai, dit-elle.

— Oui.

— Ce n'était pas une question.

— Je sais.

Nous avons rejoint l'arrêt à quatorze heures onze.

Bastien traversait la place avec un niveau sous le bras.

— Vous partez ?

— Oui, répondit Léonie.

— Le bus est parfois en avance.

— Une fois suffit pour le risque, dit-elle.

Bastien hocha la tête.

— Quinze heures, me rappela-t-il.

— Je serai là.

Il regarda Léonie.

— À une autre fois.

— Oui.

Le bus apparut à quatorze heures dix-neuf.

Une minute d'avance.

Les portes s'ouvrirent.
 Léonie posa sa valise sur la première marche, puis se retourna.
 Nous nous sommes embrassés.
 — Écris quand tu arrives, ai-je dit.
 — À Montbray suffit ?
 — Bellécourt.
 — Exigence accrue.
 — Tu as plusieurs heures.
 Elle monta.
 Trouva une place près de la fenêtre.
 Le bus repartit.
 Léonie leva la main.
 J'ai répondu.
 Le véhicule tourna après la pharmacie.
 Puis disparut.
 Je suis resté devant l'arrêt.
 Une minute.
 Peut-être deux.
 Je pouvais rentrer.
 Ouvrir la maison.
 Regarder le tiroir.
 Vérifier que la trousse s'y trouvait toujours.
 Attendre son message.
 Mon téléphone vibra.
 Inès.
 Merci, c'est confirmé. Début lundi à neuf heures. Je t'envoie les premiers éléments demain, avant dix-huit heures.
 J'ai lu une fois.
 Aucune réponse immédiate n'était nécessaire.
 Le travail commencerait lundi.
 Il se terminerait deux semaines plus tard.
 Quatre heures par jour iraient au travail.
 Le reste m'appartiendrait.
 À quatorze heures trente-sept, j'ai pris la direction opposée à la maison.
 La salle communale se trouvait derrière la mairie.
 Bastien avait laissé la porte ouverte.
 À l'intérieur, le nouveau panneau d'affichage reposait contre le mur. Deux perceuses, un sachet de chevilles et un crayon se trouvaient sur une table.
 Bastien mesurait la hauteur.
 — Vous êtes en avance.
 — De vingt-trois minutes.
 — Vous comptez ?
 — Oui.
 Il me tendit le niveau.
 — Tenez.
 Je l'ai pris.
 Le panneau devait être fixé droit.
 À quinze heures, nous avons commencé.

Epilogue

L'adresse commençait par :

Résidence des Docks.

Je n'avais pas besoin de la vérifier.

Je l'ai tout de même vérifiée.

Léonie Mercier

Résidence des Docks

6, rue de la Corderie

29200 Brest

Jusqu'au 11 juillet

Le papier se trouvait dans le carnet, entre une liste d'achats et les dimensions de la petite réserve de la salle communale.

Nous étions le 18 juin.

L'adresse restait valide pendant vingt-trois jours.

La durée était suffisante.

Je n'ai pas calculé le dernier jour d'envoi confortable.

La carte partirait ce matin.

Elle arriverait quand elle arriverait.

Le recto représentait la halle de Vernelles au début de l'été.

La photographie avait été prise un jour de marché. Des parasols rouges et jaunes formaient plusieurs taches sous le toit. Deux personnes traversaient la place avec des sacs. Gérard apparaissait au fond, partiellement caché par un étal de fromages.

On ne distinguait pas les fruits.

La légende indiquait seulement :

Vernelles, jour de marché.

Nadine avait reçu les nouvelles cartes la semaine précédente.

— Celle-là va se vendre, avait-elle dit.

— Pourquoi ?

— Il y a des gens.

— Beaucoup de cartes montrent des gens.

— Pas celles de Vernelles.

J'en avais pris deux.

Pas trois.

La première était partie pour Bellécourt avec une phrase sur les roses de Mireille et la manière dont le petit oiseau rouge était resté sur le buffet après le départ de la boîte de Noël.

La seconde attendait sur la table de la cuisine.

J'ai pris le stylo.

Pas le carnet de brouillon.

Le message ne demandait pas plusieurs versions.

Léonie,

Le rouge-gorge est revenu ce matin. Je crois que c'était le même, mais le guide refuse de confirmer les individus sans observation du plumage, du chant et du comportement. Il a mangé trois miettes sous la table du jardin, puis s'est disputé avec un moineau pour une quatrième.

Bastien affirme que les oiseaux ne se disputent pas et qu'ils négocient. Il a refusé de préciser le résultat de la négociation.

À onze heures, nous installons les étagères dans la petite réserve de la salle. Il en manque probablement une, bien que personne ne sache combien il devait y en avoir.

Kai

Le message occupait moins des deux tiers de l'espace.

Il restait de la place.

Je n'ai rien ajouté.

Pas de question destinée à produire une réponse.

Pas de phrase sur l'absence, la distance ou le prochain trajet.

Nous nous étions parlé la veille.

Dix-sept minutes.

Léonie se trouvait dans une réserve du port avec six maquettes de phares, un lot de jumelles et une boîte marquée CORDAGES qui contenait uniquement des ampoules.

Elle avait appelé pendant que je préparais une omelette.

La première moitié avait collé à la poêle.

La seconde, moins.

— Je t'appelle vendredi, avait-elle dit.

— Tu travailles tard vendredi ?

— Je ne sais pas.

— Alors samedi.

— Je peux aussi t'appeler vendredi si je finis tôt.

— D'accord.

Aucun horaire.

Une possibilité vendredi.

Une autre samedi.

Avant de raccrocher, elle avait demandé :

— Tu vas lui écrire ?

— À qui ?

— Au rouge-gorge.

— Il ne possède pas d'adresse.

— Alors écris-moi.

La carte répondait à cette instruction avec environ dix heures de retard.

Délai acceptable.

J'ai écrit l'adresse.

Le nom de Léonie occupait une ligne entière.

Résidence des Docks, la suivante.

La rue.

Le code postal.

Brest.

J'ai ajouté en petit :

Jusqu'au 11 juillet.

La date ne menaçait plus la relation.

Seulement le lieu.

Après Brest, il y aurait Bellécourt.

Ou une autre mission.

Une carte envoyée au mauvais endroit resterait un problème postal.

Pas une disparition.

Le carnet de timbres se trouvait dans le tiroir.

Nadine me l'avait vendu après avoir constaté que j'achetais les timbres un par un.

— Vous les utiliserez, avait-elle dit.

— Ce n'est pas une raison pour stocker.

— Vous stockez du café.

— La consommation est prévisible.

— Les timbres aussi.

Il en restait neuf.

J'en ai détaché un.

Collé.

La carte était prête.
 Il était neuf heures quarante-deux.
 La levée avait lieu à onze heures.
 Bastien m'attendait à la salle communale à la même heure.
 Son message disait :
 11 h. Petite réserve. Prenez le niveau.
 Le niveau lui appartenait.

Il l'avait laissé chez moi après l'installation du panneau au mois de mars. Je l'avais rangé dans le cellier, sur l'étagère du haut, près d'une boîte de chevilles et d'une pince coupante oubliée deux fois.

La première fois, Bastien était revenu cinq minutes après.
 La seconde, trois jours plus tard.
 Aucune urgence n'avait été constatée entre les deux.
 Le trajet jusqu'à la salle demandait douze minutes.
 La boîte jaune se trouvait légèrement avant.
 Je pouvais partir à dix heures quarante-quatre.
 Trois minutes de marge.
 Peu.
 Assez.

J'ai posé la carte près des clés.
 Puis préparé du café.
 Une tasse.
 Deux cuillères.

Pas de troisième pour la machine.
 La quantité produite était inférieure à celle d'une cafetière complète. La troisième cuillère aurait rendu le café trop fort.

La règle avait donc été modifiée selon le volume.
 Léonie s'en était aperçue lors de sa dernière visite.

- La machine ne reçoit plus sa part ?
- Sa part était une approximation.
- Tu lui as menti pendant six mois.
- Elle ne possède pas de conscience documentée.
- Tu devrais vérifier dans le manuel.

Le manuel existait.

Contrairement à celui du grille-pain absent.

Il se trouvait désormais dans une chemise intitulée APPAREILS PRÉSENTS.

La notice du grille-pain restait dans le tiroir de la cuisine.

Aucune catégorie parfaite n'avait été trouvée.

Je vivais malgré cela.

Le café a coulé.

J'ai pris la tasse dans le jardin.

La table en plastique avait été nettoyée au début du mois de mai. L'une des jambes s'enfonçait dans la terre lorsque le sol était humide.

Une pierre plate compensait.

Le guide des oiseaux était ouvert sur la chaise voisine, à la page du rouge-gorge familier.

Le nom ne garantissait pas qu'un individu accepte la présence humaine.

Seulement que l'espèce fréquentait les jardins.

L'oiseau du matin avait disparu.

Les miettes restaient.

Trois sous la table.

Une quatrième plus loin, probablement déplacée pendant la négociation décrite par Bastien.

Le jardin avait changé plus vite au printemps que pendant tout l'hiver.

Les branches nues s'étaient couvertes de feuilles. La haie avait repoussé les dix centimètres retirés en janvier et en avait ajouté plusieurs autres. Des fleurs blanches apparaissaient près du mur, à un endroit où je n'avais rien planté.

Mireille les avait identifiées comme des campanules.

L'homme aux fleurs avait donné un autre nom.

Je ne l'avais pas retenu.

Une troisième personne pourrait décider.

La porte de la cuisine était ouverte.

Depuis le jardin, je voyais une partie du buffet.

Le petit oiseau rouge.

Le bol ébréché.

Une carte reçue de Brest la semaine précédente.

Elle montrait une grue portuaire sur un ciel presque blanc.

Léonie avait écrit qu'une mouette lui avait volé la moitié de son sandwich sans toucher à la tomate tombée à côté.

Je ne sais pas si cela constitue une préférence alimentaire ou une critique du sandwich.

Le message se terminait par :

J'ai laissé le pull gris à Bellécourt. Il est toujours trop grand et ne gratte pas. Je considère qu'il remplit désormais une fonction locale.

Le pull était resté chez elle.

À Vernelles, le tiroir de la pièce du fond contenait sa trousse bleue, un chargeur et deux tee-shirts.

Pas assez pour établir qu'elle habitait ici.

Assez pour ne pas préparer chaque visite comme une arrivée complète.

Je n'ai pas regardé le tiroir ce matin-là.

Je savais ce qu'il contenait.

J'ai terminé le café.

Il était dix heures onze.

Je pouvais arroser les tomates.

La terre paraissait sèche en surface.

J'ai touché.

Humide deux centimètres plus bas.

Pas d'arrosage.

J'ai rangé le guide, lavé la tasse et essuyé le plan de travail.

Puis je suis allé chercher le niveau dans le cellier.

Quarante centimètres.

Deux bulles.

Bastien préférait celui de soixante, mais il l'avait prêté à Marcel, qui affirmait l'avoir remis dans la camionnette municipale.

La camionnette ne le contenait pas.

L'objet restait quelque part entre les méthodes des deux hommes.

Le niveau de quarante centimètres suffirait.

Je l'ai posé près de la carte.

À dix heures trente, mon téléphone a vibré.

Léonie.

Une photographie montrait trois petites poulies en laiton alignées sur une table.

Chacune portait une étiquette différente :

Poulie simple

Élément de gréement

Objet métallique non identifié

En dessous, elle avait écrit :

Même objet, trois conservateurs, aucune négociation.

La troisième étiquette paraissait plus ancienne. Sa ficelle avait jauni.

J'ai répondu :
 L'identification non favorable reste la plus prudente.
 Les trois points sont apparus.
 Tu défends l'étiquette jaune parce qu'elle ressemble à celle de la carte revenue.
 Je n'avais pas fait le lien.
 Il existait pourtant.
 Je refuse cette interprétation.
 Refus enregistré.
 Puis :
 Tu vas à la salle ?
 Oui. Départ dans douze minutes.
 Tu as déjà le niveau ?
 J'ai regardé l'objet sur la table.
 Oui.
 La carte ?
 Oui.
 Alors c'est bon.
 La phrase de Bastien avait voyagé jusqu'à Brest.
 J'ai souri.
 Pas longtemps.
 Assez pour le remarquer.
 Bonne réserve, ai-je écrit.
 Bonnes étagères.
 La conversation s'est arrêtée.
 Elle ne demandait aucune formule plus importante.
 Il était dix heures trente-quatre.
 Je suis resté six minutes.
 Pas pour attendre l'heure exacte.
 J'ai vérifié les fenêtres.
 Celle du salon restait entrouverte. La météo annonçait un faible risque de pluie.
 Je l'ai laissée.
 La fenêtre de la pièce du fond aussi.
 La chaudière était éteinte depuis plusieurs semaines, sauf pour l'eau chaude. La pression indiquait un virgule deux.
 Je l'ai vue en passant.
 Pas vérifiée.
 Vue.
 Différence faible.
 Suffisante.
 À dix heures quarante, j'ai pris les clés.
 La carte.
 Le niveau.
 Le niveau ne tenait pas dans mon sac sans dépasser. Je l'ai gardé à la main.
 La carte a rejoint la poche intérieure de ma veste légère.
 Le temps était assez chaud pour ne pas avoir besoin de veste.
 La poche restait utile.
 J'ai ouvert la porte.
 De l'intérieur, il n'était pas nécessaire de soulever la poignée.
 Dehors, le jardin sentait la terre et les feuilles chauffées par le soleil.
 J'ai fermé le portail.
 La boîte aux lettres contenait une enveloppe.
 Expéditeur :
 Élodie.

L'exemplaire signé du nouveau bail.
La prolongation allait jusqu'au 31 mai de l'année suivante.
Je connaissais la durée.
Je n'ai pas ouvert l'enveloppe.
Elle est retournée dans la boîte, du côté protégé par le rabat.
Je la récupérerai en rentrant.
La laisser pendant une heure ne présentait aucun risque.
Le chien a aboyé lorsque je suis passé.
Une fois.
Son museau est apparu entre les feuilles de la haie.
— Bonjour.
Il a reniflé.
Puis s'est éloigné.
L'homme aux fleurs se trouvait devant son portail. Il portait une caisse de petits pots.
— Bonjour.
— Bonjour.
Il montra la caisse.
— Basilic.
— D'accord.
— J'en ai trop.
La phrase pouvait être une information.
Ou une proposition.
— Vous en voulez ?
— Un.
Il m'en tendit trois.
Méthode Mireille.
— J'ai dit un.
— Ils sont petits.
Les plants mesuraient environ huit centimètres.
Le nombre ne dépendait pas de la taille.
J'ai pris les trois.
Le niveau se trouvait dans ma main droite.
Les pots dans la gauche.
La carte dans ma veste.
— Merci.
— Il faut les mettre au soleil, mais pas trop.
— Combien ?
— Le matin.
Unité temporelle exploitable.
J'allais repartir lorsqu'il reprit :
— Je m'appelle André.
L'information arrivait après neuf mois de saluts.
— Kai.
— Je sais.
L'asymétrie était corrigée.
J'ai regardé la haie.
— Et le chien ?
— Vasco.
— C'était déjà lui il y a trois ans ?
— Oui.
La question des générations canines était résolue.
Vasco aboya derrière nous.
Une fois.

André reprit sa caisse.

— Mettez les pots dans l'eau ce soir.

— Combien de temps ?

— Un peu.

L'unité locale revenait.

— Merci.

J'ai continué.

À l'entrée du village, l'horloge du clocher indiquait dix heures cinquante-quatre.

Mon téléphone, dix heures cinquante et une.

Trois minutes d'écart.

La différence avait survécu à l'hiver.

Je suis passé devant la boulangerie.

La vendeuse m'a vu par la fenêtre.

Elle a levé la main.

J'ai répondu avec le niveau, ce qui a donné au geste une rigidité excessive.

Le marché du mercredi se terminait sur la place.

Gérard rangeait des cagettes vides.

Pas de prunes.

Des fraises.

La boîte jaune se trouvait devant la mairie.

J'ai posé les pots de basilic à son pied.

Pas sur la chaussée.

Pas devant l'ouverture.

Le niveau est resté sous mon bras.

J'ai sorti la carte.

L'adresse était lisible.

Le timbre collé.

Aucune rature.

Le message parlait du rouge-gorge, de Bastien et des étagères.

Trois choses minuscules.

Léonie les lirait dans deux ou trois jours.

Elle connaissait déjà le guide des oiseaux, Bastien et la petite réserve de la salle.

La carte n'était pas nécessaire.

Je n'avais pas besoin qu'elle le soit.

J'ai soulevé le clapet.

Le carton a glissé.

Je l'ai lâché.

Le bruit a été bref.

Le clapet est retombé.

Il était dix heures cinquante-six.

Bastien m'attendait à onze heures.

J'ai repris les trois pots de basilic et le niveau.

Puis je suis reparti vers la halle.

